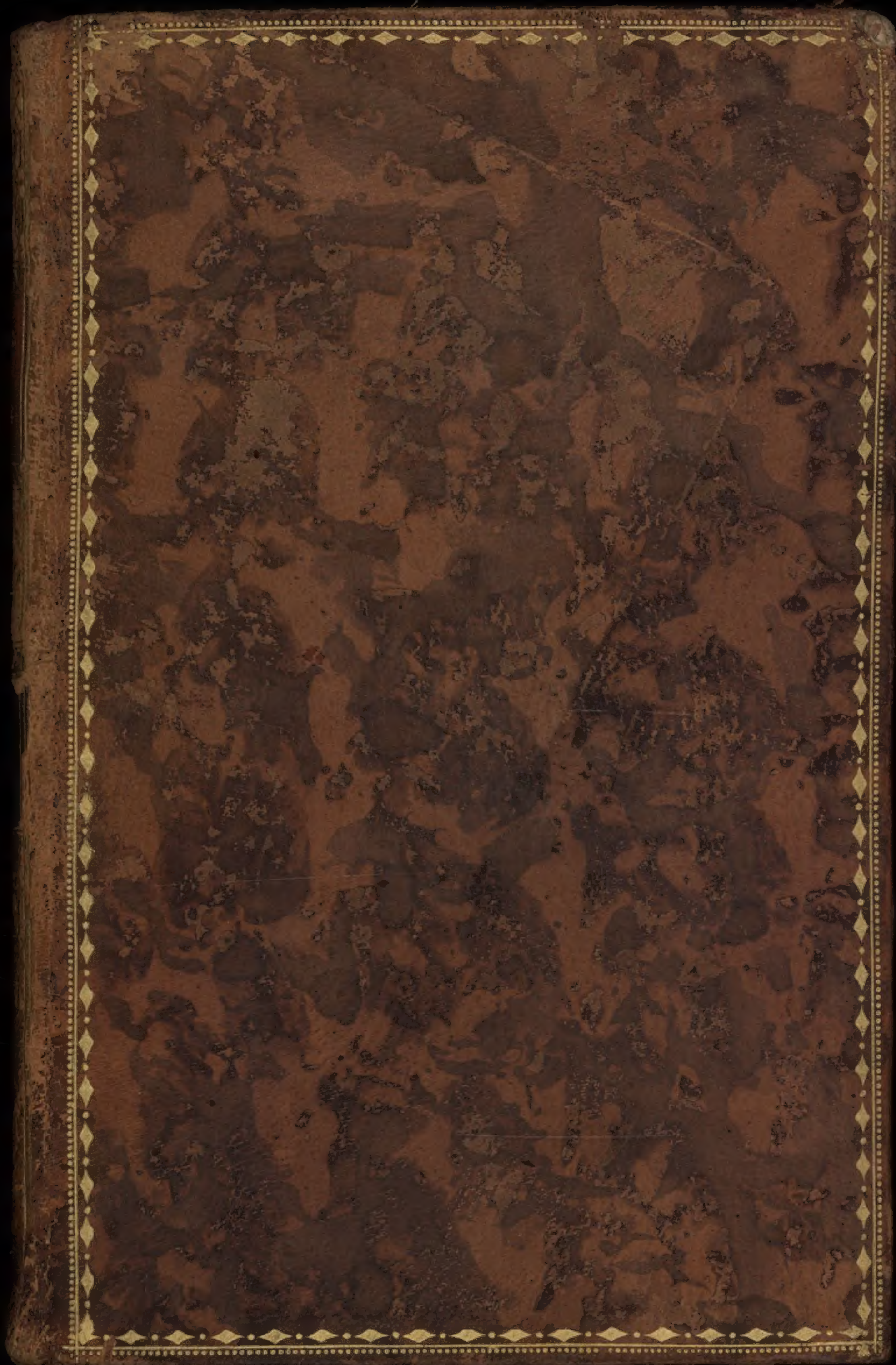
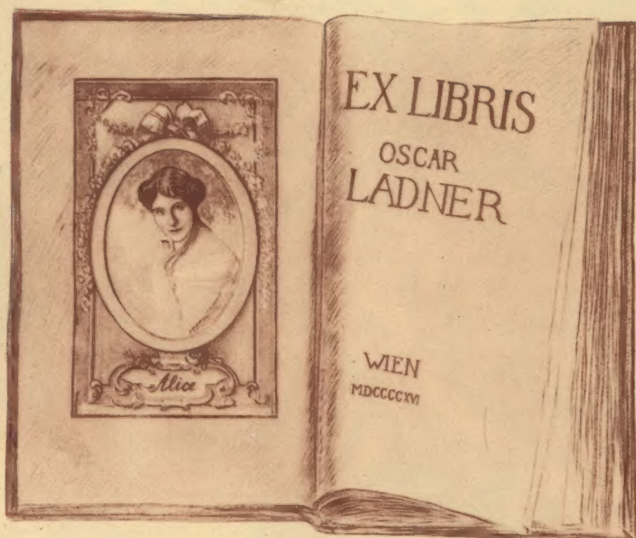



AUF GOLDGRUND UND GROSS + UND HALTE ES HOCH
UND ICH WEISS NICHT WEM LOEST ES DIE SEELE LOS
NICHTS IST MIR ZU KLEIN UND ICH LIEB ES TROTZDEM UND MAL ES
EX LIBRIS
PHILOSOPHI PICTORIS DOCTORIS KURT GOLDSCHMID


EX LIBRIS
OSCAR
LADNER
WIEN
MDCCCCXVI
Alice

ŒUVRES

COMPLETTES

D'OVIDE.



PHILEMON ET BEAUCIS.
Dans un coin de la chaumière étoit suspendu un vaisseau de hêtre que Philemon remplit d'eau chaude pour leurs laver les pieds.

Queverdo. in. del. N. Thomas. Sculp.

ŒUVRES
COMPLETTES
D'OVIDE;
TRADUITES EN FRANÇAIS;

Auxquelles on a ajouté la vie de ce poëte; les Hymnes de CALLIMAQUE; le *Pervigilium Veneris*; l'Epitre de LINGENDES sur l'exil d'Ovide, et la traduction en vers de la belle Elégie d'Ovide sur son départ, par LE-FRANC DE POMPIGNAN.

Edition imprimée sous les yeux, et par les soins de J. CH. PONCELIN.

TOME SECOND.

A PARIS.

Chez DEBARLE. Imprimeur-Libraire, au Bureau général des Journaux, rue du Hurepoix, quai des Augustins, N°. 17.

AN VII.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

ARGUMENT.

Phinée, à qui Andromède avoit été promise en mariage, étant entré, avec ses amis, dans la salle du festin, dans le temps que Persée racontoit ses aventures, il y eut un combat fort opiniâtre, dans lequel le héros donna des preuves éclatantes de valeur.

Persée racontoit encore ses aventures en présence de Céphée et de sa cour, lorsqu'on entendit le palais retentir d'un bruit bien différent de celui qui accompagne ordinairement la pompe de l'hyménée. La salle du festin changea de face, la confusion et le désordre prirent la place de la douce tranquillité qui y régnoit auparavant; et l'on commença dans ce moment à n'y respi-

rer que la guerre et les combats. La fête, qui d'abord avoit été si paisible, pouvoit alors être comparée à la mer, dont le calme est troublé par un vent impétueux.

Phinée, chef de l'entreprise, étant entré le premier, le javelot à la main, adressa ainsi la parole à Persée : « Tu vois un rival qui vient » venger l'affront que tu lui as fait, en lui en- » levant son épouse. Tes aîles, ni ce prétendu » Jupiter que tu feins s'être changé en pluie » d'or pour te donner le jour, ne te déroberont » pas au châtiment que tu mérites ». Il étoit prêt à lui lancer son javelot, lorsque Céphée s'écria : « Qu'allez-vous faire, mon frère ; quelle » fureur peut vous inspirer un dessein si crimi- » nel ? Est-ce ainsi que nous devons reconnoître » le service important que Persée vient de nous » rendre ? Est-ce là la récompense que vous lui » réservez pour avoir sauvé Andromède ? Non, » ce n'est point ce prince qui vous l'a enlevée ; » ce sont les Néréides en courroux, c'est ce » cruel Oracle d'Ammon, c'est ce monstre af- » freux, qui, en la dévorant, alloit me déchirer le » cœur : elle vous fut ravie au moment qu'elle » fut condamnée à périr. Barbare, auriez-vous » assez de cruauté pour souhaiter qu'elle eût » perdu la vie, et nos larmes seroient-elles pour » vous un sujet de consolation ? Peu content de

» l'avoir vue enchaînée, sans avoir fait aucun » effort pour la secourir, quoique vous soyez » son oncle, et qu'elle vous eût été promise en » mariage, vous enviez encore à un autre la » gloire de l'avoir délivrée, et vous venez lui » enlever le prix de sa victoire. Si vous eussiez » fait un si grand cas de la conquête d'Andro» mède, vous auriez été la tirer du rocher où » elle étoit attachée. Souffrez donc que celui qui » lui a sauvé la vie, qui a garanti ma vieillesse » du malheur de me voir privé d'une fille si » chère, reçoive la récompense qu'il a si juste» ment méritée, et que je lui ai promise. Le seul » motif qui m'engage à vous préférer votre rival, » c'est parce qu'il a délivré Andromède du plus » grand de tous les dangers ». Phinée ne répondit rien à ce discours ; mais regardant tantôt son frère, tantôt Persée, il ne savoit encore auquel des deux il devoit porter les premiers coups. Enfin, après avoir hésité quelque temps, il lança avec fureur son javelot contre le prince grec, qui heureusement n'en fut point blessé.

Persée arracha le javelot de la chaise sur laquelle il étoit assis, et il en auroit tué Phinée, s'il ne se fût mis à couvert derrière un autel. Le coup cependant ne fut pas perdu ; Rhetée en fut frappé au milieu du front, et tomba à la renverse. Dès qu'on eut retiré le javelot de la

plaie, ce malheureux fit de si grands efforts, que son sang en réjaillit sur la table du festin. Les compagnons de Phinée, animés d'une nouvelle fureur, firent voler mille traits; il y en eut même quelques-uns qui dirent hautement que Céphée ne devoit pas être plus épargné que son gendre: mais ce prince s'étoit déjà retiré, après avoir pris à témoin les Dieux garans de l'hospitalité, qu'il n'étoit nullement coupable du désordre qui venoit d'arriver.

La guerrière Pallas étant venue dans ces entrefaites au secours de son frère Persée, le couvrit de son égide, et ranima son courage et sa valeur. Dans le parti de Phinée étoit un Indien nommé Athis, âgé de seize ans, que la Nymphe Limniate, fille du Gange, avoit enfanté sous les eaux. La beauté de ce jeune homme étoit encore rehaussée par la magnificence de ses habits: il portoit une veste couleur de pourpre, bordée d'une frange d'or, avec un collier de même métal; ses cheveux frisés et parfumés étoient relevés avec grace par un ornement de tête, qui se recourboit en arrière. Quoique le jeune Indien fût extrêmement adroit à lancer de loin le javelot, il étoit encore plus habile à tirer de l'arc; mais dans le temps qu'il se disposoit à attaquer Persée, ce héros prit sur l'autel un tison allumé et lui en écrasa le visage. L'Assyrien Lycabas,

compagnon d'Athis, et qui ne faisoit pas mystère de l'inclination qu'il avoit pour lui, le voyant rendre les derniers soupirs; après avoir plaint son triste sort, prit l'arc de son ami, et adressant la parole à Persée, « Tu ne te ré-
» jouiras pas long-temps, lui dit-il, de l'indigne
» victoire que tu viens de remporter sur un
» jeune homme, à peine sorti de l'enfance : tu
» trouveras en moi un ennemi plus redoutable ».
Il n'avoit pas encore achevé de parler, que la flêche étoit déjà partie; mais Persée, qui s'étoit détourné, n'ayant reçu le coup que dans ses habits, courut sur Lycabas, et lui passa au travers du corps l'épée dont il avoit coupé la tête de Méduse. Le fier Assyrien, prêt à expirer, jette encore des regards languissans sur Athis, se laisse tomber près de lui, et expire, content de porter dans les Enfers la triste consolation d'être mort auprès de son ami. Cependant Phorbas, et le Libyen Amphimedon, brûlant du désir de se trouver dans la mêlée, tombent l'un et l'autre au milieu de la salle, que le sang qui y couloit de tous côtés avoit rendue extrêmement glissante; et dans le temps qu'ils font un effort pour se relever, un même coup d'épée, qui perce la gorge à l'un et entre dans le flanc de l'autre, les fait retomber. Erithe, fils d'Actor, qui portoit pour toutes armes, une hache d'une grandeur déme-

surée, s'étant avancé du côté de Persée, ce prince, au lieu de le recevoir avec son épée, prend des deux mains un grand bassin, qu'il lui jette à la tête, et l'étend sur le carreau, où il vomit son ame avec son sang. Polydemon, qui descendoit de Sémiramis; Abaris, qui étoit venu des environs du mont Caucase; Lycète, Elis, avec sa longue chevelure; Phlégias, Clyton, tous expirent sous les coups de Persée.

Le carnage étoit si grand que l'on ne marchoit par-tout que sur des monceaux de corps. Phinée, qui n'osoit approcher son ennemi, lui lança de loin un javelot, dont Ida, qui n'avoit point encore pris de parti dans cette querelle, fut malheureusement blessé. Celui-ci regardant Phinée avec des yeux pleins de courroux: « Puisque tu » m'obliges, lui dit-il, de me déclarer, défends-toi » maintenant de ce nouvel ennemi que tu viens » de t'attirer, et paie de ton sang celui que tu » m'as fait verser ». En achevant ce peu de paroles, il voulut arracher le dard de la plaie; mais le sang en sortit avec tant d'abondance, qu'il tomba mort avant que de le jeter. Odite, qui tenoit le premier rang après le roi, fut tué par Clymène; Proténor par Hypsée; Hypsée périt lui-même par les mains de Lyncide.

Emathion, homme aussi respectable par son âge, que par sa probité, n'étant pas en état de

combattre, et détestant l'injuste procédé de Phinée, alloit par-tout dans la mêlée, et tâchoit par ses discours et par sa douceur d'appaiser le tumulte. Chromis, peu touché de ses remontrances, le saisit dans le temps que de ses mains tremblantes il cherchoit à embrasser l'autel, et lui coupa la tête. L'infortuné vieillard, prononçant quelques imprécations contre ce barbare, rendit l'ame au milieu du feu sacré. Broteas et Ammon, frères jumeaux, tous deux invincibles au combat du Ceste, (mais que peut le Ceste contre l'épée?) tombent l'un et l'autre sous les coups de Phinée, ainsi qu'Ampyque, prêtre de Cérès, que ses habits sacrés ne sauvèrent pas. Vous pérîtes aussi sous les mêmes coups, infortuné fils de Japet, qui ne deviez pas être exposé au danger, puisque vous n'aviez été appelé à cette solemnité que pour y chanter, au son de votre lyre, la paix et la concorde. Petale, le voyant avec son luth à la main, » Va, lui dit-» il, en lui enfonçant son épée dans la tempe » gauche, va finir chez les morts l'air que tu » viens de commencer ». Ce malheureux tomba avec sa lyre, continuant encore de jouer un air lugubre, qui par hasard se trouva convenir à l'état où il étoit. Lycormas, pour venger la mort du musicien, saisit une des barres de fer, qui servoit à fermer la porte, et en ayant donné un

grand coup sur la tête de Petale, il l'étendit roide mort, comme un taureau qu'on immole. Dans le temps que Pelate veut arracher l'autre barre, Coryte lui ayant percé la main d'un coup de javelot, le laissa attaché contre la porte, et Abas lui donne un coup d'épée dans le côté, dont il meurt sur le champ.

Mélanée, qui avoit pris les intérêts de Persée, et Dorylas, le plus riche de tous les Nasamones, périrent dans le combat. Le dernier reçut un coup mortel dans l'aine. Alcyonée, qui l'avoit blessé, le voyant prêt à rendre les derniers soupirs, lui dit en l'insultant : » Tous les grands » biens que tu possédois se trouvent maintenant » réduits à l'espace que ton corps occupe ». Dans ce moment Persée arrache le javelot de la blessure de Dorylas, et l'enfonce avec tant de furie dans le visage d'Alcyonée, qu'il le fait sortir de l'autre côté de la tête. La fortune continuant à le favoriser, il ôte la vie aux deux frères Clytie et Clanis : le premier meurt d'un coup de trait, qui lui traverse les deux cuisses, l'autre d'un coup de flêche qui lui entre par la bouche. Céladon, de la ville de Mendes ; Astrée, fils d'une femme de Palestine, laquelle s'étoit abandonnée à plusieurs hommes ; Ethion, qui, quoiqu'habile à prédire l'avenir, ne prévit pas ce qui lui devoit arriver ce jour-là ; Thoacte, écuyer de Cé-

phée, et le parricide Agyrse, perdirent la vie dans cette sanglante journée.

Il y avoit déjà beaucoup de sang de répandu; cependant il en restoit encore beaucoup plus à répandre. Tout le monde s'acharnoit contre Persée; on n'en vouloit qu'à lui, et le parti, qui seul avoit pour lui l'équité et la justice, étoit celui qu'on vouloit opprimer. En vain son beau-père, sa belle-mère et son épouse, se déclarent pour lui, et font retentir toute la salle de leurs cris; le bruit des armes, joint aux tristes gémissemens des mourans, empêche de les entendre. Bellone, qui n'est point rassasiée du sang qu'elle a fait verser, renouvelle le combat. Les amis de Phinée se réunissent autour de lui, et tous de concert n'ont en butte que le seul Persée. Les traits qui volent autour de lui forment un orage semblable à la grêle qui tombe en hiver. Pour parer une partie de ces coups, il se range contre une colonne, se présente en face à ses ennemis, et soutient courageusement tous leurs efforts. Molpée l'attaque d'un côté, pendant qu'Ethemon le presse de l'autre. Comme un tigre affamé qui entend dans les vallées voisines les cris de deux troupeaux, hésite sur lequel il doit se jeter, et voudroit fondre sur tous les deux à la fois; Persée ne sait s'il doit attaquer l'ennemi qui est à sa droite, ou celui qui est à sa gauche. Enfin il se

débarrasse de Molpée en lui perçant la cuisse, et se contente de l'avoir mis hors de combat, parce qu'Ethemon le presse vivement. La fureur avec laquelle il attaque ce jeune héros lui devient funeste; car voulant lui décharger un coup de son cimeterre sur la tête, il frappe si rudement la colonne, que la lance s'étant rompue, vint lui percer la gorge. Cependant le coup n'étoit pas mortel : mais Persée s'étant jeté sur lui, lui passa son épée au travers du corps, dans le temps qu'il tendoit les bras pour lui demander la vie.

FABLE II.

ARGUMENT.

Persée voyant qu'il étoit prêt à succomber sous le nombre de ses ennemis, leur présenta la tête de Méduse, et changea Phinée en rocher, avec tous ceux qui avoient pris les armes pour lui. Après cette victoire, Persée retourna avec Andromède dans son pays, où il convertit Prétus en pierre ; et sans se souvenir de l'injure que son aïeul Acrise lui avoit faite, il le rétablit dans son royaume.

PERSÉE voyant enfin que toute sa valeur seroit inutile contre tant de monde : « Puisque » vous m'y contraignez, dit-il, en montrant » la tête de Méduse, je vais appeler a mon » secours l'ennemi que j'ai vaincu. Vous qui » combattez pour moi, détournez les yeux ». Thescèle peu effrayé de cette vue : « Cherche » ailleurs quelqu'un, dit-il à Persée, qui soit » épouvanté d'un tel prodige » : mais comme il levoit la main pour lui lancer un trait, il demeura dans la même posture, ainsi qu'une statue de marbre. Ampyx, qui étoit près de lui, voulant aussi frapper Lyncée, la main qu'il avoit tendue

demeura immobile. Nilée, qui se vantoit faussement d'être le fils du Nil, et qui, pour soutenir cette chimère, portoit sur son bouclier les sept embouchures de ce fleuve, gravées en or et en argent, adressa ainsi la parole à Persée : « Tu » vois quelle est la noblesse de mon origine : tu » auras du moins dans le séjour des ombres la » consolation d'avoir perdu la vie par les mains » d'un homme distingué par sa naissance ». Il auroit continué cet insolent discours ; mais il perdit pour jamais l'usage de la parole, et sa bouche demeura entr'ouverte. Eryx qui vit ses deux compagnons dans cet état, leur dit en les insultant : « Courage, amis, suivez-moi : ce n'est point la » tête de la Gorgone, c'est la crainte qui vous » rend immobiles : attaquons de concert un témé» raire, qui n'a pour toutes armes que de vains » enchantemens ». Il dit, et voulant se jeter sur Persée, il se trouva tout d'un coup arrêté dans la posture d'un homme qui est prêt à combattre. Du moins tous ces perfides méritoient un pareil châtiment. Mais le malheureux Acontée, qui étoit dans le parti de Persée, ayant jeté les yeux sur la tête de Méduse, fut aussi converti en pierre ; Astyage, qui le croyoit encore en vie, lui donna de son épée un coup qui retentit comme lorsqu'on frappe sur du marbre. Surpris de ce prodige, il est lui-même changé en rocher sous la

figure d'un homme qui conserve encore toutes les marques de son étonnement.

On seroit trop long si on vouloit nommer tous ceux qui furent punis de cette sorte. Il restoit encore deux cents combattans; la vue de cette fatale tête les pétrifia tous. Phinée commença enfin alors à se repentir d'avoir excité une querelle aussi injuste que téméraire; mais quel parti lui reste-t-il à prendre? Il ne voit de tous côtés que des statues de pierre dans différentes attitudes; il y reconnoît encore ses amis; il les appelle par leurs noms, il leur demande du secours; ne voulant pas même s'en rapporter au témoignage de ses yeux, il touche ceux qui étoient les plus proches de lui, et il sent qu'il ne touche que du marbre; il détourne la vue de la fatale tête, et tendant les bras à Persée, il lui parle ainsi: « La » victoire est à vous: cachez, je vous prie, ce » monstre qui nous désole, dérobez à nos regards » la Gorgone; de grace, éloignez-la. Ce n'est » point la haine ni l'envie de régner, qui m'ont » engagé à vous déclarer la guerre; l'amour » seul d'Andromède m'y a forcé. Je conviens que » vous avez pour vous le mérite de l'avoir déli- » vrée du monstre qui alloit la dévorer; le droit » que j'avois sur elle étoit fondé sur ce qu'elle » m'étoit destinée depuis long-temps; mais enfin

» je n'ai plus de peine à vous la céder ; jouissez
» en paix de votre conquête, généreux Persée,
» je ne vous demande que la vie ». Ainsi parloit
Phinée sans oser regarder son rival. « Prince lâche
» et sans cœur, lui répondit Persée, je suis le
» maître de t'accorder ce que tu demandes, et la
» vie est le présent dont les ames comme la tienne
» font le plus de cas : ne crains rien, tu seras
» désormais à couvert de toute insulte, et tu au-
» ras même l'avantage de demeurer pendant
» plusieurs siècles dans le palais de ton beau-
» père : Andromède pourra se consoler à la vue
» du digne époux qui lui étoit destiné ». Il dit,
et ayant présenté la Gorgone à Phinée, qui cher-
choit à en éviter la vue, sa tête devint roide,
dans le temps même qu'il la détournoit, et ses
yeux se pétrifièrent : sa timidité parut encore après
ce changement, sur son visage et sur ses yeux, et
il demeura dans la posture d'un suppliant, les bras
étendus, comme un homme qui demande la vie.

Après cette victoire, Persée retourna dans son
pays avec sa chère Andromède ; et quoiqu'il n'eût
pas de grandes obligations à son grand-père (1),

(1) J'ai été obligé d'abandonner le texte latin où il y a *immeritæ parentis*, et qui doit, en ce cas-là, s'entendre de Danaé, mère de Persée ; et j'ai préféré les manuscrits où il y a *immeriti parentis*, puisque c'étoit Acrise qui avoit

il résolut cependant de le venger de Prétus, qui l'avoit chassé de ses états. La force des armes et les citadelles dont il s'étoit emparé, furent à cet usurpateur un vain secours contre la tête de Méduse.

exposé sur la mer sa fille et son petit-fils. Je ne vois pas ce qui a engagé M. *Burman* à suivre l'autre leçon. L'histoire ne rapporte rien qui puisse nous faire soupçonner que Danaé eût rendu quelque mauvais office à son fils.

FABLES III, IV ET V.

ARGUMENT.

Polydecte ne voulant pas croire que ce fût cette tête de Méduse qui faisoit par-tout tant de bruit, fut converti en pierre. Minerve quitte son frère Persée, et va sur le mont Hélicon pour visiter les Muses. Celles-ci l'entretiennent de leurs aventures à la cour de Pyrenée, qui les trouva si charmantes, qu'il en devint amoureux. De sorte que pour éviter sa violence, elles prirent aussi-tôt des aîles, et se sauvèrent en volant. Pyrenée qui les voulut suivre, s'imaginant qu'il pourroit voler comme elles, tomba du haut de la tour, et se tua sur le carreau. On lui conte aussi l'histoire des neuf Piérides, qui sont changées en Pies, pour avoir eu la témérité de faire un défi aux Muses.

Ni la bravoure de ce jeune héros qui venoit de se signaler par tant de belles actions, ni les dangers qu'il avoit courus, n'avoient pas encore adouci en sa faveur le cœur de Polydecte, qui régnoit sur la petite isle de Sériphe. Comme on ne

ne voit guère une colère injuste s'éteindre, ce prince conservoit toujours contre Persée cette haine implacable qui l'avoit porté à l'éloigner de sa cour; il cherchoit toutes les occasions de rabaisser sa gloire, et traitoit de chimère le triomphe qu'il se vantoit d'avoir remporté sur Méduse. Je vais enfin vous convaincre, lui dit un jour Persée, de la vérité de cette aventure; et après avoir averti ceux qui étoient autour de lui, de fermer les yeux, il lui montra la tête de Méduse, qui le changea en une statue inanimée.

Pallas, qui jusque-là n'avoit point abandonné son frère Persée, s'enveloppa d'un nuage, et ayant quitté l'isle de Sériphe, et laissé à sa droite celles de Cythne et de Gyare, alla à Thèbes, et de-là sur l'Hélicon, où elle s'arrêta, et parla ainsi aux Muses: On m'a fait l'histoire d'une fontaine, qu'un coup de pied du cheval Pégase a fait sortir de cette montagne. Les merveilles qu'on m'en a racontées m'ont engagé à venir ici; comme j'étois présente, lorsque Pégase naquit du sang de Méduse, j'ai été bien aise de voir aussi ce nouveau prodige. Quel que soit le sujet qui vous amène, dit Uranie à la Déesse, nous sommes très-sensibles à l'honneur que vous nous faites. Il est certain que c'est Pégase lui-même qui a fait sortir ces eaux, dont on vous a parlé; et sur cela elle la conduisit à la fontaine, que la

Déesse admira pendant un assez long espace de temps. Elle se promena ensuite dans les antiques forêts de l'Hélicon, en visita les antres et les cavernes, et fut agréablement surprise de voir par-tout les fleurs mêlées avec l'herbe et le gazon. Elle loua les Muses sur leurs savantes occupations, et leur dit qu'elles étoient fort heureuses d'habiter un séjour si charmant. « Si vous n'aviez
» été destinée à des emplois plus nobles et plus
» élevés, lui dit alors une des neuf Muses,
» nous oserions nous flatter, grande Déesse, que
» vous auriez daigné augmenter notre nombre
» en nous honorant de votre présence. Il est vrai,
» et vous nous rendez justice en le croyant, que
» nos exercices dans un lieu aussi agréable, doi-
» vent nous rendre heureuses. Nous croirions
» l'être en effet, si nous trouvions ici toute sorte
» de sûreté ; mais comme le crime ose violer les
» asyles les plus sacrés, des filles chastes ont
» toujours quelque sujet de crainte ; nous nous
» ressouvenons en tremblant de l'insolence de
» Pyrenée, et nous ne sommes pas encore bien
» remises de la frayeur que nous fit ce tyran,
» qui, avec les troupes qu'il avoit amenées de
» Thrace, s'étoit emparé de la Daulie et de la
» Phocide. Un jour que nous allions sur le Par-
» nasse, nous le recontrâmes en chemin : comme
» il nous connoissoit, il nous fit beaucoup d'ac-

» cueil, et nous rendit tous les hommages qui » étoient dûs à des Déesses: Muses, nous dit-il, » venez vous reposer dans mon palais pendant le » mauvais temps, (il pleuvoit en effet) les » Dieux n'ont pas dédaigné d'entrer quelquefois » dans des maisons moins magnifiques. Ces offres » obligeantes et l'orage nous engagèrent à de- » meurer, et nous nous mîmes à couvert à l'en- » trée de son palais. Dès que la pluie eut cessé, » et que le beau temps fut revenu, comme nous » voulions continuer notre route, le tyran fit » fermer les portes, et voulut nous faire violence. » Heureusement les aîles que nous prîmes nous » garantirent des mains de ce brutal. Comme il » nous vit au milieu des airs, il monta sur le » haut d'une tour, en disant qu'il alloit nous » suivre par la même route. Il crut en effet » voler comme nous, mais il se précipita du haut » en bas de la tour, et la terre demeura souillée » du sang de ce scélérat, qui y fut écrasé ».

Cette Muse parloit encore lorsqu'on entendit en l'air un battement d'aîles, et une voix qui sembloit venir des arbres voisins, et saluer Minerve. La Déesse en fut étonnée, et levant les yeux pour voir ce que c'étoit, elle demanda d'où pouvoit partir ce son qui ressembloit à une voix humaine. C'étoient les cris de neuf Pies, de ces oiseaux qui redisent tout ce qu'ils entendent, et

qui alors se plaignoient du malheur qui leur étoit arrivé. La Muse, pour tirer Minerve de l'étonnement où elle étoit, lui conta l'histoire qui donna lieu à cette aventure. « Il n'y a pas long-temps,
» lui dit-elle, qu'il paroît dans le monde de
» cette sorte d'oiseaux, et ils ne le sont que
» depuis le désavantage qu'ils eurent dans une
» dispute. Piérus, roi de Macédoine, eut neuf
» filles de la reine Evippé, son épouse. Cette
» princesse accoucha neuf fois; neuf fois elle eut
» besoin d'implorer le secours de Lucine. Ces
» princesses se voyant en si grand nombre, en de-
» vinrent insolentes : elles traversèrent toute la
» Thessalie et une partie de la Grèce pour venir ici
» nous faire un défi, et pour disputer avec nous du
» prix de la voix. Cessez enfin, nous dirent-elles,
» d'abuser par vos chants le vulgaire ignorant;
» c'est avec nous, si vous l'osez, qu'il faut com-
» battre. Le nombre est égal entre nous; mais
» nous sommes bien assurées que nous ne vous
» céderons point ni le mérite de la voix ni la
» délicatesse du chant. Si vous êtes vaincues, il
» faut nous céder la fontaine Hippocrène et celle
» d'Aganippe; si vous remportez la victoire, nous
» vous abandonnerons les charmantes vallées de
» la Thessalie, et nous nous retirerons sur les
» montagnes de la Thrace : voilà les conditions du

» combat ; les Nymphes de cette contrée seront
» nos juges. Il nous parut honteux de recevoir
» un tel défi, mais il l'auroit été encore davan-
» tage de ne pas l'accepter ; c'étoit avouer notre
» défaite. Les Nymphes que nous prîmes arbitres
» de ce différend, après avoir juré par les divi-
» nités des fleuves, qu'elles rendroient justice au
» mérite, s'assirent sur un rocher.

» Alors, sans avoir tiré au sort, celle des filles
» de Piérus, qui avoit porté la parole pour les
» autres, chanta la guerre des Géans au désa-
» vantage des Dieux, dont elle s'efforça de dimi-
» nuer les belles actions. Elle dit que Typhée,
» sorti du sein de la terre, avoit tellement épou-
» vanté les Dieux, qu'ils avoient été contraints
» de prendre la fuite et de se retirer en Egypte :
» que ce redoutable Géant les y ayant poursuivis,
» les avoit obligés à se cacher sous la figure de
» différens animaux ; que Jupiter Ammon, qu'on
» révère dans la Lybie, porta des cornes de bélier ;
» qu'Apollon prit la figure d'un corbeau, Bacchus
» celle d'un bouc, Diane celle d'une chatte, Vénus
» celle d'un poisson, Mercure celle d'un ibis.

» C'est ainsi que la fille de Piérus, accordant
» sa lyre avec sa voix, chanta l'histoire de ce
» combat. Notre tour vint ensuite ; mais peut-
» être, grande Déesse, que vous n'avez pas le
» loisir de demeurer ici plus long-temps, ni

» d'écouter nos chansons ». Non, non, leur dit-elle en s'asseyant à l'ombre, je veux savoir aussi ce que vous avez chanté. La Muse continua ainsi : « Calliope, notre sœur, fut choisie seule pour » répondre aux filles de Piérus. Elle se leva ; » et après avoir lié ses cheveux avec des feuilles » de lierre, et préludé quelque temps sur son » luth, elle exécuta l'histoire de l'enlèvement de » Proserpine. »

FABLE VI.

ARGUMENT.

Pendant que Pluton se promène dans la Sicile, Vénus prie son fils de lui percer le cœur d'une de ses flêches.

« CÉRÈS fut la première qui enseigna l'art de » labourer la terre ; c'est à elle qu'est due la » production des fruits, du bled et de tout ce » qui sert de nourriture aux hommes. Elle est » la première qui leur ait donné des loix ; et » tous les biens que nous possédons, sont des » présens de cette Déesse. Ce sont donc ses » louanges que je dois célébrer aujourd'hui ; et » comme elle est véritablement digne de nos » vers et de nos chansons, je souhaiterois pou- » voir trouver des chansons et des vers qui » fussent dignes d'elle. La célèbre isle de Sicile » fut le lieu où les Géans trouvèrent leur tombeau : » C'est-là que Typhée, qui osa attaquer les » Dieux dans l'Olympe même, est enseveli sous » les vastes masses de plusieurs montagnes. Sa » main droite est sous le promontoire de Pélore, » la gauche sous celui de Pachyne, et celui

» de Lilibée couvre ses jambes, et le mont
» Etna sa tête. C'est-là qu'il vomit des torrens
» de feu et de sable; là il fait sans cesse de
» vains efforts pour se relever, et tâche de se
» délivrer du pesant fardeau qui l'accable. Les
» fréquentes secousses qu'il donne à la terre,
» la font trembler, et portent la terreur jusque
» dans le royaume de Pluton.

» Ce Dieu craignant qu'il ne s'y fît enfin quelque
» ouverture, et que les ombres épouvantées ne
» revissent la lumière du jour, pour prévenir
» ce désordre, sortit de son palais ténébreux,
» et étant monté sur son char, traîné par des
» chevaux noirs, il visita les fondemens de la
» Sicile. Enfin, après avoir reconnu que tout
» étoit en bon état, et ne craignant plus rien
» pour son empire, il alla sur le mont Eryx.

» Vénus, qui l'apperçut, parla ainsi à Cupidon :
» C'est vous, mon fils, lui dit-elle en l'embras-
» sant, qui seul me rendez puissante et redou-
» table : prenez ces flêches qui vous font
» triompher de tous les cœurs, et percez celui
» du Dieu terrible qui eut l'Enfer en partage.
» Vous êtes le vainqueur de tous les Dieux, et
» de Jupiter lui-même; ceux de la mer et celui
» qui les gouverne ne sont point à l'abri de vos
» coups; pourquoi ceux des enfers en seroient-ils
» à couvert? Pourquoi n'étendez-vous pas votre

» domination et celle de votre mère, jusque » dans ces demeures sombres? elles font la troisième » partie de l'empire du monde. Vous voyez que » notre bonté nous fait déjà mépriser dans le » Ciel, et qu'à mesure que le règne de l'Amour » s'y affoiblit, mon pouvoir diminue. Ignorez- » vous que la fière Pallas et Diane m'ont échappé? » Si nous n'y prenons garde, la fille de Cérès » va aussi se dérober à nos traits : elle affecte » d'avoir les mêmes inclinations que ces deux » Déesses. Si vous êtes sensible à l'intérêt de » notre gloire, faites en sorte que Pluton en » soit amoureux, et qu'elle devienne l'épouse de » son oncle ». Ainsi parla Vénus, et l'Amour ayant pris son carquois et choisi au gré de sa mère, la flèche la plus perçante, et celle dont les coups sont les plus assurés, il banda son arc et blessa le cœur de Pluton.

FABLE VII.

ARGUMENT.

Pluton enlève Proserpine, et convertit en fontaine la nymphe Cyane, qui vouloit s'opposer à cet enlèvement. Cérès, occupée à chercher sa fille, métamorphose Stelle en Lézard, parce qu'il s'étoit moqué d'elle.

PRÈS des murs d'Enna est un lac fort profond, que l'on nomme le lac de Pergus. Il est rempli de cygnes comme le Caystre, et ses bords retentissent sans cesse de leurs chants mélodieux. Environné de tous côtés d'arbres qui le mettent à couvert des rayons du soleil, et y entretiennent une fraîcheur agréable, la terre y est par-tout couverte des plus belles fleurs, et l'on y voit régner un printemps éternel. C'étoit dans ce séjour charmant que Proserpine s'amusoit à cueillir des fleurs, et à mêler les lys avec les violettes. Elle prenoit un plaisir singulier à remplir sa corbeille, à faire des bouquets qu'elle portoit sur son sein, et à disputer avec ses compagnes à qui cueilleroit les plus belles fleurs. Pluton

la voit, en devient amoureux et l'enlève. Proserpine épouvantée appelle plusieurs fois à son secours sa mère et ses compagnes, mais plus souvent encore sa mère que les Nymphes de sa suite. Comme sa robe s'étoit déchirée, toutes les fleurs qu'elle avoit ramassée tombèrent ; sa jeunesse et son innocence la rendirent sensible à cette perte. Cependant Pluton presse ses chevaux, et pour les animer encore davantage, il les appelle par leurs noms, et leur lâche la bride sur le col. Après avoir traversé de grands lacs, et en particulier celui des Palices, dont les eaux bouillantes exalent une odeur de soufre, il prend son chemin par cette ville, qui fut bâtie autrefois entre deux ports d'une grandeur inégale, par les deux fils de Bacchias venus de Corinthe (1). Entre Cyane et Arétuse est un endroit où la mer est enfermée par des rochers, qui l'environnent de tous côtés ; Cyane, une des plus belles Nymphes de la Sicile, habitoit près de-là dans un étang, auquel elle donna son nom. Cette Nymphe étant sortie du fond de l'eau, et ayant reconnu Pluton, lui parla ainsi : « Vous n'irez pas plus loin, lui dit-elle ; vous » n'avez pas dû prétendre devenir le gendre de » Cérès malgré elle ; il falloit lui demander sa

(1) Les enfans de Bacchias, chassés de Corinthe à cause du meurtre d'Actéon, se retirèrent en Sicile et y bâtirent la ville de Syracuse, dont parle ici Ovide.

» fille et non pas l'enlever. S'il m'étoit permis
» de faire quelque comparaison de ce qui m'est
» arrivé avec la manière dont vous en usez avec
» cette jeune princesse, je vous dirois que je fus
» autrefois aimée d'Anape; mais ce fut par
» ses soins et par ses empressemens qu'il tâcha
» de me plaire : la crainte ni la violence n'as-
» sistèrent point à notre hymenée ». En tenant ce discours la Nymphe voulut empêcher Pluton de passer outre, mais ce Dieu irrité de ce nouvel obstacle, poussa ses chevaux avec vigueur; et d'un coup de trident qu'il enfonça jusque dans le fond de l'eau, il s'ouvrit un chemin qui le conduisit dans son empire. Cyane, pénétrée de dépit de l'enlévement de Proserpine, et du mépris que Pluton avoit marqué pour elle, en souillant ainsi ses eaux, conserva dans le fond de son cœur une si grande douleur et un chagrin si cuisant, qu'elle ne cessa plus depuis ce moment de répandre des larmes, jusqu'à ce qu'enfin elle fût changée en ces mêmes eaux, dont elle avoit été la divinité tutélaire. On vit insensiblement toutes les parties de son corps s'amollir et ses os devenir flexibles, et ses ongles cesser d'être durs. En un mot, ses beaux cheveux, ses doigts, ses pieds, ses jambes, tout devint liquide; car plus les parties du corps sont déliées et délicates, plus aussi se convertissent-elles aisément

en cette liqueur. Après cela ses épaules, son dos, ses côtes, sa poitrine furent changés en autant de petits ruisseaux. Enfin l'eau prit dans ses veines la place du sang qui y couloit auparavant, et il ne resta rien dans toute sa personne, qui n'eût la fluidité de cet élément.

Cérès, accablée de la plus vive douleur, chercha sa fille par mer et par terre. Après qu'elle eut couru depuis le lever de l'Aurore jusqu'à la fin du jour, elle prit deux flambeaux qu'elle alluma sur le mont Etna, et continua ainsi de la chercher. Le lendemain, lorsque l'astre du jour eut fait disparoître les étoiles, elle parcourut toute la terre, depuis les lieux où le soleil se lève, jusqu'à ceux où il se couche. Un jour qu'elle étoit accablée de lassitude, ne trouvant point de fontaine pour éteindre sa soif, elle alla frapper à la porte d'une cabanne couverte de chaume, qu'elle avoit apperçue de loin. Il en sortit une vieille femme, à qui la Déesse demanda à boire; celle-ci lui présenta un breuvage assez agréable qu'elle venoit de préparer; pendant qu'elle buvoit, un petit garçon hardi et effronté, qui la vit avaler ce breuvage avec beaucoup d'avidité, se prit à rire, et dit qu'elle étoit bien gourmande. La Déesse, piquée de cette raillerie, jeta à cet enfant ce qui restoit dans le vase. Son visage parut d'abord marqué de petites taches,

ses bras furent changés en cuisse, une longue queue lui sortit de l'extrêmité du corps, tous ses membres prirent une autre forme; mais il devint extrêmement petit sous cette métamorphose, afin qu'il fût moins en état de faire du mal : en un mot, il fut changé en lézard. La bonne femme étonnée de ce prodige, se mit à pleurer; et comme elle vouloit s'approcher, le lézard se mit à fuir, et se cacha dans un trou. Comme le corps de cette espèce de lézard est moucheté et rempli de taches, qui ressemblent à de petites étoiles, il porte le nom de *Stellio*.

FABLE IX.

ARGUMENT.

Cérès ayant cherché inutilement sa fille par toute la terre, découvre, par le moyen de la nymphe Aréthuse, que Pluton l'avoit enlevée, et obtient de Jupiter que Proserpine lui seroit rendue, si elle n'avoit rien mangé depuis qu'elle étoit arrivée dans le royaume de Pluton; mais Ascalaphe ayant dit qu'elle avoit mis dans sa bouche quelques grains de grenade, Jupiter, suivant l'arrêt des Parques, établit qu'elle demeureroit chaque année six mois avec Pluton et six mois avec sa mère: Proserpine, irritée de ce procédé, changea Ascalaphe en hibou. Comme les Sirènes s'étoient trouvées en la compagnie de Proserpine, lorsqu'elle fut enlevée, les Dieux leur donnèrent des aîles pour l'aller chercher par toute la terre.

Je ne finirois point si je voulois vous faire une exacte énumération des terres et des mers que parcourut l'infortunée Cérès en cherchant sa fille. Le monde entier ne lui en apprit aucune nouvelle. De retour en Sicile, elle alla en s'informant encore dans tous les lieux où elle

passoit, près du lac où habitoit autrefois Cyane. Si cette Nymphe n'avoit pas été changée en eau, elle auroit été en état de lui apprendre l'aventure de sa fille; mais quelqu'envie qu'elle en eût, elle n'avoit plus alors l'usage de la parole. Elle s'expliqua cependant par quelques signes, et fit voir à cette mère affligée la ceinture de Proserpine qui flottoit encore sur l'eau. La Déesse, qui la reconnut, ressentit alors toute la douleur dont elle avoit été saisie au moment qu'elle avoit appris l'enlèvement de sa fille. Elle s'arracha les cheveux, se meurtrit le sein, et quoiqu'elle ne sût point dans quel lieu elle étoit, toute la terre lui parut alors mériter sa colère : elle la crut indigne des présens dont elle avoit soin de l'enrichir tous les ans.

Mais de tous les pays de l'univers, il n'y en eut point contre lequel son courroux éclatât davantage que contre l'ingrate Sicile, où elle venoit de découvrir les premiers indices du malheur de Proserpine. Elle mit en pièces toutes les charrues, fit mourir sans distinction les bœufs et les laboureurs qui les conduisoient : la terre fut condamnée à une éternelle stérilité; et les grains qu'on y avoit semés se corrompirent. Cette isle, si célèbre par sa fertilité, commença alors à languir, et l'heureuse abondance en fut bannie : les bleds, à peine sortis de terre, sèchent et se fanent :

fanent : tantôt c'est une chaleur excessive qui les brûle, quelquefois c'est une pluie trop abondante qui les inonde : les vents, les orages, tout leur est nuisible. Les oiseaux viennent manger le grain à mesure qu'on le sème, et ce qui échappe à leur voracité est étouffé sous l'ivraie et les autres mauvaises herbes. Touchée de toutes ces calamités, Aréthuse sort du fond des eaux, et ayant écarté de dessus son visage ses cheveux mouillés, elle parle ainsi à Cérès : « Grande
» Déesse, lui dit-elle, que l'univers révère comme
» la source féconde de tous les biens qui servent
» à la nourriture de ses habitans, après avoir cher-
» ché votre fille inutilement par toute la terre, il
» est temps de terminer de si longues courses :
» ne portez pas plus loin contre cette même terre,
» les marques de votre indignation ; ce n'est point
» elle qui est coupable ; et c'est contre son gré
» qu'elle s'est ouverte pour donner passage au
» ravisseur de votre fille.

» Ce n'est point l'intérêt de ma patrie qui m'en-
» gage à vous prier de vous appaiser ; Pise est
» le lieu de ma naissance, et je tire mon origine
» de l'Elide : quoiqu'étrangère en Sicile, cette
» isle est le pays du monde qui a pour moi le
» plus de charmes ; j'ai pris le parti d'y fixer
» ma demeure ; de grace ne la troublez point :
» il n'est pas temps à présent de vous raconter

» par quelle aventure j'ai traversé tant de mers
» pour venir ici ; j'aurai soin de vous en instruire
» lorsque votre douleur sera dissipée et que vous
» serez plus tranquille. Il suffit que vous sachiez
» présentement que la terre m'ouvre un pas-
» sage, et qu'après avoir traversé ses antres les
» plus profonds, je parois dans cet endroit. Comme
» le lieu où je passe est voisin du Styx, j'ai vu
» Proserpine votre fille. Elle porte encore sur
» son visage toutes les marques de la plus vive
» douleur ; cependant elle est reine, épouse de
» Pluton, elle règne sur le vaste empire des
» Ombres. »

A ce discours, Cérès saisie d'étonnement, demeure quelque temps immobile ; passant ensuite de la douleur à la rage et à la fureur, elle monte sur son char, traverse l'immense étendue des airs, et se présente devant Jupiter, le visage baigné de larmes, les cheveux épars, et avec toutes les autres marques du plus affreux désespoir : « Souverain
» des Dieux, lui dit-elle, c'est l'intérêt de votre
» sang et du mien qui m'amène ici. Si vous n'avez
» plus de tendresse pour la mère, soyez du moins
» sensible au malheur de la fille : pour être née
» de moi, elle ne doit pas moins être l'objet de
» vos soins paternels. Après l'avoir cherchée long-
» temps, je l'ai enfin retrouvée ; si toutefois
» c'est l'avoir retrouvée que d'être encore plus

» certaine que je ne l'étois de l'avoir perdue pour
» jamais. Je pourrois me consoler encore du san-
» glant affront qu'on m'a fait, si elle m'étoit
» rendue : car enfin votre fille, (hélas! je n'ose
» dire qu'elle est la mienne) n'est pas destinée
» à être l'épouse d'un ravisseur. Comme votre
» fille, répartit Jupiter, est le gage mutuel de
» notre tendresse, je dois partager avec vous
» l'affliction que vous cause le malheur qui lui
» est arrivé; cependant, s'il faut ne vous rien
» déguiser, je ne vois pas qu'il y ait un affront
» pour vous dans la conduite de Pluton; c'est
» un crime de l'Amour, et nous ne devons pas
» rougir ni vous ni moi de l'avoir pour gendre,
» pourvu toutefois que vous veuilliez bien y con-
» sentir. Car enfin, quand il n'auroit pas toutes
» les brillantes qualités des autres Dieux, n'est-
» ce pas assez qu'il soit le frère de Jupiter? Mais
» il possède comme nous tous ces avantages; et
» je ne vois pas qu'il me soit inférieur en rien; si
» ce n'est peut-être dans la différence que le par-
» tage du monde a mise entre nous. Si malgré
» tout cela, vous souhaitiez que Proserpine vous
» soit rendue, j'y consens; elle reviendra dans
» l'Olympe, pourvu toutefois qu'elle n'ait rien
» mangé depuis qu'elle est entrée dans les En-
» fers; c'est ainsi que les Parques l'ont réglé ».
Ce discours n'ébranla point Cérès, elle persista

dans la résolution de retirer sa fille des mains de Pluton ; mais le destin y avoit formé un obstacle invincible : Proserpine n'avoit pas gardé cette rigoureuse abstinence qui auroit été nécessaire pour sa liberté. Un jour, comme elle se promenoit dans les jardins du palais de Pluton, elle avoit cueilli une grenade dont elle avoit mangé sept grains : personne ne s'en étoit apperçu qu'Ascalaphe, qu'Orphné, une des plus célèbres Nymphes des Enfers, avoit autrefois conçu du fleuve Acheron, et l'avoit mis au monde dans les sombres cavernes de ces tristes lieux. Il étoit le seul qui eût vu Proserpine, lorsqu'elle mangea de cette fatale grenade. Par le rapport qu'il en fit à Pluton, il mit obstacle à son retour dans le Ciel. Elle en fut mortellement affligée, et pour punir l'indiscret Ascalaphe, elle le changea en oiseau de mauvais augure. En jetant sur lui de l'eau du Phlegeton, elle en forma une espèce de monstre, qui n'a que le bec, des plumes et de grands yeux : de tout son corps il ne lui resta que des aîles jaunâtres, une grosse tête et des ongles crochus : ses aîles même, il ne les remue qu'avec peine et fort lentement. Pour tout dire en un mot, il fut changé en hibou, oiseau qui n'annonce que des malheurs.

Il est vrai que l'indiscrétion d'Ascalaphe méritoit bien un tel châtiment ; mais apprenez-moi,

Sirènes, filles d'Achelaüs, par quelle raison vous avez des aîles et des pieds comme des oiseaux, pendant que par le visage et par la voix, vous ressemblez encore aux autres filles? Est-ce à cause que vous accompagniez Proserpine, lorsqu'elle fut enlevée par Pluton, dans le temps qu'elle cueilloit des fleurs? Après l'avoir inutilement cherchée par toute la terre, vous priâtes les Dieux de vouloir bien vous donner des aîles, afin de vous mettre en état de la chercher aussi sur la mer. Vos vœux furent écoutés, et dans le moment votre corps fut couvert de plumes; mais vous ne fûtes point pour cela privées de cette voix qui fait le charme le plus doux des oreilles : vous la conservez encore avec tout l'éclat de votre beauté.

FABLE X.

ARGUMENT.

Après que le jugement de Jupiter eut appaisé Cérès, cette Déesse alla trouver Aréthuse, pour apprendre l'histoire de ses amours. La Nymphe lui raconta qu'Alphée, qui l'aimoit, l'ayant poursuivie un jour, elle implora le secours de Diane, qui l'avoit changée en fontaine, et la terre s'étant entr'ouverte pour lui donner passage, elle alla ressortir dans la Sicile, où le fleuve Alphée, mêlant ses eaux avec les siennes, l'avoit accompagnée.

JUPITER, pour accommoder le différend qui étoit entre Pluton et Cérès, ordonna que Proserpine demeureroit chaque année six mois avec son mari et six mois avec sa mère. Ce jugement ayant remis le calme dans le cœur et sur le visage de Cérès, cette Déesse, qui jusque-là avoit paru triste à l'Enfer même, reprit cet air vif et serein qu'on voit dans le Soleil, lorsqu'il a dissipé le nuage qui ternissoit son éclat; contente du sort de sa fille, et n'ayant plus aucun sujet de chagrin, elle voulut s'informer des aventures d'Aré-

thuse, et savoir ce qui l'avoit engagée à quitter le pays de sa naissance. A l'arrivée de la Déesse, les eaux de la fontaine se calmèrent, et la Nymphe en étant sortie, et ayant essuyé ses cheveux avec sa main, lui raconta l'histoire de ses amours avec le fleuve Alphée. « J'étois autrefois, lui dit-elle, » au nombre des Nymphes de la Grèce, et il n'y » en a point dans tout le pays qui aimât plus la » chasse, ni qui sût tendre des filets avec autant » d'adresse que moi : quoique contente de passer » pour une fille courageuse, je n'eusse jamais » aspiré au plaisir de passer pour belle, on ne » laissoit pas de me trouver des appas. Les louanges » qu'on donne à la beauté et qui plaisent tant aux » personnes qui se piquent d'être belles, ne me » touchoient point : j'étois même assez simple » pour en rougir, et je regardois comme un crime » l'avantage de plaire. Un jour, comme je reve- » nois de la forêt de Stymphale, fort fatiguée de » la chasse et de la chaleur, je passai près d'un » ruisseau, dont l'eau étoit si belle et si claire, » qu'on auroit pu compter tous les cailloux qui « étoient dans le fond, et couloit si lentement » qu'à peine s'en appercevoit-on. De vieux saules » et de grands peupliers, que l'eau du ruisseau » entretenoit toujours verds, formoient sur ses » bords un ombrage charmant. Je mis d'abord

» dans l'eau la pointe des pieds, puis j'y entrai
» jusqu'aux genoux; enfin ayant attaché ma robe
» aux branches d'un saule, je m'y jettai toute nue.
» Pendant que je nageois et que j'agitois l'eau
» en badinant, j'entendis dans le fond du ruisseau
» un bruit qui m'effraya, et je gagnai prompte-
» ment le rivage le plus proche. Où fuyez-vous,
» belle Aréthuse, s'écria alors Alphée, où fuyez-
» vous? Mes habits étoient malheureusement à
» l'autre bord, et je fus obligée de courir dans
» l'état où j'étois. Alphée, qui me poursuivoit, se
» flatta par-là d'une conquête plus facile. Cepen-
» dant je fuyois de toute ma force, et il couroit après
» moi avec toute la vigueur dont il étoit capable.
» Figurez-vous tous les efforts que fait le milan
» pour atteindre la timide colombe, et tous les
» mouvemens qu'elle se donne pour l'éviter :
» c'est l'image de la situation où je me trouvois.
» Je courus jusqu'aux environs de la ville d'Or-
» chomène : je passai près de Psophis; je traver-
» sai les montagnes de Cyllens, de Ménale et
» d'Erimante, et j'arrivai dans l'Elide. Il est vrai
» qu'Alphée ne couroit pas plus vîte que moi :
» mais comme il étoit plus fort et plus robuste,
» il pouvoit courir plus long-temps, et je me
» trouvois extrêmement lasse. Je ne laissai pas
» cependant d'employer ce qui me restoit de force,

» et je marchai à travers les champs, les bois,
» les montagnes, les rochers, les lieux escarpés,
» et même en des endroits où il n'y avoit nulle
» route.

» Comme j'avois le soleil à dos, j'apperçus l'om-
» bre d'Alphée qui me devançoit de beaucoup.
» Je crus d'abord que c'étoit l'effet de la frayeur
» dont j'étois saisie; la chose étoit pourtant très-
» véritable; j'entendis le bruit qu'il faisoit en cou-
» rant, et son haleine agitoit déjà mes cheveux.
» Enfin n'en pouvant plus, j'implorai la protec-
» tion de Diane: Déesse, lui dis-je, je suis per-
» due, si vous ne venez à mon secours: n'aban-
» donnez pas dans un besoin si pressant une
» Nymphe, qui, fidelle à vous accompagner,
» souvent eut l'honneur de porter votre carquois,
» vos flêches et votre arc. Ma prière toucha la
» Déesse, et elle me couvrit à l'instant d'un nuage
» épais; Alphée, qui me vit ainsi disparoître, me
» chercha autour de ce nuage; il passa deux fois
» près de moi, sans savoir que j'étois si près lui.
» Aréthuse, Aréthuse, s'écrioit-il, où êtes-vous? Fi-
» gurez-vous l'état où je me trouvois. J'étois comme
» la brebis qui entend le loup heurler autour de
» la bergerie, ou comme le timide lièvre, qui,
» caché dans un buisson, sans oser se remuer,
» voit les chiens qui le cherchent, prêts à se
» jeter sur lui. Alphée ne voyant aucune trace

» qui pût lui faire juger que j'eusse été plus loin,
» demeura autour du nuage qui me cachoit, et
» y tenoit les yeux attachés.

» Alors une sueur froide commença à se ré-
» pandre sur tout mon corps, l'eau en dégoû-
» toit de tous côtés ; je me sentois environnée
» d'eau, il en tomboit même de mes cheveux.
» Enfin, en moins de temps que je ne suis à vous
» le raconter, je fus changée en fontaine. Le Dieu
» du fleuve qui s'apperçut de ce changement, re-
» connut son amante sous cette métamorphose, et
» ayant quitté la figure dont il s'étoit revêtu, il re-
» prit celle d'un fleuve, et mêla ses ondes avec les
» miennes. Diane alors entr'ouvrit la terre qui me
» donna un passage à travers les antres les plus
» profonds par où j'arrivai à Ortygie (1), où je
» commençai à paroître pour la première fois. Ce
» lieu me sera toujours précieux par le surnom
» qu'il porte de la Déesse qui m'a sauvée ».

(1) Quoique l'isle de Délos ait anciennement porté le nom d'Ortygie, ce n'est pourtant point de Délos dont il s'agit ici, comme l'a cru M. du Ryer, Aréthuse n'y parut jamais, mais d'une presqu'isle de la Sicile qui renfermoit le palais des anciens rois de Syracuse, et qui se nommoit Ortygie. C'est près de-là qu'étoit la fontaine Aréthuse, et qu'elle racontoit ses aventures à Cérès, dont les malheurs avoient eu la Sicile pour témoin. L'on voit encore aujourd'hui la même fontaine dans le port de Syracuse, à un mille de la ville ; elle est entourée de la mer, dont on la distingue par la douceur de ses eaux.

FABLE XI.

ARGUMENT.

Cérès ayant ordonné à Triptolème d'aller par-tout le monde enseigner l'art de cultiver la terre, ce prince s'arrêta dans la Scythie, à la cour de Lyncus, qui, jaloux de la réputation que Triptolème alloit acquérir, voulut le faire mourir; mais dans le temps qu'il se disposoit à commettre une action si barbare, Cérès le changea en lynx.

Après qu'Aréthuse eut fini son histoire, Cérès attela deux dragons à son char, et tenant le milieu entre le ciel et la terre, elle alla jusqu'à la ville d'Athènes, où elle le donna à Triptolème, avec ordre d'aller par-tout ensemencer les terres, soit qu'il les trouvât en friche, soit qu'après un si long temps, on les eût enfin labourées. Après qu'il eut parcouru l'Europe et l'Asie, il alla dans la Scythie, où régnoit Lyncus. Etant entré dans son palais, ce prince lui demanda d'où il venoit et quel étoit le sujet de son voyage; il s'informa de son nom et de celui de sa patrie : « Athènes me donna la naissance, lui répondit son » hôte, et Triptolème est mon nom; je ne suis

» venu ici ni par mer ni par terre ; l'air m'a ou-
» vert la route qui m'a conduit dans vos états.
» Je porte par-tout le monde les précieux dons
» de Cérès. Cachés pendant quelque temps dans
» le sein de la terre, ils produiront de fertiles
» moissons ». Le tyran, jaloux de l'honneur que recevoit cet étranger, et espérant de pouvoir s'attribuer cette gloire, voulut pendant la nuit lui ôter la vie ; mais dans le temps qu'il alloit lui percer le sein, il fut converti en lynx par Cérès, qui ayant ordonné à Triptolème de remonter sur son char, il continua de répandre par-tout les bienfaits de la Déesse.

Tel fut le récit de celle des Muses qui avoit chanté devant Minerve. Les Nymphes de l'Hélicon, qui avoient été prises pour juges de ce combat, prononcèrent toutes de concert, que les Déesses du Parnasse avoient remporté la victoire. Comme les filles de Piérus, piquées de ce jugement, nous disoient beaucoup d'injures : N'est-ce donc pas assez, leur répliquâmes-nous, que le défi que vous nous avez fait, vous ait attiré la honte d'être vaincues ? faut-il encore que vous vous rendiez plus coupables par ce nouvel outrage? Vous voulez pousser notre patience à bout, mais vous pouvez vous assurer que nous suivrons les mouvemens de notre ressentiment, et que vous recevrez le châtiment que mérite

votre témérité. Ces filles insolentes ne firent que rire de notre colère et de nos menaces; elles se mirent en devoir de nous répondre; elles voulurent même nous frapper; mais leurs mains et leurs bras se couvrirent à l'instant de plumes; leur bouche prit la figure d'un bec alongé, et ces insolentes filles devinrent une nouvelle espèce d'oiseau, qui eut, ainsi que les autres, les bois pour partage. Elles voulurent se plaindre et se frapper le sein, mais leurs bras, qui étoient des aîles, les ayant enlevées en l'air, elles allèrent se percher sur les arbres voisins. Ainsi furent changées en pies les filles de Piérus, qui conservant toujours la même envie de parler, font retentir de leurs cris importuns, et de leurs voix enrouées, les forêts dont elles sont la honte et l'opprobre.

EXPLICATION DES FABLES DU CINQUIEME LIVRE.

Explication de la première Fable. (Page 1).

PHINÉE, frère de Céphée, père d'Andromède, jaloux de ce que son rival lui enlevoit sa maîtresse et sa nièce, résolût de troubler la solemnité de son mariage. Il rassembla donc ses amis, entra dans la salle du festin, et y porta l'horreur et le carnage. Persée, avec ses amis le mit à la raison; et pour honorer sa victoire, on publia que la tête de Méduse avoit pétrifié Phinée et ses compagnons : métaphore, hardie, qui nous apprend que la valeur d'un prince, qui avoit su vaincre les Gorgones, jetoit tant de terreur dans l'esprit de ses ennemis, qu'ils n'osoient le regarder; ils se contentoient de lui dresser des embûches. Ovide, qui ne manioit guère un sujet sans l'épuiser, décrit le combat de Phinée contre Persée avec tant de particularités, qu'il sembleroit que cet évènement se seroit passé sous ses yeux.

Quelques circonstances qu'on trouve dans le récit de ce combat, et d'autres preuves encore, m'ont porté à croire que la scène de cet évènement ne s'étoit pas passée dans l'Ethiopie, mais sur les côtes de l'Asie. En effet, Josephe (1), et Strabon (2) prétendent que c'étoit près de la ville de

(1) *De bell. Jud.* Lib. IV.
(2) Lib. X.

Joppé ou Japha qu'arriva cet évènement. Le premier de ces deux auteurs dit que l'on voyoit même de son temps, sur un rocher, les marques des chaînes dont la belle Andromède avoit été attachée. Pomponius Méla (1) dit que Céphée, père d'Andromède, avoit été roi de Joppé, et qu'on y honoroit d'une manière fort religieuse la mémoire de ce prince, et de son frère Phinée. Cet auteur ajoute même qu'on y montroit les os du monstre qui devoit dévorer Andromède : *Est Joppa, ante Diluvium (ut ferunt) condita : ubi Cephea regnasse eo signo Accolæ affirmant, quod titulum ejus, fratrisque Phinei, veteres quædam Aræ cum religione plurima retinent. Quinetiam rei celebratæ carminiabus ac fabulis, servatæque à Perseo Andromedæ, clarum vestigium, belluæ marinæ ossa immania ostentant.* Pline (2) assure aussi qu'on voyoit en cet endroit, sur un rocher, les marques des chaînes d'Andromède ; il ajoute que Scaurus porta de Joppé à Rome les os du monstre dont nous venons de parler, et comme il nomme cette Baleine une Déesse, *Dea Cétes*, Vossius a cru qu'il vouloit parler du Dieu Dagon, honoré chez les Syriens sous la figure d'un monstre marin. Cette idée a fait croire à quelques auteurs que l'histoire du monstre qui devoit dévorer Andromède, renfermoit celle de Jonas.

Quoi qu'il en soit, Ovide semble confirmer mes conjectures, lorsque dans la description du combat de Phinée, il nomme plusieurs soldats Syriens ou Assyriens ; *Athys Indus et chlamide Tyriâ indutus*, *Assyrius* LYCABAS, *Polydæmon*, prince du sang de *Séniramis* ; et enfin *Astrée*, dont la mère étoit de Palestine, *Matre Palestina* (3). Si nous avions

(1) Lib. I. Cap. XI.
(2) Lib. IX.
(3) Voyez *Ovide*, *Met.* Liv. IV.

la chronologie entière de M. le chevalier Newton, dont l'abrégé vient d'être imprimé à Paris (1) à la suite de *l'histoire des Juifs* de PRIDEAUX, nous y verrions sans doute des preuves de ce sentiment; puisqu'il est dit, dans cet abrégé, que Céphée avoit obtenu d'Ammon, roi de Libye, la ville de Joppé, et que ce fut de cette ville que Persée enleva Andromède.

Explication de la seconde Fable. (Page 11).

La réputation fait sans doute une grande partie de la valeur; mais il faut être poëte pour dire qu'elle pétrifie les ennemis. Voilà pourtant la métaphore dont on s'est servi pour peindre l'héroïsme de Persée. La terreur qu'avoit répandue par-tout le bruit de sa victoire sur les Gorgones, avoit tellement consterné tous ses ennemis, qu'on publia qu'il les avoit tous convertis en rochers, en leur montrant la tête de Méduse, c'est-à-dire, au rabais du merveilleux, que le bruit de cette conquête étouffa toutes les conjurations qu'on avoit formées contre lui pendant son absence. C'est en effet ce qui arriva à son retour dans l'isle de Sériphe, où Polydecte, qui avoit épousé Danaé, fut obligé de se cacher jusqu'à ce qu'enfin Persée, l'ayant trouvé dans sa retraite, le fit périr.

Quoique cette explication soit fort naturelle, cependant Bochart, après Eustathius, prétend que l'origine de toutes ces métamorphoses en pierres et en rochers, dont il est parlé dans cette fable, vient de ce que l'isle de Sériphe, où régnoit Polydecte, a été ainsi appelée à cause des rochers dont elle est remplie : ce qui l'a fait nommer par Tacite *Saxum Seriphium*.

(1) Chez *Cavelier* fils, 1725.

Persée

Persée après s'être vengé de Polydecte, alla avec son épouse et sa mère à Argos, où il rétablit son grand-père Acrise, et fit mourir Prétus qui l'avoit détrôné. La guerre des deux frères avoit été fort sanglante; Acrise avoit d'abord eu l'avantage, et avoit obligé Prétus de se retirer en Lycie, où Jobas, qui le reçut, lui fit épouser Stenobée, sa fille, et lui donna des troupes, avec lesquelles il s'empara de Tyrinthe, que les Cyclopes fermèrent de murailles; il se rendit ensuite maître d'Argos, d'où Persée le chassa. Mais après avoir ainsi rétabli son aïeul sur le trône, il le tua par malheur d'un coup de palet, dans les jeux qu'on célébroit pour les funérailles de Polydecte. Ainsi fut accompli l'oracle, dont la prédiction avoit tant inquiété le roi d'Argos, et l'avoit engagé à prendre des précautions si injustes.

Persée, après tant de voyages et de conquêtes, régna assez paisiblement le reste de ses jours; mais ne pouvant souffrir le séjour d'Argos, où il avoit tué son grand-père, il fit bâtir la ville de Mycènes, où il tranféra le siège royal, laissant à son cousin Mégapenthe la ville d'Argos. Quelque obligation que celui-ci eût à Persée, il le tua cependant pour venger la mort de son père. Abas, fils de Lyncée, tua Mégapenthe, et les successeurs de Persée régnèrent à Mycènes, près de cent quatre-vingt ans. Après sa mort Persée fut honoré comme un demi-Dieu. On forma de ce prince et de toute la famille de sa femme, les constellations qu'on nomme la Cassiopée, l'Andromède et Persée : il n'y eut pas même jusqu'au monstre qui ne fût placé dans le Ciel, où il forma le signe de la Baleine. Quoique ce héros fût fort illustre par ses belles actions, on crut cependant enchérir sur les éloges qu'on lui don-

noit, et qu'il méritoit si justement, en y mêlant tout le merveilleux que nous venons d'expliquer.

Explication des fables III, IV et V. (Page 16)

L'aventure des Muses qui se retirent chez Pyrénée, et qui sont obligées de demander aux Dieux des aîles pour se sauver, est, selon Plutarque, une métaphore, qui nous apprend que ce tyran qui régnoit dans la Phocide, n'aimoit pas les belles-lettres : comme il avoit fait démolir les collèges et les académies où elles étoient enseignées, on dit, pour le rendre odieux, qu'il avoit voulu faire violence aux Muses ; que les Dieux, pour les en garantir, leur avoient donné des aîles, et qu'il avoit perdu la vie en les poursuivant. Ovide est le seul que je sache qui ait parlé de ce tyran, qui n'est connu que par une aventure si déshonorante. C'est sans doute sur cette histoire que l'antiquité s'est fondée pour donner des aîles aux Muses, comme nous les voyons représentées dans un monument rapporté par le R. P. Montfaucon. Le défi que firent les Piérides aux Muses, est encore une aventure que je n'ai trouvée dans aucun poëte plus ancien qu'Ovide. On dit, pour l'expliquer, que Piérus étoit un fort mauvais poëte, dont les ouvrages étoient pleins d'histoires peu avantageuses aux Dieux. Plutarque même nous apprend (1) qu'il en avoit composé un qui déshonoroit les Muses. Voilà l'origine du combat que décrit notre poëte. On publia que ses filles, c'est-à-dire, ses ouvrages, avoient été changés en pies, parce qu'ils étoient pleins d'un verbiage également ennuyeux et dégoûtant. Certainement il y a bien de l'apparence que l'histoire de Typhée, qui contraint les Dieux de se cacher en

(1) Dans son livre *de la musique.*

Egypte sous la figure de différens animaux, et qui est ici racontée par une des filles de Pièrus, étoit un poëme que cet auteur avoit composé sur les géans. Quoique je ne veuille pas entreprendre d'entrer dans un grand détail sur l'article des Muses, que Lylio Giraldi (1) a traité fort au long, sans l'épuiser, et dont on peut voir toutes les images dans le premier tome de l'*Antiquité expliquée*, je ne puis cependant m'empêcher d'en dire ici quelque chose, pour la satisfaction de ceux qui n'ont pas ces ouvrages.

Il y a peu de sujets dans la mythologie, sur lesquels on ait autant varié que sur celui qui regarde les Muses. Varron n'en admettoit que trois. Les autres anciens croient qu'il y en a eu neuf. L'un rapporte qu'elles étoient filles de Piérus; l'autre dit que Jupiter étoit leur père. Musée prétend qu'elles étoient filles du Ciel; plusieurs autres leur donnent la Terre pour mère. S. Augustin rapporte, d'après Varron, que dans une ville qu'on croit être celle de Sicyone, on avoit employé trois habiles ouvriers à faire chacun les trois statues des Muses, dans le dessein de consacrer celles qui seroient les plus belles, mais qu'on les trouva si bien faites, qu'on les prit toutes neuf pour les consacrer dans le temple d'Apollon. D'ailleurs comme les Muses, ajoutoit Varron, désignent le chant, qui ne se fait que de trois sortes, ou par la voix, ou par les instrumens de bouche, ou par ceux qu'on touche des mains, il ne doit y avoir que trois Muses. Pausanias (2) nous a conservé les noms des trois statuaires dont parloit Varron, et il les appelle Chephisidote, Strongylione et Olympheosthene.

Diodore de Sicile (3) donne aux Muses une origine plus

(1) *Synt. de Musis.*
(2) *In Bœot.*
(3) Lib. IV.

ancienne. Si nous en croyons cet auteur, ces Déesses si fameuses parmi les Grecs, étoient d'habiles chanteuses qu'Osiris menoit avec lui dans ses conquêtes, et auxquelles il avoit donné pour chef Apollon, l'un de ses généraux. Voilà peut-être ce qui a fait donner à ce Dieu le nom de *Musagette*, ou *conducteur des Muses*, aussi bien qu'à Hercule, qui avoit aussi été un des généraux d'Osiris.

M. le Clerc (1) croit que la fable des Muses vient des concerts que Jupiter avoit établis en Crète. Si on l'en croit, ils étoient composés de neuf filles qui formoient son académie royale de musique; il ajoute que ce Dieu n'a passé pour le père des Muses, que parce qu'il est le premier parmi les Grecs, qui, à l'imitation de Jubal, avoit un concert réglé, et qu'on n'a donné à ces chanteuses *Mnemosyne* ou la *Mémoire* pour mère, que parce que c'est elle qui fournit la matière des vers et des poëmes.

On ne varie pas moins sur le nom des Muses que sur leur origine. Diodore dit qu'il vient de *Misin*, qui signifie, *enseigner des choses relevées*. M. le Clerc dérive ce nom de *Motfa, inventer*; M. Huet le fait venir du nom de *Moïse*. Les autres étymologies qu'en donnent Platon et Suidas, en tirant ce mot de celui d'*inquisitio*, approchent assez de celles que je viens de rapporter. Mais comme les Muses furent célébrées et fort honorées dans la Macédoine, qu'on appeloit anciennement Pierie, long-temps avant que leur culte fût connu sur le mont Parnasse et sur l'Hélicon, il est très-vraisemblable que c'est dans cette province qu'elles ont pris leur origine. Ce sentiment est très-conforme à ce que je viens de lire dans l'abrégé chronologique de M. le chevalier Newton, où il est rapporté que Sejac, qui, après sa mort, fut surnommé Osiris, et que l'on a aussi con-

(1) Notes sur *Hésiode*.

fondu avec Bacchus, avoit marié une des chanteuses, qui l'avoient suivi dans ses expéditions, à Olagrius, roi de Thrace, et que de ce mariage naquit Orphée. Cet auteur ajoute que les musiciennes de ce conquérant devinrent célèbres dans la Thrace, sous le nom de Muses, et que les filles de Piérus, Thracien d'origine, ayant appris leur musique et imitant leurs concerts, prirent le nom de Muses.

Comme les anciens auteurs et les monumens confondent souvent les noms des neuf Muses, et les symboles qui les représentent, il est bon de rapporter ici la manière la plus ordinaire de les nommer et de les peindre. Clio, la première des Muses, qui prend son nom de la *gloire* ou de la *renommée*, tient une guitarre d'une main et de l'autre un plectre, qui tient lieu d'archet. Elle est, à ce qu'on croit, inventrice de la guitarre. Euterpe, ainsi appelée, parce qu'elle réjouit, a un masque à son côté gauche, et une massue à la main droite. Elle a inventé la tragédie, ce qui signifie le masque qu'elle porte. Sa double face qu'on trouve dans une médaille, ne s'observe pas ailleurs. Elle tient la massue d'Hercule, peut-être parce que la tragédie représente les héros, entre lesquels Hercule est le plus illustre. D'autres assurent que la massue marque Thalie, pour la raison que nous dirons plus bas : ils croient aussi que c'est Thalie qui a la double tête. Spon, qui a publié un beau marbre qui représente les Muses, les a quelquefois confondues. Thalie, ou la *florissante*, qui a inventé la comédie, tient aussi un masque de la main droite. Les médailles la représentent appuyée contre une colonne. Melpomène, ou l'*attrayante*, est distinguée par le *barbiton;* Terpsichore, c'est-à-dire, la *divertissante*, est distinguée par des flûtes, qu'elle tient, tant sur les médailles

que dans les autres monumens ; Erato, ou l'*aimable*, n'est pas aisée à distinguer ; Polyhymnie ou Polymnie, ainsi appelée de la *multiplicité des chansons*, et non pas de la fidélité de la mémoire, comme quelques auteurs l'ont prétendu, se trouve sur quelques médailles. On la peint avec une lyre, comme inventrice de l'harmonie ; c'est le barbiton qu'Horace lui donne. Uranie, la *céleste*, est l'inventrice de l'astronomie, et tient un globe à la main. Dans les médailles, ce globe est posé sur un trépied. Calliope, ainsi appelée de la *douceur de sa voix*, tient un volume, comme inventrice du poëme héroïque.

Je ne rapporterai pas ici les différens noms qu'on donnoit aux Muses, puisqu'on ne peut voir une liste fort exacte dans Lylio Giraldi. Je finis par une réflexion qui mérite ici sa place. Vossius a eu de la peine à comprendre comment les anciens ont pu croire que les Muses étoient des Déesses guerrières. Mais puisqu'elles étoient consacrées à Apollon et à Bacchus, qui, selon Diodore, avoient passé leur vie à faire la guerre, pourquoi ne regarderoit-on pas comme des guerrières, les femmes qui les accompagnoient dans leurs conquêtes? D'ailleurs les Muses ont été souvent confondues avec les Bacchantes, et il est sûr, selon Plutarque (1), qu'on leur faisoit des sacrifices dans la Grèce, avant que de donner bataille.

Explication de la sixième Fable. (Page 23.)

L'histoire naturelle étoit autrefois souvent expliquée par des suppositions fabuleuses. Une cause surnaturelle étoit le dénouement ordinaire des phénomènes qu'on avoit de la peine à développer. On voyoit sortir à différentes reprises

(1) *Apoph. Lacon.*

des volcans du mont Etna, et souvent la terre agitée par les flammes qui cherchoient une issue, éprouvoit de violentes secousses. Au lieu d'en chercher la source dans le soufre et le bitume, dont les cavernes de cette montagne sont remplies, on publia que le géant Typhée, ou, selon d'autres, Encelade, vaincu par les Dieux, y avoit été enseveli, et que les mouvemens qu'il se donnoit pour se délivrer d'un fardeau pesant, causoient ces feux et ces tremblemens de terre.

Une fable en amenoit une autre : on feignit que Pluton, craignant que des mouvemens si violens n'entr'ouvrissent la terre, et que le jour ne pénétrât enfin dans son royaume, étoit venu un jour en Sicile pour examiner si les fondemens de la terre n'étoient point ébranlés. On ajouta qu'après avoir vu que tout étoit en bon ordre, il avoit été se promener sur le mont Erix; que Vénus piquée de ce que ce Dieu étoit insensible à l'amour, et voyant que le maître d'un empire qui contenoit la troisième partie du monde, s'étoit soustrait à son pouvoir, engagea son fils Cupidon à le percer d'une de ses flèches, qui ne manquent jamais d'inspirer de la tendresse; que ce Dieu ayant ponctuellement obéi à sa mère, Pluton étoit devenu amoureux de Proserpine, sa nièce, et l'avoit enlevée. Comme cet événement est un des plus considérables de l'histoire fabuleuse, on ne doit pas être étonné qu'Ovide l'ait préparé avec tant d'appareil. Nous examinerons dans l'explication de la fable suivante, ce qui peut y avoir donné lieu.

Explication de la septième Fable. (Page 26.).

L'enlèvement de Proserpine est un évènement si obscur, qu'il n'est pas étonnant que les anciens et les modernes se

soient jetés, pour l'expliquer, dans des partis si opposés les uns aux autres. Il y a des auteurs qui ont entièrement ramené cette fable à la physique, d'autres ont cru qu'elle renfermoit quelque ancienne victoire, qu'il n'étoit pas impossible de développer, malgré toutes les fictions poétiques qu'on y a mêlées dans la suite. Je n'ai pas dessein de rapporter ici tous leurs sentimens. On peut consulter sur cela les mythologues qui en ont parlé fort au long; mais comme le savant Dom Pezron et M. le Clerc sont ceux qui paroissent avoir le plus approché de la vérité, je vais dire en peu de mots ce qu'ils ont pensé de cette fable, et je rapporterai ensuite ce que j'en pense moi-même.

Dom Pezron (1) dit que, dans le partage du monde entre les princes Titans, Pluton, ou Adès, avoit eu pour son lot l'occident, et qu'il avoit conduit sa colonie dans le fond de l'Espagne, où il s'étoit appliqué à faire travailler aux mines d'or et d'argent, qui y étoient fort communes, surtout du côté de Gades; comme on peut le voir dans Strabon, dans Diodore de Sicile, et sur-tout dans Aristote, qui parle beaucoup des richesses de cette contrée. La situation du royaume de ce prince, qui étoit un pays fort bas par rapport à la Grèce, et que l'antiquité croyoit être couvert d'éternelles ténèbres, fit dire que Pluton avoit eu l'Enfer pour son partage. Mais rien ne donna tant de cours à cette idée que les mines auxquelles il faisoit continuellement travailler. Les mines sont, pour ainsi dire, dans le centre de la terre, et il faut descendre pour les fouiller jusque dans les sombres demeures des mânes. C'est ce que Pline (2) dit si élégamment : *In sede Manium opes quærimus, nos ad inferos agunt.* Le fameux *Tartare*, ce fleuve

(1) *Ant. de la langue des Celtes.*
(2) Lib. XXXIII. Cap. I.

si connu dans l'empire de Pluton, étoit sans doute le *Tartesse* qui couloit dans le fond de l'Espagne; le fleuve *Léthé* est le *Guadelethe*, qui est dans le même pays; et le nom du lac *Averne* vient du mot *Aharona*, qui veut dire celui qui est aux extrêmités.

Pluton, continue cet auteur, quoique retiré dans le fond de l'Espagne, apprit des nouvelles de la beauté de Proserpine, fille de Cérès, reine de Sicile, et résolut de l'enlever, selon une coutume fort ordinaire de ce temps-là : peut-être même que l'ayant demandée en mariage, cette jeune princesse ne voulut point quitter sa mère, pour aller dans un climat qu'on regardoit comme le bout du monde. D'autres princesses avoient été apparemment du même goût; et c'est ce qui a fait dire aux poëtes que ce Dieu s'étoit plaint hautement, que quoiqu'il fût frère de Jupiter et le plus riche prince du monde, personne ne vouloit l'épouser :

Dux Erebi quandam tumidas exarsit in iras
Prœlia moturus superis, quod solus egeret
Connubiis, sterilesque diu consumeret annos (1).

M. le Clerc (2), qui a bien parfaitement expliqué cette fable, prétend que ce ne fut pas Pluton qui enleva Proserpine, mais Aidonée, roi d'Epire, ou Orcus, roi des Molosses. Comme Aidonée faisoit travailler aux mines, et que, pour aller dans son pays, il falloit passer un fleuve nommé l'Achéron, on a souvent confondu ce prince avec Pluton, et l'on ne peut pas douter même que son histoire n'ait fort servi à embellir celle du Dieu des Enfers; l'Epire, qui étoit un

(1) *Claudianus de raptu Proserp.*
(2) Tome IV de sa *biblioth. universelle.*

pays fort bas par rapport au reste de la Grèce, étoit prise pour l'Enfer. On sait qu'on a regardé les voyages que Thésée, et après lui Hercule, firent en Epire, comme des voyages faits aux Enfers.

Cela supposé, cet auteur prouve que Cérès ou Dio régnoit en Sicile, dans le même temps qu'Aidonée gouvernoit l'Epire. Le règne de cette princesse fut recommandable par le soin qu'elle prit d'enseigner à son peuple l'art de cultiver la terre, et de semer du bled. Elle établit aussi plusieurs lois concernant la police (1) et la propriété des terres, afin que chacun pût recueillir, sans être troublé, le bled qu'il avoit semé (2); c'est ce qui a toujours fait regarder cette reine comme la Déesse du bled et de la terre. Il est bon de remarquer toutefois que Cérès n'apprit l'agriculture qu'aux Grecs; les Egyptiens, les Chaldéens, et plusieurs autres peuples, l'exercèrent long-temps auparavant. Il y a même bien de l'apparence que cet art n'avoit pas été inconnu dans la Sicile et la Grèce jusqu'au temps de Cérès, et que cette fameuse reine ne fit que le perfectionner.

Cérès faisoit son séjour ordinaire dans un lieu délicieux de la Sicile, nommé *Enna*, comme nous l'apprenons de Ciceron (3) et de Diodore de Sicile (4); *Enna*, selon M. Bochart (5), veut dire *fontaine agréable*, ce qui convient fort à la description que ces auteurs que je viens de citer, font de cette charmante campagne, dans laquelle étoit située la ville de ce nom. La fille unique de Cérès, Proserpine, que d'autres nomment Coré, ou *Phrerephata*,

(1) *Porphire*, Liv. IV, *de abstinentia*.
(2) *Virgile*, Georg. Lib. I.
(3) *Verria* III.
(4) Lib. V.
(5) *Chan.* Liv. I. Chap. XXVII.

qui veut dire *fruit abondant*, se promenoit un jour à l'écart dans ces agréables prairies, où, selon Strabon (1), Cicéron et Ovide, elle cueilloit des fleurs, avec quelques filles de sa cour; des corsaires l'enlevèrent, et l'ayant conduite sur un char au bord de la mer, s'embarquèrent pour aller dans l'Epire. On publia que Pluton lui-même, l'avoit enlevée, parce qu'on attribue au chef ce qui se fait par ses ordres, ainsi que le dit Pausanias dans cette occasion (2). Comme ceux qui ravirent cette princesse s'étoient cachés pour l'épier dans les cavernes du mont Etna, on dit que Pluton étoit sorti par-là de l'Enfer : cette montagne, qui vomit sans cesse des feux et des flammes, a toujours été regardée par les poëtes comme un soupirail de l'Enfer.

Cérès, informée du malheur arrivée à sa fille, l'alla chercher par toute la Grèce, et après bien des fatigues, elle s'arrêta dans un bourg de l'Attique, nommé Eleusis, où elle apprit que le vaisseau qui la portoit, étoit allé du côté de l'Occident. Elle se plaignit hautement de cette injure à la cour de Jupiter; mais elle ne put obtenir d'autres satisfaction, sinon que la jeune reine auroit quelquefois la liberté d'aller voir sa mère, et de passer quelque temps avec elle : ce qui sans doute a donné lieu de feindre que Jupiter avoit accordé à Cérès que sa fille seroit six mois en enfer, et six mois sur la terre avec elle. La reine de Sicile fut appaisée; on lui avoit persuadé que le mariage convenoit à sa fille, quoiqu'il y eût un peu de différence d'âge entre elle et son oncle.

Quelqu'ingénieuse que soit cette explication, je ne saurois me persuader que l'enlèvement de Proserpine puisse être mis sur le compte d'Aidonée, roi d'Epire, puisque ce prince

(1) Lib. VII.
(2) *In Corinth.*

ne vivoit que du temps de Thésée et de Pirithous, c'est-à-dire, environ cinquante ans avant la guerre de Troye, et que le prince Titan, qui porta le nom de Pluton, régnoit plusieurs siècles auparavant. Y a-t-il apparence que Cérès n'ait enseigné à la Sicile et à la Grèce l'art de cultiver la terre, que du temps d'Hercule et de Thésée? Vivoit-on alors de gland et d'herbes sauvages? Et dès le temps des Lycaons et des Phoronées, la Grèce n'avoit-elle pas appris à substituer une nourriture plus solide à celle qui lui étoit commune avec les bêtes?

Je sais bien que M. le Clerc distingue deux Aidonées; l'un contemporain de Thésée, et l'autre d'Abraham ou d'Isaac; qu'il dit que ce fut du temps du plus ancien que Proserpine fut enlevée; mais outre que ces deux rois d'Epire se ressemblent trop pour être différens l'un de l'autre, il sera vrai de dire que ce n'est plus qu'une question de nom, et qu'il appelle Aidonée le prince que d'autres nomment Pluton.

Quoi qu'il en soit, il y a bien de l'apparence que ces deux explications ne sont elles-mêmes que de nouvelles fables. Peut-on s'imaginer que Cérès, en cherchant sa fille, qu'on lui avoit enlevé, se soit fait adorer par les Athéniens? Qu'Erecthée ait reçu des fêtes, qu'elle avoit elle-même établies de son vivant, et que Triptolème, dont le père régnoit alors à Eleusis, ait été le prêtre des mystères d'une femme qui ne pouvoit pas retrouver sa fille?

Je sais bien que plusieurs chronologues, et, en particulier, le célèbre chevalier Newton, fondés sur l'autorité des auteurs grecs, tâchent de fixer le temps où vivoit Cérès; qu'ils marquent l'époque de son voyage de Sicile à Athènes; qu'ils parlent de l'année de sa mort et du culte qu'on lui rendit peu de temps après. Mais malgré ces autorités, je

suis persuadé qu'il ne faut point chercher dans la Grèce d'autres Cérès que l'Isis des Egyptiens, ni d'autre mystères que ceux de cette Déesse. On sait, à n'en point douter, que presque tous les Dieux des Grecs, et leur culte leur étoient venus des pays d'Orient, et sur-tout d'Egypte, avec les colonies qui avoient peuplé la Grèce en différens temps; et s'il y en a quelques-uns dont la transmigration soit certaine, ce sont Bacchus ou Osiris, et Cérès ou Isis. Voici donc ce qui a donné lieu à cette fable. La Grèce fut affligée d'une grande famine sous le règne d'Erecthée, comme Diodore de Sicile nous l'apprend (1). Ovide même fait une belle et longue description de cette famine. Les Athéniens, dont le terroir étoit peu fertile, en furent encore plus incommodés que leurs voisins. Erecthée prit le parti d'envoyer chercher des bleds en Egypte, et ceux qu'il avoit envoyés apportèrent, avec les grains qu'on leur vendit, le culte et les cérémonies de la divinité qui présidoit à l'agriculture.

Le mal qu'on venoit de souffrir, et la crainte qu'on eut de retomber dans la même disette, firent recevoir sans contradiction les mystères d'une Déesse qu'on croyoit pouvoir les en garantir. Triptolème reçut en même-temps ce culte dans Eleusis; il voulut même être le premier prêtre de Cérès, ou Isis, et se trouvant dans l'abondance, il eut soin, en secourant ses voisins, de leur enseigner des mystères qu'il venoit lui-même d'apprendre. La Sicile avoit reçu quelque temps avant les mystères de cette divinité, et voilà pourquoi on publia que Cérès étoit venue de Sicile à Athènes. On ajouta que sa fille avoit été enlevée, parce que les bleds et les fruits, que son nom désigne, comme nous l'avons déjà

(1) Lib. I.

dit, avoient cessé pendant quelque temps de fournir des alimens. On ajouta que Pluton l'avoit emmenée dans les Enfers, parce que ces mêmes fruits étoient demeurés pendant ce temps-là comme ensevelis dans le centre de la terre; on dit enfin que Jupiter avoit partagé le différend entre Cérès et Pluton, parce qu'on revit alors la terre couverte de nouvelles moissons. Voilà le fondement de cette fable, l'introduction des mystères de Cérès dans la Grèce. Quelque poëte fameux, dont le nom se trouve effacé dans la XIVe. époque des Marbres d'Arondel, célébra cet évènement dans un poëme, ainsi qu'il est rapporté dans cette époque. Et il est bon de remarquer, 1°. que ce poëme qu'Ovide avoit sans doute lu, fut composé dix ans après l'arrivée de Cérès; 2°. que l'auteur de la Chronique de ces Marbres, traite de fable l'enlèvement de Proserpine, la recherche que Cérès fit de sa fille, et les autres circonstances qu'on a mêlées dans cet évènement : ce qui veut dire, sans doute, que le poëte dont il s'agit en cet endroit, avoit extrêmement défiguré l'histoire de la translation du culte de Cérès dans l'Attique.

Si cependant il se trouve des savans qui veuillent soutenir leur Cérès, on peut penser, pour les satisfaire, que cette reine de Sicile ayant perdu sa fille, et étant allée dans l'Attique pour la chercher, apprit à Triptolème les mystères d'Isis, et que les Grecs l'ayant mise elle-même dans la suite au nombre des Dieux, son culte fut confondu avec celui d'Isis.

Explication des Fables VIII et IX. (Page 31.)

Dans le traité que fit Cérès avec Pluton, Jupiter lui accorda le retour de sa fille, à condition qu'elle n'eût rien mangé depuis son arrivée dans les Enfers. Ascalaphe

ayant rapporté qu'il l'avoit vue manger six pepins d'une grenade qu'elle avoit cueillie dans les jardins de l'Enfer, l'arrêt fut changé, et Jupiter déclara que Proserpine demeureroit six mois en Enfer et six mois chez sa mère, ou, comme le dit Apollodore (1), neuf mois avec Cérès, et trois mois avec Pluton. Cette princesse, pour se venger de l'indiscrétion d'Ascalaphe, le métamorphosa en hibou.

Ascalaphe étoit un courtisan de Pluton, qui ayant conseillé à son maître l'enlèvement de Proserpine, fit tout ce qu'il put pour rendre inutiles les négociations de Cérès, et pour empêcher que sa fille ne lui fût rendue. Proserpine le fit mourir dans la suite, et voilà ce qui a donné lieu à la fable; les conseils pernicieux qu'il avoit donnés à son maître, furent cachés sous la fable de ces grains de grenade. Sa métamorphose en hibou n'est qu'une métaphore qui nous représente un homme haïssable; si vous n'aimez mieux dire toutefois, qu'on n'a débité cette fable que pour nous marquer qu'il se tenoit toujours caché dans les mines de Pluton, dont il étoit intendant, et où même il périt. Il y a apparence qu'il fut écrasé par la chûte de quelque rocher; ce qui fit dire aux poëtes que Proserpine l'avoit couvert d'une grosse pierre, ainsi qu'on peut le voir dans Apollodore (2), qui dit que ce fut Cérès qui l'avoit puni elle-même de la sorte. Le nom d'Ascalaphe veut dire celui qui brise des pierres, et ce nom ne lui fut donné apparemment que pour marquer son emploi. Quelques auteurs prétendent qu'il fut métamorphosé en un certain lézard que les Grecs nomment *Ascalabos*; et c'est sans doute la ressemblance des noms qui leur a donné lieu de le dire.

(1) Lib. I.
(2) Lib. I.

Notre poëte ajoute que la nymphe Cyane, ayant voulu faire des reproches à Pluton, sur la violence dont il usoit à l'égard de Proserpine, ce Dieu l'avoit changée en fontaine; circonstance qui n'a, je crois, d'autre fondement, sinon que ce fut près de cette fontaine, qui coule aux environs de Syracuse, que les émissaires de Pluton s'embarquèrent. Ce que le même poëte ajoute d'une fille nommée Menthe, que Proserpine changea en une plante qui porte encore son nom, et que les Grecs appellent *Hediosmos*, à cause de sa bonne odeur, veut dire apparemment que cette reine, n'ayant pu souffrir une rivale qui partageoit le cœur de son mari, la fit périr. La ressemblance des noms fit inventer la métamorphose à ceux qui écrivirent l'histoire de cette cour.

Il est aussi parlé dans le même endroit, des Sirènes qui accompagnoient Proserpine dans le temps qu'elle fut enlevée. Mais pour n'être pas obligé de répéter la même chose, je n'expliquerai cette fable que lorsqu'il s'agira des aventures d'Ulysse. Il suffira de dire maintenant que si Ovide a feint que les Sirènes accompagnoient Proserpine, dans le temps qu'elle fut enlevée, obtinrent des Dieux de devenir oiseaux pour l'aller chercher, c'est qu'apparemment les Sirènes qui habitoient les côtes de l'Italie, assez près de la Sicile, ayant appris le malheur qui étoit arrivé à cette princesse, firent équiper un vaisseau à voiles pour la chercher.

Explication de la dixième Fable. (Page 38.)

La fable de la fontaine Aréthuse et des amours du fleuve Alphée, son amant, qui traversoit tant de pays pour aller voir sa maîtresse, n'est fondée, suivant le fameux Bochart (1),

(1) *Chan.* Lib. I. Cap. XVIII.

que

que sur une équivoque de la langue des premiers habitans de la Sicile. Les Phéniciens qui allèrent s'y établir, ayant trouvé cette fontaine environnée de saules, la nommèrent *Alphaga*, qui veut dire la fontaine des Saules; d'autres lui donnèrent le nom d'*Arith*, qui veut dire un ruisseau. Les Grecs, qui arrivèrent quelques siècles après, n'entendant pas la signification de ces deux mots, et se ressouvenant de leur fleuve Alphée, qui coule dans l'Elide, s'imaginèrent, que, puisque le fleuve et la fontaine avoient à peu près le même nom, il falloit que l'Alphée traversât la mer pour venir en Sicile. L'idée parut ingénieuse à quelque bel esprit de ce temps-là, et il composa sur ce sujet le roman des Amours du Dieu du fleuve avec la nymphe Aréthuse. Presque tous les anciens historiens ont été la dupe de cette fable, puisqu'ils ont dit fort sérieusement que le fleuve Alphée traversoit la mer et alloit couler ensuite dans la Sicile près de la fontaine Aréthuse. Il falloit même que cette fable fût bien accréditée, puisque l'oracle de Delphes ordonnant à Archias de conduire une colonie de Corinthiens à Syracuse, la prêtresse s'expliqua en ces termes : « Allez dans cette isle, où le fleuve » Alphée mêle ses eaux avec la belle Aréthuse ». Pausanias (1) qui regarde comme une fable l'histoire des Amours d'Aréthuse, entraîné par l'autorité d'un oracle si précis, n'ose nier que ce fleuve traverse la mer, quoiqu'il ne voie pas bien comment cela peut arriver.

Explication de la onzième Fable. (Page 43.)

Cérès, en cherchant sa fille, alla dans la Grèce, et se trouvant extrêmement fatiguée, se reposa près de la ville

(1) *In Elia.*

d'Eleusis, où les principaux du pays la vinrent voir, entr'autres Triptolême et une bonne femme nommée Baube, qui lui offrit sa maison, et lui donna pour la rafraîchir un breuvage composé de miel et de vin, que Cérès but avec beaucoup d'avidité. Un jeune enfant qui la regardoit s'étant mis à rire, en fut puni sur-le-champ; et comme il s'appelloit peut-être Stellio, on ne doit pas chercher d'autre fondement que la ressemblance des noms à la fable qui dit qu'il fut changé en lézard.

Comme le fameux Triptolème, fils de Céléus et de Néera, fut un de ceux qui fit le plus d'accueil à Cérès, on publia que cette Déesse lui avoit appris l'agriculture, et l'avoit envoyé sur un char traîné par des dragons aîlés, porter par-tout le monde cet art si nécessaire aux hommes. On ajouta qu'elle l'avoit nourri de son propre lait : expression forte qui nous apprend le soin qu'elle avoit pris de former ce jeune prince. On alla même jusqu'à dire que Cérès le mettoit pendant la nuit dans le feu pour le purifier, et qu'elle l'en retiroit tous les matins : expressions métaphoriques qui nous apprennent que ce prince, pour être initié dans les mystères d'Isis, passa par toutes les expiations que l'on employoit dans cette occasion. Toutes ces fables si mystérieuses, ainsi que l'arrivée de Cérès dans l'Attique, qui nous est si bien représentée sur un tombeau de marbre que possède aujourd'hui M. de Boze, secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres, et qu'il a si ingénieusement expliquée dans une dissertation imprimée au quatrième tome des *Mémoires* de cette académie; toutes ces fables, dis-je, n'ont d'autre fondement que l'introduction du culte de Cérès dans la Grèce, et sur-tout dans l'Attique, comme je l'ai déjà prouvé. Triptolème, qui régnoit dans le même temps à Eleusis, alla, comme nous l'apprenons, de Philochorus sur un vaisseau,

porter des bleds dans différens pays, où il enseigna en même temps les mystères de Cérès, dont il étoit prêtre lui-même. Avant que de partir, il avoit semé du bled dans un champ de l'Attique, nommé *Ravia,* ainsi que nous l'apprenons de la dixième époque des marbres d'Arondel: voilà sans doute la clef et le dénouement de toutes ces fables; car certainement il s'agit du temps auquel le culte de Cérès, si ancien alors en Egypte, fut reçu dans la Grèce, et non pas de l'agriculture qui y étoit connue long-temps auparavant, comme je l'ai déjà dit, à moins qu'on ne veuille l'entendre d'une nouvelle manière de labourer la terre, que les Grecs apprirent dans leur voyage d'Egypte, et qu'ils mirent en usage en ce temps-là. Les marbres que je viens de citer fixent cette époque sous le règne d'Erecthée, c'est-à-dire, suivant les commentateurs de ces marbres, 1426 ans avant Jesus-Christ, 280 ou environ avant la guerre de Troye (1).

Ce seroit ici le lieu de parler des mystères de Cérès et des fêtes qu'Erecthée, Triptolème et Mopsus établirent dans la Grèce; mais comme cet article nous meneroit trop loin, on peut consulter Meursius (2) et M. le Clerc (3), qui l'ont traité avec beaucoup d'exactitude.

Les dangers que courut Triptolème dans ses voyages, ont sans doute donné lieu à la fable de Lyncus, dont on a marqué la cruauté en le changeant en loup cervier. Triptolème échappa heureusement des mains de ce tyran, qui, jaloux de sa réputation, vouloit le faire mourir. La fable qui dit que Triptolème étoit monté sur un char tiré par des dragons aîlés, est tirée d'une équivoque de la langue phénicienne, dont les mots, employés dans cette histoire,

(1) Voyez la XIII, la XIV et la XVe. époques des marbres d'Arondel.

(2) *Græcia feriata Eleusia.*

(3) Tome VI de la *Biblioth. Univers.*

signifioient également des dragons aîlés, ou un vaisseau garni de pointes de fer, comme le dit Bochart (1), et après lui M. le Clerc. Cependant je serois de l'avis de Philocorus, cité par Eusèbe, qui rapporte que ce vaisseau fut pris pour un dragon volant, parce qu'il portoit sur la proue la figure d'un dragon.

Quoique je sois persuadé que les fables que je viens d'expliquer n'aient d'autre fondement que l'introduction du culte de Cérès dans la Grèce, il est bon cependant de rapporter ici ce que nous apprenons d'un fragment de Stobée (2), où il est dit qu'Erecthée, qui étoit en guerre contre les Eleusiens, apprit de l'oracle qu'il seroit victorieux, s'il immoloit sa fille Proserpine, ce qui peut avoir donné lieu à la fable.

Un autre fragment d'Homère, cité par Pausanias (3), nous apprend les noms des premiers Grecs qui furent initiés dans les mystères de Cérès. C'étoient, selon ce poëte, Céléus, Triptolème, Eumolpe et Dioclès. S. Clément d'Alexandrie (4) les nomme Baubon, Drysaule, Eubelus, Eumolpe et Triptolème. Je soupçonnerois assez que ce fût Eumolpe lui-même, ou Musée son père, qui composa, en l'honneur de Cérès, le poëme dont nous avons parlé; et c'est le sentiment de Strabon et de Pausanias. Cet Eumolpe étant Ierophante des mystères Eleusiens, se trouva avoir tant de crédit, qu'il fit la guerre à Erecthée. Les deux chefs furent tués dans le combat, et il fut établi que les Erecthides seroient rois d'Athènes, et que les Eumolpides se contenteroient de la dignité d'Ierophante.

(1) *Hieroz.* Lib. III. Cap. XIV.

(2) *Serm.* XXXVIII.

(3) *In Corinth.*

(4) *In Proë.*

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE SIXIÈME.

FABLES I, II, III ET IV.

ARGUMENT.

Minerve ayant loué le chant des Muses et approuvé la vengeance qu'elles avoient tirée de leurs rivales, vint trouver Arachné sous la figure d'une vieille femme. Cette fille fait un défi à la Déesse, qui l'ayant accepté, représente sur la toile plusieurs histoires; Arachné en ayant fait autant de son côté, Minerve, outrée de voir qu'elle la surpassoit par la délicatesse de son ouvrage, lui donna trois ou quatre coups de navette sur la tête, dont cette habile ouvrière conçut tant de chagrin, qu'elle se pendit de désespoir. La Déesse, touchée de compassion, la changea en araignée.

MINERVE, après avoir écouté le discours des Muses, donna beaucoup d'éloges à leur chant,

et approuva la manière dont elles s'étoient vengées de leurs rivales. Mais c'est peu, dit-elle ensuite en elle-même, de louer les autres, il faut que je mérite aussi à mon tour d'être louée, et que je ne souffre pas qu'on méprise impunément ma divinité. Elle pensoit alors à la vaine présomption d'Arachné, qu'on lui avoit dit s'être vantée de la surpasser dans l'art de faire des ouvrages de laine. Cette fille n'étoit point illustre par sa naissance, ni par le rang que tenoient ses parens; son industrie seule et son habileté l'avoient rendue célèbre. Idmon, son père, étoit un simple teinturier en laines, dans la ville de Colophon; et sa mère, qui étoit morte, n'avoit pas été de meilleure maison que son mari. Cependant leur fille s'étoit acquis beaucoup de réputation dans toutes les villes de la Lydie, par la beauté de ses ouvrages. Quoiqu'elle fît son séjour ordinaire dans la petite ville d'Hypépe, cependant elle attiroit la curiosité des Nymphes du Tmole et de celles du Pactole, qui abandonnoient souvent leurs charmans vignobles et les eaux de ce fleuve, pour venir admirer elles-mêmes la beauté de ses ouvrages. On n'avoit pas seulement un plaisir infini à voir ses chefs-d'œuvres lorsqu'ils étoient achevés, on étoit charmé de voir avec quelle grace et avec quelle industrie elle les exécutoit. Soit qu'elle dévidât ses laines ou qu'elle traçât

avec l'aiguille les premiers traits, ou qu'elle y mît les délicates nuances qui imitoient parfaitement les différentes couleurs des nuages, on auroit dit que c'étoit Minerve elle-même qui l'avoit instruite. On peut ajouter qu'elle avoit autant de grace à filer qu'à travailler à l'aiguille. Elle ne vouloit point cependant reconnoître qu'elle fût redevable de son industrie à la Déesse des beaux arts. Elle auroit été piquée qu'on eût eu cette pensée. « Elle peut venir, disoit-elle, disputer » avec moi à qui sera la plus habile ; je ne re- » fuse point le combat, et je veux bien, si je » suis vaincue, me soumettre à toute sorte de » peines ».

Piquée d'un discours si insolent, Minerve ayant pris la figure d'une vieille femme, se couvrit la tête de cheveux blancs, et s'appuyant sur un bâton, elle parla ainsi à Arachné : « Il ne » faut pas s'imaginer que la vieillesse doive nous » rendre méprisables. Les années donnent de » l'expérience, et vous ne devez pas négliger » les conseils que j'ai à vous donner. Contentez- » vous de la réputation que vous avez de sur- » passer par votre habileté toutes les femmes du » monde ; mais ne cherchez pas à vous égaler » à une Déesse, que vous devez au contraire » satisfaire sur quelques paroles offensantes qui » vous sont échappées ; elle est prête à vous par-

» donner si vous en marquez quelque repentir ». Ce discours offensa tellement Arachné, qu'ayant quitté de dépit son ouvrage, elle jeta sur cette bonne femme un œil plein de courroux, et eut bien de la peine à s'empêcher de la frapper. « Vieille insensée, lui dit-elle, avec une émotion » qui marquoit toute sa colère, il paroît en vérité » que les années vous ont rendue bien sage, le » poids de la vieillesse vous est d'une grande » utilité! Allez, allez donner vos conseils à votre » fille ou à votre bru, si vous en avez une; pour » moi, je vous assure que je n'en ai pas besoin; » je ne prends conseils de personne, et vos re- » montrances ne me feront pas changer de sen- » timent. Pourquoi Minerve ne se présente-t-elle » pas elle-même. Pourquoi refuse-t-elle le défi » que je lui fais? » Elle l'accepte, lui dit la Déesse, en quittant la figure sous laquelle elle s'étoit cachée, et se montrant avec les marques de sa divinité : toutes les Nymphes et les autres dames qui étoient présentes lui rendirent leur respect; Arachné demeura intrépide : seulement une petite rougeur parut, malgré elle, sur son visage; mais elle ne dura pas long-temps. On la vit changer de couleur comme l'air qui rougit lorsque l'aurore se lève, et qui blanchit dès que le soleil commence à paroître. Ferme dans sa résolution, et se flattant vainement de surpasser Minerve, Arachné court à sa perte. La Déesse

ne songe plus à lui donner d'inutiles conseils; elle accepte le défi, et veut sur-le-champ se mettre en état de disputer la victoire. Les voilà l'une et l'autre qui préparent leurs ouvrages, disposent leurs toiles et les mettent sur le métier. Déjà la navette roule avec une agilité incroyable, et à chaque fois qu'elle passe à travers les fils, elles ont soin de les resserrer avec cette espèce de peigne d'ivoire dont on se sert dans cette sorte d'ouvrage. Elles travaillent l'une et l'autre avec une adresse et une légèreté admirables, et l'envie qu'elles ont de se surpasser, les empêche de ressentir la peine que leur donne une gênante application. L'union des plus belles couleurs formoit sur leur toile un mêlange si agréable des bruns et des clairs, et les nuances en étoient si délicates et si déliées, qu'on auroit pu les comparer à celles de l'arc-en-ciel. Imaginez-vous l'effet des rayons du soleil, lorsqu'ils sont réfléchis par les petites gouttes d'eau qui leur sont opposés; on y voit à la vérité différentes couleurs; mais il n'est pas possible de discerner comment on passe d'une couleur à l'autre; celles qui se touchent immédiatement, paroissent être les mêmes; cependant il y a une très-grande différence entre la première et la dernière.

Telle étoit la délicatesse de leurs ouvrages; l'or y étoit mêlé avec la soie d'une manière tout-

fait ingénieuse. Cependant, pour les rendre encore plus parfaits, elles y tracèrent chacune d'anciennes histoires. Minerve représenta dans le sien cette roche antique, qu'on voyoit dans l'aréopage à Athènes, avec l'histoire du différend qu'elle eut avec Neptune, au sujet du nom qu'on devoit donner à cette ville. On y voyoit les douze grands Dieux assis sur leurs trônes, avec cette majesté qui les accompagne, et Jupiter au milieu. Chacun de ces Dieux y étoit représenté au naturel; mais Jupiter avec un air de grandeur qui annonçoit le maître du monde. Neptune debout, frappoit la terre de son trident, et en faisoit sortir un cheval : ce qui sembloit l'autoriser à donner un nom à la ville. Minerve s'étoit représentée avec son bouclier, son casque, sa pique et son égide, sur laquelle étoit la redoutable tête de Méduse. Elle frappoit la terre d'un coup de lance, et l'on en voyoit sortir un olivier chargé de feuilles et de fruits : à ce prodige, les Dieux paroissoient remplis d'admiration et lui accordoient la victoire; et c'est par-là qu'elle avoit terminé son ouvrage.

Cependant pour faire encore mieux comprendre à sa rivale le châtiment qu'elle devoit attendre de sa témérité, elle traça en petit, mais pourtant d'une manière fort distincte, dans les quatre coins de son ouvrage, l'histoire de quatre autres sortes de combats. Dans l'un, on voyoit l'aven-

ture d'Hémus, roi de Thrace, et de Rhodope, son épouse, qui furent changés en rochers, pour avoir eu l'audace de porter les noms de Jupiter et de Junon. Dans l'autre étoit l'histoire de Pygas, reine des Pygmées, que Junon, pour la punir de sa présomption, changea en grue, afin qu'elle fît elle-même une guerre impitoyable à son peuple. On voyoit dans le troisième, Antigone qui avoit eu l'audace de se comparer à l'épouse de Jupiter. Cette Déesse la métamorphosa en cigogne; la ville d'Illion, ni Laomédon son père, ne l'empêchèrent point d'être revêtue de plumes blanches, dont elle avoit encore la vanité de s'applaudir. Enfin on voyoit dans le quatrième coin, l'infortuné Cinyras seul et les larmes aux yeux, embrassant les marches d'un temple. C'étoit ses propres filles que les Dieux avoient ainsi métamorphosées. Minerve forma ensuite la bordure de son ouvrage de branches d'oliviers, entrelassées les unes dans les autres. Tel étoit le dessin de ce chef-d'œuvre, que la Déesse avoit voulu finir, en y employant l'arbre qui lui étoit consacré.

Arachné de son côté, représenta sur la toile, Europe séduite par Jupiter sous la figure d'un taureau. L'ouvrage étoit si fini, que vous auriez cru y voir en effet un véritable taureau et une vraie mer dans laquelle il nageoit. Europe y

paroissoit les yeux tournés vers le rivage qu'elle venoit de quitter. Elle sembloit appeler ses compagnes à son secours, et tirer ses pieds de peur qu'ils ne fussent mouillés. Elle y avoit aussi dessiné Astérie se débattant contre l'aigle, dont Jupiter avoit pris la figure, et Léda avec le cygne qui la caressoit. Les autres aventures de ce même Dieu y étoient représentées aussi avec beaucoup de délicatesse. On l'y voyoit sous la forme d'un satyre avec la belle Antiope, dont il eut deux enfans jumeaux : peint en Amphitryon, il se faisoit voir à Alcmène; en pluie d'or, il entroit dans la tour de Danaé; sous la figure d'un berger, il cherchoit à plaire à Mnemosyne; changé en feu, il alloit tromper Egine; et en serpent, il séduisoit Déïos. Arachné avoit aussi représenté Neptune métamorphosé en taureau, dans l'aventure qu'il eut avec une des filles d'Eole; sous la forme du fleuve Enipe, dans ses amours avec Iphimédie, dont il eut les deux Aloïdes; sous celle d'un bélier, lorsqu'il cherchoit à plaire à Bisaltis; sous celle d'un cheval pour tromper Cérès; il étoit peint en oiseau dans l'intrigue qu'il eut avec Méduse, et en dauphin dans celle de Mélanthe. Toutes les maîtresses de ces Dieux étoient peintes si au naturel, qu'à leur habillement et à l'air de leur visage, il étoit aisé de les reconnoître aussi bien que le pays où elles avoient

prés naissance. On voyoit aussi dans le même ouvrage Apollon changé en paysan, en épervier, en lion, et en berger. Ce fut sous cette dernière métamorphose qu'il se fit aimer d'Issé, fille de Macharée. Enfin Bacchus y paroissoit sous la forme d'une grappe de raisin en faveur d'Erigone; et Saturne, sous celle d'un cheval pour tromper Phillyre, dont il eut le Centaure Chiron. Des feuilles de lierre entrelassées les unes dans les autres avez beaucoup d'art, formoient la bordure de cette belle tapisserie.

Elle étoit si bien exécutée, que Minerve ne put y trouver aucun défaut; l'Envie elle-même n'auroit pu y en appercevoir. La Déesse en fut si piquée, qu'elle déchira de dépit un ouvrage où les crimes des Dieux n'étoient que trop bien représentés. Elle donna même trois ou quatre coups de navette sur la tête d'Arachné, ce qui la jeta dans un si grand désespoir, qu'elle alla se pendre sur le champ. Minerve, par je ne sais quel reste de pitié, la soutenant en l'air, de peur qu'elle n'achevât de s'étrangler, lui parla ainsi : « Tu » vivras, insolente Arachné, mais tu demeureras » toujours ainsi suspendue; telle sera ta puni- » tion et celle de toute ta postérité. » Minerve en partant, l'arrosa du suc d'une herbe empoisonnée, qui lui fit d'abord tomber les cheveux, le nez et les oreilles; sa tête et son corps dimi-

nuèrent ; des pattes minces et déliées prirent la place de ses bras et de ses jambes, et le reste du çorps ne présènta plus qu'un gros ventre. C'est de-là qu'elle tire le fil dont elle continue depuis ce temps-là à faire sa toile.

FABLE V.

ARGUMENT.

Latone piquée du mépris que Niobé affectoit d'avoir pour elle, engagea Apollon et Diane de faire mourir tous les enfans de cette orgueilleuse reine; ce qui la jeta dans un si grand désespoir, qu'elle perdit toute sorte de sentimens, et fut changée en rocher.

TOUTE la Lydie fut consternée du malheur qui venoit d'arriver à Arachné; la nouvelle en fut même portée dans la Phrygie, d'où elle se répandit bientôt dans le reste du monde. Niobé, avant son mariage, et dans le temps qu'elle demeuroit à Sipyle, avoit fort connu cette fille; cependant cette triste aventure, qu'elle regardoit comme le châtiment d'une personne du commun, ne la toucha point; elle n'en rabattit rien, ni de sa fierté, ni du mépris qu'elle affectoit, dans ses discours, d'avoir pour les Dieux. Tout contribuoit à nourrir son orgueil, mais la puissance de son mari, le sang illustre dont ils tiroient l'un et l'autre leur origine, et l'éclat de la couronne la rendoient moins fière, quoiqu'elle fût fort sensible à tous

ces avantages, que le grand nombre de ses enfans. On auroit pu dire, en effet, qu'elle étoit la plus heureuse de toutes les femmes, si elle n'eût point cru elle-même qu'elle l'étoit.

Un jour, Manto, fille de Tirésias, poussée d'une inspiration divine, crioit en courant dans les rues de Thèbes : « Dames thébaines, cou-
» ronnez-vous de laurier, et allez offrir de l'en-
» cens et des prières à Latone et à ses deux en-
» fans : c'est cette Déesse elle-même qui vous
» l'ordonne par ma bouche. » On obéit : déjà toutes les femmes de la ville, avec des couronnes sur la tête, s'empressoient à l'envi d'allumer, à l'honneur de ces divinités, le feu sacré, et de joindre leurs vœux à la flamme qui s'élevoit sur leurs autels. Cependant Niobé, vêtue à la Phrygienne d'une robe toute éclatante d'or, arrive avec un grand cortège. Quoique pénétrée de dépit et de colère, elle ne laissoit pas encore de paroître belle, et on voyoit flotter avec grace ses cheveux sur ses épaules. Elle s'arrête, et ayant jeté de tous côtés des regards pleins de fierté : « Par quel aveugle emportement, dit-
» elle, préférez-vous des Dieux prétendus à ceux
» que vous avez devant les yeux, et pourquoi
» avez-vous la témérité d'offrir des sacrifices à
» Latone, pendant que vous n'avez point encore
» fait fumer d'encens sur mes autels ? Ignorez-
» vous

» vous que je suis fille de ce Tantale, qui a eu
» seul l'honneur de manger à la table des Dieux?
» J'ai une des Pléiades pour mère; le grand
» Atlas, qui soutient le ciel sur ses épaules, est
» mon aïeul, et Jupiter lui-même est en même-
» temps et mon aïeul et mon beau-père. Les peuples
» de la Phrygie me rendent les respects qui me
» sont dûs. Le palais de Cadmus et cette ville
» célèbre dont les murailles furent élevées au son
» de la lyre d'Amphion, reconnoissent mon mari
» et moi pour souverains. De quelque côté que je
» jette les yeux, je ne vois que l'abondance et
» d'immenses richesses. Je puis me flatter encore
» d'avoir l'air de majesté qu'on attribue aux
» Déesses elles-mêmes. Ajoutez à tant d'avantages,
» celui d'avoir sept fils et sept filles. Jugez après
» cela si j'ai tort de trouver mauvais qu'on me
» préfère la fille du géant Cée, Latone, qui ne put
» trouver dans le monde entier une retraite pour
» accoucher; errante et fugitive, le Ciel, la Terre
» et l'Eau lui refusèrent un asyle, jusqu'à ce
» qu'enfin l'Isle de Délos, qui flottoit au milieu
» de la mer, se fût arrêtée pour la recevoir, et
» c'est-là qu'elle mit au monde ces deux enfans
» dont elle est si fière, pendant que j'en ai qua-
» torze. Enfin je me vois la princesse du monde
» la plus heureuse; et puisque l'abondance et
» les richesses assurent mon bonheur, peut-on

» douter de sa durée ? Je me vois au-dessus des
» revers de la fortune : quelque bien qu'elle m'ôte,
» il m'en restera encore assez, et je ne vois pas
» que j'aie rien à craindre de ses coups; car enfin, quand il arriveroit que, dans ce grand
» nombre d'enfans, la mort m'en enlevât quelqu'un, j'en aurois encore plus que Latone, et
» le nombre de ceux qui me resteroient, me
» donneroit encore un grand avantage sur elle.
» Qu'on interrompe donc ces sacrifices; qu'on
» jette ces couronnes de laurier, et qu'on m'obéisse
» sans différer ». Tout le monde obéit; la cérémonie fut interrompue, et on se contenta d'adorer en secret la divinité de Latone.

La Déesse piquée de l'orgueilleuse fierté de Niobé, se transporte sur le Cynthe, et parle ainsi à ses deux enfans : « Fière de me voir votre
» mère, dans tout l'Olympe je ne le cédois qu'à
» la seule Junon; cependant aujourd'hui j'ai lieu
» de douter même si je suis encore Déesse : je
» me vois honteusement chassée de ces temples
» où j'ai été honorée depuis tant de siècles : oui
» j'en suis bannie pour jamais, si vous ne venez
» à mon secours. Ce n'est pas tout, à l'impiété la
» fille de Tantale, dont la langue sacrilège rappelle le souvenir de celle de son père, a ajouté
» les reproches les plus sanglans : elle a eu
» l'insolence de vous préférer ses enfans, et de
» dire qu'on devoit presque me regarder comme

» une mère stérile : puisse tomber sur elle un » reproche si injuste! » A ce discours, Latone vouloit joindre les prières et les larmes, lorsqu'Apollon lui dit, c'est assez ; d'inutiles plaintes ne feroient que retarder votre vengeance. Diane lui tint le même discours; et s'étant en même temps couverts l'un et l'autre d'un nuage, ils fendirent l'air d'un vol rapide et allèrent à Thèbes.

Hors de cette ville étoit une belle plaine, où l'on avoit coutume de s'exercer aux courses de chevaux. C'étoit-là que s'étoient rendus une partie des enfans de Niobé, qui, montés sur de superbes coursiers, dont les mords étoient d'or, et les housses de la plus belle écarlate, leur faisoient faire l'exercice. Pendant qu'Ismène, l'aîné de tous, manioit un cheval, un coup de flèche, dont il se sent blessé, lui fait jeter un grand cri : il abandonne les rênes, et se laissant glisser doucement sur l'épaule droite du cheval, il tombe mort sur le sable. Sipyle, qui étoit le second, ayant entendu en l'air le bruit d'une flèche, pique son cheval et se met à courir. Tel qu'un pilote, qui voit l'orage prêt à tomber, tâche en pliant toutes les voiles, à se garantir de la fureur des vents, ce jeune prince court de toute sa force; mais c'est vainement qu'il fuit; le trait lui traverse la tête et lui sort par le gosier. Comme en courant il se penchoit

sur le col du cheval, il passe par-dessus, et va souiller la terre de son sang. L'infortuné Phédime, et Tantale qui portoit le nom de son aïeul, après avoir fini leur course, étoient descendus sur l'arêne pour s'exercer à la lutte; mais comme ils se tenoient l'un et l'autre étroitement embrassés, une même flèche les perce tous deux de part en part; ils gémissent, tombent et expirent en même-temps. Alphenor, qui leur voit rendre les derniers soupirs, accablé de la plus vive douleur, se jette sur eux, les embrasse tendrement, et tâche de les rechauffer; mais tandis qu'il leur rend ce charitable devoir, il tombe lui-même d'un coup, dont Apollon lui perce le sein. La flêche qu'on retira de la plaie entraîna une partie de ses poulmons, et son ame sortit avec son sang. Le jeune Damasichthon reçut deux blessures, l'une au genou, et pendant qu'il s'efforçoit d'en tirer la flêche, il reçut un autre coup qui lui perça la gorge. Le sang qui couloit en abondance de sa blessure en fit sortir la flêche, et la poussa même assez loin. Il ne restoit de tous les fils de Niobé qu'Ilionée, qui étoit le plus jeune; il levoit en vain les bras vers le Ciel, et imploroit le secours de tous les Dieux. Hélas! il ne savoit pas qu'Apollon étoit le seul qu'il falloit appaiser. Ce Dieu fut touché à la vérité de la prière de ce jeune prince; mais le coup étoit parti, sa mort eut

néanmoins quelque chose de plus doux que celle de ses frères, la flêche ne lui ayant qu'effleuré le cœur.

Le bruit de ce funeste accident, les gémissemens du peuple, et les larmes de ses domestiques annoncèrent bientôt à Niobé la triste nouvelle du malheur de ses enfans. Elle s'étonna d'abord du pouvoir des Dieux, puis elle fut outrée qu'ils eussent osé s'attaquer ainsi à elle. Amphion, son époux, pour finir sa vie et ses malheurs, s'étoit déjà percé le sein d'un coup d'épée. Oh! que Niobé, dans ce triste état, étoit différente de cette fière Niobé, qui, traînée sur un superbe char, alloit arracher le peuple des autels et des temples de Latone! Son sort étoit alors envié de tout le monde; maintenant elle fait compassion à ses ennemis même. Elle s'approche de ses enfans, elle les embrasse; levant ensuite les bras et les yeux vers le ciel : « Repais-toi » de ma douleur, cruelle Latone, disoit-elle, » goûte le barbare plaisir de me voir accablée » de douleur et de désespoir. Ton lâche cœur » doit enfin être rassasié. Je succombe sous le » poids de mon affliction, et tu peux te glorifier » d'un triomphe complet. Mais je me trompe, » il ne l'est point encore : dans le malheur le plus » affreux qui puisse arriver à une mère, il me reste » encore plus d'enfans qu'à toi, qui te vantes

« tant d'être heureuse. Après en avoir perdu » sept, je l'emporte encore sur toi par le nombre » de ceux qui me restent ».

A peine avoit-elle achevé de parler, que l'on entendit le bruit que fait un arc, lorsqu'il lance une flèche. Toute l'assemblée en fut troublée; la seule Niobé, que ses désastres avoient rendue encore plus audacieuse, n'en fut point émue. Pendant que ses filles en habit de deuil et les cheveux épars, pleuroient auprès des lits funèbres, où étoient les jeunes princes, l'une d'elles se sentit blessée au sein d'un coup de flèche, et tomba morte sur le corps d'un de ses frères. Une autre consoloit sa mère, lorsqu'elle perdit tout d'un coup l'usage de la parole et la vie, sans qu'on eût vu le trait qui l'avoit frappée, (et ne ferma la bouche que dans l'instant qu'elle expira). L'une tombe en fuyant, l'autre meurt sur le corps de sa sœur; celle-ci cherche vainement à se cacher; celle-là paroît interdite et tremblante. Il y en avoit déjà six de mortes, toutes d'une manière différente; il n'en restoit plus qu'une, que sa mère couvroit de son corps et avec ses habits. « Laisse-m'en une du moins, » dit-elle à Latone, de tant de filles je ne t'en » demande qu'une, et c'est la plus jeune de » toutes que je te demande ». Mais, tandis qu'elle faisoit cette prière, elle la vit expirer entre ses

bras. L'infortunée Niobé se voyant privée de son époux et de ses enfans, demeure assise auprès de leurs corps ; la douleur la rend immobile, ses cheveux même ne sont plus agités par le vent ; une pâleur mortelle paroît sur son visage ; ses yeux sont fixes et sans mouvement, sa langue collée dans sa bouche, ses veines livides, elle ne peut plus lever ni la tête ni les bras ; enfin elle ne donne aucun signe de vie ; elle n'est plus, en effet, qu'une roche inanimée. Cependant elle pleure, et c'est la seule marque de sensibilité qu'elle donne. Un tourbillon de vent l'emporte dans sa patrie, sur le sommet d'une montagne, où elle continue de répandre des larmes qu'on voit couler d'un morceau de marbre.

FABLE VI.

ARGUMENT.

Latone, fatiguée d'une longue marche, et encore plus du poids de ses deux enfans, qu'elle portoit entre ses bras, arriva près d'un étang, où elle voulut se désaltérer. Quelques paysans qui y travailloient l'ayant repoussée, et ayant troublé l'eau pour l'empêcher de boire, la Déesse indignée les changea en grenouilles.

Un châtiment si terrible jeta la terreur dans l'esprit de tout le monde ; les hommes et les femmes s'empressèrent à l'envi à honorer Latone, et l'on vit redoubler avec un nouveau zèle les marques du culte qu'on avoit accoutumé de lui rendre. Comme il arrive qu'un évènement qui vient de nous frapper, nous rappelle le souvenir de quelqu'autre histoire, qui y a du rapport, un Thébain raconta à se sujet comment quelques Lyciens avoient éprouvé autrefois la vengeance de cette même Déesse. « L'aventure, » dit-il, n'est pas célèbre, par la qualité des per» sonnes à qui elle arriva ; mais elle n'en est pas » moins étonnante. J'ai vu le lieu et l'étang même

» que ce prodige a rendu fameux. Mon père étant
» fort vieux et hors d'état de voyager, m'envoya
» autrefois dans ces quartiers-là pour y acheter
» des bœufs, et me donna pour guide un homme
» du pays. Comme nous en parcourions tous les
» pâturages, et que nous passions sur le bord
» d'un lac, j'apperçus un autel antique, noirci de
» fumée et environné de roseaux. Mon guide
» s'arrêta, et saluant l'autel: soyez-moi propice,
» dit-il, d'une voix basse et tremblante. Après
» que j'eus aussi de mon côté fait la même prière,
» je demandai au Lycien, si cet autel étoit consacré
» aux Nayades ou aux Faunes, ou à quelqu'autre
» divinité du pays.

» Ce n'est pas, me dit-il, aux Dieux de ces
» montagnes que cet autel est élevé; c'est à la
» Déesse que Junon bannit autrefois de l'univers
» entier, et à laquelle l'isle de Délos, qui flottoit
» pour lors, prêta un asyle : elle y accoucha, sous
» un olivier, de deux enfans, malgré toutes les per-
» sécutions de sa rivale, qui, peu touchée de l'état
» où elle étoit, l'obligea encore de sortir de cette
» isle, et d'emporter avec elle ces deux enfans
» qu'elle venoit de mettre au monde. Un jour
» qu'il faisoit fort chaud, après avoir long-temps
» marché, elle arriva enfin dans la Lycie, pays
» que la Chimère a rendu si célèbre. Accablée
» de soif et de lassitude, le sein épuisé par ses

» deux enfans, elle apperçut dans le fond d'une
» vallée un étang, dont l'eau paroissoit claire,
» et elle s'en approcha pour s'y désaltérer. Il y
» avoit dedans quelques paysans, qui en arrachoient
» les roseaux et les autres herbes marécageuses.
» Elle s'étoit déjà mise sur ses genoux pour boire
» plus à son aise, lorsque ces brutaux la repous-
» sèrent : Pourquoi voulez-vous m'empêcher
» de boire, leur dit-elle, l'usage de l'eau est com-
» mun à tout le monde, aussi bien que celui
» de l'air et de la lumière, que la nature ne re-
» fuse à personne. Cependant je veux bien vous
» prier de m'en donner la permission. Ce n'est
» point pour me baigner que je suis venue, c'est
» pour étancher ma soif; à peine puis-je parler,
» tant elle est ardente, mon gosier est desséché :
» l'eau de votre étang sera pour moi plus déli-
» cieuse que le nectar des Dieux ; et si vous vou-
» lez bien m'en laisser boire, je vous devrai la
» vie. Si vous n'êtes pas touchés du sort d'une mère
» qui est dans un état déplorable, soyez au moins
» sensibles au malheur de ces deux jeunes enfans,
» qui vous tendent les bras. Ils les tendoient en effet.
» Qui auroit pu n'être pas attendri à une prière
» si touchante?

» Cependant ils s'obstinèrent à la refuser ; ils
» ajoutèrent à ce refus quelques injures, et la
» menacèrent même de la maltraiter, si elle ne

» s'éloignoit. Pour pousser encore plus loin leur » insolente brutalité, ils troublèrent l'eau avec » les pieds et les mains, afin que la boue qu'ils » firent sortir du fond, l'empêchât de boire. La » colère dont la Déesse se sentit alors émue, lui » fit oublier sa soif; et sans songer davantage à » fléchir ces brutaux, elle leur parla en Déesse. » Hé bien, leur dit-elle, en levant les mains vers » le ciel, vous demeurerez à jamais dans cet » étang. L'effet suivit de près la menace. On vit » d'abord ces paysans s'enfoncer dans la boue, » quelquefois en sortir la tête, et nager sur la » surface de l'eau; quelquefois ils venoient se » reposer sur le bord et se replongeoient quel- » ques momens après. Comme ils continuoient » toujours de criailler, et de dire des injures à » la Déesse, leur voix s'enroua, leur gorge » s'enfla, leur bouche s'élargit, et leurs épaules » se joignirent, de sorte que le col disparut en- » tièrement : leur dos devint d'une couleur ver- » dâtre; le ventre seul, qui est extrêmement gros » par rapport aux autres parties de leur corps, » conserva une espèce de blancheur; enfin ils » furent changés en grenouilles, et on les vit » sauter et barbotter dans la boue de cet étang ».

FABLES VII ET VIII.

ARGUMENT.

Marsyas, ayant fait un défi à Apollon, ce Dieu, après l'avoir vaincu, l'écorcha vif. Les larmes qui furent répandues à sa mort formèrent le fleuve qui porte son nom.

LORSQUE le Lycien, dont je viens de parler, eut raconté cette histoire, il y eut une personne de la compagnie qui se ressouvint de l'aventure de Marsyas, qui avoit été vaincu par Apollon, dans le défi qu'il lui avoit fait de jouer mieux de la flûte que lui. Le fils de Latone en tira une vengeance éclatante. Dans le temps qu'on l'écorchoit tout vif, l'infortuné Marsyas s'écrioit : « Hélas ! pourquoi me déchirez-vous de la sorte ? » Je me répens de ma témérité. Ah ! faut-il que » cette malheureuse flûte me coûte si cher » ? Tandis qu'il faisoit retentir l'air de ses tristes plaintes, on l'écorchoit depuis les pieds jusqu'à la tête. Déjà son corps n'étoit plus qu'une plaie, le sang en ruisseloit de tous côtés ; on voyoit tous ses nerfs, ses veines, ses intestins, et l'on auroit pu aisément compter jusqu'aux moindres fibres.

de son corps. Les Faunes et les Satyres des forêts voisines, et Olympe (1), qui étoit alors déjà célèbre ; les Nymphes et les Bergers de la campagnes, tous versèrent des pleurs à cette mort. La terre reçut toutes les larmes dans son sein, et l'on en vit sortir ce fleuve rapide qui porte encore le nom de Marsyas. C'est de toute la Phrygie le fleuve dont les eaux sont les plus claires.

Le récit de ces anciennes histoires rappela le souvenir de ce qui venoit d'arriver. On plaignit le malheur d'Amphion et de ses enfans ; mais l'orgueil de Niobé ne causa que de l'indignation. Il n'y eut que Pélops, son frère, à qui cette mort fit verser des larmes. Dans l'excès de sa douleur, il déchira ses habits et laissa voir son épaule d'ivoire. Il ne l'avoit pas apportée en naissant ; mais son père l'ayant égorgé pour le faire servir dans un banquet qu'il donnoit aux Dieux, ils avoient ramassé soigneusement tous les membres pour les rejoindre ; comme ils n'avoient point retrouvé l'épaule gauche, ils lui en avoient remis à la place une d'ivoire (2).

(1) Cet Olympe étoit disciple de Marsyas.

(2) Les poëtes disent que c'étoit Cérès qui avoit mangé cette épaule, avant qu'on eût reconnu la nature du mets qu'on avoit servi.

FABLE IX.

ARGUMENT.

Progné ayant épousé Terée, roi de Thrace, le pria d'aller à Athènes pour lui amener sa sœur Philomèle. Terée, étant devenu amoureux de cette jeune princesse, lui fit violence, et après lui avoir coupé la langue, la laissa enfermée dans un vieux château, qui étoit au milieu des bois. Philomèle trouva le moyen de faire savoir sa disgrace à sa sœur, par un canevas sur lequel elle avoit tracé l'histoire de ses malheurs et qu'elle lui envoya par un de ses gardes.

Tous les princes voisins prirent part à l'affliction de Pélops, et toutes les villes de la Grèce engagèrent leurs rois à aller eux-mêmes en personne le visiter. Argos, Sparte, Mycène et Calydon, qui ne s'étoit pas encore attirée l'indignation de Diane; Orchomène, Corinthe, célèbre par le métal précieux qui porte son nom; l'indomptable Messène, Cléone, Pylos, Trœzène; en un mot, toutes les villes qui sont au-delà et en de-çà de l'isthme de Corinthe, lui envoyèrent des députés; et ce

qu'on aura de la peine à croire, la seule ville d'Athènes se dispensa de ce devoir ; mais la guerre à laquelle elle étoit alors occupée, lui servoit d'excuse. Une flotte de barbares qui la tenoit bloquée, jetoit par-tout la terreur et l'épouvante. Terée, roi de Thrace, qui étoit venu à son secours, chassa les ennemis et acquit beaucoup de gloire par la victoire qu'il remporta sur eux. Pandion, roi d'Athènes, ébloui de l'éclat de la puissance de ce prince, de ses richesses, et de la noblesse de son extraction qu'il rapportoit au Dieu Mars, lui fit épouser sa fille Progné. Junon, ni le Dieu Hymenée n'assistèrent point à ce mariage, et les Grâces ne présidèrent point au lit nuptial; les Furies seules l'éclairèrent avec leurs torches funèbres; seules, elles prirent soin de le préparer. Un Hibou vint se placer sur la chambre où les deux époux devoient coucher, et leur hymen s'accomplit sous les funestes augures de cet oiseau, qui se trouva encore à la naissance de leur premier enfant. Cependant on fit dans toute la Thrace des réjouissances publiques, à l'occasion de ce mariage; on en rendit graces aux Dieux; on établit même que le jour du mariage de Terée et de Progné, et celui auquel Itys, leur fils, étoit venu au monde, fussent à l'avenir des jours de fête : tant les hommes connoissent peu leur véritable avantage! Il y avoit

déjà cinq ans que le mariage étoit accompli, lorsque Progné tint ce discours à son époux.

« Prince, lui dit-elle, s'il est vrai que j'ai su » vous plaire, ne me refusez pas la permission » que je vous demande d'aller voir ma sœur, ou » du moins souffrez qu'elle vienne à votre cour. » Si vous voulez bien aller vous-même la cher- » cher, vous pourrez assurer mon père qu'elle » ne sera pas long-temps absente; vous ne sau- » riez me faire un plus grand plaisir que de me » procurer la satisfaction d'embrasser une sœur » qui m'est si chère ». Terée ordonne à l'instant qu'on prépare des vaisseaux, il s'embarque et arrive heureusement au port de Pirée. Après avoir salué son beau-père, il lui expose le sujet de son voyage; lui dit que la reine son épouse avoit une grande envie de voir sa sœur, et lui promet de la ramener dans peu de temps. Pendant cet entretien, Philomèle entra dans la salle; elle portoit un habit somptueux, mais sa beauté effaçoit l'éclat de toute sa parure. A sa démarche et à l'air de majesté qui brilloit dans toute sa personne, on l'auroit prise pour une Nayade ou pour une Dryade. Quand ces divinités champêtres seroient aussi magnifiquement habillées qu'elle l'étoit, elles ne seroient pas plus belles (1). Comme on

(1) Les manuscrits et les imprimés varient beaucoup sur ce vers : *M. Burman* l'a laissé ainsi dans le texte : *Si modo*

voit

voit les moissons dans les temps de leur maturité, et l'herbe sèche s'embraser, lorsqu'on y met le feu ; Terée, à la vue de Philomèle, sentit naître dans son cœur une violente flamme. Cette princesse étoit à la vérité assez belle pour inspirer une forte passion ; mais le tempérament du roi, et le penchant qu'ont tous les Thraces à l'amour, en redoublèrent si fort la violence, qu'il ne mit plus dès ce moment de bornes à ses desirs. Il songea d'abord aux moyens de tromper la vigilance des femmes de la princesse, et de corrompre la fidélité de sa nourrice. Résolu, pour rendre Philomèle sensible, de sacrifier toutes les richesses de son royaume, il forma le dessein de la tenter elle-même par des présens magnifiques ; et si tout cela ne réussissoit point, de l'enlever et de conserver sa conquête par la force des armes. Pour satisfaire sa passion, il n'est point d'attentat qu'il ne soit prêt de commettre. Il n'est plus le

des illi cultus, similesque paratus : et alors il faudroit le traduire en disant : « Philomèle auroit égalé la beauté des » Nayades et des Dryades, si elle avoit eu leur pa- » rure ». Mais comme le poëte l'a fait paroître avec des habits somptueux, j'ai préféré la manière dont les autres savans lisent ce vers. *Si modo des illis*, &c. Le sens m'en paroît plus beau. Les Nayades et les Dryades ne seroient pas plus belles, quand même elles seroient aussi bien parées. La louange est plus fine et plus délicate.

maître de ses transports, il laisse appercevoir l'amour qui le dévore : tous les retardemens qu'on apporte au voyage l'impatientent ; il presse le départ de la princesse, et il couvre son impatience sous le spécieux prétexte du plaisir que doit avoir Progné en la voyant. L'amour le rendoit éloquent, et quand il paroissoit plus pressant qu'il n'auroit dû l'être, il se justifioit en disant qu'il suivoit les intentions de la reine. Quelquefois même il répandoit des larmes, comme si effectivement elles eussent coulé par l'ordre de son épouse. Grands Dieux! que les hommes sont aveugles! Terée médite un crime affreux, et il est regardé comme un homme qui n'agit que par des principes de devoir envers son épouse : il en reçoit des éloges. Philomèle elle-même paroît souhaiter ce funeste départ : elle se jette au cou de son père, pour le prier de permettre ce voyage : elle l'en conjure par sa propre vie, et c'étoit contre cette même vie qu'elle prioit. Les innocentes caresses qu'elle fait à son père, les baisers qu'elle lui donne, tout allume la passion de Terée et sert à l'entretenir. Lorsqu'il la voit embrasser Pandion, il voudroit être ce père heureux. Cependant sa passion n'en seroit que plus criminelle.

Enfin le roi cède à l'empressement que ses deux filles ont de se voir, et Philomèle, au comble de sa joie, lui en rend graces, et regarde comme

un bonheur pour elle et pour sa sœur, ce qui devoit être funeste à l'une et à l'autre. Le soleil approchoit de la fin de sa carrière, lorsqu'on servit un festin où l'abondance et le choix des mets le disputoient à la délicatesse des vins qu'on servit dans des vases d'or, et le repas fini on se retira pour aller jouir des douceurs du repos. Le roi de Thrace, quoiqu'éloigné de la princesse, ressent toute la violence de sa passion. Philomèle est toujours présente à son esprit; ses yeux, ses mains et tous ses agrémens l'occupent sans cesse. Son imagination qui lui représente encore mille beautés qu'il n'a pas vues, sert encore à allumer le feu qui le dévore; dans le trouble où il est, ses yeux se refusent aux charmes du sommeil. Le lendemain dès que le jour parut, Pandion, embrassant son gendre, lui dit les yeux baignés de larmes : « Puisque mes deux filles ont tant » souhaité ce voyage, que vous paroissez le souhaiter aussi, Terée, et qu'il n'a pour objet que » l'innocente amitié de deux sœurs, je veux bien » vous confier Philomèle : au nom des Dieux, » traitez-la comme votre fille; ayez pour elle la » tendresse d'un père; je vous en conjure par » notre alliance et par l'amitié qui est entre nous; » renvoyez-la moi au plutôt : hélas! quelque » prompt que soit son retour, il ne le sera jamais » au gré de mes desirs. Et vous, ma fille, dès

» que vous aurez demeuré quelques jours avec
» votre sœur, ne manquez pas de revenir : vous
» devez cette marque de tendresse à un père qui
» vous chérit : c'est bien assez pour moi d'être
» privé de votre sœur ».

Pendant ce discours, Pandion embrassoit sa fille et mouilloit son visage de ses larmes. Ayant ensuite demandé à Terée et à Philomèle, leur main pour gage de l'assurance qu'ils lui devoient donner, il les laissa partir, en les priant de saluer de sa part Progné et son petit-fils. Enfin, par un secret pressentiment que ce voyage lui seroit funeste, il ne peut leur dire le dernier adieu qu'avec beaucoup de soupirs et de sanglots. Dès que Philomèle fut partie, et que le vaisseau fut éloigné du port : Me voilà enfin victorieux, s'écria Terée; l'objet de ma tendresse est en ma puissance. Le barbare se voyant ainsi au comble de ses desirs, ne met plus de bornes à sa joie, et ne diffère son bonheur qu'avec peine. Semblable à l'oiseau de Jupiter, qui dévore de ses regards le timide lièvre qu'il a enlevé et porté dans son nid, Terée tient sans cesse ses yeux attachés sur Philomèle.

Lorsqu'on fut arrivé sur les côtes de Thrace, et qu'on fut débarqué, Terée conduisit la princesse dans un vieux château qui étoit au milieu des bois. Ce fut là où l'infortunée Philomèle, pâle

et tremblante, demandant les larmes aux yeux où étoit sa sœur, et craignant tout dans un lieu si sauvage, fut enfermée par le tyran, qui lui découvrit alors son exécrable dessein, et comme elle étoit seule et sans secours il lui fit violence. En vain elle implora l'assistance de son père et de sa sœur; en vain elle appela les Dieux à son aide. Après un si cruel affront, elle demeure interdite, tremblante, immobile, ainsi que la timide brebis, qui ayant été blessée par un loup, quoiqu'elle se voie hors de sa gueule, ne croit pas encore être en sûreté; ou telle que la foible colombe, qui voyant ses plumes teintes de son sang, redoute encore les griffes de l'oiseau qui l'a laissée échapper. Après qu'elle se fut un peu remise de sa frayeur, elle se laissa aller à tous les transports du plus affreux désespoir: elle s'arracha les cheveux, se meurtrit le sein et laissa couler un torrent de larmes. « Barbare, s'écria-» t-elle en levant les mains au ciel, que viens-» tu de faire? Quel exécrable crime as-tu com-» mis, cruel? Quoi, ni les larmes de mon père, » ni ses prières, ni l'intérêt de ma sœur, ni les » respectables droits du mariage, ni l'innocence » d'une fille qui t'étoit confiée, rien n'a pu te » toucher, t'émouvoir? Tu as violé, inhumain, » tout ce qu'il y a de plus sacré dans le monde. » Malheureuse que je suis, me voilà donc la rivale

» de l'infortunée Progné, et toi tu te trouves le » mari des deux sœurs. Hélas! je n'avois pas » mérité un traitement si cruel. Pourquoi laisses-» tu ton crime imparfait, perfide, que ne m'ôtes-» tu cette vie que tu viens de me rendre insup-» portable; ou plutôt que ne me l'as-tu arrachée, » avant que de commettre ce crime détestable, » du moins j'aurois eu la consolation de descendre » innocente dans les enfers.

» Ah! si les Dieux ont vu une action si noire, » s'il est encore des Dieux; si tout n'est pas » anéanti avec mon honneur, ne crois pas » échapper à leur vengeance ni à la mienne. » J'irai moi-même publier ton crime, si je me » vois jamais en liberté, la pudeur ne m'empê-» chera pas de le divulguer; toute la terre l'ap-» prendra par ma bouche, et si je demeure en-» fermée au milieu de ce bois, je ferai retentir » les arbres et les rochers de mes cris et de mes » plaintes. Du moins le Ciel et les Dieux, s'il » en est quelqu'un qui l'habite, m'entendront et » me vengeront ». Ces reproches allumèrent la colère du tyran; le lâche appréhenda les effets des menaces de Philomèle, et de la crainte il passa bientôt à la fureur. Emporté par ces deux passions, il tira son épée, et ayant pris cette infortunée princesse par les cheveux, il lui lia les bras.

A la vue de cette épée, Philomèle conçut l'espérance de voir bientôt terminer sa vie et ses malheurs, et elle lui tendit la gorge; mais dans le temps qu'elle appeloit son père à son secours, et qu'elle s'efforçoit de crier, il lui tira avec des tenailles la langue de la bouche, et la lui coupa avec son épée jusqu'à la racine. Sa langue en tombant à terre, sembloit encore murmurer et se plaindre; et comme la queue d'une couleuvre qui a été séparée du reste du corps, elle palpitoit et faisoit divers mouvemens, comme si elle eût cherché à se rejoindre. On assure, mais oseroit-on le croire? qu'après une action si barbare, le brutal assouvit encore plusieurs fois sa passion.

Après tant de forfaits, il eut encore l'assurance de se présenter devant son épouse. Si-tôt qu'elle l'apperçut, elle lui demanda des nouvelles de sa sœur; le scélérat poussant de feints soupirs, lui dit qu'elle étoit morte, et les larmes qu'il eut l'art de répandre, appuyèrent son imposture. Progné quittant alors les habits magnifiques dont elle étoit parée, se vêtit de deuil, dressa un vain monument, et rendit à sa sœur, quoiqu'encore en vie, tous les devoirs qu'on rend aux morts. Elle la pleura; mais hélas! ses larmes devoient couler pour un sujet plus terrible que la mort. Un an s'étoit passé sans que Philomèle eût trouvé le moyen d'informer sa sœur du malheur qui lui

étoit arrivé. Il lui étoit impossible de se dérober à la vigilance de ses gardes; les murailles de sa prison étoient trop hautes pour pouvoir espérer d'en sortir : elle n'avoit plus de langue pour s'exprimer ; mais la douleur est ingénieuse, elle fournit des expédiens aux malheureux. Philomèle traça sur un canevas l'histoire de ses malheurs, et par le mêlange de fils rouges avec des blancs, elle fit comprendre à Progné l'attentat de Terée, et l'état où il l'avoit réduite. Dès que l'ouvrage fut achevé, elle le donna à un de ses gardes, lui faisant entendre par signes, qu'il le falloit rendre à la reine. Celui-ci, sans pénétrer le dessein de Philomèle, alla le porter à Progné, qui en le considérant y apprit la déplorable histoire de sa sœur. Cette triste découverte la jeta dans la plus grande consternation, c'est l'effet des grandes douleurs. Interdite et muette, elle ne peut trouver de termes pour exprimer son désespoir. Au lieu de s'amuser à répandre d'inutiles larmes, elle n'est occupée que de sa vengeance, et tout lui paroît permis pour punir le tyran.

FABLE X.

ARGUMENT.

Progné délivre Philomèle de sa prison et la conduit à la cour de Terée. Pendant qu'elle rouloit ses projets de vengeance, son fils, Itis, étant arrivé dans l'appartement où elle étoit, elle lui coupa la gorge, et le fit servir dans le festin qu'elle donna à son mari : obligée de s'enfuir, elle fut changée en hirondelle, Philomèle en rossignol, et Terée en huppe.

C'ÉTOIT alors le temps de l'année où les femmes de Thrace célébroient à l'honneur de Bacchus ces fêtes qui se renouvellent tous les trois ans. La nuit qui étoit consacrée à ces mystères étant arrivée dans les temps que le mont Rodolphe retentissoit du bruit des tambours et des instrumens d'airain, la reine sortit du palais avec tous les ornemens des autres bacchantes : couronnée de pampres, le thyrse à la main, elle portoit sur l'épaule gauche une peau de panthère. Suivie d'une grande troupe de dames, elle couroit au milieu des forêts, comme si elle eût été agitée de la fureur qu'inspirent les fêtes de Bacchus, quoi-

qu'en effet elle ne fût transportée que par l'excès de sa douleur. Enfin étant arrivée près du château où Philomèle étoit enfermée, elle remplit l'air de ses cris, et après avoir fait retentir de tous côtés le nom mystérieux d'*Evoé*, elle en brisa les portes, retira sa sœur de ce funeste lieu, et après l'avoir vêtue comme une Bacchante, et lui avoir caché une partie du visage avec des feuilles de lierre, elle la conduisit encore toute interdite au palais de son mari.

Philomèle sur le point d'entrer dans un lieu où étoit son plus cruel ennemi, pâlit et se sent saisie d'une secrette horreur. Cependant sa sœur la conduit dans un appartement, lui fait quitter ses habits de bacchante, lui ôte la couronne qui lui cachoit le visage, et l'embrasse avec toutes les marques de la plus tendre amitié. Triste et tremblante, l'infortunée fille de Pandion n'ose regarder sa sœur, que l'inceste de Terée lui fait regarder comme sa rivale. Les yeux colés sur la terre, elle veut prendre les Dieux à témoin de la violence qu'on lui a faite, et ses mains qu'elle lève vers le ciel, deviennent, au défaut de la langue, les interprêtes de son innocence. Progné voyant que sa sœur versoit un torrent de larmes, n'est plus maîtresse de sa colère et de ses emportemens. « Il n'est point temps de pleurer, lui dit-
» elle, il faut songer à nous venger : le fer, et

» s'il est encore quelque chose de plus terrible,
» c'est ce que nous devons employer : non, ma
» chère sœur, il n'est point de forfait qui ne soit
» permis pour punir ce tyran. Ou le feu que je
» mettrai au palais, brûlera le perfide Terée,
» ou je lui arracherai la langue, les yeux, enfin
» tout ce qui a servi à son crime ; ou je le percerai
» de mille coups, pour contraindre son ame crimi-
» nelle à sortir de son lâche corps. Je ne sais
» encore à quoi ma fureur me déterminera ; mais
» je suis prête à tout entreprendre. »

Pendant que Progné parloit ainsi à sa sœur, elle apperçut son fils, Itis, qui venoit à elle. Cette vue la détermina tout d'un coup. « Malheureux,
» lui dit-elle, en le regardant avec des yeux pleins
» de fureur, que tu ressembles à ton père »! Après ce peu de paroles, la colère lui ferma la bouche, et la rage et le désespoir lui inspirèrent le crime le plus horrible. Cependant le jeune prince approche de sa mère, et après l'avoir saluée, se jette à son cou, la baise et lui fait mille caresses. Progné en est touchée, sa colère se ralentit, et elle ne peut s'empêcher de répandre quelques larmes. Mais s'appercevant qu'elle s'attendrissoit, elle détourna les yeux de dessus son fils, se mit à regarder sa sœur : puis les considérant l'un après l'autre. « Hélas! dit-elle, pourquoi faut-il
» que cet enfant me caresse d'une manière si

» touchante, et que ma sœur soit privée pour » jamais de l'usage de la parole ? Pourquoi, tan- » dis que mon fils m'appelle sa mère, Philomèle » ne peut elle m'appeler sa sœur? Mais tu t'at- » tendris, fille de Pandion, vois quel est ton » époux ; tu ne saurois l'aimer sans te rendre » criminelle ». A ces mots, semblable à une tygresse, qui, pour dévorer un jeune faon, l'entraîne dans le fond d'un bois, Progné prend son fils et l'emporte dans le lieu le plus retiré du palais. Là, cette mère barbare, sans être touchée des caresses de cet enfant, qui, comme s'il eût prévu le danger où il étoit, lui tendoit les bras, et l'appeloit souvent sa mère, sa chère mère, elle lui enfonça un poignard dans le sein, sans avoir même détourné les yeux d'un spectacle si horrible. Quoique ce seul coup suffît pour ôter la vie à ce jeune prince, cependant Philomèle lui coupa la gorge et le déchira en mille pièces, que ces deux furies ramassèrent, en firent bouillir une partie, et rôtir l'autre.

Progné fit avertir ensuite Terée que le festin étoit prêt, et feignant que c'étoit la coutume dans son pays, que pendant les fêtes de Bacchus, le mari mangeât seul avec sa femme, elle commanda à tout le monde de se retirer. Le roi s'étant mis à table avec elle, porta les mains sur le détestable mets qu'on lui avoit préparé, se nourris-

sant ainsi de son propre sang et de sa propre substance. Un moment après ayant ordonné qu'on lui fît venir son fils, la cruelle Progné, charmée d'avoir cette occasion de lui apprendre elle-même le crime qu'elle venoit de commettre : « Tu » as avec toi, lui dit-elle, avec une joie qu'elle » ne pouvoit plus dissimuler, tu as celui que tu » demandes ». Terée tourne la tête pour voir où étoit le jeune prince, et dans le temps qu'il l'appelle, Philomèle encore toute sanglante, et les cheveux épars, entre dans la salle, lui jette la tête de cet enfant. Jamais elle ne souhaita tant de pouvoir parler que dans cette occasion, pour être en état de marquer au tyran toute la satisfaction qu'elle avoit de s'être si bien vengée. A la vue d'un spectacle si horrible, Terée fait un grand cri, renverse la table et appelle à son secours toutes les Furies de l'Enfer. Il voudroit pouvoir s'ouvrir l'estomac, pour rejeter le détestable mets qu'il venoit de manger; il verse un torrent de larmes, et dans l'excès de sa douleur, il répete plusieurs fois qu'il est devenu le triste tombeau de son fils. Un moment après, il met l'épée à la main, et cherche Philomèle et Progné, mais elles s'étoient déjà éloignées, et elles fuyoient avec tant de légèreté, qu'on auroit dit qu'elles avoient des aîles. Elles en avoient en effet. Philomèle, changée en rossignol, s'envola dans les bois,

et Progné, devenue hirondelle, s'arrêta sur le toit du palais. Leurs plumes teintes d'une couleur qui ressemble à du sang, conservent encore les marques de leur cruauté. Terée, dans l'excès de la plus vive douleur, et souhaitant avec passion de pouvoir se venger, fut aussi changé en oiseau. Sa tête parut avec une crête qui avoit la forme d'un casque, et sa bouche devint un bec semblable à une javeline. Cet oiseau ainsi armé, se nomme la huppe. La nouvelle de cette déplorable aventure étant arrivée peu de temps après à Athènes, Pandion en fut si affligé qu'il en mourut de regret, avant qu'il eût atteint une grande vieillesse.

FABLE XI.

ARGUMENT.

Borée n'ayant pu obtenir d'Erecthée, roi d'Athènes, sa fille Orithye en mariage, l'enleva, et l'ayant emportée dans la Thrace où il régnoit, en eut deux enfans, Calaïs et Zéthès, qui dans la suite eurent des aîles comme leur père.

Erecthée, son fils, fut l'héritier de són royaume; illustre par ses vertus, il étoit difficile de décider si l'amour de la justice l'emportoit en lui sur la valeur, ou la valeur sur l'amour de la justice. Ce prince eut quatre fils et quatre filles, dont il y en avoit deux qui étoient également belles. Céphale, fils d'Eole, épousa celle qui s'appeloit Procris; Orithye fut pendant long-temps l'objet de la tendresse de Borée. La Thrace où il régnoit et le souvenir de Terée, mirent obstacle à son bonheur, tant qu'il aima mieux le devoir à ses assiduités et à ses soins qu'à la force et à la violence. S'appercevant enfin que tous ses soins étoient inutiles, il se laissa transporter à cette fureur qui lui est si naturelle: « N'est-ce pas

» avec raison, dit-il, qu'on me me méprise? Au
» lieu d'être venu dans cette cour avec cet air
» de courroux et de violence, avec ces souffles
» impétueux et menaçans, qui doivent toujours
» m'accompagner, je me suis amusé à prier et
» à pousser d'indignes soupirs? Sont-ce donc là
» les armes qui doivent m'assurer la victoire?
» Non, rien ne me sied mieux que la fureur et
» l'emportement. C'est par-là que je chasse les
» nuages, que je dissipe les brouillards, que je
» fais soulever les flots, que je renverse les plus
» grands arbres, que j'endurcis la neige, et que
» je fais tomber la grêle. Lorsque je rencontre
» dans l'air, qui est mon véritable champ de
» bataille, les autres Vents, mes frères, je sais
» les heurter avec tant de furie, que tout le
» ciel en retentit, et que les nuées pressées les
» unes contre les autres, font entendre le bruit
» effrayant du tonnerre, et lancent ces foudres
» et ces feux qui portent l'épouvante dans tout
» l'univers. Quand je puis m'ouvrir un passage
» dans les antres de la terre, je fais trembler les
» enfers et tout le monde avec eux. Voilà le
» cortège qui devoit m'accompagner, lorsque je
» suis venu à Athènes demander Orithye en
» mariage. Au lieu de prier Erecthée de l'accor-
» der, il falloit l'y contraindre ».

Après que Borée eut tenu ce discours, ou quel-
qu'autre

qu'autre qui n'étoit pas moins violent, il secoua ses aîles, dont le mouvement porta par-tout l'agitation et le trouble, et mit la mer en fureur; s'étant ensuite couvert d'un nuage obscur, et ayant balayé la terre et fait soulever de tous côtés des tourbillons de poussière, il prit Orithie entre ses bras et l'enleva. La violence du mouvement avec lequel il emportoit sa conquête, augmenta encore son amour; et il vola sans relâche, jusqu'à ce qu'il fut arrivé dans la Thrace, qui est le pays où il habite. Orithie, devenue reine de ces climats glacés, mit au monde deux frères jumaux, qui auroient entièrement ressemblé à leur mère, s'ils n'avoient eu des aîles comme leur père. On croit même qu'ils ne les portèrent pas en naissant, et qu'elles ne parurent qu'avec l'âge de puberté. Quelque temps après, Zéthès et Calaïs, c'étoient les noms de ces deux princes, prirent le parti des armes, et s'étant embarqués sur le vaisseau des Argonautes, qui fut le premier qui osa voguer sur les flots de la mer, ils accompagnèrent Jason à la conquête de la Toison d'or.

EXPLICATION DES FABLES
DU SIXIÈME LIVRE.

Explication des Fables I, II, III et IV. (Page 69).

I. LA fable d'Arachné qui défie Minerve, est une de ces fictions ingénieuses, qui nous apprennent que cette fille étoit la plus habile de son temps dans les ouvrages de laine et de soie. Pline (1) dit qu'Arachné, fille d'Idmon, Lydien de naissance et de basse extraction, inventa l'art de faire de la toile et des filets; ce qu'on attribuoit aussi à Minerve. Cette concurrence est sans doute le fondement du défi dont parle notre poëte; c'est même une manière de s'exprimer assez naturelle de dire, quand on excelle dans quelque chose, qu'on défie les autres de nous surpasser. Cependant, comme Arachné se pendit de désespoir, suivant le témoignage du même Pline, il faut qu'elle ait eu quelque sujet de chagrin, que nous ignorons: la conformité de son nom et de sa profession, avec l'araignée qui est presque toujours pendue à son ouvrage, a sans doute donné lieu à la métamorphose, encore plus peut-être la ressemblance du mot Hébreu *arag*, qui veut dire *filer*, et que l'écriture-sainte emploie en parlant des araignées et de leur toile.

II. L'histoire de cette espèce de combat entre Minerve

(1) Lib. IX. Cap. XXIV.

et Arachné donne lieu à Ovide de débiter plusieurs fables, qu'il feint avoir été représentées dans leurs ouvrages. La plus considérable est celle du différend de Neptune et de Minerve, au sujet du nom que ces deux divinités vouloient donner à la ville d'Athènes. S. Augustin (1), après Varron, dit que ce qui a donné lieu à la fable, c'est que Cécrops, en bâtissant les murs d'Athènes, trouva un olivier et une fontaine, que l'on consulta là-dessus l'oracle de Delphes, qui dit que Minerve et Neptune avoient droit de nommer la nouvelle ville, et que le peuple et le sénat assemblés décidèrent en faveur de la Déesse. Selon quelques auteurs cette fable n'est fondée que sur le changement que fit Cranaüs, en faisant porter à sa capitale le nom d'Athènes, sa fille, au lieu de celui de Possidonie qu'elle portoit auparavant, et qui étoit le nom de Neptune; et comme l'aréopage autorisa ce changement, on feignit que Neptune avoit été vaincu par le jugement des Dieux.

Le père Tournemine, jésuite, me paroît être celui qui a le mieux pénétré le sens de cette fable. Voici ce qu'il en a dit dans les *Mémoires de Trévoux*, du mois de janvier 1708. Les anciens peuples de l'Attique, postérité de Céthin, gens sauvages et féroces, n'habitoient que les antres, et ne s'occupoient que de la chasse. Les Pélasges, qui se rendirent maîtres de leur pays, leur apprirent la navigation, et en firent des pirates. Cécrops, originaire de Saïs en Egypte, y conduisit une colonie, abolit les mœurs barbares de ce peuple, leur apprit la culture de la terre et des oliviers, pour lesquels le terrein se trouva propre. Il leur enseigna aussi à honorer Minerve, qui s'appeloit *Athena*, Déesse qui étoit fort révérée à Saïs, et à qui

(1) *De Civit. Dei*, lib. XXXIII. Cap. I.

l'olivier étoit consacré. Les Athéniens regardèrent depuis cette Déesse comme la protectrice de leur ville, et lui firent porter son nom. Athènes devint fameuse par l'excellence de son huile; le profit qu'on en retira fit former le dessein de détourner le peuple de la piraterie, pour l'appliquer uniquement à cultiver la terre. Pour y réussir, on composa une fable (c'étoit la manière de proposer quelque chose au peuple) dans laquelle on supposa Neptune vaincu par Minerve, qui, au jugement même des douze grands Dieux, avoit trouvé quelque chose de plus utile que Neptune. Cette fable fut composée dans l'ancienne langue du pays, qui étoit la Phrygienne, mêlée de beaucoup de mots Phéniciens; et comme dans ces deux langues le même mot signifie un cheval et un navire, ceux qui interprêtèrent cette fable, prirent ce mot dans la première signification, et parlèrent d'un cheval, au lieu d'un vaisseau, qui étoit l'emblême de la fable, dont le but étoit de détourner le peuple de la piraterie; sans cette méprise, ajoute ce savant jésuite, auroit-on donné le nom d'*Ippius* à Neptune, et auroit-on fait un cavalier du Dieu de la mer? Ou, pour le dire en un mot avec Vossius, ce fut un différend des matelots qui reconnoissoient Neptune pour leur chef, et du peuple qui s'attachoit au sénat, gouverné par Minerve, qui donna lieu à cette fable. Le peuple, au jugement de l'Aréopage, l'emporta, et la vie champêtre fut préférée à celle de pirates; ce qui fit dire que Minerve avoit vaincu Neptune.

III. Arachné, de son côté, traça dans sa toile plusieurs métamorphoses des Dieux, qui, ne nous apprenant rien de fort particulier, doivent s'expliquer par le principe que je vais établir, et qui servira de clef pour mille autres fictions semblables.

Anciennement les hommes et les rois eux-mêmes étoient fort peu polis. Le défaut d'éducation, et encore plus celui des principes d'une bonne morale, les avoient rendus également grossiers et féroces. Lorsqu'ils avoient demandé quelque princesse en mariage, et qu'on la leur refusoit, ils armoient pour l'enlever. Les drapeaux militaires et les vaisseaux portoient des figures qui faisoient reconnoître leur maître, et ces enseignes étoient ou des animaux, ou des oiseaux, ou quelque monstre d'une figure bizarre et inconnue. Cette observation n'a pas besoin de preuve; on trouve ces représentations sur les monumens, sur les médailles et sur les monnoies. Ceux qui décrivoient ces sortes d'expéditions, au lieu de dire qu'un tel prince avoit enlevé sur son vaisseau ou pris par la force des armes quelque princesse, dont il étoit amoureux, publioient qu'il s'étoit changé en taureau, en lion, en aigle, &c. Si l'on ajoute à cela que les rois portoient autrefois le nom de Jupiter, d'Apollon, ou de Neptune, que les prêtres de ces Dieux ont souvent fait réussir des aventures galantes en prenant aussi eux-mêmes le nom des Dieux qu'ils servoient, on ne sera plus en peine de savoir ce que les poëtes ont voulu dire en nous parlant des métamorphoses des Dieux, et en donnant à ces mêmes Dieux un si grand nombre d'enfans. Palephate (1) donne une autre explication à ces métamorphoses, mais qui dans le fond n'est pas différente de celle que je viens de rapporter. Cet auteur prétend que l'origine de ces changemens vient de ce qu'autrefois on faisoit graver sur les monnoies la figure de différens animaux, et que cet argent donné aux maîtresses qu'on vouloit séduire, fit dire dans la suite que les amans eux-mêmes avoient pris ces différentes figures.

(1) *De Incred.*

IV. Parmi les fables qu'Arachné et Minerve représentent dans leurs ouvrages, celle de Pygas nous donne occasion de nous étendre un peu sur les Pygmées dont elle étoit reine. Homère est le premier qui ait fait mention de ce petit peuple. Ce poëte (1) parlant du tumulte et du bruit que faisoient les Troyens prêts à combattre, s'exprime ainsi : « Les Troyens s'avancèrent avec un bruit confus et » des cris perçans comme des oiseaux : et tels que les » grues sous la voûte du ciel, lorsque fuyant l'hiver et » les pluies du septentrion, elles volent avec de grands » cris vers le rivage de l'Océan, et portent la terreur » et la mort aux Pygmées, sur lesquels elles fondent du » milieu des airs ». Homère a été suivi par presque tous les autres poëtes, parmi lesquels il suffit de nommer Hésiode, Virgile, Ovide, Stace et Claudien. Ce qu'il y a de particulier dans cette fable, c'est que les historiens, les géographes et les naturalistes en ont parlé comme les poëtes. Chacun d'eux s'est efforcé de chercher le pays des Pygmées, et d'en raconter l'histoire. Quelques-uns, parmi lesquels est Aristote, les ont placés dans l'Ethiopie. Pline, Solin et Philostrate, dans les Indes vers les sources du Gange, d'autres enfin dans la Scythie, sur les bords du Danube : tous ne leur ont donné qu'une coudée, c'est-à-dire, un pied et demi de hauteur ou environ, comme si la nature qui garde une espèce de proportion si bien étendue dans tous ses ouvrages, s'étoit démentie dans cette occasion : tous conviennent aussi que les Pygmées faisoient la guerre aux grues, détruisoient leurs œufs et leurs couvées, et qu'ils avoient beaucoup de désavantages dans les combats qu'ils leur livroient.

(1) *Iliad.* Lib. III.

Les modernes ont eu sur les Pygmées des sentimens fort singuliers. Olaüs Magnus regarde les Samoyedes et les Lapons comme les véritables Pygmées d'Homère. Gesner et quelques autres ont cru que quelques petits hommes qu'on a trouvés dans la Lusace et dans la Thuringe, avoient donné lieu à cette fable. Albert-le-Grand s'est imaginé que les Pygmées étoient les singes qu'on trouve en Afrique, et qui ressemblent assez à de petits hommes. Paracelse les range dans la cathégorie des Nymphes, des Sylphes et des Salamandres. Bartholin et le jésuite Schottus adoptent sur ce sujet presque toutes les fables des anciens. Mais personne n'a eu sur les Pygmées un sentiment plus singulier que Von-der-Hart, savant allemand qui a fait un traité assez étendu sur ce sujet (1). Si on l'en croit, cette fable tire son origine de la guerre de deux villes de la Grèce, Pagée et Gerané, dont les noms ont tant de rapport avec les Pygmées et les Grues.

« Homère, dit-il, ayant fait allusion à cette guerre, en » a transporté la scène dans l'Ethiopie, et en a enveloppé » l'histoire sous le symbole des Grues et des Pygmées. » Si Ovide et Antoine Liberalis, continue notre allemand, » ont ajouté au récit d'Homère que les Pygmées furent » gouvernés par une femme, c'est que les Pagéens tom- » bèrent sous la domination des Géraniens, plus foibles » et moins puissans que les vaincus. Si Elien dit que les » Pygmées rendirent les honneurs divins à leur nouvelle » reine, c'est parce que les Pagéens furent obligés de » ramper devant leur maître. Si on a publié que Pygas » avoit été changée en Grue, et obligée de s'envoler pour » éviter la punition qu'elle méritoit, c'est qu'enfin les Pa-

(1) *Hermanus Von-der-Hart detecta Mythologia Græcorum de Pygmeis. Lipsiæ 1714.*

» géens secouèrent le joug, et obligèrent les Géraniens
» à se retirer dans les montagnes où leur ville étoit
» située.

» Les Géraniens, (c'est toujours le savant Allemand qui
» parle) fiers de leur dernière victoire, méprisèrent leurs
» voisins, sur-tout la ville de Corinthe, qui, comme la plus
» puissante, prit dans l'histoire de cette guerre le nom de
» Junon ou la maîtresse *Hea*. Voilà ce qui fit dire à Ovide
» que la reine des Pygmées avoit préféré sa beauté à celle
» de cette Déesse. Les Corinthiens ayant défait entière-
» ment les Géraniens et les Pagéens, pour se venger d'une
» manière éclatante de l'audace de leurs ennemis, com-
» posèrent une satyre, dans laquelle ils les comparoient
» aux Grues et aux Pygmées ». Tout cela paroît fort ingénieux, mais malheureusement on ne trouve dans l'antiquité aucun vestige ni de cette guerre, ni de cette satyre corinthienne, et c'est-là l'endroit foible du système de cet auteur, qui est amené avec un grand appareil d'érudition. Avant que d'établir mon sentiment sur ce sujet, il est bon de supposer un principe dont les savans conviennent assez : c'est que les Grecs ne connoissoient que très-imparfaitement les histoires des pays étrangers, et qu'aux prodiges qu'on leur en racontoit, ils en ajoutoient encore d'autres de leur façon. Si on leur disoit que dans certain pays il y avoit des hommes d'une taille extraordinaire, ils en faisoient des géans capables d'escalader le ciel; si on leur parloit de quelques petits peuples, ils en formoient des Pygmées. Ce principe ainsi établi, je crois que les Péchiniens dont parle Ptolomée (1) sont les véritables Pygmées des poëtes. Il y a toute sorte d'apparence

(1) *Géogr.* Lib. IV. Chap. VIII.

que c'est la ressemblance du nom et la petite taille de ce peuple, qui ont donné lieu aux Grecs de les appeler des Pygmées, du mot πυγμὴ, le poignet; ou plutôt celui de πυγὸς, qui signifie une coudée, et qui a tant de rapport au nom des Péchiniens, que l'analogie ne sauroit être plus parfaite.

Mais ce n'est pas sur ce seul rapport que je prétends fonder mon opinion, et je veux faire voir que tout ce qu'on a publié des Pygmées convient aux Péchiniens de Ptolomée. 1°. Tous les anciens conviennent qu'il y avoit dans l'Ethiopie des hommes d'une taille fort médiocre, comme on peut le voir dans Hérodote, dans Ctésias, cité par Photius, et dans la plupart des voyageurs. 2°. Il est sûr qu'il faut chercher les Pygmées d'Homère dans le pays où les Grues se retiroient en hiver. Or, il est constant par le témoignage d'Hérodote, d'Aristote, d'Elien, de Nonnus et de plusieurs autres anciens, que ces oiseaux alloient dans cette saison vers les marais qui sont près des sources du Nil. C'étoit-là précisément, selon Ptolomée, qu'habitoient les Péchiniens, c'est-à-dire, entre la mer rouge et l'océan, sur le golfe Avalite, près du mont Carbate et du fleuve Astoboras, qu'on croyoit être un bras du Nil. Ce même auteur place dans le même pays les Troglodytes, qu'on a souvent confondus avec les Pygmées. Enfin c'est-là que M. de l'Isle, celèbre géographe, met les Bakkes, qui sont des peuples d'une très-petite taille. Voilà donc les véritables Pygmées d'Homère, qui chassoient les Grues, pour conserver leur moisson qu'elles détruisoient; tout ce que les poëtes ont ajouté dans la suite sur le désavantage des Pygmées, que les Grues enlevoient en l'air; que ces petits hommes qui n'avoient qu'un pied de hauteur, *pede non altior uno* (1),

(1) *Juvenal.* Sat. VI.

alloient à cette guerre montés sur des chèvres ou sur des béliers, comme le raconte Pline, ainsi de mille autres fables qu'il est inutile de rapporter; tout cela doit être regardé comme des exagérations et des hyperboles, dont le ridicule saute aux yeux. Les poëtes ont fait les Géans trop grands et les Pygmées trop petits. Donnons-leur la taille des plus petits hommes du Nord, c'est-à-dire, trois ou quatre pieds de haut, et nous pourrons nous vanter d'avoir fort approché de la vérité.

Pour ce qui regarde la fable de Pygas, changée en Grue, je crois en avoir trouvé le fondement dans ce que rapporte *Ant. Liberális* (1) sur la foi de *Bœus*, dont il cite la théogonie. Ce poëte, dont l'ouvrage est perdu, disoit qu'il y avoit parmi les Pygmées, c'est-à-dire, sans doute parmi les Péchiniens, une princesse fort belle, nommée Œnoé, qui maltraitoit fort son peuple. Cette reine ayant épousé Nicodamas, elle en eut un fils nommé Mopsus, que ses sujets enlevèrent pour l'élever à leur manière. La cruauté de cette reine qui, pour se venger de cette insulte, fit la guerre à son peuple, et peut-être plus que tout cela, le nom de Gérané qu'elle portoit, suivant *Elien* (2) ont donné lieu à la fable qui dit qu'elle fut changée en Grue; et l'on voit assez que la ressemblance des noms en est le fondement : λέρανος en grec voulant dire une Grue.

Explication de la cinquième Fable. (Page 79.)

Tous les historiens anciens conviennent avec Diodore de Sicile et Apollodore, que Niobé étoit fille de Tantale, et sœur de Pélops; car il ne faut pas confondre celle dont il s'agit

(1) *Met.* Lib. X.

(2) *Hist. Anim.* Lib. XV. Cap. XII.

dans cette fable avec une autre Niobé qui étoit fille de Phoronée, et qu'Homère dit avoir été la première mortelle qui ait été aimée de Jupiter. Pélops ayant abandonné la Phrygie pour se retirer dans cette partie de la Grèce, qui a depuis porté son nom, emmena sa sœur avec lui. Comme il cherchoit à s'assurer sa nouvelle domination par quelque alliance qui pût le soutenir contre les efforts de ses ennemis, il la donna en mariage à Amphion, prince aussi puissant qu'il étoit éloquent, et qui venoit d'enfermer de murailles la ville de Thèbes. La dot de Niobé fut apparemment employée à bâtir une ville dans la Béotie, ou du moins ce fut une condition du mariage, puisque Pausanias nous apprend que ce fut alors que Pélops en jeta les fondemens. Le même Pausanias parle en plus d'un endroit de l'alliance d'Amphion avec la maison de Pélops, et il dit positivement dans ses Béotiques, que ce prince ayant fait alliance avec Tantale, avoit appris des Phrygiens le mode Lydien, et ajouté trois nouvelles cordes aux quatre que la lyre avoit auparavant.

Il y a grande apparence que Niobé fut le sceau de la paix qui fut faite entre Amphion et Pélops. Ce dernier s'étoit brouillé avec le roi de Thèbes, en recevant dans ses états Maïus, qu'Amphion et Zéthus en avoient chassé, ainsi que le rapporte Apollodore (1); quoi qu'il en soit, ce mariage fut d'abord fort heureux par la fécondité de Niobé, qui eut un grand nombre d'enfans. Homère lui en donne douze, six garçons et six filles. Hérodote ne lui donne que deux garçons et trois filles. Diodore de Sicile quatorze, sept de chaque sèxe. Apollodore (2), sur l'autorité d'Hésiode, prétend qu'elle eut dix garçons et

(1) Lib. III.
(2) *Ibidem.*

autant de filles. Cependant cet auteur n'en nomme que quatorze, dont voici les noms : Sipyle, Minitus, Ismène, Damasichthon, Agénor, Phédime et Tantale, et autant de filles ; Ethodée, ou, selon d'autres, Théra, Cléodoxe, Astyoche, Phthia, Pélopie, Astycratie et Ogygie.

Fière de sa fécondité, Niobé méprisoit Latone, qui, pour se venger, engagea Apollon et Diane à faire périr tous ses enfans de la manière que le raconte Ovide, après les autres poëtes anciens, et comme on peut le voir dans Plutarque au livre de la Superstition. Cet épisode ingénieusement inventé, renferme une histoire aussi tragique que véritable. La peste qui ravagea la ville de Thèbes, fit périr tous les enfans de Niobé, et parce qu'on attribuoit les maladies contagieuses à la chaleur immodérée du soleil, on publia que c'étoit Apollon qui les avoit tués à coups de flêches. Lorsque les femmes en mouroient, on attribuoit leur mort à Diane. Ce que j'avance ici sur le fond de cette fable, est autorisé par l'antiquité. Homère (1) dit que Laodamie et la mère d'Andromaque avoient été tuées par Diane. Valérius Flaccus (2) rapporte les plaintes de Clyte, femme de Cysique sur la mort de sa mère, à qui la même Déesse avoit ôté la vie.

. . . . . Triviæque potentis
Occidit arcana genitrix absumpta sagitta.

Le scholiaste de Pindare (3) remarque après Phérécide, qu'Apollon envoya Diane sa sœur, pour faire mourir Coronis et plusieurs autres femmes, pendant qu'il alloit luimême ôter la vie à Ischis. Après cela, il n'est pas éton-

(1) *Iliade.* II. vers 20.
(2) Lib. III.
(3) Sur la troisième Pythique.

nant de voir Pénélope, dans Homère, prier Diane de la faire mourir. Si ces témoignages ne suffisoient pas pour prouver cette tradition, j'y joindrois l'autorité de Strabon (1) et d'Eustathe, qui disent la même chose; et ce dernier remarque fort judicieusement que les poëtes qui attribuoient à ces deux divinités les morts subites et celles que la peste causoit, mettoient toujours celles des hommes sur le compte d'Apollon, et celles des femmes sur celui de Diane (2). Homère s'est, à la vérité, écarté de cette règle, en disant que Diane avoit fait mourir Orion (3). Mais comme il avoit voulu attenter à l'honneur de cette Déesse, il n'est pas étonnant qu'elle ait voulu le punir elle-même, ce qui pourtant est si fort contre l'usage ordinaire, qu'il y a des auteurs, au rapport d'Eustathe, qui croient que cet endroit d'Homère est supposé (4).

Rien n'étoit mieux imaginé que ce systême, puisqu'on a raison d'attribuer les maladies contagieuses aux exhalaisons de la terre, et à la chaleur immodérée du soleil; aussi Homère remarque ingénieusement que la peste survint dans le camp des Grecs, dès que ce Dieu irrité eut lancé ses flêches, c'est-à-dire, dès que ses rayons trop chauds eurent corrompus l'air; c'est ce qui a fait dire à Servius (5); *Apolline offenso pestilentiam creari semper, illudque Homerum ostendere, cùm eum armatum inducit sagittis; et indè Apollinem dici secundum aliquod* ἀπὸ τῶ ἀπολλύδαι. Car il est bon de remarquer en passant que les flêches étoient le symbole d'Apollon irrité, comme la

(1) Lib. XVI.

(2) Sur le second livre de l'*Iliade*.

(3) *Odiss.* V. vers 125.

(4) Sur le cinquième livre de l'*Odiss.*

(5) Sur le troisième livre de l'*Enéide*.

lyre signifioit qu'il étoit appaisé, ainsi que l'observe le même auteur: *Lyram quæ nobis cœlestis harmoniæ imaginem monstrat....... Sagittas quibus infernus Deus et noxius judicatur.* Et dans un autre endroit, il dit: *Cytharam tenens, mitis est*, aussi ne manquoit-on jamais dans ces sortes de maladies épidémiques d'implorer le secours de cette divinité et de lui offrir des sacrifices, comme Horace et Pausanias nous l'apprennent. On avoit même grand soin alors de mettre sur les portes de sa maison des branches de laurier, dans l'espérance que ce Dieu épargneroit des lieux qui étoient sous la protection d'une personne qu'il avoit chérie; ce qu'on peut voir dans Diogène Laërce, et dans l'auteur du grand Etymologicon.

Ovide fait mourir les enfans de Niobé dans un cirque, où ces jeunes princes s'exerçoient à manier des chevaux; mais Pausanias (1) dit avec plus de vraisemblance, qu'ils moururent sur le mont Cithéron, où ils étoient allé chasser, et que les filles moururent à Thebes. Si on a ajouté à l'autorité d'Homère (2) que ces enfans infortunés demeurèrent neuf jours sans sépulture, parce que les Dieux avoient changé en pierres tous les Thébains, et que les Dieux eux-mêmes leur rendirent les devoirs funèbres, le dixième jour, c'est que, comme ils étoient morts de la peste, personne n'avoit osé les enterrer, et tout le monde avoit paru insensible au malheur de la reine. Figure vive des calamités qui accompagnent ce fléau, où chacun craignant une mort presque assurée, ne songe qu'à sa propre conservation, et néglige les devoirs les plus essentiels; cependant comme les prêtres, après que la violence du mal fut un peu passée, se mirent en état de les ense-

(1) *In Bœot.*
(2) *Iliade*, Liv. XXIV.

velir, on publia que c'étoient les Dieux eux-mêmes qui leur avoient rendu ce devoir. On ajoute qu'Isménus, l'aîné de ces princes, ne pouvant supporter la douleur que lui causoit un mal si violent, se jeta dans un fleuve de la Béotie, qu'on appeloit alors le pied de Cadmus, et qui depuis cet événement porta le nom de ce jeune prince.

Niobé ne pouvant plus souffrir le séjour de Thèbes après la mort de ses enfans et de son mari, qui s'étoit tué de désespoir, retourna dans la Lydie, et finit ses jours près du mont Sypile, sur lequel, selon le rapport de Pausanias (1), on voyoit une roche, qui, regardée de loin, ressembloit à une femme accablée de douleur et d'affliction, quoique de près elle ne ressemblât à rien moins qu'à cela, comme l'assure le même auteur qui y avoit voyagé. Voilà ce qui a fait dire à Ovide, qu'un tourbillon de vent avoit emporté cette princesse infortunée sur cette montagne, et qu'elle avoit été changée en rocher; circonstance qui nous apprend, comme le dit Ciceron (2), que Niobé avoit gardé un profond silence dans son affliction, et qu'elle étoit devenue comme immobile et muette; ce qui est le caractère des grandes douleurs. Sophocle, dans son Antigone, dit que cette princesse ne fut pas d'abord changée en pierre, mais que les Dieux dans la suite lui accordèrent cette grace à sa prière. Le même poëte, dans son Electre, dit que Niobé verse des larmes sur un tombeau de pierre.

Ovide a cru, sans doute, que l'histoire seroit plus touchante, en disant que tous les enfans de Niobé avoient été la victime de la vengeance de Latone. Cependant Pausa-

(1) *In atticis.*

(2) *Tuscul. Quœst.* Lib. III.

nias (1) rapporte que Mélibée ou Chloris et Amyclée, deux de ses filles, appaisèrent Diane, qui leur conserva la vie ; c'est-à-dire, qu'elles guérirent de la peste. La première de ces deux princesses épousa Néléus, père de Nestor, ainsi que le rapporte Apollodore au livre premier. Mais le même Pausanias proteste qu'il aime mieux se ranger au sentiment d'Homère, qui dit dans son Iliade, que tous les enfans de Niobé périrent par les mains d'Apollon et de Diane. Je ne dois pas oublier de rapporter aussi ce qui fit donner à Mélibée le surnom de Chloris; c'est que ne s'étant jamais remise de la frayeur que lui avoit causé la mort de ses frères et de ses sœurs, elle demeura toujours extrêmement pâle, ainsi que le raconte le même Pausanias dans ses Corinthiaques.

L'histoire que je viens d'expliquer, arriva environ cent vingt ans avant la guerre de Troye. Ce qu'il seroit aisé de prouver par la généalogie de Nestor, fils de Chloris, encore plus par celle de Laïus, père d'Œdipe, qui succéda à Amphion et à Zéthus au royaume de Thèbes, comme je le dirai, lorsque j'expliquerai la fable d'Amphion.

Telle est la vérité de cet événement si célèbre dans les anciens poëtes. Admirons la fertile imagination d'Ovide, qui le raconte si bien ; transportons-nous avec lui auprès de Thèbes, pour voir ces jeunes princes, montés sur de superbes chevaux, faire leurs exercices. Apollon et Diane qui, prenant la défense de leur mère outragée, les percent impitoyablement à coups de flèches. Les sœurs de ces princes infortunés accourent sur les remparts au bruit de ce funeste accident, et tombent sous les coups invisibles de Diane. Enfin la mère arrive, qui, outrée de

(1) Dans ses *Attiques*.

douleur

douleur et de désespoir, arrose de ses larmes les corps de ses enfans, et est enfin changée en rocher. Et on avouera que si la fable donne de grands ornemens à la vérité, la découverte de cette même vérité donne encore plus de plaisir à l'esprit, que ces vains ornemens n'en donnent à l'imagination.

Un monument antique, rapporté par le père Montfaucon, nous a conservé l'histoire de cet événement, selon la tradition qu'Ovide a suivie. Les enfans de Niobé paroissent en effet s'être crevés à une course de chevaux. Je joins à cette explication deux épigrammes de l'anthologie qui regardent cette princesse.

Sur la statue de Niobé.

Anthol. Lib. IV.

Ἐκ ζωῆς με θεοὶ τεῦξαν λίθον· ἐκ δὲ λίθοιο
Ζωὴν Πραξιτέλης ἔμπαλιν εἰργάσατο.

Sur Niobé changée en pierre.

Anthol. Lib. III.

Ὁ τύμβος οὗτος ἔνδον οὐκ ἔχει νεκρὸν
Ὁ νεκρὸς οὗτος ἐκτὸς οὐκ ἔχει τάφον,
Ἀλλ' αὐτὸς αὑτοῦ νεκρός ἐστι, καὶ τάφος.

De vivante que j'étois, les Dieux me rendirent pierre : de pierre, Praxitèle m'a rendue vivante.

La seconde épigramme n'est qu'un jeu de mots, dont le sens est que ce sépulcre ne renferme rien, et qu'il est lui-même le mort et le tombeau.

Explication de la sixième Fable. (Page 99.)

La fable de ces paysans Lyciens qui furent changés en grenouille, ne présente aucun fait qui puisse nous intéresser ; elle semble même n'être qu'une satyre des mœurs grossières et rustiques des gens de la campagne. Mais comme leur métamorphose est attribuée à la vengeance de Latone, et qu'on voyoit près de l'étang où cette aventure étoit arrivée, un autel consacré à cette Déesse, je dois rapporter ici en peu de mots, ce que l'antiquité en avoit publié.

Jupiter, après avoir débauché Latone, voulut aussi se faire aimer d'Astérie, mais elle se déroba à ses poursuites, et, suivant la manière de ce temps-là, elle fut changée en caille. Comme elle vouloit traverser la mer, Jupiter la changea en pierre. Latone, touchée du malheur de sa sœur, pria Jupiter de s'adoucir en sa faveur, et ce Dieu la fit sortir du fond des flots, et en forma une isle qui fut d'abord consacrée à Neptune et à Doris. Quelque temps après, lorsque Junon jalouse de Latone, la faisoit poursuivre par le serpent Python, et que toute la terre lui refusoit un asyle pour accoucher, sa sœur, qui étoit alors une isle flottante, s'approcha du rivage et la reçut. Latone arrivée sous un arbre, accoucha d'abord de Diane, qui l'aida ensuite à mettre au monde Apollon. Et voilà, pour le dire en passant, la raison pour laquelle Diane, quoique vierge, est invoquée par les femmes en travail d'enfant. Dès que Diane et Apollon furent nés, ils fixèrent l'isle en l'attachant à celles de Mycone et de Gyare.

Ce qu'il y a de vrai dans cette fable, c'est que l'isle Ortygie (1), qui avoit pris ce nom des cailles qui s'y arrêtoient en passant la mer, et qui fut nommée Délos;

(1) Ὄρτυξ, *veut dire une caille.*

c'est-à-dire manifeste, parce qu'après avoir été long-temps cachée sous les flots, elle parut enfin, et étoit fort sujette aux tremblemens de terre, ce qui fit publier qu'elle étoit flottante sur la mer. L'oracle d'Apollon ayant défendu qu'on y enterrât les morts, et ayant ordonné qu'on offrît des sacrifices pour la purifier, elle devint plus calme et moins agitée par les tremblemens. Voilà le fondement de toutes les fables qu'on en a publiées. Virgile, dans le troisième de l'Enéïde (1) parle ainsi de cette isle.

Sacra mari colitur medio gratissima tellus
Nereidum matri, et Neptuno Ægeo :
Quam pius Arcitenens, oras et littora circum
Errantem, Mycone celsa Gyaroque revinxit.

Si l'on vouloit s'instruire plus à fond de ce qui regarde l'isle de Délos et l'oracle qui y étoit établi, il faudroit lire Meursius, qui a très-bien traité ce sujet (2).

Pour revenir maintenant à la fable qui fait le sujet de cette explication, elle est sans doute fondée, sur ce que l'antiquité ayant feint que Junon avoit encore poursuivi sa rivale, elle avoit été obligée de fuir avec ses deux enfans, et que s'étant trouvée offensée de la brutalité de quelques paysans qui lui avoient refusé à boire, elle les avoit contraints à se cacher dans leurs marais, ce qui avoit donné lieu à leurs métamorphoses.

Explication des Fables VII et VIII. (Page 92.)

Marsyas étoit fils de ce Hyagnis (3) qui fut l'inventeur d'une sorte de flûte et du mode Phrygien, et dont il est fait mention dans la dixième époque des Marbres de

(1) *Vers. 73.*

(2) *Meursii Delos.*

(3) Hygin dit qu'il étoit fils d'Oeagrius, et Apollodore liv. 1, le fait fils d'Olympus.

Paros. Alexandre, auteur ancien d'une histoire de Phrygie, parle aussi du même Hyagnis. Mais celui qui nous donne le plus de lumière sur ce sujet est Apulée. Voici ce qu'il en dit : *Hyagnis fuit, ut fando accepimus, Marsiæ Tibicinis pater et magister, rudibus adhuc musicæ sæculis, solus ante alios cantus canere, nondum quidem tam flexanimo solo, nec tam pluriformi modo, nec tam multiforatili tibiâ. Quippe adhuc ars ista repertu novo commodum oriebatur..... prorsus igitur ante Hiagnim nihil aliud plerique callebant quàm Virgilianus Opilio seu subsequa,*

Stridenti miserum stipula disperdere carmen, &c.

Ce passage, que j'ai abrégé, nous apprend que Hyagnis fut l'inventeur d'une sorte de flûte, assez grossière à la vérité, mais beaucoup plus parfaite que ces roseaux dont on se servoit avant lui. 2. Qu'il fut le père et le maître de Marsyas, qu'Ovide dit avoir été vaincu par Apollon, qui l'écorcha vif. Cette fable, si nous en croyons Tite-Live et Quinte-Curce, n'est qu'une allégorie, et c'est le fleuve Marsyas qui y a donné lieu. Comme il tombe d'un lieu fort élevé, il fait aux environs de Célène, ville de Phrygie, un bruit fort désagréable; mais son cours venant ensuite à être si uni, qu'on ne l'entend presque pas couler, on a publié que la vengeance d'Apollon l'avoit rendu docile.

Mais il y a beaucoup plus d'apparence que le fond de l'histoire est véritable. Hyagnis son père, qui fait le sujet d'une des époques des Marbres de Paros, est fort connu, ainsi que son fils, qui avoit appris de lui l'art de jouer de la flûte. Fier de cet avantage, dans un temps où les arts étoient encore fort grossiers, Marsyas fit quelque défi, peut-être à un prêtre d'Apollon, ou à quelque prince

qui portoit le nom de ce Dieu, et il fut puni de la manière que le raconte Ovide. Hérodote semble en convenir, lorsqu'il dit qu'on voyoit encore de son temps dans la ville de Célène, la peau de ce malheureux. Strabon, Pausanias et Aulu-Gelle croient aussi que cette aventure est véritable. Suidas ajoute que Marsyas se voyant vaincu, se précipita dans le fleuve qui coule près de Célène, qui depuis a porté son nom. Strabon prétend que Marsyas avoit volé à Minerve cette flûte qui lui fut si malheureuse, et qu'il avoit par-là encouru l'indignation de cette Déesse. Le fait est fondé sur ce qu'on voyoit une statue de Minerve qui tenoit un fouet à la main pour punir Marsyas, ainsi que le rapporte Pausanias. Cette Déesse, au rapport d'Apollodore (1) ayant vu, en se regardant dans les eaux du fleuve Méandre, que lorsqu'elle jouoit de la flûte, ses joues s'enfloient d'une manière ridicule, et ayant jugé par-là que les Dieux avoient eu raison de se moquer d'elle, la jeta de dépit, et Marsyas l'ayant trouvée quelque temps après, apprit si bien à en jouer, qu'il défia Apollon, comme nous venons de le raconter. Le père Montfaucon (2) a ramassé après Béger et Maffei plusieurs antiques, où l'on voit Marsyas écorché, et Apollon auprès de lui. Finissons en remarquant qu'il y a une faute dans Hygin, fable 165, lorsqu'il dit que Marsyas étoit fils d'Oeagrius, et qu'il faut y lire Hyagnis. Le temps où a vécu Hyagnis est remarqué dans les Marbres, et les commentateurs le fixent à l'an 1534 avant JESUS-CHRIST.

(1) Lib. I.
(2) *Ant. Expl. Tom. I.*

Explication de la neuvième Fable. (Page 94).

Les auteurs les plus graves, Strabon, Pausanias et plusieurs autres, conviennent que cet événement est historique, et il n'y a rien à retrancher à la narration d'Ovide, que les ornemens de la poésie : la funeste passion qui l'a causé, donne souvent des scènes aussi tragiques que celle-là. Pandion, second du nom, roi d'Athènes, avoit deux filles extrêmement belles ; il donna Progné l'aînée, à Térée, roi de Thrace, espérant d'en tirer quelque secours dans la guerre qu'il avoit contre les Thébains ; mais la brutalité de son gendre lui causa dans la suite tant de chagrin qu'il en mourut. En effet, quelques années après son mariage, Térée, à la sollicitation de sa femme, retourna à Athènes pour prier Philomèle, son autre fille, de venir demeurer quelque temps avec sa sœur qui mouroit d'envie de la voir. Pandion lui ayant permis de l'emmener, ce brutal l'enferma dans un vieux palais, qui étoit au milieu des bois, lui fit violence, et lui coupa la langue pour la mettre hors d'état d'apprendre à sa sœur le malheur qui lui étoit arrivé. L'affliction est ingénieuse : Philomèle trouva le moyen d'écrire sur la toile avec une aiguille de tapisserie, et apprit ainsi à sa sœur l'état où elle étoit.

Explication de la dixième Fable. (Page 105.)

Progné ayant appris l'état de sa sœur se mit en devoir de venger l'honneur de Philomèle, et la fête des Bacchanales lui en fournit bientôt l'occasion. Dans le temps qu'on la célébroit, la reine sortit une nuit avec une troupe de Bacchantes, alla tirer Philomèle de sa prison, l'emmena au palais, tua en sa présence le jeune Itys son fils, le

mit en pièces, et l'ayant fait cuire, le fit servir dans le festin qu'elle donnoit à son mari. Philomèle paroissant à la fin du repas, jeta sur la table la tête de cet enfant. Le roi, outré de rage et de fureur, mit l'épée à la main pour tuer sa femme et sa belle-sœur; mais ces deux princesses étant montées sur un vaisseau, qu'elles avoient fait préparer à ce dessein, arrivèrent à Athènes, avant qu'il eût pu les atteindre.

Comme il étoit ordinaire dans ces anciens temps de mêler du surnaturel dans toutes les aventures des personnes un peu distinguées, et qu'il suffisoit que quelqu'un eût échappé à quelque danger, pour dire que les Dieux lui avoient donné des aîles, on publia que Progné avoit été changée en hirondelle, Philomèle en rossignol, Itys en faisan ou en chardonneret, et Térée en huppe. Les mythologues trouvent des raisons convenables à ces métamorphoses; on a voulu, disent-ils, par ces changemens symboliques, peindre le caractère de ces différentes personnes. Comme la huppe est un oiseau qui aime le fumier et l'ordure, on a voulu nous marquer par-là les mœurs impures de Térée; et comme le vol de cet oiseau est fort lent, on fait voir en même-temps qu'il ne put point attrapper les deux princesses, son vaisseau étant moins bon voilier que le leur. Le rossignol qui se cache dans les bois et les brossailles, semble y vouloir cacher sa honte et ses malheurs; et l'hirondelle, qui fréquente les maisons, nous marque l'inquiétude de Progné, qui cherche vainement son fils qu'elle a inhumainement massacré. Tout cela est fort ingénieux, mais malheureusement d'autres auteurs très-anciens ont détruit toutes ces belles réflexions: en effet, Anacréon, et après lui Apollodore, disent que Philomèle fut changée en hirondelle, et Progné en rossignol. Quoi qu'il en soit, on prétend que cet évé-

nement n'est pas arrivé dans la Thrace, mais à Daulis, ville de Phocide, où Terée étoit venu demeurer. Ce qui peut être vrai, en disant que ce prince voulant servir Pandion son beau-père, qui étoit en guerre avec les Thébains, étoit venu avec sa cour dans la Phocide, pour être plus en état de le secourir.

On peut fixer l'époque de cet évènement vers l'an 1440 avant l'ère chrétienne, sous le règne de Pandion second, huitième roi d'Athènes. Eusèbe le fait remonter un peu plus haut, puisqu'il croit que Progné et Philomèle étoient filles de Pandion, premier du nom, cinquième roi d'Athènes, qui succéda à Erichthonius. Au reste, il y a apparence que Terée périt en poursuivant sa femme et sa sœur, puisque Pausanias nous apprend (1) qu'on voyoit son tombeau près d'Athènes. Le même auteur, après avoir suivi la tradition, qui portoit que Borée, roi de Thrace, avoit enlevé Orithye, fille de Pandion, ajoute qu'en faveur de cette alliance, Borée avoit secouru les Athéniens et fait couler à fond des vaisseaux barbares, dont les courses les incommodoient.

Je n'aurois plus rien à ajouter à cette explication, si je n'avois trouvé dans Homère (2) une tradition bien différente de celle des poëtes et des historiens qui sont venus après lui. Voici la manière dont cet ancien poëte la raconte dans l'endroit où il parle des sujets de chagrin de Pénélope. « Cette princesse, dit-il, faisoit entendre ses regrets, » comme la plaintive Philomèle, fille de Pandare, toujours » cachée entre les branches et les feuilles des arbres, dès » que le printemps est venu, fait entendre sa voix, et » pleure son cher Ityle, qu'elle a tué par une cruelle

(1) *In Attic.*
(2) *Odiss.* Lib. XIX.

» méprise ; et dans ses plaintes continuelles, elle varie » ses tristes accens ». Il paroît, par cette comparaison, qu'Homère n'a connu ni Progné, ni Terée, et qu'il a suivi la tradition que je vais rapporter. Pandare, fils de Mérops, avoit trois filles, Mérope, Cléothère et Ædon ; celle-ci, qui étoit l'aînée, fut mariée à Zéthus, frère d'Amphion, dont elle n'eut qu'un fils, nommé Ityle. Jalouse de la nombreuse famille de Niobé, sa belle-sœur, elle résolut de tuer l'aîné de ses neveux ; et comme son fils étoit élevé avec son cousin, et qu'il couchoit avec lui, elle l'avertit de changer de place la nuit qu'elle vouloit commettre ce crime. Le jeune Ityle oublia cet ordre, et sa mère le tua au lieu de son neveu. Homère, dans le livre suivant (1), revient à la même histoire, et ajoute qu'après que les Dieux eurent rendu orphelines les deux sœurs d'Ædon, Mérope et Cléothère, en faisant mourir leur mère, elles furent enlevées par les Harpies, qui les livrèrent aux Furies dans le temps qu'elles alloient être mariées.

Explication de la onzième Fable. (Page 111.)

Si l'on veut s'en rapporter à l'autorité de Platon, la fable de l'enlèvement d'Orithye par Borée, n'est qu'une allégorie qui nous cache l'aventure arrivée à cette princesse, que le vent fit tomber dans la mer, où elle se noya. Cependant nous apprenons des anciens, parmi lesquels il ne faut pas oublier Apollodore (2) et Pausanias (3), que cette histoire est véritable, et que Borée, roi de Thrace, enleva cette princesse, qui étoit une des filles d'Erecthée, roi d'Athenes, et sœur de Procris, dans le temps qu'elle passoit le fleuve Ilissus, et la conduisit dans ses états,

(1) *Odyss.* Lib. XX.
(2) Lib. III.
(3) *In Atticis.*

où elle accoucha de deux enfans jumeaux, Calaïs et Zéthès. Ces deux princes, dans le voyage des Argonautes, délivrèrent le vieux Phinée, roi de Bithynie, de la persécution des Harpies, qui venoient enlever sur sa table les viandes qu'on lui servoit, ainsi que nous le dirons plus au long, en expliquant les fables que les poëtes ont débitées sur cette fameuse expédition (1). Le même Pausanias que je viens de citer, dit, en expliquant les sujets qui étoient gravés sur l'arche de Sypsèle (2), qu'on y voyoit Borée qui enlevoit Orithye. Comme le règne d'Erecthée tombe, suivant le calcul des commentateurs des Marbres, vers l'an 1426 avant l'ère chrétienne, on peut voir à-peu-près le temps où est arrivée l'aventure que je viens d'expliquer : on peut encore en fixer l'époque par la conquête des Argonautes, qui arriva dans la jeunesse des enfans de Borée et d'Orithye, ainsi que je le dirai dans le livre suivant.

(1) Voyez les expl. du livre VII.
(2) *In Corinth.*

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE SEPTIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

ARGUMENT.

Les Argonautes, après plusieurs aventures, arrivèrent enfin dans la Colchide, où Jason, avec le secours de Médée, qui étoit devenu amoureuse de lui, dompte les taureaux qui jetoient le feu par les narines, enlève la Toison d'or, après avoir endormi le dragon qui la gardoit, et retourne victorieux avec Médée dans la Thessalie.

DÉJA le navire Argo avoit porté les Thessaliens dans différentes mers; déjà ils avoient vu Phinée, ce prince infortuné qui traînoit une vieillesse triste et languissante, depuis qu'il avoit perdu l'usage de la vue. Dejà les enfans de Borée avoient chassé les Harpies qui le tourmentoient avec tant de cruauté; lorsqu'enfin

après avoir essuyé plusieurs dangers dans tout le cours de ce voyage, ces jeunes héros arrivèrent avec Jason leur chef, sur les bords du Phase. Dès qu'ils furent débarqués, ils allèrent chez le roi et le prièrent de leur rendre la Toison d'or, que Phryxus avoit laissée dans la Colchide.

Ce prince, dans le dessein de les rebuter, leur apprit ce qu'ils devoient faire pour avoir ce précieux dépôt, et leur fit voir tous les dangers auxquels ils alloient être exposés. Pendant cette négociation, Médée, sa fille, devint amoureuse de Jason. Elle combattit le penchant de son cœur; mais voyant que tous les efforts qu'elle faisoit pour éteindre cette passion naissante étoient inutiles : « C'est combattre trop long-temps, dit-
» elle, ma résistance seroit vaine : quelque Dieu
» s'oppose à mon repos, les secrets mouvemens
» dont mon cœur est agité, me sont inconnus;
» mais je suis bien trompée, si ce n'est point
» ce qu'on appelle amour. Car enfin pourquoi
» trouvai-je trop dures des loix que mon père
» vient de prescrire à ce jeune héros? Elles le
» sont en effet. Pourquoi craindre tant qu'il
» périsse? pourquoi m'alarmer du danger que
» court cet étranger? quelle peut être la cause
» de ma frayeur? Infortunée! éteins, s'il est
» possible, ce feu qui commence à faire sentir

» sa violence. Hélas ! si je le pouvois, j'en serois
» bien plus tranquille. La raison, le devoir, tout
» me conseille ; mais l'amour s'y oppose ; et un
» doux penchant m'entraîne malgré moi. Des
» deux partis, je vois le plus sage, je veux le
» suivre, et cependant je m'abandonne au plus
» mauvais. Insensée, quel est ton aveuglement !
» Une princesse de ton rang doit-elle aimer ainsi
» un étranger ? Suis-je destinée à suivre un époux
» dans des pays inconnus ? Ne puis-je donc trou-
» ver dans le royaume de mon père un amant
» digne de moi ? outre qu'il est très-incertain,
» si Jason échappera ou s'il périra. Qu'il vive
» cependant, je puis bien former ce souhait sans
» l'aimer. Quel crime a-t-il commis pour se voir
» exposé à tant de dangers ? Quel seroit l'ame
» assez barbare, à qui sa jeunesse, sa naissance,
» sa vertu, n'inspireroient pas de la pitié ? Et
» quand il n'auroit pas toutes ces qualités, qui
» pourroit n'être pas touché de cet air noble et
» gracieux qui brille dans sa personne ? Hélas !
» je ne vois que trop que je m'intéresse pour lui.

» Sans mon secours, ou il sera dévoré par la
» flamme que vomissent les taureaux contre
» lesquels il doit combattre, ou il succombera
» sous le nombre des ennemis qui naîtront des
» dents du serpent qu'on le forcera de semer,
» après qu'il l'aura dompté ; ou enfin il sera la

» proie de cet affreux dragon qui garde la Toi-
» son d'or. Si j'ai l'ame assez barbare pour le
» souffrir, je dois avouer qu'une tygresse m'a
» donné le jour, et que j'ai le cœur plus insen-
» sible que le fer et les rochers. Il ne manque-
» roit plus à ma cruauté que de le voir expirer,
» et de rendre mes yeux complices de sa mort.
» Ce n'est point encore assez, je devrois encore
» animer contre lui les taureaux, les soldats qui
» sortiront de la terre, et le dragon. Non, justes
» Dieux! soyez-lui favorables. Mais pourquoi faire
» ici des vœux? C'est à moi de conserver ses
» jours. Mais dois-je ainsi trahir les intérêts de
» mon père pour sauver un inconnu? Victorieux,
» il m'abandonnera peut-être, s'embarquera sans
» moi, et il ira porter à un autre son cœur et
» sa main. Ah! s'il est capable de cette lâcheté,
» s'il doit me préférer une rivale, qu'il périsse,
» l'ingrat. Non, sa vertu, sa naissance, tout me
» rassure, avec ces qualités on n'est pas ingrat;
» on n'oublie point les bienfaits : la générosité
» est le partage des ames comme la sienne. D'ail-
» leurs, je veux qu'il m'engage sa foi, et je
» prendrai les Dieux pour témoins de ses sermens.
» Avec ces assurances, qu'aurai-je à craindre?
» Allons donc, sans différer davantage, allons le
» secourir. Jason qui me devra tout, m'épou-
» sera solemnellement : on me regardera comme

» celle qui lui aura sauvé la vie, et le nom de » sa libératrice deviendra célèbre dans toutes les » villes de la Grèce. Te voilà donc résolue, » malheureuse Médée, à abandonner ainsi ta » sœur, ton frère, ton père, tes Dieux, ta » patrie. Mais enfin, qu'est-ce que j'abandonne ? » Un père cruel, un frère encore enfant, une » terre barbare ; pour ma sœur, elle est d'intel- » ligence avec moi ; les Dieux, je porte le plus » puissant de tous dans mon cœur. La gloire » d'avoir sauvé l'élite de la Grèce, sera pour » moi une récompense qui me dédommagera » assez de ce que je perds ; j'irai habiter un pays » charmant, des villes célèbres, où règnent les » beaux arts et la politesse, et je posséderai l'ai- » mable Jason, que je préfère seul à tous les » biens de l'univers : si je suis son épouse, mon » bonheur égalera celui des Dieux. Je n'ignore » pas les dangers que l'on court sur la mer ; » je sais qu'il s'y rencontre des écueils ; que l'im- » pitoyable Carrybde revomit les flots qu'elle a » engloutis ; que Scylla avec ses chiens qui aboyent » d'une manière horrible, jette la terreur et l'épou- » vante dans la mer de Sicile ; mais lorsque je » serai auprès de mon amant, entre les bras de » Jason, je traverserai sans crainte les vastes » mers, et si j'ai quelque faveur, ce ne sera » que pour mon cher époux. Infortunée ! tu

» l'appelles donc ton époux ? C'est ainsi que tu
» donnes à ta foiblesse le nom sacré de l'hymenée.
» Considère dans quel désordre tu vas te jeter :
» évite, tu le peux encore, ce funeste engage-
» ment, et prends soin de ta gloire ».

Lorsque Médée eut fait toutes ces réflexions, la pudeur, la raison et le devoir se présentèrent à son esprit agité, et l'amour désarmé fut prêt à fuir. Sa passion n'avoit plus la même violence, et elle se sentoit animée d'un courage et d'une force qu'elle ne connoissoit pas un moment auparavant, lorsqu'étant allé offrir un sacrifice à la déesse Hécate, dont le temple étoit dans le fond d'une antique forêt, elle eut le malheur d'y rencontrer Jason. Comme une étincelle presque éteinte sous la cendre, se rallume au moindre souffle, et devient capable de causer les plus grands embrasemens, l'amour de Médée, que ses réflexions avoient affoibli, reprit une nouvelle force à la vue de ce jeune héros; et il faut avouer que sa beauté, qui ce jour-là paroissoit relevée d'un nouvel éclat, pouvoit rendre excusable la passion qu'elle avoit pour lui. Dès qu'elle l'eût apperçu, elle le regarda avec une nouvelle attention ; elle tenoit ses yeux attachés sur lui, comme si elle l'avoit vu pour la première fois : persuadée qu'il y avoit dans toute sa personne quelque chose de divin, elle ne pouvoit

voit croire qu'il ne fut qu'un simple mortel. Dans le temps qu'elle étoit ainsi occupée à le considérer, il s'avance vers elle, lui donne la main, et la prie avec une respectueuse soumission de vouloir le secourir dans les dangers auxquels il alloit être exposé, lui jurant en même temps une fidélité éternelle. « Je vois bien, lui répon- » dit la princesse, en versant quelques larmes, » le parti que je devrois prendre; si j'agis contre » mon devoir, ce n'est point que j'en ignore les » rigoureuses loix, l'amour seul peut me servir » d'excuse; vous serez sauvé, mais il faut que » vous m'engagiez votre foi. Oui, lui dit Jason, » je vous serai fidèle; j'en jure par Diane, qu'on » révère dans ce pays, par le Soleil dont vous » tirez votre origine, par ce Dieu qui nous voit » et qui éclaire l'Univers : rien ne sera capable » de me séparer de vous ». Médée rassurée par les sermens de Jason, lui donna sur-le-champ des herbes enchantées, lui en apprit l'usage, et il se retira charmé de cette aventure.

Le lendemain, dès que l'Aurore eut ramené le jour, le peuple se rendit en foule dans le champ de Mars et chacun se plaça sur les éminences et sur les collines qui l'environnoient. Le roi, que son habit de pourpre et le sceptre d'ivoire, qu'il tenoit à la main, faisoient reconnoître, étoit assis au milieu de l'assemblée.

Lorsque tout le monde fut placé, on fit paroître les taureaux aux pieds d'airain, vomissant des tourbillons de flammes, et séchant de leur bouillante haleine l'herbe d'alentour. Le feu sortoit de leurs narines avec un bruit semblable à celui d'une fournaise embrâsée, ou de la chaux sur laquelle on jette de l'eau. Jason va au-devant d'eux d'un pas ferme et assuré. Les taureaux qui le voient s'approcher, lui présentent leurs cornes armées de fer, jettent sur lui des regards pleins de fureur, frappent la terre avec leurs pieds, remplissent l'air de poudre et de fumée, et le font retentir de leurs affreux mugissemens. Tous les Argonautes en sont effrayés; l'intrépide Jason attaque les deux monstres sans être incommodé du feu qu'ils vomissent, tant les enchantemens de Médée étoient forts et puissans. Ce jeune héros, après les avoir caressés de la main pendant quelque temps, sut si bien les adoucir, qu'il les força enfin de subir le joug, et de labourer un champ qui n'avoit jamais été labouré. Pendant que toute l'assemblée étoit dans l'admiration, pour un succès si inoui, les princes grecs animoient leur chef par leurs cris et par leurs applaudissemens.

Dès que le champ fut labouré, Jason prit dans un casque des dents du serpent qu'il sema dans les sillons. Comme il avoit eu soin aupara-

vant de les frotter avec les herbes enchantées que Médée lui avoit données, ces dents s'amollirent en peu de temps, et formèrent des hommes. Tel que l'enfant qui ne sort du sein de la mère, qui l'a conçu, qu'après que tous ses membres se sont développés ; ces enfans de la terre ne parurent que lorsqu'il furent devenus des hommes parfaits ; et ce qui est encore plus surprenant, ils en sortirent tout armés. Les capitaines grecs, qui les virent la pique à la main s'avancer contre Jason, furent extrêmement effrayés, et Médée elle-même, quoiqu'elle sût munir son amant contre cette attaque, frémit à la vue de tant d'ennemis ; une pâleur mortelle parut sur son visage, et son sang se glaça dans ses veines. Comme elle craignoit que les enchantemens qu'elle avoit employés pour le tirer de ce danger ne fussent pas assez puissans, elle prononça quelques paroles magiques, et mit en usage tous les secrets de son art. Cependant Jason lança au milieu de cette troupe d'ennemis une grosse pierre, et on les vit dans l'instant tourner contre eux-mêmes les armes avec lesquelles ils venoient l'attaquer et s'entre-tuer les uns les autres. Ainsi périrent ces enfans de la terre. Les princes grecs donnent à leur chef de grands applaudissemens, et ne peuvent se lasser de l'embrasser. Médée auroit

bien voulu lui marquer par les mêmes caresses, la joie que lui causoit une victoire si inespérée ; mais la modestie et la pudeur la retinrent. Obligée de renfermer dans son cœur les doux transports dont elle étoit agitée, elle rendit graces aux Dieux de la protection éclatante qu'ils venoient d'accorder à son amant.

Pour sortir de tant de dangers, il ne restoit plus à Jason qu'à vaincre le dragon qui gardoit la Toison d'or. Ce monstre, remarquable par la crête qu'il portoit sur la tête et par ses trois langues, redoutable par les dents aiguës dont il étoit armé, veilloit sans cesse à la garde de ce précieux dépôt. Dès que ce héros eut répandu sur lui le suc de quelques herbes, et qu'il eut prononcé trois fois des paroles qui avoient la vertu d'assoupir, de calmer les flots irrités, et d'arrêter les fleuves au milieu de leur course, le sommeil appesantit pour la première fois les paupières de ce monstre, et Jason profitant de cet heureux moment, enleva la Toison d'or. Fier de cette riche dépouille, plus fier encore de la conquête de Médée, dont le secours l'avoit délivré de tant de périls, il s'embarqua avec elle, et arriva heureusement à Iolcos.

FABLES II, III ET IV.

ARGUMENT.

Jason voyant à son retour, son père accablé d'infirmités et de vieillesse, prie Médée de le rajeunir; ce que cette princesse exécute avec les herbes qu'elle va cueillir en différens endroits. Les filles de Pélias, l'ayant priée de rendre le même service à leur père, Médée, pour venger Jason des maux que ce prince avoit fait à Eson, les ayant obligées de lui couper la gorge, sous prétexte de faire couler dans ses vaines un sang qui pût redonner des forces, ce malheureux prince devint la victime de la crédule tendresse de ses filles. Médée, pour éviter le châtiment qu'elle méritoit, se sauva sur son char.

TOUTE la Thessalie prit part à l'heureux succès du voyage des Argonautes : on rendit des actions de graces aux Dieux qui les avoient ramenés: on offrit des sacrifices; on immola un grand nombre de victimes, dont on avoit doré les cornes, et les autels répandoient de tous côtés l'odeur de l'encens qu'on y brûloit. Eson fut le seul qui

ne se trouva point aux fêtes qu'on célébra en cette occasion. Accablé de vieillesse, et déjà sur le bord du tombeau, il ne put prendre aucune part à l'allégresse publique. Jason, son fils, touché de le voir en cet état, parla ainsi à Médée : « Je sais, ma chère épouse, que vous m'avez » sauvé la vie : les bienfaits dont je vous suis » redevable sont au-dessus de tout ce qu'on pour» roit s'imaginer. Cependant j'ai encore une nou» velle grace à vous demander ; retranchez quel» ques années de ma vie pour les ajouter à celle » de mon père : vous le pouvez, puisqu'il n'est » rien impossible à votre art ». En parlant ainsi, il ne put retenir ses larmes. Médée fut touchée des sentimens de Jason pour son père ; elle se souvint d'Eta qu'elle avoit abandonné ; mais elle n'en témoigna rien. « Ce que vous exigez de moi, » lui dit-elle, est tout-à-fait injuste : croyez-vous, » mon cher époux, qu'aucun motif puisse m'en» gager à abréger des jours qui me sont si chers ? » Si j'étois capable de le faire, je prierois la » déesse Hécate de m'en empêcher. L'amour que » vous avez pour votre père vous fait demander » un crime que je ne suis pas capable de com» mettre. Cependant vos vœux seront satisfaits, » mais d'une manière à laquelle vous ne vous » étiez pas attendu. Je vais employer tous mes » soins à prolonger la vie d'un père que vous

» aimez, sans que la vôtre en soit diminuée : et
» si la déesse Hécate favorise mon entreprise,
» j'espère y réussir ».

Il ne s'en falloit alors que trois jours que la lune ne fût pleine. Dès qu'elle le fut, Médée, retroussant sa robe, laissant flotter ses cheveux, et ayant un pied nu (1), sortit seule la nuit, portant un pas incertain à travers les ténèbres. Un profond silence régnoit sur la terre, les hommes, les oiseaux, les bêtes sauvages, tout goûtoit le doux charme du sommeil : aucun vent n'agitoit ni les feuilles ni les buissons (2). L'air étoit se-

(1) Les traducteurs ont tous mis, *ayant les pieds nus*, sans faire attention que les magiciennes avoient accoutumé dans leurs prestiges d'avoir un pied chaussé et l'autre nu. *Virgile*, *Æneïd.* Lib. IV, vers 518 est d'accord avec Ovide sur cet article. *Unum exuta pedem vinclis, in veste recincta.*

(2) Ceux qui ont traduit cet endroit, ont rendu par le mot de serpent, celui de *sepes*, qui signifie véritablement une espèce de serpent ; il y a même des imprimés qui portent : *nullo cum murmure serpens ;* mais comme le poëte avoit déjà parlé du silence des hommes et des animaux, *Homines volucresque, ferasque solverat alta quies ;* et qu'il ajoute, *nullo cum murmure sepes, immotæque silent frondes*, j'ai cru qu'il étoit plus à propos de joindre la tranquillité des branches des arbres à celle des buissons. Outre cela le mot de *murmure*, dont se sert le poëte, convient mieux au bruit d'un buisson agité, qu'à celui que fait un serpent qui rampe sur la terre.

rein et tranquille, et les astres brilloient dans le ciel. Médée, les bras levés, s'étant tournée trois fois de leur côté, ayant arrosé trois fois ses cheveux avec de l'eau de fléuve, et fait retentir trois fois l'air de ses cris, se prosterna, et fit cette prière.

« O Nuit, fidelle confidente des mystères les » plus secrets; astres qui suppléez avec la lune » à la lumière du jour; et vous, ô triple Hécate, » à qui je confie tous mes projets, et dont j'ai » toujours éprouvé la protection! Charmes, en- » chantemens, et vous, terre, qui fournissez à » ceux qui les mettent en usage, des herbes et » des plantes dont la vertu est si puissante; vous » enfin, air, vents, montagnes, fleuves, lacs, » Dieux des forêts, Dieux de la nuit, venez tous » à mon secours. C'est par vous que forçant le » cours des fleuves les plus rapides, je les con- » traints de remonter à leur source; c'est vous » qui donnez à mes enchantemens la vertu de » calmer les flots agités, d'exciter les tempêtes » et les orages, de dissiper les nuages et de les » rassembler, d'arrêter la violence impétueuse » des vents, et de leur lâcher la bride à mon » gré, de faire crever les serpens, et les » vipères, de déraciner les arbres et les rochers, » d'ébranler les forêts et les montagnes, enfin » de faire trembler la terre, et obliger les mânes » de sortir du fond de leurs tombeaux. Je vous

» force vous-même, puissante Lune, de des-
» cendre du ciel, malgré le bruit dont on fait
» retentir l'air, pour vous soulager lorsque vous
» êtes éclipsée. Je fais pâlir l'Aurore et le char
» enflammé du Soleil, de ce Dieu même dont
» je tire mon origine.

» C'est vous encore, charmes puissans, qui
» avez su ralentir l'impétuosité des flammes que
» vomissoient les taureaux et qui les avez con-
» traints de subir le joug; c'est vous qui avez animé
» les uns contre les autres, ces fils de la terre,
» que les dents du serpent avoient enfantés, et qui
» les avez fait périr par leurs propres armes.
» C'est vous, enfin, qui avez mis mon époux en
» état d'enlever la Toison d'or et de l'apporter
» en Grèce. J'ai besoin aujourd'hui d'herbes dont
» la vertu puisse ranimer une langissante vieil-
» lesse; et jespère que la terre ne me les refu-
» sera pas; ce n'est pas en vain que les astres
» brillent avec tant d'éclat, et que je vois ce char
» traîné par deux dragons, descendre du ciel ».

Il en descendit un en effet. Médée y monta, et après avoir caressé les dragons, qui le conduisoient, elle leur lâcha la main, et ils l'emportèrent à travers les vastes campagnes de l'air. Après avoir traversé la vallée de Tempé, elle s'arrêta dans les lieux où il y avoit des herbes propres à ses enchantemens. Elle en cueillit sur le mont Ossa,

sur le Pélion, sur l'Othrys, sur le Pinde et sur l'Olympe. Elle en arrachoit quelques-unes avec la racine, des autres elle n'en coupoit que les feuilles. Les bords de l'Apidane et de l'Amphryse lui en fournirent en quantité. Elle en trouva aussi près du fleuve Enipée, et près du Penée, sur les rives du Sperchée et du Bebès. Elle ne négligea pas celles qui croissent près de la rivière d'Athedon, qui n'étoit pas encore célèbre par la métamorphose de Glaucus. Enfin, après avoir employé neuf jours et autant de nuits, à parcourir tous les lieux où se trouvoient ces sortes de plantes, elle revint à Iolcos. Les dragons qui n'avoient eu pendant tout ce temps-là pour nourriture que la seule odeur qu'exhaloient ces herbes, ne laissèrent pas de prendre une nouvelle vigueur, et quittèrent leur vieille peau. Médée de retour, n'entra point dans le palais de son époux, dont elle évita la compagnie; mais se tenant près de la porte, elle éleva deux autels de gazon dans un lieu découvert : celui de la droite pour Hécate, et celui de la gauche pour Hébé, déesse de la jeunesse. Elle les entoura de verveine et de branches, et ayant creusé deux petites fosses, dont elle jeta la terre sur les bords, elle égorgea une brebis noire, et y fit couler le sang; après avoir prononcé quelques paroles, pour invoquer les Dieux de la terre, et versé du vin dans l'une

de ces fosses, et du lait chaud dans l'autre, elle adressa sa prière à Pluton et à Proserpine, pour les engager à retarder la mort du vieil Eson.

Lorsque par ses vœux et par ses sacrifices, elle se fut rendue ces deux divinités favorables, elle ordonna qu'on apportât près des autels ce prince qui étoit si cassé et si accablé sous le poids de ses années, qu'il ne pouvoit plus se soutenir; et après l'avoir assoupi par ses enchantemens, elle l'étendit sur les herbes qu'elle avoit préparées, et fit éloigner Jason, et tous ceux qui l'accompagnoient, de peur que ces mystères ne fussent profanés par leurs regards. Dès qu'ils se furent retirés, Médée, les cheveux épars, se mit à tourner, avec tous les mouvemens d'une Bacchante, autour des autels; elle trempa ensuite deux torches qu'elle tenoit à la main dans les fosses qu'elle avoit creusées, elle les alluma à la flamme des autels, et purifia à trois différentes reprises le vieil Eson avec du feu, de l'eau et du soufre. Pendant ces cérémonies elle faisoit bouillir les herbes dont la vertu étoit la plus puissante, dans un grand vaisseau d'airain, qui étoit déjà couvert d'une écume blanche. Cette composition étoit faite de racines cueillies dans les vallées de Thessalie, de graines, de fleurs et de plantes acides et corrosives. Elle y avoit mêlé des pierres

venues des extrêmités de l'Orient, de ce sable que la mer en se retirant laisse sur le rivage, de l'écume que la lune répand sur les herbes pendant la nuit, la chair et les aîles d'une chouette, les entrailles d'un de ces loups-garous qui paroissent quelquefois sous une figure humaine, la tendre écaille d'une jeune tortue du fleuve Cinyphe, le foie d'un vieux cerf, le bec et la tête d'une corneille qui avoit vécu neuf cents ans, et une infinité d'autres drogues inconnues. Elle mêla toutes ces choses avec une branche sèche d'olivier, qui en peu de temps devint verte, poussa des feuilles, et se trouva chargée d'olives. L'écume que la violence du feu fit sortir du mortier tombant à terre, fit reverdir l'herbe fanée et éclore des fleurs.

Lorsque Médée vit que son médicament étoit en cet état, elle ouvrit la gorge à Eson, fit sortir de ses veines le sang qui y couloit, et fit entrer à sa place, par la plaie et par la bouche, la liqueur qu'elle venoit de préparer. Dès que le breuvage se fut insinué dans le corps du vieillard, sa barbe et ses cheveux blancs commencèrent à noircir, les rides disparurent de dessus son visage; il reprit de l'embonpoint et de la force, et se trouva dans le même état où il se ressouvenoit d'avoir été quarante ans auparavant.

Bacchus qui avoit vu du haut de l'Olympe un

prodige si surprenant, voulant procurer le même avantage aux Nymphes qui l'avoient nourri, engagea Médée à les rajeûnir (1).

Pour continuer ses mauvaises pratiques, Médée feignit de se trouver mal avec son époux, et alla demander un asyle à Pélias. Comme ce prince étoit accablé de vieillesse, ses filles se chargèrent du soin de la recevoir, et Médée lia avec elles une amitié qui ne tarda guère à leur devenir funeste. Pour les tromper plus sûrement, elle ne leur parla que de l'ingratitude de Jason ; elle exagéra les services qu'elle lui avoit rendus et n'oublia pas le rajeûnissement d'Eson. Elle s'arrêta même long-temps sur l'histoire et sur les circonstances d'une opération si merveilleuse. Les filles de Pélias qui ne doutèrent pas qu'elle ne fût dans la disposition d'accorder la même faveur à leur père, l'en prièrent avec instance, et lui promirent une récompense proportionnée à un service si important. Médée affecta d'abord de ne rien répondre, comme si en effet elle n'eût pas

(1) *M. Burman* a suivi en cet endroit, comme par-tout ailleurs, la meilleure leçon, en mettant au lieu de *petit hoc à Thetye munus*, *petit hoc Æetida munus*. Car quelle apparence que Bacchus se fût adressé à Thétys pour obtenir le rajeûnissement des Nymphes qui l'avoient élevé, pendant que Médée venoit de faire ce prodige à ses yeux en faveur d'Eson.

encore pris sa résolution ; mais après les avoir tenues en suspends, pendant un assez long temps, elle leur promit enfin d'exécuter ce qu'elles souhaitoient. Pour les engager même à ajouter plus de foi à sa parole, elle les pria de faire apporter le bélier le plus vieux du troupeau, pour faire sur lui l'expérience de son remède. On lui en amena un sur-le-champ, si maigre et si défait, qu'à peine pouvoit-il se soutenir. Médée le prend, l'égorge, fait sortir le peu de sang qui couloit dans ses veines, le met en pièces, et le fait bouillir avec les herbes qu'elle avoit préparées. D'abord ses cornes tombèrent, et on remarqua qu'il se dépouilloit de toutes les autres marques de la vieillesse. On l'entendit même dans le fond du vaisseau bêler, comme bêle un jeune agneau, et un moment après, on le vit, au grand étonnement de toute l'assemblée, sortir, bondir et aller têter une brebis. Les princesses charmées de ce prodige, firent à Médée de nouvelles instances pour l'engager à donner à leur père la même recette. Elle différa cependant encore trois jours à les satisfaire. La nuit du quatrième, elle mit dans un bassin de l'eau avec quelques herbes qui n'avoient aucune vertu. Puis ayant endormi par ses enchantemens le roi et ses gardes, elle fit venir ses filles. « La vie de votre père, leur » dit-elle, est entre vos mains, son salut dépend

» de vous ; mais il faut pour cela lui ouvrir la » gorge, tirer tout son sang, afin que je puisse » à sa place en faire entrer un nouveau qui lui » redonne toute la vigueur de sa première jeu- » nesse. Si vous avez de la confiance en moi, » continua-t-elle, et quelque tendresse pour votre » père, n'hésitez pas un moment à lui rendre ce » pieux devoir. C'est par le fer seulement que » vous pouvez le délivrer des incommodités de » la vieillesse ». Ce discours anime les princesses ; chacune s'empresse de porter les premiers coups, et la mesure de leur tendresse devient celle de leur cruauté. Quoique persuadées que l'amour qu'elles avoient pour leur père, étoit le motif qui les faisoit agir, elles n'eurent pas la force de percer ainsi de coups ce prince infortuné, sans détourner les yeux d'un spectacle si funeste. Pélias, baigné dans son sang, se lève et fait d'inutiles efforts pour leur échapper. « Malheureuses, que » faites-vous, leur dit-il, en leur tendant les » bras ? Quelle aveugle fureur vous porte à atten- » ter à la vie de votre père ? » A ce discours, le poignard leur tombe des mains ; elles s'évanouissent, et Médée, peu touchée des plaintes de Pélias, achève de le massacrer, et le jette dans le vaisseau où elle avoit fait bouillir quelques herbes.

Médée n'auroit pas évité le châtiment que mé-

ritoit sa cruauté, si elle ne se fût promptement sauvée sur un char traîné par des dragons aîlés. Elle passa d'abord sur le Pélion, antique demeure de Philyre, mère du centaure Chiron ; puis sur l'Othrys, où avoit jadis habité le vieux Cérambe, qui s'étant retiré sur le Parnasse du temps du déluge de Deucalion, y avoit été changé en oiseau par les Nymphes de cette montagne. Elle laissa sur la gauche Pitane, ville d'Eolie, près de laquelle étoit la figure de ce serpent qui fut changé en rocher ; et le mont Ida, où Bacchus, pour cacher le vol qu'avoit fait son fils, métamorphosa en cerf un veau qu'il avoit dérobé.

FABLES

FABLES V, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIII, XIV, XV, XVI, XVII, XVIII ET XIX.

ARGUMENT.

Toutes ces Fables ne contiennent que le voyage de Médée, où le Poëte mêle plusieurs métamorphoses. Médée s'étant retirée à Corinthe, et ayant appris que Jason avoit épousé la fille de Créon, elle mit le feu au palais de ce prince, qui y fut brûlé avec sa fille, poignarda les deux enfans qu'elle avoit eus de Jason, et se sauva à Athènes, où Egée l'épousa.

MÉDÉE traversa ensuite le pays où le père de Corithe étoit inhumé, et les plaines qui avoient retenti autrefois des aboiemens de Mera, qui fut changée en chienne. Elle rencontra aussi sur sa route la ville de Co, où régnoit Eurypyle, et où quelques femmes furent changées en vaches, lorsqu'Hercule en retiroit ses troupeaux; l'isle de Rhodes, qui est consacrée à Apollon, et la ville de Jalysie, célèbre par les Telchines, ses habitans, qui infectoient tout ce qu'ils regar-

doient, et que Jupiter ensevelit sous les flots; l'ancienne ville de Cée, où Alcidamas devoit voir un jour avec étonnement sa fille convertie en colombe; le lac d'Hyrie et la vallée de Tempé (1) devenue fameuse par le chant d'un cygne dont voici l'aventure.

Phyllius, pour plaire au fils d'Hyrie, apprivoisoit des oiseaux et des lions, dont il lui faisoit présent. Dans ce dessein, il avoit combattu contre un taureau indompté, et l'avoit vaincu, mais voyant que tous ses soins étoient inutiles, et qu'il étoit impossible de gagner son amitié, il le lui refusa dans le temps qu'il le lui demandoit avec empressement. Le jeune homme se voyant rebuté, lui dit avec dédain, vous souhaiterez en vain dans la suite de m'avoir accordé ma demande, et sur cela il se précipita du haut d'un rocher: ceux qui étoient présens à ce spectacle, crurent qu'il alloit périr; mais il se soutint en l'air sous le plumage d'un cigne. Sa mère, Hyrie, qui le crut mort, versa tant de larmes, qu'il s'en forma un lac qui porte son nom. La ville de Pleuros n'est pas loin de là; Combe, fille d'Ophias, y prit des aîles pour éviter la fureur de ses enfans.

(1) Le poëte parle ici, non pas de la vallée de Tempé qui étoit dans la Thessalie, mais d'une autre Tempé de la Béotie, qui étoit près du mont Témèse, et que l'on appeloit ordinairement *Temesia Tempe.*

De-là Médée passa près de l'isle de Calaurée. Cette isle, dont le roi et la reine avoient été aussi changés en oiseaux, est consacrée à Latone. Laissant à sa droite le mont Cyllène, où Menephron avoit formé le dessein d'un inceste affreux, elle apperçut de loin Céphise qui pleuroit le malheur de son petit-fils qu'Apollon avoit changé en monstre marin, et le palais d'Eumele, où tout le monde étoit en deuil de la princesse sa fille, qui avoit été métarmorphosée en oiseau. Enfin elle arriva à Corinthe, ville célèbre, qui avoit été peuplée dès le commencement du monde par des hommes que la pluie et l'humidité de la terre avoient engendrés. Ce fut-là qu'ayant appris que Jason avoit épousé Creüse, fille de Créon, elle mit le feu au palais de ce prince, qui y fut brûlé avec sa fille, poignarda les deux enfans qu'elle avoit eus de Jason, et étant remontée sur son char, pour éviter par une prompte fuite le juste châtiment de ses crimes, elle vint à Athènes, où avoit vécu autrefois le juste Phinée, le vieux Periphe et la petite-fille de Polypemon, tous trois changés en oiseaux. Egée la reçut; mais peu content de lui avoir accordé les droits de l'hospitalité, il l'épousa; en quoi on ne sauroit l'excuser.

FABLES XX, XXI, XXII, XXIII ET XXIV.

ARGUMENT.

Hercule enchaîne le chien infernal à trois têtes, qui, transporté de rage, souilla de son écume la terre, qui depuis ce temps-là produit des herbes venimeuses. Médée voulant faire mourir Thésée avec un poison composé de l'aconit, Egée reconnoît son fils à la garde de son épée, lui arrache de la main la coupe fatale, et Médée évite par sa fuite le châtiment qu'elle méritoit. On raconte ensuite les réjouissances publiques que l'on fit à l'arrivée de Thésée, et l'on chante dans cette fête les grandes actions de Thésée, et principalement la victoire qu'il avoit obtenue sur Scyron, ce fameux Pirate, qui fut converti en rocher qui porte son nom. Minos, pour venger la mort d'Androgée, son fils, se prépare à faire la guerre aux Athéniens, et va dans plusieurs isles pour demander du secours. L'on conte aussi par occasion le changement d'Arné en chouette.

THÉSÉE, après avoir purgé l'isthme de Corinthe des voleurs, qui y commettoient beaucoup de

désordres, et avoir rétabli la tranquillité et la sûreté dans ce pays, arriva dans ce temps-là à Athènes. Comme Egée, son père, ne le reconnoissoit pas encore pour son fils, Médée forma le dessein de le faire périr, et elle composa pour cela un breuvage avec l'aconit qu'elle avoit apporté de Scythie, et que l'écume de Cerbère y avoit produit. Dans cette contrée est une caverne sombre, dont l'entrée est presque impénétrable. C'est de-là qu'Hercule arracha Cerbere avec une chaîne de diamant, malgré la résistance qu'il faisoit pour ne point voir la lumière du jour. Transporté de rage et de fureur, ce monstre à trois têtes fit retentir l'air de ses hurlemens, et souilla de son écume la terre, qui depuis ce temps-là devint féconde en herbes venimeuses. Les rochers où elles croissent leur ont fait donner le nom d'aconit. C'étoit un poison composé de cette plante, qu'Egée, par le conseil de son épouse, alloit faire avaler à son fils; et ce prince étoit prêt à le boire, lorsque son père qui le reconnut à la garde de son épée, où son cachet étoit gravé, lui arracha de la main la coupe fatale. Médée étant montée sur son char, évita le châtiment qu'elle méritoit.

Egée comblé de joie de voir son fils, frémit au souvenir du danger où il avoit été exposé, et remercia, par des sacrifices réitérés, les Dieux

qui l'en avoient délivré. On immola par son ordre un grand nombre de victimes, dont les cornes étoient ornées de rubans. Jamais fête ne fut célébrée dans Athènes avec plus de magnificence. Les grands et le peuple furent également invités au festin que le roi avoit fait préparer; et lorsque le vin et la bonne chère eurent répandu la joie dans l'esprit des convives, on commença à chanter les louanges de Thèsée. « C'est vous, » jeune héros, lui disoit-on, qui avez délivré » la plaine de Marathon du taureau qui la rava- » geoit. Les habitans de Corinthe vous doivent » l'heureuse tranquillité qui règne dans les champs » de Cromyon, qu'on laboure maintenant en » assurance. Epidaure a été témoin de la victoire » que vous avez remportée sur ce monstrueux » fils de Vulcain; le fleuve Céphise a vu périr » le cruel Procruste, et Eleusis vous doit la » défaite du fameux Cercyon : vous avez fait » mourir le féroce Sinis, si redoutable par cette » force, dont il ne se servoit que pour opprimer » l'innocence : le cruel faisoit courber jusqu'à » terre les plus gros arbres, qui en se retirant » déchiroient les malheureux qu'il y avoit atta- » chés; depuis la défaite de Scyron, on peut » aller avec assurance à Mégare, dont il assié- » geoit le chemin. La terre refusa son sein aux » os de ce scélérat, les flots le rejettèrent, et

» l'air où ils demeurèrent exposés les ayant pétrifiés, ils furent changés en ces rochers qui » portent encore son nom. Enfin, ajoutoit-on, » si nous voulions compter vos victoires, nous » trouverions qu'elles surpassent le nombre de » vos années. Nous ferons sans cesse des vœux » pour la conservation d'une vie si précieuse, » et c'est en votre honneur que nous célébrons » aujourd'hui une fête si solemnelle ». A ce chant d'allégresse tout le palais retentissoit des cris de joie et des applaudissemens que l'on donna au jeune prince, et toute la ville partageoit la joie de la famille royale.

Comme on ne goûte jamais de plaisirs bien purs, et qui ne soient troublés par quelque sujet de chagrin, Egée ne jouit pas long-temps du bonheur d'avoir trouvé son fils. Minos se préparoit à faire bientôt sentir aux Athéniens toutes les horreurs de la guerre. Il avoit des troupes bien disciplinées et une flotte nombreuse; mais ce qui le rendoit encore plus redoutable, c'étoit la juste colère dont il étoit animé contre ce peuple. Résolu de venger la mort de son fils Androgée, il voulut, avant de commencer la guerre, faire alliance avec ses voisins, et il s'embarqua pour aller leur demander du secours. Après avoir engagé par des promesses l'isle d'Anaphe à traiter avec lui, il y força celle d'Astipale. Il mit aussi dans son

parti Cimole, Cythne, Mycone, Scyros, Sériphe, Paros, si célèbre par ses beaux marbres; Sithone, que l'avare Arné avoit autrefois trahie pour de l'argent. Les Dieux, pour la punir, la changèrent en chouette, oiseau qui a les pieds noirs et les plumes de même couleur, et qu'on croit encore, après son changement, avoir la même passion pour l'argent.

FABLE XXV.

ARGUMENT.

Minos n'ayant pu obtenir aucun secours de divers peuples, alla à Egine pour demander du secours à Eaque, fils de Jupiter et d'Egine, qui le lui refuse, sous prétexte d'une alliance contractée avec les Athéniens; à peine Minos est-il parti, que Céphale arrive, envoyé de la part des Athéniens, pour demander du secours contre Minos; Eaque lui accorde sa demande, et lui raconte comment ses Etats avoient été dépeuplés par la contagion.

MINOS, n'ayant pu tirer aucun secours des isles de Didyme, d'Oliare, d'Andros, de Tenos, de Gyare, et de Péparethe, si féconde en oliviers, alla à Egine, où régnoit Eaque. Cette isle étoit autrefois nommée Enopie; mais ce prince lui faisoit porter le nom d'Egine sa mère. On sortit en foule de la ville, pour voir un conquérant qui s'étoit acquis une si grande réputation. Télamon, Pélée son frère, et Phoque leur cadet, vinrent aussi à sa rencontre. Eaque lui-même, quoique

dans un âge fort avancé, sortit de sa capitale, et lui demanda quel étoit le sujet de son voyage. A ce discours Minos sentant renouveller toute son affliction lui repondit ainsi : (1) « C'est » pour vous engager dans une guerre juste que » je viens ici : prenez part à l'affliction d'un père » infortuné ; aidez-lui à venger la mort d'un fils ; » ne refusez pas ce service aux mânes d'Androgée. » Vous me demandez, lui dit Eaque, une chose » qu'il n'est pas en mon pouvoir de vous accorder ; » mes sujets ne sauroient prendre parti avec » vous; nous avons contracté avec les Athéniens » une alliance que les loix les plus sacrées rendent » inviolable ». Minos piqué de ce refus, lui dit, en se retirant : « que cette alliance pourroit bien » lui devenir funeste » ; mais il se contenta de cette menace, ne voulant pas pour lors pousser plus loin sa vengeance, de peur d'affoiblir son armée.

La flotte de Minos pouvoit encore être apperçue des murs d'Egine, lorsqu'on vit entrer dans le port un vaisseau athénien, commandé par Céphale, qui venoit demander du secours contre le roi de Crête. Les fils d'Eaque reconnurent ce prince, quoiqu'ils ne l'eussent vu depuis long-

(1) Le texte ajoute, ce prince, qui étoit maître de cent villes.

temps ; et après l'avoir embrassé, ils le conduisirent au palais. Ce héros, dans un âge avancé, conservoit encore quelques traits de sa première beauté ; il étoit accompagné des deux enfans de Pallas, Clyton et Buté, dont l'un marchoit à sa gauche, et il portoit à la main une branche d'olivier. Après les premiers complimens, Céphale exposa les ordres qu'il avoit reçus des Athéniens, et demanda du secours contre l'ambitieux Minos, qui vouloit opprimer la liberté de la Grèce. Pour engager Eaque à le lui accorder, il fit valoir l'alliance et les anciens traités des deux peuples, et son éloquence soutint parfaitement toutes les raisons qu'il exposa.

Le roi d'Egine s'appuyant alors sur son sceptre, lui dit que les Athéniens étoient les maîtres des troupes qui étoient sous son obéissance, et qu'ils pouvoient en disposer à leur gré. « J'en ai assez, » graces aux Dieux, ajouta-t-il, pour moi et » mes alliés ; heureusement vous êtes arrivé dans » un temps favorable ; et quand vous aurez emmené » celles qui vous sont nécessaires, il m'en restera » suffisamment pour défendre mes états. Que votre » puissance, lui répondit Céphale, puisse croître » sans cesse ; que rien ne trouble le bonheur » dont vous jouissez ! J'ai été charmé en arrivant » de voir une florissante jeunesse, presque toute » composée de gens de même âge ; cependant

» je n'y ai point remarqué la plupart de ceux
» que j'ai vus autrefois à votre cour » Eaque,
que ce discours fit soupirer, lui répondit ainsi,
la larme à l'œil : « Vous allez entendre le récit
« d'une histoire déplorable dont cependant la
» fin pourra vous donner de la consolation : comme
» il n'est pas possible de vous en faire com-
» prendre toute l'horreur, je me contenterai de
» vous la raconter en peu de mots et sans ordre.
» Ceux dont vous venez de me parler sont
» morts, et j'ai perdu avec eux presque tous
» mes sujets : une horrible peste a ravagé cette
» isle. La fière Junon, qui ne pouvoit souffrir
» qu'elle portât le nom de sa rivale, s'en est
» vengée de la manière la plus cruelle. Tandis
» que nous crûmes que ce fléau n'étoit qu'une
» maladie ordinaire, nous employâmes tous les
» secours de la médecine ; mais tous les remèdes
» étoient inutiles. D'abord des nuages sombres
» et obscurs couvrirent l'air, et on sentit une
» chaleur étouffante. Le vent du midi, si propre
» à infecter l'air, souffla pendant quatre mois
» sans discontinuer.

„ Les lacs et les fontaines furent infectés du
» poison funeste qui avoit répandu un nombre
„ infini d'insectes inconnus dans le pays. Le mal
» attaqua d'abord les chiens, les oiseaux, les
» brebis, les bœufs, et les autres animaux. Le

» laboureur consterné, vit expirer à ses yeux au » milieu des sillons, les taureaux qui labouroient. » Les brebis dépouillées de leur toison, maigres » et décharnées, remplissoient la campagne de » cris lugubres et languissans. Le coursier le plus » vigoureux dédaignant les combats et les victoi- » res qu'il avoit tant de fois remportées, lan- » guissoit sur la litière. Le sanglier avoit oublié » sa férocité naturelle; la biche n'avoit plus cette » légéreté qui lui est ordinaire; l'ours n'osoit » plus attaquer les troupeaux: tout languissoit; » les forêts, les campagnes, les grands chemins » étoient jonchés de cadavres qui infectoient l'air » de leur puanteur; et ce qui étonnera sans doute, » les chiens, les oiseaux et les loups même » n'osoient y toucher: ils pourrissoient sur la » terre, et portoient par-tout la contagion. Des » animaux, le mal se répandit dans les villages » et parmi les gens de la campagne, et de-là elle » pénétra dans les villes. On sentit d'abord les » entrailles brûler d'un feu, dont les rougeurs » qui paroissoient sur le visage, marquoient l'ar- » deur. On ne respiroit qu'avec peine, et la lan- » gue sèche et enflée obligeoit de tenir la bouche » ouverte. Le lit devenu insupportable, ainsi que » toutes sortes de couvertures, on cherchoit vai- » nement sur la terre un rafraîchissement qu'on

» n'y trouvoit pas. Les médecins, qui auroient
» pu apporter quelque adoucissement à un mal
» si violent, en avoient été attaqués eux-mêmes,
» et leur art n'avoit pu les en garantir. Les plus
» empressés à secourir les malades, devenoient
» les premières victimes de leurs charitables
» soins.

» Sûr de mourir dès qu'on se sentoit attaqué,
» on négligeoit les remèdes, et on prenoit sans
» choix tout ce que l'ardeur du mal faisoit dési-
» rer. Tout étoit égal, et le mal étoit sans res-
» source. Chacun couroit aux puits, aux fontai-
» nes et aux rivières, pour étancher la soif dont
» il étoit dévoré; mais on ne l'étanchoit qu'en
» mourant, et la langueur empêchoit ceux qui
» s'étoient désaltérés, de se relever et de se reti-
» rer de l'eau où ils expiroient. Comme on igno-
» roit la cause du mal, on la croyoit attachée
» à ses foyers, qu'on regardoit avec horreur (1).
» Vous auriez vu des gens demi-morts, pâles et
» livides, se traîner dans les rues jusqu'à ce que
» les forces leur manquassent tout-à-fait; d'autres
» qui pleuroient, d'autres qui, étendus à terre,
» ouvroient des yeux languissans que la mort

(1) Le poëte ajoute ici qu'on sortoit de sa maison pour se coucher à terre; mais comme il l'avoit dit un moment auparavant, je n'ai pas cru devoir le répéter.

» fermoit un instant après : ainsi tournés vers le » Ciel, ils rendoient les derniérs soupirs dans le » même lieu, où ce mal les avoit surpris.

» Représentez-vous, prince, le triste état où » je me trouvois; vous devez croire que je ne » regardois la vie qu'avec horreur, et que je sou- » haitois ardemment d'avoir le même sort que mes » sujets. De quelque côté qu'on jetât les yeux, » on appercevoit des monceaux de morts, dont » le nombre égaloit celui des fruits et des glands » qui tombent par l'agitation de l'arbre ; vous » voyez d'ici un temple fort élevé, qui est dédié » à Jupiter : on y alloit de toutes parts offrir des » sacrifices; mais tout étoit inutile : combien de » fois avons-nous vu l'époux qui venoit y prier » pour son épouse, le père pour son enfant, » perdre la vie avant que d'achever leurs sacri- » fices ? On trouvoit après leur mort, entre leurs » mains, une partie de l'encens qu'ils étoient » venus offrir. Combien de fois les taureaux con- » duits à l'autel pour y être immolés, sont-ils » tombés morts, tandis que le prêtre faisoit les » prières et les libations ? Moi-même, comme » j'offrois un sacrifice à Jupiter, pour moi, pour » mes sujets et pour mes trois fils, la victime » poussa d'horribles mugissemens, et tomba sans » être frappée aux pieds des autels : le couteau » sacré fut à peine teint de son sang, et les fibres

» de ses entrailles effacées par la violence de la
» contagion, ne nous présentèrent rien qui pût
» nous faire connoître la volonté des Dieux. Il
» m'est arrivé plusieurs fois de voir des cadavres
» tristement étendus à l'entrée même des temples ;
» j'en ai vu qui pour finir leurs maux, avoient
» employé le cordon fatal, la mort leur ayant paru
» plus supportable que l'appréhension continuelle
» qu'ils avoient de mourir. Les morts étoient pri-
» vés des honneurs de la sépulture, on les voyoit
» par monceaux près des portes de la ville; com-
» me il n'y avoit pas assez de monde pour les
» emporter hors des murs, on les laissoit pour-
» rir sur la terre, ou on les brûloit sans céré-
» monie : on ne faisoit même point de scrupule
» de porter son mort sur un bûcher, qui étoit
» construit pour un autre. On ne voyoit point
» couler de larmes pour la mort des personnes
» les plus chères ; les ames des enfans et des mè-
» res, des jeunes et des vieux, descendoient sans
» être pleurées sur les rives infernales. On man-
» quoit de place pour les sépultures et de bois
» pour les bûchers.

FABLE

FABLE XXVI.

ARGUMENT.

Jupiter, à la prière d'Eaque, son fils, métamorphose en Hommes, les Fourmis qui étoient dans le creux d'un vieux chêne. Ces Hommes furent appellés Myrmidons, du nom que les Grecs appellent ces petits animaux, car ils les nomment Myrmeces.

« Au milieu de tant de malheurs, j'adressai cette » prière à Jupiter : Grand Dieu, s'il est vrai que » vous ayez été autrefois sensible aux charmes de » ma mère, si vous ne dédaignez pas de me re- » connoître pour votre fils, rendez-moi mes » sujets, ou faites-moi périr avec eux. Jupiter » écouta ma prière, et un coup de tonnerre qui » se fit entendre, me fit connoître qu'elle étoit » exaucée. J'accepte cet augure, m'écriai-je, je » souhaite qu'il me soit favorable. Près du lieu » où j'étois alors, s'élevoit un grand chêne, qui » étoit consacré à Jupiter : le gland qui l'avoit » produit, avoit été pris dans la forêt de Dodone. » Je voyois auprès de cet arbre une infinité de » fourmis qui y portoient le grain qu'elles avoient

» ramassé. Hélas! que je serois heureux, disois-
» je en moi-même, si Jupiter me donnoit autant
» de citoyens pour repeupler mes villes désolées,
» que je vois ici de fourmis. Dans ce moment, le
» chêne trembla, et quoiqu'il ne fît point de vent,
» on apperçut ses feuilles s'agiter. A ce prodige
» je me sentis saisi d'une secrète horreur, et mes
» cheveux se dressèrent sur ma tête. Rempli de
» je ne sais qu'elle espérance, je baisai la terre et
» le tronc de l'arbre sacré. Cependant, la nuit
» succéda au jour, et malgré mes inquiétudes,
» je m'endormis. Dans le temps que je jouissois
» des charmes du repos, je vis le même chêne
» dont les branches et les feuilles étoient couver-
» tes de fourmis; il me parut qu'il laissoit tom-
» ber sur cette terre un nombre infini de ces
» petits insectes. Je les voyois croître tout d'un
» coup, s'élever, se tenir debout. Je ne voyois
» plus ces fourmis ni si petites, ni si noires, ni
» avec tant de pieds, et elles me paroissoient res-
» sembler à des hommes. Je m'éveillai et je
» regardai mon rêve comme une imagination
» frivole: je me plaignis même des Dieux qui
» me laissoient dans la même désolation. Cepen-
» dant j'entendis un grand murmure: la voix de
» plusieurs hommes, dans un temps où il m'en
» restoit si peu, vint frapper mes oreilles; et je
» croyois que c'étoit encore une suite du trouble

» où mon songe m'avoit laissé, lorsque Télamon
» vint d'un air empressé ouvrir les portes de
» mon appartement. Vous allez voir, mon père,
» me dit-il, une chose tout-à-fait incroyable, et
» qu'on n'auroit osé espérer; venez vous-même
» en être le témoin. Je sortis promptement de
» ma chambre, et je vis un grand nombre d'hom-
» mes, que je reconnus être les mêmes que
» ceux que j'avois apperçus en songe. Ils s'ap-
» prochèrent tous de moi, et me rendirent les
» hommages dûs à leur souverain. J'allai sur le
» champ rendre graces à Jupiter: ensuite je dis-
» tribuai ces nouveaux habitans dans la ville et
» dans la campagne; et pour conserver le sou-
» venir de leur origine, je leur donnai le nom
» de Myrmidons. Ils ont encore les mêmes in-
» clinations que les fourmis: ménagers, labo-
» rieux, ardens pour amasser du bien, ils gardent
» avec un grand soin ce qu'ils ont acquis; vous
» venez de les voir; ce seront ces soldats, tous
» de même âge et également courageux, qui
» vous accompagneront lorsque le vent d'orient
» qui vous a si heureusement amené ici, aura
» fait place au vent du midi. »

FABLES XXVII ET XXVIII.

ARGUMENT.

Céphale abandonne l'Aurore qui l'avoit ravi, et vient retrouver Procris, son épouse, qu'il aimoit uniquement; ce priuce ayant voulu éprouver, en se déguisant, si sa femme l'aimoit autant qu'elle paroissoit l'aimer, la trouva infidelle: ce qui la jeta dans une si grande confusion, lorsqu'elle eut reconnu son mari, qu'elle alla de honte se cacher dans les bois. Cependant, ce prince qui ne pouvoit souffrir cette séparation, se réconcilia avec elle. Elle lui donna à son retour un dard et un chien, qui fut depuis converti en pierre, à la chasse d'un animal furieux, que Thémis, en colère de ce que le fils de Laïus avoit développé l'obscurité de ses oracles, avoit envoyé alentour de Thèbes pour faire du dégât dans le pays.

CETTE conversation dura une partie de la journée; le soir on soupa, et chacun alla ensuite jouir des charmes du repos. Le lendemain matin, comme le vent étoit encore contraire, les Pal-

lantides allèrent prendre Céphale dans son appartement, pour aller ensemble chez le roi. Ce prince étoit encore au lit, et comme Télamon et Pélée étoient alors occupés à lever des troupes pour les Athéniens, Phoque, le plus jeune des enfans d'Eaque, reçut ces ambassadeurs à la porte du palais, et les conduisit dans une salle, en attendant le lever du roi. Phoque ayant remarqué que Céphale avoit à la main un dard d'un bois extraordinaire; après l'avoir entretenu pendant quelques momens de choses indifférentes, il lui adressa ainsi la parole: « J'ai assez fréquenté les forêts, » où je vais à la chasse: je vous avouerai cependant que je n'ai jamais vu de bois semblable à celui de votre javelot. S'il étoit de » frêne, il seroit noirâtre; si c'étoit du cormier, » on y verroit des nœuds: je n'en ai jamais vu » de plus beau. Si vous en connoissiez toutes les » qualités, lui répliqua alors un des fils de Pallas, vous l'admireriez bien davantage: il ne » manque jamais son coup; rien ne le détourne » du but, et ce qui est encore plus étonnant, il » revient ensuite de lui-même dans la main de » celui qui l'a lancé ». Phoque, voulant alors s'informer plus particulièrement de toutes les qualités d'un dard si mystérieux, Céphale contenta sa curiosité: mais un reste de honte l'empêcha de lui apprendre de quelle main il lui

venoit. Ce dard, dit-il, en versant quelques larmes, que le souvenir de la mort de son épouse lui arracha; « ce même dard sera pour moi un » sujet éternel d'affliction et de désespoir: c'est » lui qui est la cause de la mort de Procris: plut » aux Dieux que je n'eusse jamais reçu ce fatal » présent! Procris étoit sœur de la célèbre Orithye, dont vous avez sans doute oui parler. Si » l'on comparoît la beauté, l'esprit et les agrémens de ces deux aimables personnes, Procris » auroit dû être enlevée préférablement à sa » sœur. Lorsque l'Amour et le père de cette » princesse m'en eurent rendu l'époux, on me » crut l'homme du monde le plus heureux: je » l'étois en effet, et je le serois encore si les » Dieux, jaloux de mon bonheur, ne l'avoient » point troublé. Il n'y avoit qu'un mois que » l'hymen nous unissoit, lorsque faisant tendre » des toiles sur le mont Hymète, l'Aurore m'apperçut et m'enleva. Qu'il me soit permis de » dire la vérité, sans offenser cette déesse. » Quoiqu'elle soit parfaitement belle, que les » couleurs les plus charmantes rehaussent l'éclat » de son teint, qu'elle règne dans ce brillant intervalle qui est entre la nuit et le jour, et » qu'elle boive le nectar des Dieux, il ne m'étoit » pas possible d'oublier Procris; je ne cessai jamais un moment de l'aimer: seule elle occu-

» poit mon esprit et mon cœur; je ne parlois » que d'elle, et regrettant des délices que j'avois » goûtées avec une épouse si charmante, j'en » entretenois continuellement l'Aurore. La Déesse » en conçut de la jalousie: faites cesser, me dit-» elle un jour, des plaintes qui m'offensent: allez » chercher votre Procris; je serai bien trompée » si vous ne vous repentez un jour de l'avoir » tant aimée. Après ce discours, pendant lequel » elle fit paroître beaucoup de dépit et de colère, » elle me renvoya. A mon retour, je fis quel-» ques réflexions sur ce que l'Aurore venoit de me » dire: je craignis que Procris n'eût été infidelle » pendant mon absence: sa beauté et son âge » auroient pu me le faire appréhenher, mais sa » vertu me rassuroit et dissipoit mes soupçons. » Cependant j'avois été absent, et la Déesse que » je venois d'abandonner, étoit une preuve du » pouvoir de l'Amour. Comme on craint tout » quand on aime, je formai la résolution de ten-» ter par des soins et par des présens la fidélité » de mon épouse, et l'Aurore en changeant les » traits de mon visage, favorisa mon entreprise. » Comme je m'apperçus que j'étois méconnoissa-» ble, dès que je fus arrivé à Athènes, j'entrai » dans mon palais, où cependant je ne vis rien » qui pût me donner le moindre soupçon.

» Procris paroissoit inquiète de mon absence,

» et son air sage et modeste sembloit ne respirer
» que la vertu. Ce ne fut qu'avec beaucoup de
» peine que j'obtins la permission d'entrer dans
» son appartement : il fallut pour cela employer
» mille artifices. Ciel, quelle fut ma surprise en
» la voyant ! Je fus sur le point de renoncer au
» fatal dessein que j'avois formé ; et au lieu de
» mettre sa vertu à une épreuve si délicate, je
» pensai me découvrir et me jeter à son cou.
» Quoique triste et languissante, elle étoit extrê-
» mément belle, et jamais l'affliction ne parut
» avec tant de charmes. Jugez, prince, quelle
» étoit sa beauté, puisque la douleur même en
» augmentoit l'éclat. Quelques discours que je
» lui tinsse, elle ne paroissoit occupée que du
» désir de revoir son époux : sa modestie et sa
» retenue lui faisoient rejeter avec mépris toutes
» mes caresses. Tous vos soins, me disoit-elle,
» tous vos empressemens sont inutiles ; mon cœur
» est à mon époux ; je lui réserve toute ma ten-
» dresse. En falloit-il davantage pour assurer le
» repos d'un mari, qui auroit eu quelque reste
» de raison ? Falloit-il encore d'autres épreuves ?
» Cependant je ne fus pas entièrement satisfait,
» et je m'obstinai à me rendre malheureux. Je
» lui offris de grands présens, et je m'apperçus
» enfin que sa fidélité en étoit ébranlée. Ah !
» m'écriai-je alors, en me découvrant, reconnois-

» sez votre époux dans l'amant pour qui vous » étiez devenue sensible : c'est lui-même qui est » le triste témoin de votre peu de vertu. Procris » ne me répondit rien ; sa confusion et sa honte » furent si grandes, qu'elle sortit sur le champ » du palais, dans le dessein de m'abandonner » pour jamais. Uniquement occupée du plaisir » de la chasse, elle conçut une haine irréconci- » liable pour tous les hommes. Son absence ral- » luma bientôt l'amour dont j'avois brûlé pour » elle : je la cherchai ; je lui demandai pardon » de mon imprudence, et je lui avouai que j'au- » rois été ébranlé moi-même par des promesses » aussi éblouissantes que celles que je lui avois » faites. L'aveu de ma foiblesse adoucit le cha- » grin que lui causoit le souvenir de la sienne : » elle revint avec moi, et nous vécûmes pendant » plusieurs années dans une parfaite union. Peu » contente de m'avoir rendu son cœur, elle me » fit présent d'un chien que Diane lui avoit » donné, et qui étoit si bon, qu'il n'y en avoit » point qui le surpassât à la course. Elle ajouta » à ce présent celui du javelot que vous me » voyez à la main. Vous serez sans doute curieux » d'apprendre l'aventure de ce chien ; elle a en » effet de quoi vous surprendre. Lorsque le fils » de Laïus (1) eut expliqué l'énigme du Sphinx,

(1) Comme on lit dans plusieurs éditions et dans quelques

» que personne avant lui n'avoit entendue, le
» monstre de dépit se précipita du haut d'un
» rocher. Thémis, piquée de voir ainsi dévelop-
» per l'obscurité de ses oracles, envoya dans les
» campagnes de Thèbes un animal furieux, qui,
» par les ravages qu'il causoit, se rendit égale-
» ment redoutable aux laboureurs et aux trou-
» peaux ; toute la noblesse des environs s'assembla
» pour le prendre ou pour le tuer. On fit une
» enceinte d'hommes, de filets et de tout ce
» qu'on put trouver de plus fort. Elle fut inu-
» tile ; le monstre franchissoit toutes les barriè-
» res. On découpla les chiens, mais il couroit

scoliastes, *Carmina Nayades non intellecta priorum, solvunt ingeniis*, *M. du Ryer* et M. l'abbé de *Bellegarde* après lui, ont traduit ainsi. *Depuis que les Nayades eurent commencé à expliquer les oracles avec tant de lumières et de certitude, on ne se soucia plus de Thémis ni de ses réponses.* Mais où ont-ils lu que les Nayades aient jamais expliqué les oracles ? Ovide rapporte ici en peu de mots l'histoire d'Œdipe et du Sphinx; et une simple lettre changée par un copiste ignorant a fait toute la méprise, en mettant *Nayades* au lieu *de Laïades*, le *fils de Laïus*, Œdipe. Le dernier traducteur pouvoit corriger du Ryer, puisque l'édition dauphine avoit rétabli de son temps la véritable leçon. Les deux vers suivans ne laissent aucun doute à cette remarque ; autrement il faudroit dire de Thémis elle-même : *præcipitata jacebat;* ce qui certainement doit s'entendre du Sphinx.

» avec tant de légèreté qu'il leur fut impossible » de l'atteindre. On l'eût pris pour un oiseau. » On me pria enfin de lâcher Lélape, (c'est le » nom du chien que Procris m'avoit donné ;) il » y avoit déjà long-temps qu'il faisoit tous ses » efforts pour rompre la lesse qui le retenoit. A » peine fut-il en liberté, qu'on le perdit de vue. » On ne voyoit que les traces de ses pieds dans » la poussière. Le dard qu'on lance avec vigueur, » la pierre qui sort de la fronde, et la flèche qui » vient d'être décochée par le plus habile Cré- » tois, ne vont pas avec plus de vîtesse. Il y » avoit au milieu de la campagne, où nous » étions, une colline où je montai pour avoir le » plaisir de cette course. Elle avoit en effet quel- » que chose de fort amusant : d'abord il me » sembloit que Lélape étoit prêt à se jeter sur » la bête ; mais elle évitoit le coup de dent, et » pour le mettre en défaut, elle se détournoit, » et le laissoit passer. Tantôt elle lui donnoit le » crochet ; quelquefois elle revenoit sur ses pas, » ou faisoit en courant une espèce de cercle, » afin qu'il ne pût pas s'élancer sur elle. Lélape » cependant faisoit tous ses efforts pour l'attein- » dre, et la suivoit de si près, qu'il ouvroit à » tous momens la gueule pour la saisir ; mais » il ne mordoit que le vent. J'eus recours alors » à mon javelot, et comme je me mettois en

» état de le lancer, je détournai les yeux un
» instant; mais quelle fut ma surprise, lorsque
» voulant ensuite viser sur la bête, je n'apper-
» çus au milieu de la plaine que deux figures
» de marbre, dont l'une étoit dans la posture
» d'un animal qui fuit, l'autre dans celle d'un
» chien qui aboie après lui. Quelque Dieu, sans
» doute, s'il est vrai que quelqu'un d'eux ait
» été témoin de cette chasse, ne voulant pas
» permettre qu'aucun de ces deux animaux fût
» vaincu, les avoit métamorphosés en pierres. ».

FABLE XXIX.

ARGUMENT.

Procris ayant à son tour, sur quelque rapport, conçu de la jalousie contre Céphale, qu'elle croyoit amoureux, alla dans les bois où il chassoit pour le surprendre; le bruit qu'elle fit dans les broussailles ayant fait croire à ce prince que c'étoit quelque bête, il lui lança son javelot, dont elle lui avoit fait présent, et la tua.

APRÈS que Céphale eut cessé de parler, Phoque lui demanda quelle raison il avoit eu de se plaindre, lorsqu'il lui avoit parlé du dard qu'il avoit à la main. « Hélas! lui répliqua-t-il, ce qui » nous fait d'abord le plus de plaisir, devient sou- » vent la source de nos malheurs. Pour donner » quelque ordre à ce que j'ai à vous raconter, » je vous parlerai d'abord de mon bonheur passé. » Le souvenir m'est toujours également précieux » et agréable. Heureux pendant les premières an- » nées de mon mariage, je voyois avec plaisir » Procris partager mon bonheur. Unis l'un et » l'autre par l'amour le plus tendre, nous avions » les mêmes inclinations, les mêmes penchans.

» Elle ne m'auroit pas préféré Jupiter lui-même;
» je ne l'aurois pas abandonnée pour Vénus;
» pour tout dire en un mot, notre ardeur étoit
» égale. Comme j'étois alors fort jeune, et que
» j'aimois passionnément la chasse, si-tôt que le
» jour paroissoit j'allois dans les forêts voisines,
» sans suite, sans chevaux, sans chiens, et sans
» faire porter les toiles. Ce javelot que vous
» voyez, me tenoit lieu de tout; il ne me falloit
» point d'autres armes. Lorsqu'à force d'avoir tué
» du gibier, je me trouvois fatigué, j'allois me
» reposer et me rafraîchir à l'ombre des arbres.
» Ce doux Zéphyre, qui pendant la chaleur pé-
» nètre dans les bocages les plus sombres, faisant
» alors tous mes délices, je l'appellois des mê-
» mes noms que j'aurois pu donner à quelque
» Nymphe. Je le priois de venir soulager mon
» ardeur, je lui prodiguois les noms les plus
» tendres, peut-être même que j'ajoutois mille
» autres folies, qui n'auroient pu convenir qu'à
» une maîtresse. C'est vous, lui disois-je, qui
» soutenez mes forces abattues; c'est vous qui
» me faites chérir les forêts et la solitude; la
» douceur de votre haleine me charme, me ra-
» nime, et fait toute ma joie. Telle étoit ma
» folie, ou plutôt mon malheureux destin. Quel-
» qu'un entendit par hasard ces paroles qui, en
» effet, pouvoient avoir un sens fort équivoque,

» et le nom d'Aura tant de fois répété fut pris
» pour celui d'une Nymphe, dont on me crut
» amoureux. Procris fut bientôt instruite de cette
» prétendue galanterie. Comme l'amour est cré-
» dule, elle ne douta point que je ne fusse in-
» fidèle. Cette nouvelle lui causa une douleur si
» cruelle, qu'elle s'évanouit, et demeura long-
» temps sans connoissance. Dès qu'elle eut repris
» ses sens, elle s'abandonna à toute sa douleur,
» elle dit cent fois qu'elle étoit la plus malheu-
» reuse de toutes les femmes. Elle se plaignit,
» elle pleura, et fut aussi affligée que si elle eût
« eu véritablement une rivale. Quelquefois ce-
» pendant elle doutoit de la sincérité du rapport
» qu'on venoit de lui faire, et refusoit d'ajouter
» foi aux preuves qu'on lui avoit données de
» mon infidélité. Comme elle souhaitoit que la
» nouvelle qu'on lui en avoit donnée fût fausse,
» elle eut l'équité, avant que de me condamner,
» de vouloir s'assurer elle-même de ma perfidie.
» Le lendemain, au lever de l'Aurore, je sortis
» à mon ordinaire pour aller à la chasse ; et lors-
» que je me trouvai fatigué, je me couchai sur
» l'herbe, et je ne manquai pas d'abord d'appel-
» ler à mon secours cette douce fraîcheur qui
» faisoit toutes mes délices. Venez, lui disois-je,
» me soulager après tant de fatigues ; c'est de
» vous que j'attends ma consolation. Comme je

» continuois ce discours, je crus entendre quel-
» qu'un qui soupiroit; et m'étant tourné pour
» voir ce que c'étoit, je vis remuer les brous-
» sailles qui étoient autour de moi, et ne dou-
» tant point que ce ne fût quelque bête, je
» lançai mon javelot. Hélas! c'étoit Procris elle-
» même, à qui je venois de percer le sein. Je
» reconnus sa voix au cri qu'elle fit: j'y accou-
» rus tout interdit, et je la trouvai baignée dans
» son sang; je m'efforçai d'abord de retirer de la
» plaie ce funeste dard, dont elle-même m'avoit
» fait présent. Je l'embrassai tendrement: je dé-
» chirai ses habits, et je mis un appareil à sa
» blessure, pour arrêter le sang qui en sortoit;
» la priant, les larmes aux yeux, de ne point
» abandonner un époux, que ce funeste accident
» rendoit le plus malheureux de tous les hom-
» mes. Procris prête à expirer me parla ainsi:
» Je vous conjure, Céphale, par notre hymen,
» par tous les Dieux du Ciel, par ceux des En-
» fers où je vais descendre, par la tendresse que
» j'ai toujours conservée pour vous, par cet
» amour fatal qui cause ma mort, n'épousez
» point la nymphe Aura, qui vous attiroit dans
» ces bois. A ce discours, je reconnus son er-
» reur: je la désabusai; mais hélas! à quoi me
» servit de l'avoir détrompée! elle se laissa tom-
» ber entre mes bras, et elle perdit la vie avec
» son

» son sang. Tant qu'elle eut la force de lever » ses yeux mourans, elle les tint toujours atta- » chés sur moi, jusqu'à ce qu'enfin je reçus avec » ma bouche son dernier soupir. Ainsi mourut » l'infortunée Procris, contente du moins de » savoir que je lui avois été fidèle ». Céphale, la larme à l'œil, finissoit le triste récit de cette aventure, et toute l'assemblée marquoit par ses larmes la part qu'elle y prenoit, lorsqu'Eaque, accompagné de ses deux fils, arriva avec les troupes qui devoient aller au secours des Athéniens.

EXPLICATION DES FABLES

DU SEPTIEME LIVRE.

Explication de la première Fable. (Page 139).

POUR bien entendre la fable qui fait le sujet de cette explication, il est nécessaire de prendre la chose dès son origine, et de développer toutes les fictions que les poëtes ont mêlées dans l'histoire de la conquête des Argonautes, qui est un des plus grands événemens des temps fabuleux. Athamas (1), fils d'Eole, petit-fils d'Hellen, et arrière-petit-fils de Deucalion, ayant épousé Ino, fille de Cadmus, fut obligé de la répudier pour quelques accès de folie dont elle étoit attaquée. Il se maria ensuite avec Néphélé, dont il eut un fils nommé Phryxus, et une fille qui fut appelée Hellé. Ayant repris quelque temps après sa première femme, elle lui donna deux fils, Léarque et Mélicerte : Ino haïssant les enfans de Néphélé, qui, étant les aînés, devoient succéder à leur père, chercha tous les moyens de les faire périr (2). Phryxus averti des mauvais desseins de sa marâtre par son gouverneur, fit équipper secrètement un vaisseau, enleva les trésors de

(1) Voyez *Pausanias*, *Apollodore*, *Diodore de Sicile*, *Hérodote*, *etc.*

(2) Voyez ce qui a été dit dans l'*explication de la* XIII et de la XIV[e] *fable du IV*[e] *Livre.*

son père, et s'embarqua avec sa sœur Hellé, pour aller chercher une retraite à la cour d'Eta, son parent. La jeune Hellé mourut dans ce voyage, et Phryxus arriva heureusement dans la Colchide. Après avoir remercié les Dieux et consacré ou à Neptune, ou à Jupiter conservateur, la proue de son vaisseau, il épousa Chalciope, dont il eut quatre enfans, Argos, Phrontis, Mélas et Cylindus. Eta, pour avoir les trésors de Phryxus, le fit assassiner quelques années après.

Les enfans de ce malheureux prince voulurent se retirer à Thèbes, chez leur grand-père Athamas; mais ayant fait naufrage, ils furent contraints d'aborder dans une isle, où ils demeurèrent jusqu'à l'arrivée de Jason, qui les rendit à leur mère. Cette princesse, charmée de revoir ses enfans qu'elle croyoit morts, fit tout ce qu'elle put pour favoriser la passion que le héros grec conçut pour Médée.

Pendant que ces choses se passoient dans la Colchide, les Grecs se disposoient à y aller pour redemander les trésors d'Athamas, et pour venger la mort de Phryxus. Pélias, oncle de Jason, ayant chassé du trône d'Iolcos son frère Eson, et voulant éloigner Jason, qui auroit pu rétablir son père, profita d'une occasion si favorable, et engagea son neveu à un voyage qui pouvoit lui acquérir beaucoup de gloire. L'inquiétude de Pélias étoit augmentée par un oracle qui avoit prédit qu'il seroit tué par un prince de la race des Eolides, et l'avoit averti en même temps de se donner de garde d'une personne qui n'auroit qu'un soulier. Sur ces entrefaites, Jason revenant de l'école de Chiron, chez qui il avoit été élevé, perdit un de ses souliers en passant une rivière : son oncle, qui s'en apperçut à son arrivée, chercha les moyens de le faire mou-

rir ; mais n'osant le faire ouvertement, il l'obligea de s'embarquer avec les Argonautes, ne doutant pas qu'il ne pérît dans un voyage, qui en ce temps-là étoit rempli de dangers. Comme on avoit publié cette expédition dans toute la Grèce, plusieurs jeunes princes s'étoient assemblés à la cour d'Iolcos, où après avoir déféré le commandement à Jason, ils s'embarquèrent sur un vaisseau, qui, à cause de sa figure, fut nommé *Argo*, et ceux qui le montèrent Argonautes (1).

Je sais que tout le monde ne convient pas de l'explication que je viens de donner au navire *Argo*. Diodore de Sicile (2) dit qu'il fut ainsi appelé, à cause de la vîtesse avec laquelle il voguoit. Il y a des auteurs qui lui donnent ce nom, parce qu'il avoit été construit par un ingénieur nommé *Argo*, ou bien parce qu'il portoit les Grecs nommés Argiens ; mais Bochart, dont j'ai préféré le sentiment à celui des autres auteurs, prétend (3), avec plus de raison, que le nom lui fut donné du mot *Arco*, qui dans la langue des Phéniciens vouloit dire *long*. Ce savant homme ajoute que les vaisseaux dont les Grecs s'étoient servis jusqu'alors, étoient ronds, et que Jason fut le premier qui en monta un qui étoit fait en forme de galère. On publia plusieurs fables sur ce vaisseau. On dit que Minerve en avoit donné le dessein ; qu'on l'avoit construit avec des chênes de la forêt de Dodone, et que son gouvernail avoit le don de la parole : sur quoi on peut lire ce que j'en ai dit dans le *troisième tome de mon explication des fables*.

(1) Les auteurs ne conviennent, ni sur le nom, ni sur le nombre des Argonautes. Voyez *Apollodore*, *Diodore de Sicile*, et *Apollonius de Rhodes*.

(2) Lib. IV.

(3) *Chan.* Lib. II. Chap. XI.

Comme la navigation étoit en ce temps-là fort dangereuse, les Argonautes eurent plusieurs aventures que j'ai expliquées fort au long dans l'endroit que je viens de citer, et que je ne ferai que rapporter ici en abrégé. Lorsque nos héros arrivèrent dans l'isle de Lemnos, ils trouvèrent que les femmes avoient tué leurs maris, pour se venger de ce qu'ils les avoient abandonnées pour des esclaves : ils les épousèrent, et Jason, comme le chef, eut pour son partage Hypsipile, fille de Thoas. Après avoir demeuré quelque temps à Lemnos, ils s'embarquèrent, et furent obligés, à cause d'une tempête, de relâcher en Bithynie, où ils délivrèrent le vieux Phinée, qui en étoit roi, de la persécution des harpies qui venoient enlever les viandes jusques sur sa table.

Les harpies, si nous en croyons les poëtes, étoient des monstres, qui, avec une figure hideuse, un bec et des ongles crochus et de grandes aîles, conservoient un visage de fille, et prédisoient l'avenir, ainsi que Virgile nous l'apprend (1).

Quæ Phœbo pater omnipotens, mihi pœbus Apollo
Prædixit, vobis Furiarum ego maxima pando.

Les Argonautes, et sur-tout Calaïus et Zéthus, enfans de Borée, chassèrent ces monstres, et les ayant poursuivis jusqu'aux isles Strophades, qui sont dans la mer d'Ionie, Iris leur apparut et leur ordonna de ne point les inquiéter davantage, leur promettant que Phinée n'en seroit plus persécuté.

(1) *Æneïd.* Lib. III. v. 251. Voyez aussi *Diodore,* Liv. IV. *Apollodore,* Lib. I. *Valer. Flac. Argon.* Lib. IV, etc.

On a donné à cette fable deux explications bien différentes ; dans la première, on prétend que les harpies étoient les filles mêmes du roi de Bithynie, qui par leurs débauches avoient ruiné ce prince déjà vieux et aveugle, ce qui fit dire qu'elles lui arrachoient même les morceaux de la bouche. M. le Clerc, auteur de la seconde explication, prétend (1) que les harpies étoient un amas prodigieux de sauterelles qui ravagèrent toute la Paphlagonie, et causèrent la famine dans les états de Phinée. Le mot *Arbah*, dont on a fait celui de harpie, voulant dire sauterelle. Le vent du nord les chassa et les fit périr dans la mer d'Ionie, et c'est ce qui fit dire que les fils de Borée les avoient poursuivis jusques-là. L'auteur que je viens de citer, prouve, dans un curieux détail, que tout ce que les poëtes ont dit de leurs harpies, convient fort bien aux sauterelles qui portent la famine et la contagion dans les lieux où elles s'assemblent quelquefois en si grande quantité, que l'air en est obscurci. Sur quoi on peut consulter le premier tome de sa *Bibliothèque universelle*. Remarquons en passant, que Diodore de Sicile, qui ramassoit avec soin les fables, même les plus absurdes, parlant du séjour des Argonautes à la cour de Phinée, ne dit mot des harpies ; cet auteur raconte seulement (2) que ce prince ayant fait mettre en prison ses deux fils, Hercule, qu'il croit avoir été de ce voyage, les en avoit délivrés.

Les Argonautes, après quelques autres aventures, arrivèrent enfin dans la Colchide. Eta (3) qui en étoit roi,

(1) Voyez le premier tome *de la Biblioth. universelle* de cet auteur.

(2) Lib. IV.

(3) *Diodore*. Liv. IV.

averti par un oracle, qu'un étranger lui ôteroit la vie et la couronne, avoit la barbare coutume d'immoler à ses Dieux tous ceux qui abordoient dans ses états. Médée, sa fille, qui s'étoit retirée dans un temple dédié au soleil, ayant vu débarquer les capitaines grecs, fut si touchée de la bonne mine de leur chef, qu'elle leur promit de les délivrer de tous les dangers auxquels ils alloient être exposés, pourvu que Jason voulût l'épouser. Ce prince s'y étant engagé par les sermens les plus solemnels, elle le conduisit à la cour pendant la nuit, et lui ayant donné une fausse clef, il enleva les trésors du roi, et se rembarqua avec ses autres compagnons.

Cette histoire étoit apparemment écrite dans l'ancienne langue des Phéniciens. Les Grecs, qui ne l'entendoient pas, inventèrent la fable de la Toison d'or, des taureaux jetant feu et flamme, et du dragon qui la gardoit. Car, comme l'a bien remarqué le savant Bochart (1), et après lui M. le Clerc, le même mot syrien *Gaza*, signifie également un trésor et une toison, *Sor*, qui veut dire une muraille, veut dire aussi un taureau, et on exprimoit dans cette ancienne langue, de l'airain, du fer, et un dragon, par le même mot *Nachas*. Ainsi, au lieu de dire simplement que Jason, d'intelligence avec Médée, avoit enlevé les trésors qu'Eta faisoit garder fort soigneusement, et que Phryxus avoit apportés dans la Colchide, sur un vaisseau qui avoit sur la proue la figure d'un bélier, on publia, à l'aide de ces mots équivoques, que les Dieux, pour délivrer Phryxus de la persécution de sa marâtre, lui avoient envoyé un mouton à la Toison d'or, qui l'avoi

(1) *Phaleg.* Lib. IV. Cap. XXXI.

porté sur son dos dans la Colchide, que la peau de ce mouton avoit fait dans la suite l'objet de l'ambition de toute la noblesse grecque, qu'il avoit fallu pour l'enlever, combattre des dragons, se servir d'enchantement, etc. Les historiens eux-mêmes, qui ont entrepris d'expliquer ces fables, en ont débité de nouvelles, en introduisant un garde nommé *Draco*, et une garnison prise dans la Chersonnèse taurique, qu'ils ont dit avoir donné lieu au dragon et aux taureaux qui jetoient la flamme par les narines; ils ont ajouté que la Toison d'or étoit la peau du mouton que Phryxus avoit immolé à Neptune, et qu'il avoit fait dorer, comme si cette peau pouvoit avoir excité la cupidité des Grecs, et les avoir portés à entreprendre un si long voyage. Pour ce qui regarde les dents du serpent, qui formèrent des soldats armés, voyez ce que j'en ai dit dans la fable de Cadmus; je suis persuadé qu'on doit l'entendre de quelques troupes étrangères que Cadmus et Jason, à son exemple, trouvèrent le moyen de divertir et d'attirer ensuite dans leur parti.

Pour ne point ennuyer les lecteurs, j'ai été obligé d'abréger toutes ces fables. Car je n'ignore pas que les anciens varient beaucoup sur le nom des héros de cette expédition; que l'auteur du poëme des Argonautes leur fait faire un voyage par le Nord et les fait revenir par le détroit de Gibraltar; qu'Homère ne parle qu'en passant du voyage des Argonautes, et qu'on prétend que le silence de cet auteur sur les aventures de ces héros, est une preuve qu'elles n'étoient guère connues de son temps; je sais que plusieurs auteurs ont mis Hercule au nombre des Argonautes, quoiqu'il y ait des raisons très-fortes pour prouver qu'il n'a jamais fait ce voyage; qu'il est très-difficile d'en

fixer l'époque, et que les Marbres de Paros n'en ont point parlé. Mais j'ai cru que je pouvois suivre la narration d'Apollodore et de Diodore de Sicile, qui avouent que les poëtes ont entièrement défiguré l'histoire de cette conquête, ne laissant pas d'en parler comme d'un événement véritable. En attendant que j'aie occasion de traiter ce sujet plus à fond, je dirai qu'on peut en placer l'époque vers l'an 65, avant la dernière prise de Troye, et du temps de la première par Hercule, qui abandonna les Argonautes, pour aller délivrer Hésione, fille de Laomédon, ainsi que nous le prouverons dans l'histoire de ce héros. Eusèbe place cette expédition à l'an dix-huitième du règne d'Egée, et dans quelques manuscrits à l'an 22, 1315 ans avant Jesus-Christ. Scaliger et le P. Petau ne s'éloignent guère de ces deux dates.

Explication des Fables II, III et IV. (Page 149)

Jason, après avoir enlevé les trésors d'Eta, s'embarqua avec Médée, pour retourner dans la Grèce. Poursuivi par l'armée du roi que conduisoit Absyrte, frère de cette princesse, il fut sur le point de l'abandonner, de peur de tomber entre leurs mains; mais elle s'avisa d'un stratagême qui lui réussit. Elle envoya quelques présens à ce jeune prince, et lui fit dire qu'elle n'avoit point pris volontairement le parti des Grecs, qu'on l'emmenoit contre son gré, et que s'il vouloit se rendre la nuit suivante dans un lieu qu'elle lui marqua, elle lui auroit obligation de sa liberté. Ce prince trop crédule se trouva au rendez-vous sans avoir pris aucune précaution, et y fut massacré. Ses membres répandus dans le chemin arrêtèrent quelque temps l'armée, ce qui

donna le temps aux Grecs de s'embarquer. Cette circonstance se trouve dans les vers d'un ancien auteur que cite Cicéron, dans son *troisième livre de la nature des Dieux*. On ajoute que Jason et Médée, étant arrivés auprès de l'isle d'Æea, allèrent à la cour de Circé, qui en étoit souveraine, pour être expiés du meurtre d'Absyrte, et que cette princesse, sœur du roi de Colchide et tante de Médée, les expia sans les connoître : mais qu'ayant ensuite appris leur nom, elle les chassa de sa cour.

L'auteur du poëme des Argonautes fait un détail trop instructif de cette célèbre expiation pour ne pas le rapporter ici (1). Jason et Médée, dit cet auteur, en arrivant à la cour de Circé, s'avancèrent l'un et l'autre les yeux baissés, et sans proférer aucune parole, selon la coutume des supplians, jusqu'au foyer où Jason ficha en terre l'épée dont il avoit tué son beau-frère. Leur silence et leur situation firent aisément connoître à Circé qu'ils étoient fugitifs et coupables d'un homicide, et elle se prépara à les expier. Elle fit d'abord apporter un petit cochon qui têtoit encore, et l'ayant égorgé, elle frotta de son sang les mains de Jason et de Médée. Elle fit ensuite quelques libations en l'honneur de Jupiter expiateur. Après quoi ayant fait jeter hors du palais les restes du sacrifice, elle brûla sur l'autel des gâteaux paîtris de farine, de sel et d'eau, et accompagna ces actions de prières propres à fléchir la colère des Euménides. Dès que la cérémonie fut achevée, Circé fit asseoir ses hôtes sur des siéges magnifiques pour les traiter splendidement.

Les Argonautes, au sortir de la cour de Circé, s'arrê-

(1) *Argon.* Lib. IV.

tèrent dans la Thrace, pour satisfaire au vœu que Castor et Pollux avoient fait en allant dans la Colchide, durant une tempête qui avoit mis leur vaisseau en danger de périr. Cependant Pélias, qui crut qu'ils avoient fait naufrage, fit boire du sang de taureau à Eson, et à Promachus, frère de Jason, qui en moururent sur-le-champ. Ovide semble avoir suivi une autre tradition, puisqu'il raconte de quelle manière Médée, à son arrivée à Iolcos, avoit rajeuni ce prince qui étoit alors dans une vieillesse qui ne lui permettoit point de participer aux réjouissances qu'on faisoit pour l'heureux succès du voyage de son fils.

L'histoire de cette opération a partagé ceux qui ont voulu l'expliquer. Il y a des auteurs qui ont cru qu'il s'agissoit du mystère de la transfusion du sang; remède qui a été tenté quelquefois, mais qui a toujours très-mal réussi. Pour moi je suis persuadé que Médée, qui n'a passé pour magicienne, que parce qu'elle avoit appris de sa mère à connoître la vertu de quelques plantes, fit prendre au vieil Eson un breuvage qui lui redonna des forces. Sur quoi on peut consulter Pline, Servius et Elien. Les filles de Pélias ayant voulu obtenir pour leur père la même faveur, Médée, pour venger son époux des maux que ce prince avoit faits à sa maison, mêla dans son breuvage des herbes vénimeuses, qui le firent mourir.

Explication des Fables V, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIII, XIV, XV, XVI, XVII, XVIII et XIX. (Page 161.)

Jason, après s'être ainsi vengé de son oncle, se reconcilia avec ses cousins, laissa la couronne à Acaste et maria ses cousines, se contentant de vivre comme un particulier

avec Médée, qu'il aimoit toujours avec beaucoup de tendresse; mais s'en étant dégoûté dans la suite, il épousa Glaucé (1), fille de Créon, roi de Corinthe, ce qui mit Médée dans un tel désespoir, qu'elle alla à Corinthe pendant les préparatifs de ce mariage, laissa ses deux enfans en dépôt dans un temple de Junon, et mit le feu au palais de Créon, qui fut brûlé avec sa fille. Allant ensuite au temple où elle avoit mis ses enfans, elle les massacra. Euripide, dans sa tragédie de Médée, fait dire à un chœur de femmes corinthiennes, que c'étoient les Corinthiens eux-mêmes qui avoient commis ce meurtre, et que la peste qui avoit ravagé leur ville, étoit la punition que les Dieux avoit tirée d'une action si cruelle. Cet endroit de la tragédie a paru outré, et même contre toute sorte de vraisemblance : mais y a-t-il apparence qu'un poete si sage et si éclairé eût osé avancer un fait si déshonorant pour une ville célèbre, s'il n'eût été fondé sur quelque tradition? Ce qui est vrai, c'est qu'Aristote, Plutarque et quelques autres anciens, cités par le scoliaste, rapportent que les Corinthiens avoient offert cent talens à Euripide pour l'engager à ôter ce trait de sa pièce. Pausanias ajoute dans ses Corinthiaques, qu'on voyoit encore de son temps le tombeau des enfans de Médée, que les Corinthiens avoient lapidés, et qu'on y offroit tous les ans des sacrifices pour expier leurs mânes, ainsi que l'oracle l'avoit ordonné.

Apollodore (2) conte cette histoire d'une manière un peu différente. Médée, selon lui, envoya à sa rivale une couronne enduite d'une gomme très-aisée à s'enflammer,

(1) Ovide la nomme *Creüse.*

(2) Lib. I.

et dès que Glaucé l'eut mise sur sa tête, le feu y prit et la fit périr misérablement. Ce que nous dirons dans la suite de la tunique d'Hercule, prouvera que la chose a pu arriver ainsi. Médée, après une action si hardie et si cruelle, se retira à Thèbes pour se mettre sous la protection d'Hercule, qui s'étoit engagé avec les autres Argonautes à la venger, si Jason devenoit infidèle; mais ce héros ne lui ayant offert aucun secours, elle alla à Athènes, où elle épousa Egée. Thésée étant venu en ce temps-là de Thrœzène à la cour de son père, Médée voulut l'empoisonner dans le temps qu'il alloit boire dans la coupe qu'elle lui présentoit. Egée reconnut son fils à la garde de l'épée qu'il avoit laissée à la fille de Pithée, mère de ce jeune prince, et Médée alloit être punie de cette nouvelle cruauté, si elle ne se fût promptement embarquée. Depuis ce temps-là on ne sait pas trop ce qu'elle devint; cependant Pausanias, dans ses Corinthiaques, assure qu'elle alla dans l'Asie, et donna son nom aux Mèdes. Ceux qui écrivirent cette retraite, persuadés que cette princesse étoit magicienne, publièrent qu'elle s'étoit sauvée sur un char tiré par deux dragons volans. Ils auroient peut-être parlé plus juste s'ils avoient dit que son vaisseau se nommoit le *Dragon*. Car, encore un coup, si nous en croyons Diodore de Sicile (1), Médée n'a passé pour magicienne, que parce qu'elle avoit appris de sa mère Hécate, à connoître la vertu des simples.

Ovide, dans les deux voyages qu'il fait faire à Médée, sur son char volant, touche en passant plusieurs fables dont la plupart sont inconnues. Il seroit fort inutile de s'étendre

(1) Lib. IV.

sur des sujets peu intéressans, et sur lesquels l'histoire garde un profond silence. Il suffira d'établir quelques principes généraux, qui sont comme la clef de ces anciennes fictions. Lorsque quelqu'un échappoit d'un danger évident, on publioit qu'il avoit été changé en oiseau. Si pour éviter quelque poursuite on se cachoit dans un antre, on étoit métamorphosé en serpent. Lorsque la douleur faisoit verser des larmes, on devenoit une fontaine. Si quelque jeune personne se perdoit dans les bois, on en faisoit une Nymphe, une Dryade. La ressemblance des noms donnoit aussi lieu à la fiction; ainsi Alopis fut changé en renard, Cygnus en cygne, Coronis en corneille, Cérambe en cette espèce d'escarbot qui a des cornes à la tête. Avec ces regles on entendra la plupart des fables qu'on vient de raconter. Mais comme il s'en trouve parmi celles-là quelques-unes qui présentent des événemens historiques, je vais tâcher de les expliquer en peu de mots. Celles des femmes de l'isle de Cos, qui furent changées en vaches, est fondée sur ce que les compagnons d'Hercule en immolèrent quelques-unes aux Dieux du pays. On disoit que les habitans de l'isle de Rhodes avoient été changés en rochers, parce qu'ils périrent dans une inondation qui submergea une partie de cette isle, et en particulier la ville de Jalysie. La fille d'Alcidamas étoit extrêmement féconde; c'est ce qui a donné lieu à la métamorphoser en colombe. On marquoit la rage et le désespoir de Méra, en la changeant en chienne. En métamorphosant Menephron en bête brute, on nous apprenoit l'horreur qu'on avoit conçue pour son inceste; Arné en chouette, parce qu'ayant vendu sa patrie, on voulut, sous le symbole de cet oiseau, qui selon l'opinion populaire aime l'argent, marquer son avarice et

sa cupidité ; Phillyre, mère du centaure Chiron, en tilleul, à cause que cette nymphe portoit le nom de cet arbre, nommé par les Grecs φίλυρα (1).

Explication des Fables XX, XXI, XXII, XXIII et XXIV. (Page 164).

Il n'y a rien de plus connu dans la Mythologie, que le chien Cerbère, que les poëtes avoient mis à la porte de l'enfer pour en garder l'entrée. J'ai prouvé dans le second tome de mon explication des fables, que l'idée de ce chien étoit tirée de l'histoire des Egyptiens, qui faisoient garder le champ de leurs momies par des dogues. Et à prendre la chose dans son origine, il est sûr que les Grecs avoient puisé tout leur systême de l'Enfer et des Champs-Elysées dans la théologie de cet ancien peuple. Cependant, ce que conte ici Ovide de la ciguë et des autres herbes venimeuses que l'écume de Cerbère avoit fait sortir de terre dans les lieux qui en avoient été infectés, est une aventure qui tire son origine de l'histoire grecque. Dans la caverne de Tenare (2), habitoit autrefois un serpent qui ravageoit les environs de ce promontoire ; et parce qu'on regardoit cet antre comme une des avenues du royaume de Pluton, on prit de-là occasion de dire que ce dragon en étoit le portier ; voilà l'origine de Cerbère, qu'on appelle le chien de l'Enfer, parce qu'en effet il mordoit et devoroit ceux qui s'approchoient de ce lieu, ainsi que le remarque Hécatée de Milet (3). Pausanias observe

(1) Voyez *Hygin* sur cette fable.

(2) *Pausanias in Lacon.*

(3) L. *cit.*

qu'Homère est le premier qui ait dit que Cerbère étoit un chien, quoiqu'en effet ce ne fût qu'un serpent dont le nom grec qu'on lui a donné signifie *celui qui dévore la chair.* Les poëtes qui ont suivi Homère, ont à la vérité nommé Cerbère, un chien, mais ils l'ont peint en effet comme un serpent.

Cui vates, horrere videns jàm colla lubris (1).
——— (2) *Quamvis furiale centum*
Muniant angues caput ejus, ———
——— (3) *Sordidum tabo caput*
Lambunt colubræ : Viperis Jubæ,
Longusque tortâ sibilat caudâ draco.

Les monumens anciens nous représentent ce monstre de la même manière que les poëtes l'avoient peint dans leurs ouvrages ; ainsi qu'on peut le voir dans l'*Antiquité expliquée* par les figures et dans le supplément. Hercule délivra la Laconie de ce monstre qui la ravageoit, et c'est ce qui a donné lieu à la fable que rapporte Ovide. Cet événement est représenté sur plusieurs monumens, principalement dans le beau marbre de Narbonne, publié par *du Choul*, et rapporté avec quelques autres par le *R. P. Dom Bernard de Montfaucon.* Si on a ajouté à cette histoire que Cerbère, enchaîné par ce héros, avoit empoisonné de son écume les herbes qui croissoient dans la Thessalie, et que c'étoient depuis ce temps-là que la ciguë et les autres plantes venimeuses y avoient crû en abondance, c'est qu'en

(1) *Virgile Ænéid.* Lib. IV. v. 419.
(2) *Horace.* Lib. III. Od. XI.
(3) *Seneque in Hercule Fur.* vs. 785.

effet on en trouvoit en grande quantité dans ce pays-là. Plusieurs femmes les employoient dans leurs maléfices, et voilà l'origine de la fable de ces magiciennes de Thessalie, qu'on croyoit assez puissantes pour attirer par leurs enchantemens la lune sur la terre. Circonstance qui n'est fondée que sur ce que ces femmes prenoient ordinairement la nuit et la lune pour témoins de leurs opérations magiques.

Il ne faut pas finir cet article sans remarquer qu'on trouve souvent Cerbère joint avec Sérapis : ce qui prouve encore que l'idée de ce gardien des Enfers étoit venue d'Egypte. Sérapis étoit confondu avec Pluton ; ainsi il n'est pas étonnant que Cerbère l'accompagne dans les monumens qui le représentent. Si on vouloit encore d'autres preuves de mon sentiment, je me servirois d'une figure très-singulière de Cerbère, que le Sr. Paul Lucas apporta d'Egypte il y a quelques années, et qui a passé dans le cabinet de M. de Boze. Cette antique est des plus extraordinaire. Cerbère y est représenté avec trois têtes, une d'homme, une de chien et une de singe. Pour rendre cette figure encore plus singulière, deux serpens entortillent ses trois têtes et font plusieurs fois le tour de ses jambes avec leurs queues. Le père Dom Bernard prétend que les Egyptiens ont enchéri en cela sur les Grecs et sur les Romains ; ne vaudroit-il pas mieux dire, que les Romains et les Grecs, qui avoient puisé chez les Egyptiens leur théologie, et tout ce qui regardoit le culte des Dieux, y avoient fait les changemens que le caprice leur avoit dictés ? Certainement personne ne croit aujourd'hui que l'idolâtrie des Egyptiens soit venue de la Grèce.

Explication de la vingt-cinquième Fable. (Page 169)

Minos, second du nom (1), étant monté sur le trône, après la mort de son père Lycaste, fit plusieurs conquêtes dans les isles voisines de celle de Crète, où il régnoit, et se rendit enfin le maître de la mer. Thucydide, Apollodore et Diodore de Sicile parlent fort au long des progrès que fit sa flotte, la plus nombreuse qu'on eût vue avant lui; et ce prince auroit joui de la réputation d'un des plus grands hommes de son siècle, sans la malheureuse aventure que je vais raconter. Cet évènement troubla toute la tranquillité de sa vie, et donna lieu aux Grecs et aux Athéniens sur-tout, qu'il avoit outragés, de le déchirer par leurs calomnies: tant il est dangereux, comme le remarque Plutarque (2), d'offenser une ville savante, et qui aime à se venger.

La fête des Panathénées attirant beaucoup de monde à Athènes (3), Minos y envoya son fils Androgée, qui combattit dans les jeux, qui faisoient partie de cette solemnité, avec tant d'adresse et de bonheur, qu'il y remporta tous les prix. Les manières polies et nobles de ce jeune prince, jointes à la gloire qu'il venoit d'acquérir, lui attirèrent l'amitié du peuple et l'estime des fils de Pallas,

(1) J'ai prouvé dans mon *explication des fables* et dans le *troisième tome des mémoires de l'académie des belles-lettres*, qu'il y avoit eu deux Minos, et que les aventures que raconte Ovide, et qui font le sujet de cette explication, devoient être sur le compte de Minos second.

(2) Dans la vie de Thésée.

(3) *Diodore de Sicile, Apollodore, Plutarque, Servius, etc.*

frères d'Egée. Le commerce des Pallantides avec un étranger devint suspect au roi, qui n'ignoroit pas que ces neveux tramoient des conjurations contre lui. Egée n'avoit pas encore fait reconnoître son fils Thésée, qui étoit élevé à la Thrésène, chez son grand-père Pitthée; il se défioit extrêmement, et du peuple et de son frère; ainsi ayant appris qu'Androgée alloit faire un voyage à Thèbes, il le fit assassiner près du bourg d'Oenoé, sur les confins de l'Attique. Il est vrai qu'Apollodore dit que ce jeune prince fut tué par le taureau de Marathon, qui faisoit beaucoup de ravage dans la Grèce; mais il y a apparence que les Athéniens ne firent courir ce bruit, que pour disculper leur roi d'une action si injuste. Diodore de Sicile et Plutarque avouent que ce fut Egée lui-même qui le fit assassiner. Minos n'eut pas plutôt appris cette triste nouvelle, qu'il résolut de venger la mort de son fils. Il fit équipper une flotte, et alla lui-même dans différentes cours pour se faire des alliés et solliciter du secours. Voilà le sujet de la fable que l'on vient de lire. Les autres aventures de cette guerre feront le sujet des explications suivantes, et formeront une histoire suivie.

Explication de la vingt-sixième Fable. (Page 177).

Minos, après avoir parcouru les isles d'Oliare, de Didyme, de Ténos, d'Andros, et plusieurs autres, s'arrêta quelques temps dans celle d'Egine, où régnoit Eaque. Étonné de n'y voir que de jeunes gens, et de n'y reconnoître aucun de ses anciens amis, ce prince lui apprend que son isle ayant été ravagée par une cruelle peste, qui en avoit fait périr presque tous les habitans, Jupiter l'avoit

repeuplée en métamorphosant en hommes des fourmis qui étoient dans le creux d'un vieux chêne. Fable qui n'a, je crois, pour fondement que la retraite des sujets de ce prince dans les bois et dans les cavernes, d'où ils sortirent après la contagion, et dans un temps où Eaque n'espéroit plus de les revoir. Presque tous les vieillards avoient été emportés par la peste ; les jeunes gens qui avoient plus de force y avoient résisté. Voilà, je crois, tout le mystère renfermé dans le récit d'Eaque, à moins qu'on ne pense avec quelques auteurs que les Myrmidons, qui étoient des gens sauvages et ménagers, et qui demeuroient ordinairement dans quelques cavernes de la Thessalie, en ayant été retirés par Eaque, vinrent peupler son isle que la peste avoit rendue déserte. Leur nom, conforme à celui de la fourmi, que les Grecs nomment μύρμηξ, a fait dire que c'étoient des fourmis que Jupiter avoit changées en hommes. Mais il est nécessaire de faire connoître un prince, qui fut de son temps l'oracle de toute la Grèce, et qui mérita après sa mort d'être un des juges de l'Enfer.

Eaque étoit fils de Jupiter ; c'est-à-dire, si nous en croyons Pausanias (1), d'un roi d'Arcadie, qui portoit le nom de ce Dieu, et d'Egine, fille du fleuve Asope. Pour venger l'affront fait à sa fille, que le roi d'Arcadie avoit débauchée, Asope lui déclara la guerre et fut vaincu, ainsi qu'on l'apprend de Théodontius, cités par Boccace (2). Comme on mêloit toujours la fable dans ces anciennes histoires, ceux qui écrivirent cet évènement, publièrent que le fleuve

(1) *In Arcad.*
(2) Lib. I. Cap. 55.

Asope, avec ses eaux, avoit fait la guerre à Jupiter, et que ce Dieu s'étant changé en feu, l'avoit foudroyé.

Namque ferunt raptam patriis Eginam ad undis,
Amplexu latuisse Jovis; furit Amnis et astris
Infensus bellare parat, etc. (1).

A cette fable on en ajouta une autre. On dit que Jupiter, pour dérober sa maîtresse à la vengeance d'Asope, l'avoit métamorphosée en isle : ce qui veut dire, qu'il l'a cacha dans cette isle du golfe Saronique, qui s'appela depuis ce temps-là, l'isle d'Egine. Ce fut-là que naquit Eaque, le prince le plus équitable de la Grèce. Pendant tout le temps de son règne, qui fut fort long, on venoit le consulter de toutes parts, et les princes des isles voisines le prenoient souvent pour arbitre de leurs différends. L'Attique étant affligée d'une grande sécheresse, qu'on regardoit comme la punition du meurtre d'Androgée, les Athéniens envoyèrent consulter l'oracle, et ils apprirent que ce fléau cesseroit dès qu'Eaque deviendroit leur intercesseur auprès des Dieux irrités contre le perfide Egée.

La réputation dont ce prince jouissoit ne le mit pas à couvert des chagrins domestiques. Il avoit eu de sa femme deux fils, Pélée et Télamon; et de Psammathe, une de ses maîtresses, un autre fils, nommé Phoque. Comme ce dernier jouoit un jour avec ses deux frères, le palet de Télamon lui cassa la tête et le tua (2). Eaque, informé de cet accident, et ayant appris en même-temps que ces

(1) *Statius Theb.* Lib. VII.
(2) *Diod.* Lib. IV.

jeunes princes avoient eu auparavant quelque démêlé avec Phoque, les chassa de sa cour, et les condamna à un exil perpétuel. Télamon se retira à Salamine, où il régna dans la suite. Pélée chercha une retraite dans la Thessalie, où il épousa Antigone, fille d'Eurion (1), et après la mort de cette princesse, il se maria avec Thétis, ainsi que nous le dirons plus au long en parlant d'Achille son fils.

La peste qui ravagea l'isle d'Egine, fut encore un nouveau sujet de chagrin pour Eaque ; mais ayant trouvé le moyen de repeupler ses états, il donna du secours à Minos, qui entreprenoit une guerre juste contre les Athéniens. Honoré dans toute la Grèce pendant son règne, Eaque fut mis après sa mort au nombre des juges de l'Enfer avec Minos premier et Rhadamanthe.

Explication des Fables XXVII et XXVIII. (Page 180).

Apollodore (2) semble d'abord reconnoître deux Céphales, l'un fils de Mercure et de Hersé, fille de Cécrops, l'autre (3) fils de Déionée, roi de Phocide, et de Diomède, fille de Xutus. Le premier fut ravi par l'Aurore, et alla habiter avec elle dans la Syrie, où elle eut un fils nommé Titon, père de Phaëton. Le second épousa Procris, fille d'Erectée, roi d'Athènes. Cependant, dans le livre troisième, cet auteur semble confondre les actions de ces deux princes ; Ovide, et après lui tous les autres anciens n'ont parlé que du fils de Déionée, qui fut ravi par l'Aurore, et qui, l'ayant

(1) Voyez *Apollodore*.
(2) Lib. III.
(3) Lib. I.

abandonnée, retourna avec Procris, ainsi que je le dirai plus au long dans l'explication de la fable suivante.

Explication de la vingt-neuvième Fable. (Page 189.)

Céphale, fils de Déionée, roi de Phocide, étoit un prince fort accompli. Comme il aimoit passionnément la chasse, et qu'il se levoit tous les jours de grand matin pour y aller, on disoit qu'il étoit amoureux de l'Aurore. Procris, son épouse, qui aimoit Ptéléon, comme nous l'apprenons d'Apollodore, faisoit sans doute courir ce bruit afin de cacher ou d'autoriser son intrigue. Cependant Céphale, qui en eut quelque soupçon, abandonna la campagne où il se tenoit ordinairement, et revint à Thoricus, où demeuroit la reine. Procris, informée du retour de son mari, alla chercher un asyle à la cour de Minos second, qui en devint amoureux; sa femme, Pasiphaé, pour se venger des galanteries de son mari, lia avec un capitaine de sa cour, nommé Taurus, cette intrigue qui fit tant de bruit dans le monde, et que les Grecs, qui haïssoient Minos pour les raisons que nous avons dites, représentèrent sur leurs théâtres d'une manière si déshonorante pour le roi de Crète et pour son épouse.

Pasiphaé, peu contente de s'être vengée de son mari par une intrigue qui le couvroit de honte, chercha tous les moyens de faire périr sa rivale, et empoisonna son lit. Procris, avertie des mauvais desseins de la reine, sortit de l'isle de Crête, et retourna à Thoricus, où elle se réconcilia avec Céphale, et lui donna le chien fameux et ce dard mystérieux, qui sont si célèbres dans les poëtes.

En ce temps-là un renard monstrueux, envoyé par Thémis, ravageoit la campagne. Les Thébains, au rapport d'Apollodore (1), s'étoient obligés de lui donner tous les mois un de leurs enfans, afin de l'empêcher d'en dévorer un plus grand nombre. Amphitryon, qui devoit épouser Alcmène, après avoir vengé la mort des frères de cette princesse, tués par les Téléboens, pria Créon, roi de Thèbes, de lui donner quelques troupes pour cette expédition. Créon lui en promit, à condition qu'il délivreroit auparavant le pays, du renard qui le désoloit. Amphitryon accepta cette proposition, et alla à Athènes, où Céphale demeuroit alors, pour le prier de venir à Thèbes avec le chien et le dard que Procris lui avoit donnés, lui promettant de lui faire part des dépouilles et du pays des Téléboens. Céphale partit sans hésiter, et Lélape, c'est le nom qu'Ovide donne à ce chien, poursuivit si vivement le renard, qu'il alloit le prendre, lorsque Jupiter les changea l'un et l'autre en rochers.

Les poëtes ont fait la généalogie et l'histoire de ce chien. Vulcain, selon eux, l'avoit formé, et en avoit fait présent à Jupiter, qui le donna à Europe. Procris, qui le reçut de Minos, le donna ensuite à Céphale. Je serois fort porté à croire que le roi de Crête avoit renvoyé cette princesse sous la conduite de quelque capitaine fin et rusé, qui, s'étant établi à Athènes, alla avec Céphale à la chasse du renard, qui désoloit la Thébaïde; que ce renard lui-même étoit un corsaire, qui fut poursuivi par le capitaine Crétois, et que leurs vaisseaux ayant fait naufrage auprès

(1) Lib. II.

de quelques rochers, on publia, en écrivant cette aventure, que le chien et le renard avoient été métamorphosés en pierres. Ma conjecture sera encore plus vraisemblable, si on veut s'en rapporter à Tzetzès, qui nomme le chien *Cyon* et le renard *Alopis*, et qui dit positivement que Cyon étoit ce capitaine qui avoit ramené Procris lorsqu'elle fut obligé de sortir de l'isle de Crête.

Quoi qu'il en soit, après la chasse du renard de Thèbes, Amphitryon alla faire la guerre aux Téléboens, qui furent vaincus. Pour récompenser Céphale des services qu'il lui avoit rendus, ce prince lui donna une petite isle, qui depuis ce temps-là a porté le nom de Céphalénie. Elle est dans la mer d'Ionie, au-dessus de celle d'Itaque, vis-à-vis de l'Acarnanie. Ce fut dans cette guerre contre les Téléboens, que Cometo, charmée de la beauté de Céphale, coupa le cheveu fatal d'où dépendoit la vie de Pterelas; c'est-à-dire, qu'elle fit une conjuration contre son père. Amphitryon se rendit maître de Taphos; et Céphale, qui s'étoit réconcilié avec sa femme, eut tant de mépris pour cette fille dénaturée, qu'elle alla se précipiter au saut de Leucade, ainsi qu'on peut le voir dans Strabon, dont le passage a été heureusement rétabli.

Quoique Céphale fut réconcilié avec Procris, cependant, comme il la tua à la chasse, on crut que ce n'étoit pas par un pur accident que cela étoit arrivé, mais par un reste de ressentiment; ainsi l'aréopage, qui jugea cette affaire, le condamna à un exil perpétuel, ainsi que nous l'apprenons d'Apollodore (1), de Pausanias et d'Eustathe, sur le second livre de l'Iliade. Son fils Céléus lui succéda et

(1) *Liv. III. Pausan. In Atticis. Homer. Lib. II. Eustath.*

régna dans l'isle de Céphalénie. Céléus fut père d'Arcésius, grand-père d'Ulysse, qui conduisit à Troye les Céphaléniens avec les Ithaciens. Œnée, second fils de Céphale, régna dans la Phocide après la mort de son grand-père Déionée. Céphale vivoit du temps de Minos second, c'est-à-dire, environ cent ans avant la guerre de Troye (1).

(1) Ulysse vivoit trois générations après lui, et trois générations font ordinairement cent ans. Ces trois générations composent cinq personnes, dont la première, qui est la souche, ne doit point être comptée, non plus que la dernière, Céphale, Céléus, Arcésius, Laërte, Ulysse.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE HUITIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

ARGUMENT.

Minos commence la guerre par le siège de Mégare. La destinée de cette ville étoit attachée à un poil rouge que Nisus, qui en étoit Roi, portoit parmi ses cheveux blancs. Scylla, sa fille, amoureuse de Minos, coupa ce poil fatal pour le lui donner, et le roi de Crête profitant de cette trahison, se rendit maître de Mégare, et marqua beaucoup de mépris pour cette perfide princesse, qui s'étant jetée dans la mer pour le suivre, atteignit le vaisseau. Nisus, qui avoit déjà été changé en épervier, l'ayant apperçue, fondit sur elle pour la déchirer à coups de bec. La peur lui ayant fait lâcher prise, elle fut métamorphosée en alouette.

DÈs que l'Aurore eut ramené le jour, le vent changea et devint favorable au retour de Cé-

phale, qui, s'étant embarqué, arriva en peu de temps à Athènes. Cependant, Minos après avoir ravagé les côtes de Mégare, avoit mis le siège devant cette ville, dont la destinée dépendoit d'un poil rouge que Nisus, qui en étoit roi, portoit parmi ses cheveux blancs. Le siège avoit déjà duré six mois, sans que la fortune se fût déclarée pour l'un ou pour l'autre parti. Dans Mégare étoit une tour dont les murailles rendoient un son harmonieux, depuis qu'Apollon, qui les avoit bâties, y avoit laissé sa lyre. Scylla montoit souvent en temps de paix sur cette tour, pour avoir le plaisir de tirer de ces murailles quelques sons, en y jetant de petites pierres. Durant le siège, elle y alloit aussi pour voir de-là les attaques et les combats qui se donnoient autour de la ville. Comme il y avoit long-temps que l'ennemi étoit campé autour, elle en connoissoit les principaux officiers, leurs armes, leurs chevaux, et leur manière de se battre. Elle avoit sur-tout remarqué leur chef avec une attention particulière, et plus qu'il n'auroit été nécessaire pour son repos. Soit que ce prince parut armé de son casque et de son bouclier, soit qu'il lançât son javelot, il lui sembloit toujours l'homme le mieux fait et le plus aimable de toute son armée. Elle trouvoit tant de grace dans tout ce qu'il faisoit, qu'elle ne pouvoit se lasser de louer

sa force et son adresse. S'il venoit à tirer une flèche, elle le prenoit pour Apollon. Lorsqu'il ôtoit son casque pour manier un cheval et lui faire faire l'exercice, elle étoit transportée de joie et ne se possédoit plus. Tout ce qu'il touchoit, son javelot, les rênes de son cheval, tout lui causoit de la jalousie. Si elle l'eût osé, elle auroit traversé les escadrons ennemis, et se seroit précipitée du haut de la tour, pour aller trouver son amant. Enfin, elle étoit prête à tout entreprendre pour lui plaire. Assise sur la terrasse de cette tour, et regardant la tente de Minos, elle disoit en elle-même: « Je ne sais pas bien » encore si je dois me réjouir ou m'affliger de » cette guerre; il est triste, à la vérité, que » Minos soit notre ennemi, pendant que je l'aime » avec tant de tendresse: mais enfin je ne l'au- » rois jamais connu s'il ne l'étoit pas. Plût aux » Dieux qu'il eût voulu la terminer, cette fatale » guerre, en me prenant pour ôtage, et que » devenue moi-même le gage de la paix, il m'eût » emmenée avec lui! Charmant Minos, prince le » plus accompli qui soit au monde; si celle qui » vous donna le jour fut aussi belle que vous, » il n'est pas étonnant qu'elle ait inspiré des » sentimens si tendres à Jupiter. Que je serois » heureuse, si portée sur les aîles de l'Amour, » je pouvois voler dans votre camp, pour vous

» découvrir les sentimens que j'ai pour vous ;
» et vous demander à quel prix on peut mériter
» votre cœur. Si vous exceptez mon père et ma
» mère, j'abandonnerai tout pour le posséder.
» J'aimerois mieux cependant éteindre l'ardeur
» qui m'enflamme, et renoncer pour jamais à
» l'espérance de vous plaire, que de me rendre
» heureuse par une trahison. Quoiqu'après tout
» il arrive souvent que la clémence du vainqueur
» rende plus douce et plus tranquille la condi-
» tion des vaincus. La guerre que Minos vient
» d'entreprendre pour venger la mort de son fils,
» est une guerre juste; et puisque la justice et
» la force sont de son côté, nous ne pourrons
» jamais éviter de tomber sous sa puissance. S'il
» doit se rendre maître de cette ville, pourquoi
» faut-il qu'il en doive la conquête à sa valeur
» plutôt qu'à mon amour ? Non, il vaut mieux
» lui en ouvrir les portes ; j'épargnerai beaucoup
» de sang, et je n'aurai rien à craindre pour
» lui. Hélas ! que j'appréhende, cher Minos, que
» quelqu'un, sans vous connoître, ne vous porte
» quelque coup fatal ; je dis sans vous connoî-
» tre, car qui seroit assez téméraire pour oser
» vous attaquer s'il vous connoissoit ? Il faut exé-
» cuter mon entreprise : livrons-nous au vain-
» queur ; livrons notre patrie ; elle sera la dot
» que je lui apporterai. J'aurai la gloire d'avoir

» terminé une guerre sanglante: mais à quoi
» me sert de former ce funeste projet? les por-
» tes de la ville sont fermées, et mon père en a
» les clefs; c'est lui seul que je crains: seul il
» m'arrête. Plût aux Dieux que je fusse sans père!
» mais pourquoi m'adresser aux Dieux, leur se-
» cours nous est-il nécessaire? Non, non, la
» fortune ne se déclare jamais pour les lâches.
» Toute autre que moi, qui auroit autant d'amour,
» auroit déjà surmonté tous les obstacles qui se
» seroient opposés à sa passion; pourquoi n'au-
» rai-je pas le courage de les vaincre, quand
» même il faudroit pour cela s'exposer au fer
» et au feu? Mais je n'ai point tant de dangers
» à essuyer; je n'ai besoin que d'un seul che-
» veu; c'est lui qui doit me tenir lieu de tout,
» faire ma félicité, et mettre le comble à mes
» desirs ». Pendant que Scylla s'occupoit de ces différentes pensées, la nuit arriva, et les ténèbres, si propres à entretenir nos inquiétudes, redoublèrent son audace. Dans le temps que le tranquille sommeil commence à délasser les mortels des travaux du jour, elle entra dans l'appartement de son père, et lui coupa le cheveu fatal. Munie de ce précieux dépôt, cette princesse, à qui le crime donnoit une nouvelle hardiesse, sortit de la ville, traversa le camp ennemi, arriva à la tente de Minos, qui parut

extrêmement surpris de la voir, et elle lui tint ce discours : « Prince, ne soyez point étonné de » voir la fille de Nisus venir vous livrer sa patrie » et ses Dieux : cette démarche est un crime de » l'amour. Prenez ce cheveu, et vous êtes le » maître de la destinée de mon père ; votre cœur » est la seule récompense que je demande pour » un service si important ». Minos, qui eut horreur d'une action si noire, lui dit, en la repoussant : « Fille dénaturée, la honte et l'opprobre de notre siècle, puissent les Dieux ven» geurs punir un tel crime ; puissent la terre » et la mer te refuser un asyle ! Pour moi, ne » crois pas que je permette que ton indigne pré» sence vienne profaner l'isle de Crête, où je » règne ; cette isle qui servit autrefois de berceau » à Jupiter. Un monstre tel que toi doit en être » à jamais banni ». Après ce discours, ce prince se rendit maître de la ville, imposa des loix équitables aux vaincus, et mit à la voile. Scylla se voyant si cruellement abandonnée, se livra à tous les transports de son amour. Aux prières elle fit succéder tout ce que la rage et la fureur lui inspirèrent. Les bras étendus, les cheveux épars, elle lui adressa ainsi la parole : « Tu me » fuis, ingrat ; pourquoi n'emmènes-tu pas avec » toi celle qui t'a procuré sa victoire ? Tu sais, » perfide, que je t'ai préféré à mon père et à

» ma

» ma patrie ; et cependant tu m'abandonnes avec » tant de lâcheté ? Quoi, ni mon amour, ni le » fatal présent que je t'ai apporté, n'ont pu te » toucher ! Infortunée, où trouverai-je désormais » une retraite, puisque tu étois l'unique objet » de mon espérance ? Dans ma patrie, il n'en » est plus pour moi ; ma perfidie m'en éloigne » pour jamais. Pourrois-je encore soutenir la vue » d'un père que je t'ai livré, celle de ses sujets » que je viens de trahir, de ses alliés qui crain- » droient avec raison une pareille lâcheté ? Je me » suis bannie de l'univers entier pour la seule » isle de Crête. Si tu m'empêches d'y aller ; si » tu me refuses avec tant de cruauté ce seul asyle » qui me reste, tu n'es point le fils d'Europe ; » c'est une tigresse qui te donna le jour, c'est » Charybde qui te vomit avec les flots. L'amour » de Jupiter changé en taureau pour enlever » ta mère, n'est qu'une vaine fiction qu'on in- » venta pour te donner une illustre origine. C'est » à un infâme taureau que tu dois la naissance. » O mon père, que vous êtes bien vengé ! O » murs que j'ai trahis, goûtez le plaisir de me » voir souffrir tant de maux ! je ne les ai que » trop mérités. Oui, je dois périr, je l'avoue ; » mais du moins que je périsse par les mains de » ceux que j'ai trahis : faut-il que ce soit toi- » même, ingrat, toi qui me dois la victoire, à

» qui la vengeance de ma lâcheté soit réservée?
» Le crime que j'ai commis, n'est un crime que
» pour mon père et pour ma patrie; pour toi,
» c'est un service signalé. O que celle qui con-
» çut pour un taureau un amour détestable, et
» qui mit au jour le monstrueux Minotaure,
» étoit une épouse bien digne de toi! mais les
» tristes regrets d'une amante désespérée vien-
» nent-ils jusqu'à ce perfide? Le vent qui emporte
» ses vaisseaux, ne les emporte-il pas avec lui?
» Non, encore un coup, il n'est pas étonnant
» que Pasiphaé t'ait préféré un taureau; en est-il
» d'aussi féroce que toi? Malheureuse que je
» suis, l'ingrat s'éloigne avec joie, et je vois
» l'onde gémir sous les rames. Mais c'est vaine-
» ment que tu cherches à t'éloigner de moi; je
» te suivrai par-tout: attachée à la poupe de ton
» vaisseau, je traverserai les vastes mers ». Elle dit, et l'amour lui donnant des forces, elle se jette dans la mer, nage jusqu'au navire de Minos, et s'y arrête malgré lui. Nisus, son père, qui avoit déjà été changé en épervier, l'ayant apperçue du milieu des airs, fond sur elle, et la déchire à coups de bec. La peur lui fait lâcher prise; mais au lieu de tomber dans la mer, elle se soutient en l'air sous la forme de cette espèce d'alouette, qui tire son nom du cheveu qu'elle avoit coupé à son père.

FABLE II.

ARGUMENT.

Minos ayant vaincu les Athéniens, les oblige d'envoyer en Crête, de neuf ans en neuf ans, sept jeunes hommes, et autant de filles des meilleures maisons d'Athènes, pour être exposés au Minotaure dans le labyrinthe, où Minos l'avoit enfermé pour le dérober aux yeux du public. Le sort tombe entr'autres sur Thésée; mais par le secours d'Ariadne, fille de Minos, qui en devint amoureuse, il tue ce monstre, se délivre du labyrinthe, et emmène cette princesse dans l'isle de Naxe, où il l'abandonne. Bacchus, pour la consoler, lui offrit son cœur, et pour rendre son nom immortel, plaça dans le Ciel la couronne qu'il lui avoit donnée.

MINOS, vainqueur des Athéniens, retourne en Crête, où, après avoir immolé une hécatombe en l'honneur de Jupiter, il conserve dans le temple de ce Dieu les dépouilles de ses ennemis. Cependant le Minotaure, ce monstre demi-homme et demi-taureau, l'opprobre de la maison

de ce prince, croissoit de jour en jour. C'étoit le fruit de l'amour insensé de Pasiphaé. Pour dérober aux yeux du public un objet qui couvroit d'infamie lui et sa femme, Minos l'enferma dans le labyrinthe, lieu sombre et ténébreux, dont mille routes rendoient la sortie impossible. Dédale, l'architecte le plus habile de son temps, qui l'avoit bâti, avoit tellement embarrassé les uns dans les autres, les différens chemins qu'il y avoit tracés, qu'on n'en pouvoit plus retrouver l'issue, quand une fois on y étoit entré. Tel qu'on voit le Méandre dans les campagnes de la Phrygie, former un nombre presqu'infini de détours, jouer dans la plaine en serpentant, revenir dans les lieux où il a déjà passé, comme s'il vouloit voir couler ses ondes, remonter même jusqu'à sa source, et porter enfin ses eaux dans la mer, sans qu'on puisse s'appercevoir de son mouvement; Dédale avoit rempli le labyrinthe de tant de routes qui se coupoient, et qui rentroient les unes dans les autres, qu'il ne peut qu'à peine en retrouver lui-même la sortie : ce fut dans ce labyrinthe qu'on enferma le Minotaure. Le roi de Crête avoit condamné les Athéniens à lui envoyer tous les neuf ans sept jeunes garçons et autant de filles, pour les livrer à la cruauté de ce monstre. Le tribut avoit été payé deux fois, et tous ceux sur qui le sort étoit tombé, avoient été dé-

vorés par le Minotaure. La troisième fois qu'on le paya, Thésée fut du nombre de ces malheureuses victimes de la vengeance de Minos ; mais Ariadne, sa fille, ayant donné au jeune héros un fil qu'il attacha à l'entrée du labyrinthe, il en sortit heureusement après la défaite du Minotaure, et emmena avec lui la princesse dans l'isle de Naxe, où, malgré toutes les obligations qu'il lui avoit, il eut la cruauté de l'abandonner. Tandis qu'elle se livroit au désespoir dont elle étoit accablée, et qu'elle faisoit retentir l'isle de Naxe de ses tristes regrets, Bacchus pour la consoler de l'infidélité de son amant, vint lui offrir son cœur et sa main. Dans le dessein de rendre immortel le souvenir d'une princesse si aimable, ce Dieu plaça dans le Ciel la couronne qu'il lui avoit donnée. On l'apperçut d'abord s'élever dans les airs, où les perles dont elle étoit composée se changèrent en astres, et formèrent cette couronne céleste qu'on voit encore entre la constellation du dragon et celle du serpent.

FABLE III.

ARGUMENT.

Dédale ennuyé de son exil, trouva le moyen de se sauver de l'isle de Crête avec des aîles. Son fils Icare n'ayant pas suivi le conseil qu'il lui avoit donné de ne point s'élever trop haut, la chaleur du soleil fondit la cire qui attachoit ses aîles, et ce jeune téméraire tomba dans la mer, où il périt : cette mer a toujours porté son nom depuis ce funeste accident. La sœur de Dédale lui ayant confié son fils Perdix, pour l'instruire dans les arts, Dédale, jaloux des progrès que son neveu faisoit, le précipita du haut d'une tour; Minerve, qui a toujours favorisé les beaux arts, le changea, avant qu'il tombât à terre, en perdrix.

DÉDALE ennuyé du long séjour qu'il faisoit en Crête, et d'un exil qui l'éloignoit de sa patrie, résolut de sortir d'un lieu qu'il ne regardoit qu'avec horreur; mais la mer opposoit à son dessein un obstacle invincible : « Si la terre et les ondes, dit-» il un jour, me sont fermées par le tyran, il » ne sauroit me fermer le chemin des airs. Quand

» il seroit le maître du monde entier, le Ciel du
» moins n'est pas sous sa puissance, et je saurai
» m'y faire un passage ». En parlant ainsi, Dédale formoit un projet que personne n'avoit imaginé avant lui. Il prit des plumes et les arrangea avec une adresse si admirable, qu'il en forma des aîles parfaitement semblables à celles des oiseaux. Les petites plumes qui devoient en former le fonds, furent attachées avec du fil, les plus longues avec de la cire. Il leur donna ensuite cette courbure qu'on remarque dans les aîles naturelles. C'est ainsi qu'on assembla jadis des roseaux d'inégale grandeur, pour en faire la flûte à sept tuyaux. Icare, son fils, qui ne savoit pas qu'il travailloit à sa propre perte, rassembloit avec un air riant les plumes que le vent écartoit, ou amollissoit la cire qui devoit les attacher; il retardoit même quelquefois en badinant l'ouvrage de son père. Dès qu'il fut achevé, Dédale en fit l'essai, et ayant pris l'essor, se tint suspendu au milieu des airs; ce fut de-là, qu'adressant la parole à Icare, il lui parla de la sorte. « Ayez soin, mon fils,
» de voler toujours dans le milieu des airs; si
» vous descendiez trop bas, l'humidité de l'eau
» appesantiroit vos aîles; si vous vous éleviez
» trop haut, la chaleur du soleil les brûleroit:
» tenez un juste milieu entre ces deux extrêmi-
» tés. N'approchez point sur-tout des constella-

» tions de l'Ours, du Bouvier et d'Orion, et pre-
» nez-moi toujours pour guide ». Après ce discours, il lui attacha en tremblant, et la larme à l'œil, les aîles qu'il avoit faites pour lui, et lui apprit en peu de mots de quelle manière il devoit s'en servir. Enfin, après l'avoir embrassé pour la dernière fois, il prit son vol le premier pour lui montrer le chemin; semblable à l'oiseau qui fait sortir ses petits du nid, il lui apprend l'art dangereux de voler, l'exhorte à le suivre, et pendant qu'il est obligé de remuer lui-même les aîles, il tient toujours les yeux attachés sur celles de son fils. Surpris d'étonnement à la vue d'un prodige si inoui, pour les considérer plus à leur aise, le pêcheur qui les prend pour des Dieux, s'appuie sur sa ligne, le berger sur sa houlette, et le laboureur sur sa charrue. Déjà Dédale et Icare avoient laissé à leur gauche l'isle de Samos, si célèbre par le culte de Junon; celle de Délos et de Paros, et ils avoient à leur droite celles de Lébynthe et de Calymne, si abondante en miel, lorsque le jeune Icare, devenu plus hardi, commença à prendre l'essor, et abandonna son guide pour s'élever plus haut: l'ardeur du soleil ayant fondu la cire qui attachoit les plumes de ses aîles, il eut beau remuer les bras pour se soutenir, et appeler son père à son secours, il tomba pâle et tremblant dans cette mer, que sa chûte a rendu

célèbre, et qui depuis ce funeste accident a toujours porté son nom. Dédale qui venoit de perdre son fils de vue, ou, pour mieux dire, qui l'avoit perdu pour toujours, l'appelle en vain. « Icare, » s'écrioit-il, mon cher Icare, où êtes-vous? » Qu'êtes-vous devenu? Dans quelle région puis- » je espérer de vous trouver? » Il parloit encore, lorsqu'il apperçut les plumes des aîles de son fils, qui flottoient sur l'onde. Après avoir détesté mille fois une invention qui lui devenoit si funeste, il rendit enfin les derniers devoirs à Icare dans l'isle près de laquelle il venoit de perdre la vie. Tandis qu'il étoit occupé à ce pieux devoir, la Perdrix, qui le vit de dessus un arbre, témoigna par un battement d'aîles, et par son chant, la joie que lui donnoit l'affliction de ce père infortuné. C'étoit le seul oiseau qu'il y eût alors de cette espèce; on n'en avoit point encore vu de semblable. La perfidie de Dédale lui avoit donné la naissance. Dédale avoit une sœur qui ne prévoyant pas la triste destinée de son fils, le lui avoit confié, espérant qu'un maître si habile l'instruiroit dans les arts qu'il possédoit. Quoiqu'il n'eût encore que douze ans, le jeune Perdix, c'étoit ainsi qu'il s'appeloit, avoit un génie si heureux qu'il profitoit des leçons de son oncle au-delà de ce qu'on auroit osé espérer. Comme il remarqua un jour avec quelque attention l'arête que les poissons ont

sur le dos, il travailla sur ce modèle un morceau de fer, et en ayant fait une scie, il eut la gloire d'avoir inventé un instrument très-utile. Ce fut lui encore, qui, ayant attaché ensemble deux morceaux de fer d'égale grandeur, de manière que l'un demeurât immobile, pendant que l'autre en tournant formoit un cercle, trouva ainsi le compas. Dédale, que tant de progrès rendirent jaloux, le précipita du haut de la tour de Minerve, et fit courir le bruit qu'il en étoit tombé par accident. Heureusement le jeune Perdix ne périt point de cette chûte; la Déesse qui a toujours favorisé les beaux arts, le couvrit de plumes et le changea en oiseau. La vivacité du jeune homme se communiqua à ses pieds et à ses aîles, et il conserva son même nom. Cependant, comme il se souvient encore de sa chûte, il n'ose s'élever bien haut, ni faire son nid sur les arbres, il vole terre à terre, et couvre ses œufs au pied des buissons.

FABLE IV.

ARGUMENT.

Œnée, roi de Calydon, ayant oublié Diane dans un sacrifice qu'il offroit à tous les autres Dieux, cette déesse en fut si irritée, qu'elle envoya un sanglier monstrueux dans la campagne, qui y fit mille ravages : il fallut assembler toute la noblesse du pays pour lui donner la chasse. Méleagre, fils d'Œnée, se mit à la tête des jeunes princes qui arrivèrent à Calydon, et ayant tué ce sanglier, il en donna la hure à sa maîtresse Atalante, fille du roi d'Arcadie. Ses oncles Plexippe et Toxée ayant voulu la lui enlever, ce prince les tua. Althée, leur sœur, et mère de Méleagre, outrée de désespoir de la perte de ses deux frères, dévoua son fils aux Furies; et ayant pris un tison fatal, que les Parques lui avoient donné quand ce prince naquit, et de la conservation duquel dépendoit sa vie, elle le fit brûler. Méleagre perdit la vie avec de mortelles douleurs, au moment que le tison fut consumé. Les sœurs de ce prince infortuné, couvertes de deuil, lui rendirent les derniers devoirs, jusqu'à ce que Diane les ayant changées en oiseaux, elles s'envolèrent.

DÉDALE étoit arrivé dans la Sicile, et Cocalus, qui en étoit roi, avoit pris les armes en sa

faveur, lorsque la valeur de Thésée délivra sa patrie du tribut qu'elle payoit à Minos. Athènes retentissoit des louanges qu'on donnoit à ce jeune héros; on y offroit des sacrifices à Minerve et à Jupiter; les temples étoient magnifiquement parés; l'encens y brûloit, et on y faisoit couler le sang des victimes. La réputation de ce prince étoit tellement répandue dans toutes les villes de la Grèce et dans le Péloponnèse, qu'on venoit de toutes parts dans les besoins pressans implorer son assistance; et quoique la ville de Calydon eût la gloire de posséder Méleagre, elle ne laissa pas d'avoir recours à ce héros, et de le prier avec instance de venir à son secours. Un horrible sanglier, instrument de la vengeance de Diane, irritée contre les Calydoniens, ravageoit leurs campagnes. Œnée, roi de cette ville infortunée, voulant rendre graces aux Dieux, qui lui avoient donné une abondante récolte, avoit offert les prémices des grains à Cérès, celles du vin à Bacchus, et celles de l'huile à Minerve. Tous les autres Dieux, à commencer par ceux de la campagne, eurent part à ces sacrifices; Diane seule fut oubliée; et pendant que l'encens brûloit dans tous les autres temples, le sien fut le seul excepté. Les Dieux ne sont pas exempts des mouvemens qu'inspire

la colère. « Je me vengerai, dit alors Diane, et » ce ne sera pas impunément qu'on m'aura ou» tragée ». Après ce discours, elle envoya dans les champs de Calydon un sanglier si prodigieux, que la Sicile et l'Epire ne nourrissent point de taureau qui le surpasse en grandeur. Ce monstre avoit les yeux rouges et étincelans, et ses défenses, aussi redoutables que la foudre, égaloient les dents des éléphans; son dos, couvert d'un poil long et épais, paroissoit hérissé de flêches et de dards. L'écume qui tomboit de sa gueule blanchissoit ses épaules, et le souffle ardent et embrâsé qui sortoit de son gosier, séchoit l'herbe et les fleurs. Quelquefois foulant les bleds dès qu'ils commençoient à paroître, il détruisoit en un instant la douce espérance du laboureur. Quelquefois il les ravagoit quand on étoit sur le point de les moissonner. Les granges demeuroient sans récolte, et attendoient vainement le grain qu'on n'y portoit pas. Les vignes désolées, les oliviers abattus avec leur fruit; les troupeaux, les bergers, les chiens, les taureaux même les plus furieux, rien ne pouvoit se garantir de sa rage: tout le monde fuyoit; les campagnes étoient désertes, et les villes seules offroient un asyle assuré contre sa fureur. Méleagre, brûlant du desir de se signaler dans une occasion si périlleuse, réso-

lut de l'exterminer. Il fut accompagné, à cette chasse, de la plus brillante jeunesse de la Grèce, des deux Tyndarides, Castor et Pollux, dont l'un se distinguoit dans le combat du ceste, l'autre par son adresse à manier un cheval; de Jason, qui avoit monté le premier vaisseau qui eût paru sur la mer; de Thésée et de son ami Pirithoüs; des deux fils de Testias, Toxée et Plexippe; de Lyncée, fils d'Apharée; du brave Leucippe, d'Acaste, si adroit à lancer un javelot; d'Idas, que personne ne surpassoit à la course; de Cénée, qui de fille étoit devenu garçon : on comptoit encore, parmi ceux qui furent de cette chasse, Hippothoüs, Dryas, les deux fils d'Actor, Phénix, fils d'Amyntor; le père de Patrocle, Philée, Telamon, Pelée, Admète, Iolas, le vigilant Eurition, Echion, qui couroit avec une légéreté surprenante; Lelex, Panopée, Hylée, le fier Hippase, Nestor, qui étoit alors dans la vigueur de la jeunesse, les quatre fils d'Hippocoon, Laërte, père d'Ulysse; l'arcadien Ancée, le rusé Amphycide, et Amphiaraüs, qui n'avoit pas encore été trahi par sa femme. Atalante, l'ornement de la ville de Tégée et des forêts d'Arcadie, brilloit parmi cette florissante jeunesse; une seule agraffe attachoit sa robe, et ses cheveux étoient noués avec un ruban. Elle portoit sur l'épaule un carquois d'ivoire, et

tenoit l'arc de la main gauche. Telle étoit sa parure ; pour sa beauté, on peut dire qu'elle rassembloit toutes les graces des deux sexes. Méleagre en devint amoureux, et cette passion fut la source de tous ses malheurs. « Heureux, s'écria-t-il, en » la voyant arriver, celui qu'elle choisira pour » époux »! Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, et il n'auroit pas même osé parler d'amour dans une occasion où il ne falloit songer qu'à la gloire. La forêt où s'assemblèrent ces jeunes héros, n'ayant jamais été coupée, étoit extrêmement touffue ; l'entrée cependant en étoit unie et aboutissoit insensiblement à un agréable vallon. Dès que les chasseurs y furent entrés, ils se mirent en devoir de surprendre le sanglier, qui les avoit obligés de s'assembler. Pendant que les uns travailloient à tendre les toiles, que d'autres découploient les chiens, il y en avoit plusieurs qui suivoient la piste de la bête ; ils cherchoient à se mettre sur la voie ; ils souhaitoient avec ardeur de la rencontrer, et le danger ne les décourageoit point. Dans le fond d'un vallon étoit un bourbier environné de saules, et rempli de joncs, de roseaux et d'autres plantes marécageuses. C'étoit-là que se rendoient toutes les eaux, et que se retiroit ordinairement le sanglier. Au mouvement que firent les chasseurs, on le vit s'élancer comme

un éclair qui fend la nue. La forêt retentit du bruit effroyable qu'il fit en sortant, et tous les arbres qui se trouvèrent sur son passage furent renversés. Les chasseurs jetèrent un grand cri, et lui présentèrent l'épieu pour l'arrêter; mais il franchit toutes les barrières, et écarta à coups de défenses les chiens qui le poursuivoient. Echion, qui lui lança le premier son javelot, le manqua, et le coup porta contre un arbre. Jason auroit été plus heureux, s'il avoit poussé son dard avec moins de force. Amphycide se tournant alors vers le Soleil, lui fit cette prière: « Astre du jour, si » le culte que je vous ai toujours rendu, vous » fut agréable, exaucez mes vœux; faites en » sorte que le javelot que je vais lancer, ne porte » point à faux ». Apollon écouta sa prière, le dard frappa le sanglier, mais il ne le blessa pas; parce que Diane en avoit ôté le fer dans le temps même qu'il étoit en l'air. Cependant le coup redoubla la fureur de la bête, et on vit sortir de ses yeux et de sa gueule un feu étincelant comme la foudre. Semblable à une machine qui bat avec impétuosité les murailles d'une ville, ou une tour pleine de soldats, le monstre s'élance avec fureur au milieu des chasseurs. Eupalamon et Pélagone, qui étoient à la droite sont renversés, et leurs corps retirés par leurs compagnons. Enesime, fils

fils d'Hippocoon, cherche en vain à éviter sa rage, d'un coup de défenses il lui coupa le jarret. Nestor n'eût jamais vu le siège de Troye, si pour se mettre en sûreté il ne fût monté sur un arbre, d'où il eut le plaisir de regarder le sanglier enfoncer ses dents dans un arbre, comme pour les aiguiser. Animé par cette action d'une nouvelle fureur, le monstre se jette sur Orithias, et lui déchire la cuisse. Les deux Tyndarides qui n'avoient pas encore été reçus au nombre des Dieux, montés sur deux superbes coursiers plus blancs que la neige, et remarquables l'un et l'autre par leur bonne mine, n'auroient pas manqué de le blesser en cette occasion, s'il ne se fût enfoncé dans un endroit du bois, si épais que les chevaux ni les dards même ne pouvoient y pénétrer. Télamon qui voulut le poursuivre avec trop d'ardeur, heurta contre une racine d'arbre qui le fit tomber; et pendant que Pélée, son frère, le relevoit, Atalante, d'un coup de flèche, blessa le sanglier au-dessous de l'oreille. Méleagre ne sentit pas moins de joie d'un coup si heureux qu'Atalante elle-même. Il fit remarquer à ses compagnons le sang qui couloit de la plaie; et adressant la parole à cette princesse, il lui dit qu'elle avoit tout l'honneur de cette chasse. Ce discours ayant fait rougir ceux qui y étoient présens, ils s'animèrent

les uns les autres par de grands cris, et firent tomber sur la bête une grêle de coups, mais avec si peu d'ordre, qu'elle n'en fut point blessée. L'arcadien Ancée, piqué de ce mauvais succès autant que du discours de Méleagre, parla ainsi à ceux qui l'accompagnoient : « Vous allez » voir combien le bras d'un homme est plus re- » doutable que celui d'une femme ; quand Diane » elle-même couvriroit ce monstre de ses pro- » pres armes, elle ne sauroit le mettre à l'abri » de mes coups ». En prononçant ce fier et téméraire discours, il prit sa hache des deux mains, et s'étant levé sur la pointe des pieds pour la laisser tomber avec plus de roideur, il alloit le frapper ; mais le sanglier, qui le prévint, le blessa mortellement à l'aisne. Le coup le fit tomber, et ses entrailles sortirent avec son sang, par sa blessure. Pirithoüs tenant son épieu à la main, alloit fondre sur cette redoutable bête, lorsque Thésée, effrayé du danger qu'il couroit, lui cria de loin : « Où allez-vous, Pirithoüs, cher ami » que j'aime plus que moi-même : n'approchez » pas de ce cruel animal ; les plus courageux » peuvent quelquefois combattre de loin : Ansée » ne s'est perdu que par une téméraire confiance ». Dans le temps qu'il parloit ainsi, il lança son javelot contre le sanglier avec tant de force et

d'adresse, qu'il l'auroit immanquablement blessé, si une branche d'arbre n'avoit rompu le coup. Jason qui lui jeta le sien, au lieu de le blesser, perça un chien de part en part, et l'attacha contre terre. Méleagre lui en lança dans le même temps deux qui eurent un sort bien différent, l'un alla se ficher dans le sable, l'autre frappa le sanglier au dos, et pendant qu'il s'agitoit et qu'il tournoit plusieurs fois en rond pour arracher le dard de la plaie, vomissant des flots d'écume et de sang avec un bruit épouvantable, le jeune héros lui passa son épieu au travers du corps. Tous ses compagnons jetèrent un grand cri, et vinrent l'embrasser. Etonnés à la vue de ce monstre, dont le corps couvroit un espace considérable de terre, ils n'osent en approcher, et sont assez vains pour croire qu'il y a de l'honneur à tremper leurs dards dans son sang. Méleagre lui tenant le pied sur la tête pour la lui couper, parla ainsi à Atalante. « Il est juste, belle prin-
» cesse, que vous partagiez avec moi l'honneur
» d'une victoire à laquelle vous avez eu tant de
» part »: et en disant cela, il lui donna la peau et la hure du sanglier. Atalante fut également charmée du présent, et de celui qui le faisoit; mais tous les autres chasseurs en conçurent de la jalousie, et se mirent à murmurer. Les deux fils de Testias, sur-tout, crièrent plus haut que les

autres : « Non, non, dirent-ils à Atalante, en » lui arrachant la dépouille qu'elle venoit de re- » cevoir, vous n'usurperez pas ainsi un honneur » qui nous est dû ; c'est sans aucun droit que » votre amant vous préfère à nous, et votre » beauté est un foible titre pour vous attirer cette » distinction ». Apprenez, lâches, leur dit Méleagre, qu'un reproche si insultant avoit extrêmement piqué : « Apprenez, vous, qui prétendez » me ravir la gloire que je viens d'acquérir, » quelle différence il y a de l'effet à de vaines » menaces ». Après ce peu de paroles, il passa son épée au travers du corps de Plexippe, qui n'avoit pas eu le temps de se mettre en défense, et pendant que Toxée hésitoit entre la crainte d'un sort pareil à celui de son frère, et l'envie de le venger, il fut percé de la même épée, qui fumoit encore du sang de Plexippe. Cependant Althée, qui alloit remercier les Dieux de la victoire que son fils venoit de remporter, rencontra les deux corps de ses frères que l'on portoit à Calydon. A ce spectacle, elle quitte son habit de cérémonie, se couvre de deuil, et fait retentir toute la ville de ses cris et de ses gémissemens. Quand elle apprit ensuite que son fils étoit le meurtrier de ses deux oncles, elle fit cesser ses larmes, et ne songea plus qu'à se venger. Lorsqu'elle accoucha de Méleagre, les Parques avoient

mis dans le feu un tison, auquel elles avoient attaché la destinée de ce prince; et commençant alors à filer ses jours, elles avoient prédit qu'ils dureroient autant que ce morceau de bois. Comme elles étoient sorties après cet oracle, Althée avoit retiré du feu le fatal tison et l'avoit enfermé, pour conserver, en le gardant soigneusement, la vie de son fils; pénétrée de douleur à la mort de ses frères, elle le prit, et fit allumer du feu pour l'y jeter. Quatre fois elle voulut l'approcher de la flamme, et elle sentit autant de fois l'amour maternel combattre dans son cœur; la tendresse qu'elle avoit pour ses frères, l'horreur d'un si grand crime la faisoit pâlir: un instant après, enflammée de colère, on voyoit sur son visage et dans ses yeux, je ne sais quoi de farouche et de menaçant. Quelquefois elle s'attendrissoit, et lorsque l'emportement et la fureur avoient séché ses larmes, la compassion lui en arrachoit de nouvelles. Semblable à un vaisseau, qui se trouvant en même-temps poussé par deux vents contraires, est forcé de leur obéir, et se voit entraîné tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. La malheureuse Althée éprouve des mouvemens si opposés, qu'elle ne sait à quoi se résoudre. Quelquefois la pitié vient calmer les transports de sa colère, quelquefois la colère reprend le dessus, et les sentimens de la sœur l'emportant sur ceux de la

mère, sa tendresse pour ses frères ne lui laisse que de la cruauté pour son fils, qu'elle est prête d'immoler à leurs mânes. « Que ce feu, dit-elle, » tenant à la main le tison fatal, et se tournant » du côté de la flamme, consume mes propres » entrailles. Déesses, ajoute-t-elle, en adressant » la parole aux Euménides, qui êtes établies pour » punir les forfaits, soyez témoins du sacrifice » que je vais offrir : si je commets un crime, » c'est pour en expier un autre! Le meurtre de » mes frères ne sauroit être vengé que par la » mort de mon fils, et le sang ne peut être expié » que par le sang. Que cette maison impie et » sacrilège soit désormais livrée aux plus gran- » des calamités. Quoi! Œnée aura le bonheur » d'avoir un fils comblé de gloire, pendant que » Thestias, mon père, sera privé de ses deux » enfans? Non, non, il faut que nos larmes cou- » lent pour le même sujet. Mânes de mes frè- » res, chères ombres, qui venez de descendre » dans le séjour ténébreux, voyez quelle est la » victime qui doit honorer vos funérailles. Mal- » heureuse! où m'emporte une aveugle fureur! » Princes infortunés, pardonnez à une mère qui » n'ose vous venger : mes mains tremblantes se » refusent au crime que j'étois prête de com- » mettre. Mon fils, il est vrai, mérite la mort, » mais est-ce à moi à la lui donner? Son crime ne

» sera donc point vengé ; fier de son impunité,
» autant que de son triomphe, il régnera sur
» les Calydoniens, pendant que mes chers frères
» ne seront plus qu'un peu de cendre et de vains
» fantômes? Non, encore une fois, je ne le souf-
» frirai jamais. Qu'il périsse, et qu'il emporte
» dans le tombeau toutes les espérances de son
» père ; que le sceptre qu'il attendoit, et ses
» états périssent avec lui. Hélas ! sont-ce donc là
» les sentimens d'une mère ; que sont devenus
» les liens sacrés qui doivent unir les enfans à
» ceux qui leur ont donné le jour ? Est-ce donc
» là la récompense des maux que j'ai soufferts
» en le portant neuf mois dans mon sein ? Que
» je serois heureuse s'il eût perdu la vie au mo-
» ment que les Parques mirent dans le feu le
» tison fatal ; plus heureuse encore si je ne l'en
» eusse pas retiré ! Mon fils, tu me devois la
» vie, et tu la perds aujourd'hui par ton crime :
» je n'ai rien à me reprocher : rends-moi cette
» même vie que tu me devois deux fois, ou
» fais-moi périr comme mes deux frères. Mais
» je vois que je ne forme que de vaines réso-
» lutions, et des projets qui se détruisent. A
» quoi dois-je donc enfin me résoudre ? D'un
» côté, mes frères encore sanglans, me deman-
» dent vengeance ; de l'autre, c'est un fils qui doit
» en être la victime. Infortunée que je suis !

» vous allez vaincre, enfin, mes frères ; mais que » cette victoire va me coûter ! Heureuse si après » avoir satisfait à vos mânes irrités, je puis moi-» même vous suivre dans le tombeau ! » Lorsqu'Althée eut fini ce discours, elle jeta en tremblant et en détournant les yeux, le tison dans le feu. Le bois fatal gémit en y tombant, ou du moins il parut former un son plaintif; et quoique la flamme semblât ne le brûler qu'à regret, il fut enfin consumé. Cependant Méléagre qui étoit absent, et qui ignoroit ce qui se passoit, se sent dévorer par un feu secret ; mais son courage lui fait surmonter avec fermeté les douleurs les plus cruelles ; sensible au seul chagrin de mourir d'une manière indigne d'un héros, il porte envie au sort d'Ancée, qui venoit de perdre la vie en attaquant le sanglier. Enfin pendant qu'il appelle son père, son frère, ses sœurs, si recommandables par la tendresse qu'elles avoient pour lui, sa chère épouse et peut-être même sa mère, et qu'il leur dit le dernier adieu, le feu qui le consume, redouble son ardeur, et ses douleurs augmentent à chaque moment. Leur vivacité venant ensuite à diminuer, il demeure dans une triste langueur, jusqu'à ce que le tison étant entièrement consumé, il rend le dernier soupir. A la nouvelle d'un accident si funeste, toute la ville de Calydon paroît dans une extrême consternation : les

jeunes et les vieux, les grands et le peuple, tous sont accablés de la plus vive douleur. On n'entend de tous côtés que pleurs et que gémissemens; les femmes couvertes de deuil s'arrachent les cheveux; l'infortuné Œnée couché sur la terre et couvert de cendre et de poussière, se plaint tristement que ses jours aient été prolongés jusqu'à ce fatal moment; je ne dis rien d'Althée sa mère, qui, n'ayant pu survivre au désespoir où l'avoit jetée un crime si énorme, s'étoit donné elle-même la mort; mais quand les Dieux m'auroient donné mille bouches, quand je pourrois les faire toutes parler dignement, quand je posséderois seul tous les talens des Déesses qui habitent l'Hélicon, il ne me seroit pas possible de peindre toute l'affliction des sœurs de ce prince. Couvertes de deuil, elles se frappent la poitrine, se meurtrissent le sein, tiennent le corps de leur frère entre leur bras, le réchauffent, le baisent, ainsi que le lit de parade sur lequel on l'avoit mis; et après que le feu l'a consumé, elles recueillent ses cendres, et les tenant sur leur sein, elles cherchent encore à les animer. Couchées près de son tombeau, elles baisent la pierre où son nom est gravé, et leur deuil dure jusqu'à ce que Diane rassasiée enfin, si j'ose parler ainsi, des calamités de la déplorable famille d'Œnée, les

change en oiseaux. Le corps de ces infortunées princesses, si l'on en excepte Gorgé et Déjanire, est couvert de plumes; leurs bras deviennent de longues aîles, leur bouche paroît sous la forme d'un bec, et elles s'envolent.

FABLES V ET VI.

ARGUMENT.

Thésée à son retour de la chasse de Calydon, ayant trouvé l'Acheloüs débordé, se retira chez le Dieu de ce fleuve, qui, après le repas, lui conte l'histoire des cinq Nayades, qui avoient été changées en ces isles Echinades, et celle de l'isle Périmele, dont il avoit autrefois été amoureux, et que son père précipita dans la mer.

THÉSÉE, après la chasse de Calydon, où il avoit été invité, s'en retournant à Athènes, se trouva arrêté au passage du fleuve Acheloüs, que les pluies avoient extrêmement augmenté. Le Dieu de ce fleuve l'ayant rencontré, le pria de venir se reposer chez lui, en attendant que les eaux se fussent retirées : « Illustre et » généreux Thésée, lui dit-il, ne vous exposez » pas à la rapidité d'un fleuve si dangereux. » Lorsqu'il est grossi comme vous le voyez, » rien ne résiste à son torrent; il entraîne avec » un bruit épouvantable les plus gros arbres et

» les rochers même. Je l'ai vu quelquefois renver-
» ser les maisons les plus solides, lorsqu'elles
» se trouvoient trop près de ses bords, et emporter
» avec elles les troupeaux et leurs étables, sans
» que ni la force des taureaux, ni la légéreté
» des chevaux pussent les sauver de la violence
» de ses ondes. Souvent les neiges fondues ont
» formé tout d'un coup des torrens impétueux
» qui ont entraîné les jeunes gens les plus ro-
» bustes. Vous ferez mieux sans doute d'attendre
» ici, et de jouir chez moi des douceurs du repos,
» jusqu'à ce que le fleuve soit rentré dans son
» lit. J'accepte, lui dit Thésée, une offre si
» obligeante, et je profiterai avec plaisir de
» l'honneur que vous me faites ». Après ce compliment, ils se rendirent ensemble au palais de ce Dieu. C'étoit une grotte faite de rocaille et de pierres ponces, dont la voûte étoit ornée de coquillages de différentes couleurs, très-artistement arrangés, et le fond couvert de mousse et de gazon. Lorsque l'heure du repas fut arrivée, Thésée se plaça sur le lit qu'on lui avoit préparé, Pirithoüs étoit d'un côté, le Thrésénien Lelex de l'autre. Ce héros étoit alors assez avancé en âge, et ses cheveux commençoient déjà à blanchir. Acheloüs, charmé de recevoir chez lui un hôte tel que Thésée, eut soin de faire placer

aussi tous ses compagnons. Quand tout le monde fut assis, un grand nombre de belles Nymphes vinrent servir les mets; et après qu'on eut mangé, elles présentèrent le vin dans une coupe précieuse. Le repas fini, Thésée regardant la mer, qu'on voyoit de-là : « Quel est dit-il, en lui » montrant avec la main, le lieu que nous » observons d'ici : apprenez-nous, je vous prie, » le nom de cette isle, ou plutôt de toutes » celles qui sont en cet endroit, car elle ne » paroît pas seule. Vous en jugez très-bien, lui » répondit Acheloüs; il y a cinq isles dans le » lieu dont vous venez de parler; mais elles sont » si proches l'une de l'autre, qu'il est aisé de » les confondre d'ici; et afin que vous ne soyez » plus étonné d'avoir vu Diane se venger si » cruellement des Calydoniens, je vais vous ap- » prendre l'histoire de ces isles. Il y avoit autre- » fois dans cette contrée cinq Nayades qui, ayant » fait un sacrifice de dix taureaux, invitèrent » à la fête qu'elles célébrèrent en cette occasion, « toutes les divinités champêtres, sans m'en avoir » prié. Piqué de cette marque de mépris, j'enflai » les eaux de mon fleuve, et devenu moi-même » furieux autant que mes ondes, je ravageai » les forêts et les campagnes, j'entraînai dans » la mer ces Nymphes avec le lieu même où » elles célébroient la fête. En vain se souvinrent-

» elles alors de moi, je fus sourd à leur prière.
» Mes eaux et celles de la mer divisèrent ce
» petit continent et en formèrent les cinq Echi-
» nades que vous voyez d'ici.

» Parmi toutes ces isles, continua-t-il, ne re-
» marquez-vous pas celle qui est la plus éloignée ?
» On la nomme l'isle Périmele. Hélas ! elle doit
» m'être bien chere ! j'étois amoureux de la
» Nymphe qui portoit ce nom. Son père, Hippo-
» damas, irrité de voir qu'elle avoit répondu à
» ma tendresse, la précipita du haut d'un rocher
» dans la mer, dans le temps qu'elle étoit prête
» d'accoucher. M'étant trouvé heureusement sous
» ce rocher, je la soutins entre mes bras et je
» l'empêchai de périr. Neptune, m'écriai-je, Dieu
» de la mer, qui avez eu pour partage le second
» empire du monde, et à qui tous les fleuves
» rendent hommage en mêlant leurs eaux avec
» celles qui sont sous votre puissance, soyez
» favorable à mes vœux. Cette Nymphe que
» vous voyez prête à perdre le jour, est moins
» coupable que moi, et si son père avoit eu
» pour elle quelque tendresse, ou plutôt s'il
» n'eut pas été le plus injuste et le plus cruel
» de tous les hommes, il lui auroit sans doute
» pardonné le crime d'avoir su me plaire : Dieu
» puissant, laissez-vous toucher à mes larmes,
» accordez dans votre empire un asyle à une

» fille infortunée, qu'un père barbare a voulu
» immoler à son ressentiment : ou faites ensorte
» qu'elle devienne elle-même le lieu de sa retraite.
» J'aurai du moins, en la perdant, la douce con-
» solation de voir couler mes ondes autour d'une
» isle si chère. Neptune marqua d'un signe de
» tête qu'il exauçoit ma prière ; et ce mouvement
» fit frémir les flots. Périmele en fut effrayée ;
» et comme elle continuoit toujours de nager,
» pendant que je la soutenois, je sentis que son
» cœur palpitoit. Un moment après tout son
» corps commença à se durcir, et la terre qui
» croissoit autour l'ayant entièrement envelop-
» pée, elle fut en un instant changée en isle ».

FABLES VII, VIII, IX ET X.

ARGUMENT.

Jupiter et Mercure ayant pris une forme humaine, trouvent chez Philemon et Baucis l'hospitalité que tout le voisinage leur avoit refusée. C'est pourquoi ces Dieux ayant reconnu leur zèle, changèrent leur cabane en un temple, dont ils leur donnèrent la charge de prêtres; et après une longue vie, ces deux bonnes gens furent eux-mêmes convertis en arbres. Le village où ils demeuroient fut submergé par les eaux avec tous leurs habitans, et changé en un étang. Acheloüs conte aussi par occasion le pouvoir que Protée avoit de se revêtir de plusieurs figures.

APRÈS ce discours Acheloüs se tut, et on fut pendant quelque temps à admirer ces prodiges. Pirithoüs, qui n'avoit pas beaucoup de respect pour les Dieux, et qui étoit extrêmement emporté, se moqua de la crédulité de ses compagnons. « Vous nous faites-là, dit-il, en adressant » la parole à Acheloüs, des contes frivoles et » chimériques. Les Dieux, selon vous, sont bien » puissans

» puissans, puisqu'ils peuvent nous métamor-
» phoser à leur gré ». Toute l'assemblée fut surprise d'un discours si audacieux, et on n'eut garde de l'approuver. Lelex, que l'âge rendoit respectable, ayant pris la parole, dit : « que le pou-
» voir des Dieux n'étoit point borné, et que rien
» ne s'opposoit à leur volonté; et pour que vous
» n'en doutiez pas, continua-t-il, je vais vous ap-
» prendre un fait qui doit vous en convaincre.
» Il y a en Phrygie, dans un lieu qui depuis a
» été enfermé de murailles, un chêne près d'un
» tilleul, que je vis moi-même, lorsque Pytthée
» m'envoya autrefois dans ce pays, où son père
» Pélops avoit régné avant que de venir s'établir
» dans la Grèce. Près de cet endroit est un lac
» rempli de plongeons et de poules d'eau. C'étoit
» autrefois un lieu fort habité. Jupiter, accom-
» pagné de Mercure, qui, en cette occasion, avoit
» eu soin de quitter ses aîles, alla un jour visi-
» ter ce canton. Après avoir demandé dans plu-
» sieurs maisons l'hospitalité, qui leur fut refu-
» sée, ils allèrent enfin à une petite cabane cou-
» verte de chaume et de roseaux, où ils furent
» reçus avec beaucoup d'accueil par Philemon
» et Baucis. Tous deux de même âge, ils s'étoient
» mariés fort jeune et avoit vieilli dans cette chau-
» mière. Pauvres et sans bien, ils avoient su par
» leur vertu diminuer les rigueurs de l'indigence.

» Seuls dans cette cabane, ils composoient tout
» leur domestique et toute leur famille. Comme
» c'étoient eux qui donnoient les ordres, c'étoient
» eux-mêmes aussi qui les exécutoient. Lorsque
» Jupiter et Mercure furent entrés en se bais-
» sant, parce que la porte étoit très-basse, Phile-
» mon les pria de se reposer et leur présenta des
» sièges, sur lesquels Baucis mit un peu de
» chaume, pour les faire asseoir plus à leur aise,
» après quoi elle se mit en devoir d'allumer du
» feu. Elle ramassa pour cela quelques étincelles
» qui étoient sous la cendre, les mit sur des
» feuilles et sur des écorces d'arbres, et à force
» de souffler et de se tourmenter, elle fit du
» feu. Pour l'entretenir et faire bouillir le pot,
» elle ramassa quelques copeaux et arracha quel-
» ques branches qui soutenoient le toit de la
» cabane. Pendant qu'elle épluchoit et coupoit les
» herbes que son mari venoit de cueillir dans son
» jardin, lui de son côté prit du vieux lard qui étoit
» pendu au plancher, et en ayant coupé un petit
» morceau, le mit dans le pot. En attendant que
» le dîné fût prêt, il entretint ses hôtes, pour les
» empêcher de s'ennuyer. Dans un coin de la
» chaumière étoit suspendu un vaisseau de hêtre,
» que Philemon remplit d'eau chaude pour leur
» laver les pieds. Au milieu de la chambre étoit
» un lit de bois de saule, dont quelques feuilles

» d'arbres faisoient toute la garniture ; pour le » décorer, ils étendirent dessus un tapis dont » ils ne se servoient que dans les grandes fêtes, » et ce tapis, digne ornement d'un tel lit, étoit » un vieil habit et fort usé. Ce fut-là qu'ils firent » asseoir Jupiter et Mercure. Cependant Baucis » préparoit le couvert; mais malheureusement » la table avoit un pied plus court que les deux » autres, elle y remédia en mettant une brique » dessous. Après l'avoir bien essuyée, elle la » couvrit d'olives et de corniers, qu'elle avoit » conservés soigneusement dans de la lie de vin. » Elle y mit aussi de la chicorée, des raves et » du fromage blanc, et des œufs cuits sous la » cendre. Le tout servi dans des plats de terre; » un pot de la même matière avec des tasses de » bois bien cirées en dedans, formoient tout le » buffet. A peine le couvert fut-il préparé, que » le dîné se trouva prêt. Le premier service ne » fut pas long, et après qu'on eut bu chacun » un coup d'un vin qui n'étoit pas bien vieux, » on vit paroître le second service, qui étoit » composé de noix, de figues sèches, de dattes, » de prunes, d'une corbeille de pommes, et d'un » panier de raisins noirs. Un rayon de miel fort » blanc étoit le plat du milieu. Le repas étoit » frugal à la vérité, mais il étoit donné de bon » cœur, et sur-tout de bonne mine. Cependant,

» nos deux bonnes gens s'apperçurent que la
» coupe se remplissoit d'elle-même à mesure qu'on
» la vuidoit, et que le vin augmentoit bien loin
» de diminuer. Saisis d'étonnement à la vue de
» ce prodige, ils levèrent l'un et l'autre leurs
» mains tremblantes vers le ciel, en demandant
» pardon à leurs hôtes de ce qu'ils leur avoient
» donné un repas si pauvre et si mal apprêté.
» Il leur restoit encore une oie qui gardoit la
» cabane ; ils se mirent en état de la tuer :
» vous les auriez vus l'un et l'autre courir d'un
» pas chancelant après ce pauvre animal, qui
» les esquivoit et faisoit tous ses efforts pour
» leur échapper. Enfin, après les avoir mis hors
» d'haleine, il se réfugia entre les jambes de
» Jupiter et de Mercure, qui, après leur avoir
» défendu de le tuer, se firent connoître, et leur
» annoncèrent en même temps la juste ven-
» geance qu'ils vouloient tirer de tout le pays
» du voisinage. Tous ces impies qui habitent ce
» canton, vont périr, leur dirent-ils, vous seuls
» ne serez point enveloppés dans leur perte ; mais
» il faut pour cela abandonner votre cabane et
» nous suivre : venez avec nous sur cette mon-
» tagne. Philemon et Baucis obéissent à cet ordre,
» et s'appuyant sur leur bâton, y montent avec
» peine. Ils étoient à la portée d'un trait du
» sommet de la montagne, lorsque regardant
» derrière eux, ils virent le pays tout couvert

» d'eau, excepté leur cabane. Pendant qu'ils ad-
» miroient ce prodige, et déploroient le triste
» sort de leurs voisins, ils remarquèrent qu'elle
» étoit devenue un temple. Des colonnes magni-
» fiques s'élevoient à la place des fourches de
» bois qui la soutenoient auparavant, le chaume
» qui la couvroit s'étoit converti en or; la terre
» qui lui servoit de plancher, étoit pavée de
» marbre, la porte ornée de sculptures et de
» bas-reliefs; en un mot toute la maison jetoit
» un éclat surprenant. Ils étoient encore dans
» l'admiration, lorsque Jupiter leur parla ainsi :
» Sage vieillard, et vous digne épouse d'un mari
» si vertueux, dites-moi ce que vous souhaitez,
» vous pouvez le demander avez assurance. Tous
» nos desirs, lui dit Philemon, après avoir con-
» sulté un moment avec sa femme, se bornent
» à devenir les prêtres de ce nouveau temple;
» et comme nous avons toujours vécu dans une
» parfaite union, nous voudrions aussi que le
» même jour nous vît mourir l'un et l'autre :
» accordez-moi la grace de ne voir jamais le
» bûcher de mon épouse, et qu'elle, de son côté,
» ne soit jamais obligée de me rendre les der-
» niers devoirs. Jupiter leur accorda leur demande,
» et ils desservirent le temple le reste de leur
» vie. Lorsqu'ils furent arrivés à une extrême
» vieillesse; un jour qu'ils étoient assis sur les

» marches de ce même temple, et qu'ils s'entre-
» tenoient de cette aventure, Baucis s'apperçut
» tout d'un coup que le corps de Philemon se
» couvroit de feuilles, et il remarqua de son
» côté que la même chose arrivoit à sa femme.
» Voyant ensuite l'un et l'autre que l'écorce com-
» mençoit à gagner jusqu'à la tête, ils se par-
» lèrent ainsi : Adieu, ma chère épouse, lui
» dit tendrement Philemon; adieu mon cher
» mari, lui répliqua Baucis. A peine avoient-
» ils prononcé ce peu de paroles, que leur
» bouche se ferma pour jamais. On montre en-
» core en ce même endroit, les troncs de ces
» deux arbres, l'un près de l'autre. Telle est,
» ajouta Lelex, l'histoire que m'ont racontée des
» vieillards dignes de foi, et qui n'avoient nul
» intérêt à m'en imposer. J'ai vu moi-même les
» branches de ces arbres, ornées de bouquets et
» de guirlandes. J'y en attachai moi-même, en
» disant : c'est ainsi que les Dieux récompensent
» la piété, et qu'on honore après leur mort ceux
» qui les ont honorés pendant leur vie. »

Ce discours fait par un homme aussi sage que Lelex, avoit touché toute la compagnie. Comme Thésée, qui en avoit été extrêmement frappé, marquoit beaucoup d'envie d'apprendre les merveilles que les Dieux avoient opérées; Acheloüs, appuyé sur son sceptre, lui parla de la sorte. « Plusieurs

» personnes, après avoir été métamorphosées, » ont vécu sous leur nouvelle forme; d'autres » ont eu le pouvoir d'en changer eux-mêmes » diverses fois : on peut nommer parmi ceux-ci » le fameux Protée, qui fait son séjour dans la » mer, et qu'on a vu quelquefois sous la forme » d'un jeune homme, quelquefois sous celle d'un » lion, d'un sanglier, d'un serpent, d'un tau- » reau, d'une pierre ou d'un arbre. Il prenoit » même quand il vouloit celles du feu ou de » l'eau. »

FABLE XI.

ARGUMENT.

Acheloüs conte à Thésée l'histoire de Métra, qui pour nourrir son père, qui étoit dévoré d'une faim canine, pour avoir coupé un arbre consacré à Cérès, demanda à Neptune, qui l'avoit autrefois aimée, la vertu de se transformer. Ainsi Eresichthon, qui avoit été forcé de la vendre, afin d'avoir quelque argent pour vivre, la revendit plusieurs fois, parce qu'aussi-tôt qu'il l'avoit vendue elle prenoit une autre forme et s'échappoit facilement. Mais enfin cette ruse ayant été découverte, ce misérable père fut contraint de se dévorer lui-même, et reçut la peine que son impiété méritoit.

« LA fille d'Eresichthon, continua-t-il, celle-là » même qui avoit épousé Autolycus, avoit aussi » le pouvoir de prendre différentes figures. Son » père étoit un de ces impies qui méprisent les » Dieux et ne leur offrent jamais des sacrifices. » On dit de lui qu'il eut la témérité de profa- » ner à coups de hache ces antiques forêts que » la religion rend si respectables, et sur-tout un

» bois qui étoit consacré à Cérès. Au milieu de ce
» bois étoit un vieux chêne extrêmement haut,
» dont les branches étoient toujours ornées de
» guirlandes, de rubans, et de tableaux qui
» contenoient l'histoire des prodiges qu'avoit opé-
» rés la divinité de ce lieu. Les Dryades alloient
» souvent danser sous ce chêne; souvent elles
» se tenoient par la main pour faire le tour du
» tronc qui avoit quinze coudées de circonférence,
» et qui surpassoit autant tous les autres arbres,
» qu'ils surpassent eux-mêmes l'herbe et les ro-
» seaux. Quoique cela dût rendre ce chêne res-
» pectable, Eresichthon ordonna à ces gens de
» le couper; et comme il s'apperçut qu'ils hé-
» sitoient: quand même la Nymphe qui habite
» cet arbre, dit-il, en prenant lui-même la coi-
» gnée, seroit sous la protection de Cérès; quand
» ce seroit Cérès elle-même, il sera abattu. Après
» ce discours il commença à lui porter les pre-
» miers coups; mais à peine l'arbre fut-il frappé
» qu'on le vit trembler: les feuilles, les branches,
» et le gland dont il étoit couvert, changèrent
» de couleur: on l'entendit même pousser des
» gémissemens, et dès le premier coup le sang
» en coula avec autant d'abondance que celui
» d'un taureau qu'on immole. A la vue de ce
» prodige, tous les assistans furent saisis d'horreur;
» il y en eut même un qui, après avoir re-

» proché à son maître le sacrilège qu'il étoit
» sur le point de commettre, voulut lui arracher
» la coignée; mais Eresichthon le regardant
» avec indignation : Reçois, dit-il, en lui coupant
» la tête d'un coup de cette même coignée, la
» récompense de ta piété. Ensuite il se mit à
» frapper l'arbre. On entendit alors sortir du
» creux du chêne une voix qui prononça ces
» paroles : je suis une Nymphe chérie de Cérès;
» tu m'arraches la vie, mais j'aurai du moins en
» mourant la consolation de t'apprendre que je
» serai bientôt vengée. Peu effrayé de cette me-
» nace, l'impie Eresichthon continue de frapper
» l'arbre, et voyant qu'il étoit déjà ébranlé, il
» y attache une corde et le fait tomber. Sa chûte
» en entraîna un grand nombre d'autres. Les
» Dryades de la forêt, craignant pour elles et
» pour les bois qu'elles habitoient, se couvrirent
» de deuil et allèrent d'un air triste et abattu
» prier la Déesse qui les protégeoit, de punir
» une action si impie. Cérès ayant marqué par
» un mouvement de tête qui fit trembler toutes
» les campagnes et les moissons dont elles étoient
» couvertes, qu'elle leur accordoit leur demande,
» résolut de les venger de la manière la plus
» cruelle : si toutefois on pouvoit punir trop
» cruellement un si grand crime. Eresichthon
» fut condamné à endurer une horrible faim;

» mais parce qu'il ne convenoit pas à Cérès
» d'aller elle-même trouver la Famine (ces deux
» Déesses ne pouvant jamais se rencontrer en-
» semble), elle parla ainsi à une des Nymphes
» qui étoient venues implorer son secours. Dans
» l'extrêmité de la Scythie est un pays triste et
» ténébreux, où l'on ne trouve ni arbres ni
» fruits. Cet affreux climat, où règne un froid
» éternel, est le séjour de la pâleur, de la crainte
» et de la famine. Partez et ordonnez de ma part
» à cette Déesse qu'elle pénètre jusqu'au fond des
» entrailles de l'impie Eresichthon : qu'elle fasse
» ensorte que rien ne puisse l'en chasser, et
» qu'elle rende inutiles par son opiniâtreté à le
» tourmenter tous les secours que je donne contre
» la faim. Ne soyez pas épouvantée, continua-
» t-elle, de la longueur du chemin ; voilà mon
» char que je veux bien vous prêter, et ces dra-
» gons qui vous conduiront aux travers des airs.
» La Nymphe y étant montée arriva en peu de
» temps dans la Scythie, sur le sommet du mont
» Caucase, où elle trouva la Famine au milieu
» d'un champ couvert de pierres, qui arrachoit
» quelques herbes avec les ongles et les dents.
» Elle avoit les cheveux hérissés et en désordre,
» les yeux enfoncés et livides, le visage pâle,
» les lèvres noires, la bouche effroyable ; sa

» peau rude et pleine de rides laissoit voir
» des os qui sortoient de tous côtés : on auroit
» presque pu découvrir jusqu'au fond de ses en-
» trailles. Sa poitrine, extrêmement avancée, pa-
» roissoit ne tenir qu'à l'épine du dos, et au
» lieu du ventre on ne voyoit que la place où
» il auroit dû être. Son extrême maigreur laissoit
» à découvert ses muscles et ses nerfs; et la
» grosseur de ses genoux et de ses talons pré-
» sentoit un objet hideux. La Nymphe l'ayant
» apperçue, et n'osant l'approcher, lui apprit
» de loin l'ordre de la Déesse. Malgré cette pré-
» caution le peu de séjour qu'elle fit en cet
» endroit, lui fit sentir les atteintes de la faim;
» ce qui l'obligea de remonter promptement sur
» son char pour s'en retourner dans la Thessalie.

» La Famine, quoique toujours opposée à Cé-
» rès, se mit en devoir d'exécuter ses ordres.
» Conduite par les vents elle arriva bientôt dans
» la maison d'Eresichthon. Il étoit nuit, et le
» sommeil avoit appesanti ses paupières. L'af-
» freuse Déesse s'étant insinuée dans ses en-
» trailles, répandit son venin dans sa bouche,
» dans son gosier, dans sa poitrine, et le fit
» couler dans ses veines. Après avoir accompli
» l'ordre de Cérès, elle abandonna un séjour où
» régnoit l'abondance et retourna dans le climat

» stérile, qui est sa demeure ordinaire. Eresich-
» thon étoit encore livré aux charmes du som-
» meil, lorsqu'il commença à sentir les rigueurs
» de la faim. En rêvant il croyoit manger, et
» remuoit la bouche et les dents, comme si en
» effet il eût mangé, fatigant ainsi son gosier
» par la vaine représentation d'un mets imagi-
» naire. Dès qu'il fut réveillé, il se sentit dévorer
» par la faim la plus cruelle, et il fit chercher
» avec empressement ce que la mer, la terre et
» l'air produisent d'alimens. Lorsque sa table étoit
» couverte avec profusion, il se plaignoit encore
» de n'avoir pas de quoi se rassasier, et au milieu
» de l'abondance il cherchoit avec avidité de quoi
» satisfaire la faim qui le dévoroit. Ce qui auroit
» suffi pour nourrir des villes et des peuples
» entiers, ne suffisoit pas pour lui : plus il man-
» geoit, plus il souhaitoit de manger : semblable
» à la mer, qui reçoit dans son vaste sein tous
» les fleuves de la terre, sans qu'il paroisse qu'elle
» en soit augmentée ; ou tel que le feu qui dévore
» tout ce qu'il rencontre, et qui, bien loin de
» rallentir son ardeur par la quantité des matières
» qu'il consume, n'en reprend que de nouvelles
» forces : Eresichthon, après avoir englouti les
» viandes qu'on lui a servies, en demande en-
» core d'autres ; ce qu'il mange ne fait qu'aug-

» menter sa faim, et rien ne peut le rassasier.
» Il avoit consumé tout son bien, et l'ardeur qui
» le pressoit ne faisoit qu'augmenter. Il ne lui
» restoit pour toute ressource qu'une fille, qui
» auroit été digne d'un meilleur père : il la ven-
» dit. Métra, c'étoit son nom, se voyant dans
» l'esclavage, leva les mains du côté de la mer,
» qui n'étoit pas éloignée de la maison de son
» maître, et adressa cette prière à Neptune :
» O Dieu des ondes, à qui je fus chère autre-
» fois, délivrez-moi de l'indigne état où je suis
» réduite ; vous devez cette récompense à une
» fille qui répondit à votre tendresse. Neptune
» écouta favorablement la prière de Métra, et
» quoiqu'elle fut alors sous les yeux de son maître,
» il la changea sous la figure d'un pêcheur. Le
» maître voyant près de lui un homme qui te-
» noit une ligne à la main, lui parla ainsi : qui
» que vous soyez, je souhaite de tout mon cœur
» que la mer se calme en votre faveur : puissent
» les poissons ne connoître l'hameçon que lors-
» qu'ils y seront pris : apprenez-moi, je vous
» prie, ce qu'est devenue une esclave mal vêtue
» et dont les cheveux étoient en désordre : je
» viens de la voir sur le rivage, et il ne paroît
» pas à ses traces qu'elle ait été plus loin. Métra,
» qui s'apperçut de l'erreur de son maître, fut

» charmée de voir qu'il s'informât d'elle à elle-
» même : je suis peu en état, lui dit-elle, de
» contenter votre curiosité : uniquement occupé
» de ma pêche, je n'ai point détourné les yeux
» de l'endroit où vous me voyez; et pour mieux
» vous persuader que ce que je vous dis est vrai,
» je consens que Neptune rende ma pêche in-
» fructueuse, s'il a paru même depuis long-temps
» sur cette côte, d'autre homme ou d'autre femme
» que moi. Le maître le crut et s'en retourna;
» et Métra reprit sa première forme. Eresich-
» thon voyant que sa fille avoit le pouvoir de
» se métamorphoser, la vendit à différentes per-
» sonnes, et elle se déroboit peu de temps après,
» tantôt sous la forme d'une génisse, sous celle
» d'une jument, d'un oiseau, ou d'un cerf,
» trouvant par-là le moyen de faire subsister son
» père : mais tous ces secours ne suffisoient pas
» pour rassasier la cruelle faim qui le tourmen-
» toit. Enfin, se voyant réduit à la dernière extrê-
» mité, et n'ayant aucune ressource, il prit l'af-
» freuse résolution de se manger lui-même et
» de se nourrir en se dévorant. Mais pourquoi,
» continua Acheloüs, aller chercher ailleurs des
» exemples de semblables métamorphoses, puis-
» que j'ai eu moi-même le pouvoir de me revê-
» tir de trois différentes figures ? Je suis, quand

» il me plaît, sous celle où vous me voyez pré-
» sentement; quelquefois je prends celle d'un
» serpent; j'ai emprunté quelquefois aussi celle
» d'un taureau : et toute ma force consistoit alors
» dans mes cornes. Malheureusement aujour-
» d'hui je n'en ai plus qu'une, comme vous voyez,
» l'autre m'a été arrachée ». A ces mots il se
mit à soupirer.

FABLE

EXPLICATION DES FABLES DU HUITIEME LIVRE.

Explication de la première Fable. (Page 219.)

Minos ayant levé des troupes, et reçu le secours de ses alliés, ainsi que je l'ai dit dans le livre précédent, alla faire la guerre aux Athéniens, pour venger la mort de son fils Androgée. Après s'être rendu maître de la ville de Niséa, qui avoit pris le parti des Athéniens, il alla mettre le siège devant Mégare. Nisus, qui en étoit roi, auroit long-temps arrêté le progrès de ses armes, sans la perfidie de sa fille Scylla, qui, étant devenue amoureuse de Minos qu'elle avoit vu souvent du haut d'une tour, lui livra la ville. Les poëtes disent que le sort de Mégare dépendoit d'un poil rouge, que Nisus portoit sur sa tête, et que cette fille dénaturée coupa pendant qu'il dormoit pour le porter à son amant; que Minos, profitant de cette trahison, entra dans la ville, y imposa des lois, et partit sans vouloir parler à Scylla, qui de désespoir se jeta dans la mer et fut changée en alouette. C'est-à-dire, car cette aventure est véritable, comme l'attestent Pausanias et plusieurs autres anciens auteurs, que Scylla eut quelque correspondance avec Minos, pendant le siège de Mégare; qu'elle lui donna avis des résolutions les plus secrettes du conseil, et qu'enfin elle l'introduisit dans la ville, en lui ouvrant

les portes avec les clefs qu'elle avoit prises pendant que son père dormoit, et dont Ovide a voulu sans doute parler sous l'emblême de ce poil fatal que Nisus avoit à la tête : la métamorphose de cette princesse en alouette, et celle de son père en cette espèce d'aigle qu'on nommoit parmi les grecs *Halyæëtos*, ne sont que des ornemens poétiques, qui sont cependant fondés sur des équivoques liées avec cet évènement, l'une grecque et l'autre hébraïque ; car, comme l'insinue notre poëte, le nom de Ciris vient du mot κείρειν, *tondre*.

Ciris et à tonso et hoc nomen adepta capillo.

Et celui de Nisus de l'hébreu *Netz*, *Epervier*, oiseau qui ressemble assez à l'aigle de la mer.

Apollodore ajoute à ce que je viens de raconter (1) que Minos fit jeter Scylla dans la mer, et Zénodote dit qu'il la fit pendre au mât de son vaisseau. Pausanias dit dans ses Attiques que Nisus avoit les cheveux rouges, et que Scylla les lui coupa. Ce même auteur nomme Nisée la ville qu'Ovide appelle Mégare. Du reste, il convient avec notre poëte.

Explication de la seconde Fable. (Page 227).

Les Athéniens, désolés par une cruelle famine, et voyant l'ennemi à leurs portes, allèrent encore une fois consulter l'oracle, qui leur apprit que, pour être délivrés des deux fléaux qui les affligeoient, il falloit donner à Minos une entière satisfaction. Dès qu'ils eurent appris cette réponse, ils lui envoyèrent des ambassadeurs en état de supplians, pour lui demander la paix (2) que ce prince leur accorda,

(1) Lib. III.
(2) Voyez Plutarque dans la vie de Thésée.

à condition que tous les neuf ans, selon Plutarque et Ovide, ou tous les ans, selon Diodore de Sicile et Apollodore, les Athéniens lui envoyeroient sept jeunes garçons et autant de filles. Cet article étant accepté de part et d'autre, la paix fut signée, et Minos leva le siège, emmenant avec lui ceux que le sort avoit rendus les premières victimes du salut de leur patrie.

C'est à l'occasion de ce tribut que les Grecs (1), pour rendre Minos odieux, publièrent qu'il destinoit les jeunes Athéniens qu'on lui envoyoit, à combattre dans le labyrinthe contre le Minotaure, qui étoit le fruit de l'infâme passion de Pasiphaé, sa femme, pour un taureau blanc que Neptune avoit fait sortir de la mer. Ils ajoutèrent à cette fable que Dédale avoit favorisé l'amour insensé de la reine (2), que de ce commerce étoit né le Minotaure, monstre qui, selon Euripide, cité par Plutarque, étoit moitié homme et moitié taureau, et que c'étoit Vénus qui avoit inspiré cette passion à Pasiphaé, pour se venger de ce que le Soleil, son père, l'avoit surprise avec Mars. Il est bien aisé de voir que la haine que les Grecs avoient contre le roi de Crète, les porta à inventer cette fable : Platon (3), Plutarque (4) et les autres anciens le reconnoissoient; mais comme les fables les plus absurdes ont toujours quelque fondement dans l'histoire, il faut voir ce qui peut avoir donné lieu à celle-ci. Servius (5), Tzetzès et Zénobius rapportent que pendant l'absence de Minos, Pasiphaé devint amoureuse d'un jeune seigneur de la cour de Crète, nommé Taurus, qui

(1) *Plut.*

(2) *Apollod. Virg. Ænéid. Lib IV.*

(3) *In Minos.*

(4) *In Thés.*

(5) *Sur le sixième livre de l'Enéid.*

étoit, selon Plutarque, amiral de la flotte de ce prince, que Dédale, confident de cette intrigue, recevoit les deux amans dans sa maison, et que la reine accoucha de deux jumeaux, dont l'un ressembloit à Minos, et l'autre à Taurus : voilà, selon ces auteurs, ce qui donna lieu à la fable du Minotaure.

Pour ce qui regarde le combat auquel on destinoit les Athéniens qui alloient en Crète, Philochorus, cité par Plutarque (1), dit que Minos avoit institué des jeux funèbres en l'honneur de son fils Androgée, et que ceux qui avoient le malheur d'y être vaincus, devenoient les esclaves des vainqueurs. Cet ancien auteur ajoute que celui qui le premier remporta tous les prix de ces jeux, fut l'amiral Taurus, homme fier et superbe, et qui traita avec dureté ceux des Athéniens qui devinrent ses esclaves : circonstance qui ne contribua pas peu à la fable que j'explique. Car il est certain que ces jeunes Grecs ne combattirent jamais contre un monstre, qui n'étoit que le fruit de l'imagination des poëtes. Aristote même nous apprend (2) que ces Athéniens, dont le tribut fut payé trois fois, selon Plutarque, vieillissoient souvent dans l'esclavage, et étoient obligés de gagner leur vie par les travaux les plus rebutans. Dédale, qui s'étoit retiré en Crète, à cause du meurtre de son neveu, ainsi que je le dirai dans l'explication suivante, y avoit bâti un labyrinthe, dans lequel apparemment on célébroit les jeux dont je viens de parler (*), ce qui donna lieu à d'autres fables, comme on va le voir.

(1) *In Thes.*

(2) Cité par *Plutarque.*

(*) Quelques auteurs prétendent que ces jeux étoient célébrés dans la place publique. Paléphate dit que Thésée se battit dans une caverne où le fils de Taurus avoit été relégué, et d'où il sortoit pour ravager la campagne.

Quoi qu'il en soit, Thésée, qui venoit d'être reconnu à Athènes, voulant étouffer les murmures du peuple, s'offrit volontairement d'aller en Crète, avec les autres Athéniens, ainsi que le rapportent Plutarque et Catulle (1) contre le sentiment de Diodore (2) qui dit que le sort étoit tombé sur lui. Dès qu'il y fut arrivé, sa bonne mine lui gagna le cœur d'Ariadne, fille de Minos, qui lui donna le fil, dont il se servit si heureusement pour sortir du labyrinthe après la défaite du Minotaure, ainsi que le racontent Ovide et Catulle, après tous les historiens, qui, selon Plutarque, sont en cela d'accord avec les poëtes. C'est-à-dire, au rabais du merveilleux, qu'Ariadne donna à son amant le plan du labyrinthe, afin qu'il en reconnût tous les détours et l'issue. Ce qui confirme ma conjecture, c'est qu'Eusthate (3) et Lutatius (4) disent que cette princesse avoit reçu ce fil de Dédale lui-même; ce qui ne sauroit s'entendre que du plan que cet habile architecte avoit dessiné.

La défaite de Taurus causa beaucoup de joie à tout le monde, et le vainqueur partit peu de temps après avec la belle Ariadne; sa tendresse pour elle ne dura pas long-temps, et il l'abandonna dans l'isle de Naxe, où elle épousa dans la suite un prêtre de Bacchus. Ce mariage est représenté sur une belle antique du cabinet du roi, que madame *le Hay* a gravée, et sur une autre pierre du marquis de *Maffei*. Les poëtes ont placé dans le Ciel la couronne que Bacchus donna à Ariadne, où elle forme la constellation qui porte son nom (5).

(1) *In Epith. Petii.*
(2) *Lib. IV.*
(3) Sur le premier *livre de l'Odyssée.*
(4) Sur le deuxième *livre de la Thébaïde.*
(5) *Hygin. Poët. Astron.*

J'ai abrégé, autant que je l'ai pu, toute cette histoire, que Plutarque conte fort au long. Il s'y rencontre des circonstances difficiles à expliquer, dont la discussion m'auroit jeté trop loin. On peut consulter ce que j'en ai dit dans mon explication des fables, tome II.

Explication de la troisième Fable. (Page 230).

Dédale (1) étoit un Athénien distingué autant par sa naissance, puisqu'il étoit de la famille d'Erectée, que par la beauté de son génie et par ses ouvrages, qui firent l'admiration de son siècle. Savant architecte, autant qu'habile statuaire, il porta ces deux arts dans leur dernière perfection, et surpassa tous ceux qui s'y étoient le plus distingués. Une basse jalousie le porta à commettre un crime qui fut la source de tous ses malheurs. Il avoit pris tant de soin de former l'esprit et les talens d'un fils de sa sœur, nommé Talos (2), que ce jeune homme devenu habile en peu de temps, parut devoir bientôt surpasser son oncle ; il inventa l'usage de la scie et l'art de tourner, ce qui causa tant de jalousie à Dédale, qu'il le tua en secret. Le meurtre fut couvert, et Dédale obligé de se retirer dans l'isle de Crête, trouva auprès de Minos, qui étoit en guerre avec les Athéniens, une retraite favorable (*). Ce fut là qu'il s'appliqua à bâtir ce labyrinthe qui devint si fameux dans l'antiquité. On sait, par les descriptions que nous ont laissées les anciens, que ce labyrinthe étoit un édifice rempli de chambres et d'avenues, disposées de manière

(1) Voyez *Apollod.* Lib. II et III ; *Pausanias* Lib. IX. *Diod.* Lib. IV. etc.

(2) Ovide le nomme Perdix.

(*) *Diodore et Apollodore* disent que l'aréopage le condamna à la mort. *Servius* croit cependant qu'il ne fut condamné qu'à un exil perpétuel.

que l'on entroit de l'une dans l'autre, sans pouvoir retrouver l'issue, ainsi que Virgile (1), Catulle (2) et Ovide (3) le marquent. Pline (4) prétend que Dédale avoit voyagé en Egypte, et que c'étoit-là qu'il avoit pris l'idée de ce fameux labyrinthe qui a passé pour une des merveilles du monde; ainsi qu'on peut le voir dans Hérodote (5), dans Diodore et dans Strabon. Cependant, si nous en croyons Philochorus, cité par Plutarque (6), le labyrinthe de Crête ne ressembloit en rien à celui d'Egypte; ce n'étoit qu'une prison dans laquelle on enfermoit les criminels. Eustathe et Cédrene, après lui, ont cru que ce n'étoit qu'un antre, où il se trouvoit beaucoup d'avenues et de détours, et où l'art avoit un peu aidé la nature. M. Huet, après le voyageur Bellon, a avancé qu'il n'y eut jamais d'autre labyrinthe en Crête, que les carrières que Minos premier avoit fait creuser dans le mont Ida, lorsqu'il bâtit la ville de Gnosse. Sur quoi on peut consulter M. de Tournefort (7) qui les visita dans son voyage du levant. Malgré toutes ces autorités, je suis persuadé, sur le témoignage d'Apollodore, de Strabon, de Diodore, de Pausanias et de Pline, que Dédale avoit construit dans l'isle de Crête un labyrinthe, dans le goût de celui d'Egypte, quoique moins magnifique et moins étendu. Goltzius rapporte des médailles de la ville de Gnosse, sur lesquelles on voit le labyrinthe:

(1) *Enëid.* Liv. V.
(2) *Carm.* IV.
(3) *Métamor.* Lib. VIII.
(4) Lib. XXXIV. Cap. XIII.
(5) Lib. II.
(6) *In Theseo.*
(7) *Voyage du levant, tome I, page 19, édit. d'Amsterdam*, in-4°.

et le père Montfaucon (1) a fait dessiner une pierre gravée du cabinet du marquis Maffei, sur laquelle est représenté cet édifice avec ses détours, et le Minotaure au milieu.

Minos, informé que Dédale avoit favorisé les galanteries de la reine son épouse, le retint prisonnier; mais ayant trouvé le moyen de se sauver, il s'embarqua sur un vaisseau que Pasiphaé lui avoit fait préparer; il y attacha des voiles, dont l'usage n'étoit pas connu alors dans la Grèce, ainsi que Pausanias et Paléphate nous l'apprennent, et il devança par ce moyen la galère de Minos, qui, informé de sa fuite, le poursuivit à force de rames. Le jeune Icare n'ayant pu supporter les fatigues du voyage, ou étant tombé dans la mer, mourut près d'une isle de l'Archipel, qui a depuis porté son nom. On sait que les poëtes ont enveloppé cette fuite sous l'ingénieuse fiction des aîles dont Dédale et son fils s'étoient munis (2), et qu'ils ont ajouté qu'Icare n'avoit perdu la vie que pour n'avoir pas suivi les conseils de son père : l'antiquité nous a laissé des monumens qui représentent Dédale travaillant à ses aîles, et Icare qui vole dans les airs, ainsi qu'on peut le voir dans le père Montfaucon. Il est sûr cependant que cette fable n'a d'autres fondemens que les voiles dont je viens de parler; Pausanias (3) l'explique ainsi, et Virgile fait assez entendre que c'est le sens qu'il lui faut donner en appelant ses aîles *remigium alarum*.

Dédale, après avoir rendu les derniers devoirs à son fils, alla dans l'isle de Sicile, où il trouva auprès de Cocalus

(1) *Ant. expliqu. Tome I, page 76.*

(2) Voyez *Horace*, Od. I. Lib. I. *Ovid. Métamor.* Lib. VIII. *Juvenal* Sat. I. etc.

(3) *Lib. IX.*

une retraite que d'autres princes lui avoient refusée, dans la crainte de déplaire à Minos, qui étoit très-puissant sur la mer. Le roi de Crête, après avoir long-temps cherché son prisonnier fugitif, ayant appris qu'il étoit à la cour de Cocalus, y alla lui-même, et le redemanda d'une manière à n'être point refusé (1). Cocalus ne voulant pas violer les droits de l'hospitalité, fit prier Minos de venir à Camique, pour traiter cette affaire à l'amiable, et ce prince, qui y vint sur sa parole, fut étouffé dans une étuve où il prenoit le bain, comme nous l'apprenons de Diodore de Sicile. Si nous en croyons Hygin, Conon, cité par Photius (2); Pausanias (3), Eusèbe (4) et quelques autres anciens auteurs, ce furent les filles de Cocalus elles-mêmes, qui, charmées des petits automates que Dédale leur donnoit, pour les amuser, firent mourir Minos dans le bain, et cela ne doit pas paroître surprenant, puisque les filles, les princesses mêmes, au rapport d'Athénée (5), baignoient leurs hôtes, et elles s'acquittoient de ce devoir avec tant de retenue, que la modestie la plus scrupuleuse n'avoit pas lieu d'en être allarmée.

Ainsi mourut Minos second, environ trente-cinq ans avant le dernier siège de Troye, et cette époque que j'ai prouvée ailleurs contre Marsham et quelques autres auteurs, peut servir pour fixer celles de tous les événemens qui sont renfermés dans les fables que je viens d'expliquer.

Dédale, pour reconnoître les obligations qu'il avoit à Cocalus, signala son séjour dans la Sicile par plusieurs beaux ouvrages. Il fit d'abord creuser ce grand canal,

(1) Voyez *Diod.* Lib. IV.

(2) *Narrat.* XXV.

(3) *In Achaicis.*

(4) *In Chron.*

(5) Lib. X.

où se jetoit le fleuve Alabas, qu'on nomme aujourd'hui Cantéra. Il fit aussi construire sur un rocher, près du lieu où fut bâtie la ville d'Andrigente, une citadelle imprenable, ainsi que plusieurs autres ouvrages aussi utiles que magnifiques, dont on peut voir la description dans Diodore de Sicile (1) qui a pu les connoître mieux que les autres anciens qui en parlent. Dédale avoit fait aussi de son temps plusieurs statues qui étoient si belles et si bien travaillées, que si nous en croyons Aristote, elles avoient du mouvement; ce qui peut être vrai de quelques automates, ou plutôt c'est une exagération qui marque l'habileté de cet ouvrier, au temps duquel la statuaire étoit très-imparfaite. On trouvoit encore au rapport de Pausanias, dans plusieurs autres lieux, des monumens de l'adresse de ce fameux ouvrier; les Egyptiens se vantoient d'en avoir un grand nombre dans leur pays; et Virgile fait la description d'un beau monument où Dédale avoit gravé son histoire et ses malheurs.

Explication de la quatrième Fable. (Page 235.)

Quoique toute l'antiquité convienne que la chasse du sanglier de Calydon, à laquelle plusieurs princes grecs assistèrent, soit un fait certain, cependant les poëtes et les historiens varient beaucoup sur les circonstances de ce célèbre événement. On vient de voir de quelle manière Ovide le raconte; je vais rapporter ce qu'en dit Homère, qui étant plus voisin du temps où il est arrivé, a pu en être mieux instruit. « Autrefois les Curètes (2), dit-il, » se faisoient une guerre cruelle devant les murs de Caly-

(1) Lib. IV.
(2) *Ibid.* Lib. IX.

» don, et se tuoient les uns les autres avec un acharnement déplorable. Les Etoliens défendoient la ville, et les Curètes l'attaquoient en déterminés, qui vouloient ou la saccager ou périr. Diane, qui est assise sur un trône d'or, près de celui de Jupiter, avoit suscité cette funeste guerre, pour accabler de maux les Etoliens; car leur roi Œnée faisant un jour des sacrifices à tous les Dieux, pour leur rendre graces de la fertilité de l'année, n'en fit point à Diane; de sorte que pendant que les autres Dieux prenoient plaisir à recevoir l'odeur des hécatombes, la seule Diane voyoit ses autels nus et négligés. Soit oubli, soit mépris, elle sentit très-vivement cette injure, et dans sa colère, cette Déesse qui fait ses délices de ses traits, envoya un sanglier furieux, qui ravagea toutes les terres d'Œnée, déracina les arbres chargés de fruits, et désola les campagnes. Le fils du roi, le brave Méléagre, assembla de toutes les villes voisines un grand nombre de chasseurs et de chiens, car il ne falloit pas moins qu'une armée contre cet affreux sanglier, qui étoit d'une grandeur énorme et monstrueuse, et qui par ses carnages avoit déjà allumé dans toute l'Etolie une infinité de buchers. Méléagre le tue; mais Diane, qui n'étoit pas encore satisfaite, excite entre les Etoliens et les Curètes un funeste démêlé pour la hure et pour la peau de la bête, chacun prétendant que cette glorieuse dépouille étoit due à sa valeur. La guerre s'allume; on en vient aux mains. Pendant que Méléagre combat à la tête de ses peuples, les Curètes, quoiqu'en plus grand nombre, sont maltraités et ne trouvent aucun lieu pour se mettre à couvert contre les furieuses sorties qu'il fait tous les jours contr'eux. Mais bientôt après, irrité contre sa mère, qui avoit

» pris le parti de ses frères contre son propre fils, il
» s'abandonne à sa colère, qui s'allume souvent dans le
» cœur des plus sages, des plus prudens, et se retire
» avec sa femme, la belle Cléopâtre, fille de la charmante
» Marpesse, et d'Idas, le plus brave de tous les hommes
» qui fussent alors sur la terre.... Méléagre donc se ren-
» ferme avec sa femme, outré de colère de ce qu'Althée
» au désespoir de la mort de ses frères, qu'il avoit tués
» dans le combat, faisoit contre lui les plus affreuses im-
» précations, en frappant la terre de ses mains, et en con-
» jurant à genoux le dieu Pluton et la cruelle Proserpine
» d'envoyer la mort à son fils. La furie qui erre dans
» les airs et qui a toujours un cœur violent et sangui-
» naire, entendit ces imprécations du fond des Enfers.
» Aussi-tôt les Curètes, ranimés par l'absence de Méléagre,
» recommencent leurs attaques et donnent de furieux assauts.
» Les Etoliens, dans cette extrêmité, deputent à Méléagre;
» Œnée lui-même monte à l'appartement de son fils,
» et le presse de reprendre les armes; ses frères joignent
» leurs prières à celles du roi; sa mère même, revenue
» de son emportement, et touchée de repentir, le con-
» jure avec larmes; son cœur demeure inflexible. Enfin
» Cléopâtre, sa femme, ayant joint ses prières à celles des
» amis de Méléagre, il s'arme, repousse les Curètes et
» sauve les Etoliens ».

A ces deux traditions, joignons ce que l'histoire nous a laissé de plus vraisemblable sur ce sujet. Œnée, roi d'un pays gras et fertile, offrant tous les ans aux Dieux les prémices des fruits qu'il recueilloit, avoit oublié Diane dans un de ses sacrifices. Un affreux sanglier vint ravager cette même année ses champs, et sur-tout une vigne qu'il prenoit grand soin de faire cultiver. Il n'étoit pas extraor-

dinaire de voir ces sortes d'animaux se jeter dans les champs; cependant la circonstance du mépris ou de l'oubli d'Œnée, fit publier que celui-ci avoit été envoyé par Diane. Comme il avoit blessé et tué quelques gens de la campagne, Méléagre publia un ban pour une chasse générale, et plusieurs princes du voisinage, charmés de trouver cette occasion de se distinguer, y vinrent avec leurs amis. Thésée, Jason, Pirithoüs, Pelée, Télamon, et plusieurs autres que nomment Apollodore (1) et Hygin, furent du nombre des chasseurs, avec la belle Atalante, que Méléagre aimoit, quoiqu'il fût déjà marié à Cléopâtre, fille d'Idas et de Marpesse (2). Atalante blessa la première le sanglier, et Méléagre l'ayant tué, lui donna la hure et la peau, ce qui piqua ses deux oncles Plexippe et Toxée. Des paroles on en vint aux mains, et Méléagre les tua. Althée au désespoir de la mort de ses deux frères, dévoua son fils aux furies, et joignant quelque acte magique (3) à ses imprécations, on publia la fable du tison fatal, telle qu'on vient de la lire dans Ovide. Les Curètes firent la guerre aux Etoliens, à l'occasion de ce différend, et Méléagre les obligea de lever le siège de Calydon. Pausanias (4), et après lui M. Paulmier de Grentemenil (5), parlent fort au long des Curètes et de leurs guerres : les curieux pourront les consulter.

Homère, comme on vient de le voir, ne parle point de la mort de ce prince, il dit même que sa mère s'appaisa : cependant presque tous les autres auteurs disent qu'il mourut

(1) Lib. I.

(2) Voyez *Apollod.* Lib. I.

(3) *Sabinus*, et M. *Bayle* après lui, dans son tome IV des réponses et questions d'un provincial.

(4) *Pausanias in Arcadic.*

(5) *Dans sa Grèce.*

de la manière que le raconte Ovide, soit que sa mère l'eût empoisonné, soit qu'elle l'eût fait périr de quelqu'autre manière. Plusieurs monumens anciens, qu'on peut voir recueillis dans l'antiquité expliquée (1), représentent Méléagre avec une tête de sanglier, et on en trouve deux (2) qui font voir ce prince mourant, avec Althée sa mère, qui met dans le feu le tison fatal d'où dépendoit la conservation de sa vie.

On peut voir le temps auquel est arrivé cet événement par les héros qui y assistèrent. Comme aucun auteur ne dit qu'Hercule ait été de cette chasse, à laquelle il n'auroit pas manqué de se trouver s'il eût été encore en vie, étant gendre d'Œnée, il y a apparence qu'elle ne se fit qu'après sa mort, qui arriva cinquante-trois ans avant le siège de Troye, ou dans le temps qu'il étoit en Lydie à la cour d'Omphale, ou qu'il étoit occupé dans le Péloponnèse à exécuter les ordres d'Euristhée. Quelque difficulté qu'il y ait à fixer la date de cet évènement, je suis persuadé qu'il est arrivé avant la mort d'Hercule; car nous voyons dans Apollodore, qu'Althée, première femme d'Œnée, s'étant tuée dès que Méléagre eut perdu la vie, le roi de Calydon épousa Péribée, dont il eut Tydée, père de Diomède, et qu'ayant été détrôné sur la fin de ses jours par Agrius son frère, Diomède le rétablit. C'est ce même Diomède qui est si connu dans l'Iliade, et il se trouve petit-fils d'un homme qui n'épousa sa grand-mère qu'après la chasse de Calydon, qui par conséquent doit s'être faite plus de cinquante ans avant la guerre de Troye.

Quoi qu'il en soit, Œnée rétabli sur le trône se trouvant

(1) *Tome I.*

(2) *Admirandæ Ant. Rom.*

accablé de vieillesse, et voulant suivre son petit-fils Diomède, laissa l'administration de ses états à son gendre Andremon (1); mais ayant été tué dans une embuscade que lui dressèrent ses neveux, son corps fut transporté dans l'Argolide, et enterré dans une petite ville, qui depuis porta le nom d'*Oenea*. Ce prince étoit de la race des Eolides; son père se nommoit Parthaon et sa mère Eurire. Il avoit eu de sa femme Althée quatre garçons, Méléagre, Oxée, Thircé et Climène, et deux filles; savoir, Déjanire, qui épousa Hercule, et Gorgé qui fut mariée à Andremon. Il devoit, selon Ovide, en avoir eu plusieurs autres, puisque ce poëte dit que les sœurs de Méléagre furent changées en oiseaux; quoique ce ne soit qu'une fiction qui marque la douleur qu'elles eurent de la mort prématurée de ce jeune prince. De Péribée, sa seconde femme, il eut Tydée, père de Diomède.

Explication des Fables V et VI. (Page 251).

Ovide feint que Thésée, retournant à Athènes, après la chasse de Calydon, ayant trouvé l'Acheloüs débordé, fut invité par le Dieu de ce fleuve de s'arrêter quelque temps chez lui; ce qui donne occasion à ce poëte de rapporter plusieurs fables, qui feront le sujet des explications suivantes.

Acheloüs raconte d'abord comment il avoit entraîné dans la mer quelques Nymphes qui l'avoient oublié dans leurs sacrifices, où elles furent changées en ces isles qu'on nomme Echinades. Ce qui a donné lieu à cette fable, c'est que le fleuve Acheloüs, ainsi que le rapporte Thucydide (2), entraînant dans la mer une grande quantité de sable et de l—

(1) Voyez *Apollodore*, Lib.
(2) Lib II.

mon, y avoit formé les isles que je viens de nommer. Elles sont dans la mer d'Ionie, près de l'embouchure de ce fleuve qui coule entre l'Arcadie et l'Etolie.

Ce que le même poëte raconte de la Nymphe Périmèle, que son père Hippodamas fit jeter dans la mer pour la punir de la foiblesse qu'elle avoit eue pour Acheloüs, et qui fut changée en isle par Neptune, n'a pas sans doute d'autre fondement, et il seroit inutile de s'arrêter plus long-temps à de pareilles fictions.

Explication des Fables VII, VIII, IX et X. (Page 256).

La fable de Philemon et de Baucis, que notre poëte raconte avec une naïveté si fine et si naturelle, est un de ces évènemens que l'on rapportoit pour prouver que la vertu de l'hospitalité étoit récompensée. Les personnages de cette fable sont inconnus, et je n'ai rien d'intéressant à en dire. Car de penser avec M. Huet, qu'elle nous cache l'histoire des anges qui allèrent visiter Abraham, c'est une de ces imaginations hasardées, dans lesquelles ce savant prélat a donné si souvent, lorsqu'il a entrepris de rapporter la plupart des fables au mauvais usage que les payens avoient fait de l'écriture-sainte. Celle de Protée, que conte Acheloüs à Thésée, nous fournira quelque chose de plus curieux. Homère (1) dans le discours de Ménélas à Télemaque, lui fait raconter que s'étant égaré près d'une isle voisine de l'Egypte, Idothée lui avoit conseillé d'aller consulter son père Protée sur ses destinées, l'avertissant qu'il falloit profiter du temps où il dormoit pour le lier et le garotter, et ne point le laisser échapper, quelque figure qu'il prît, jusqu'à ce qu'enfin revenu à son état

(1) *Odyss.* Lib. IV.

ordinaire,

ordinaire, il lui eût appris ses aventures. Virgile (1) raconte qu'Aristée ayant vu mourir ses abeilles, alla trouver Cyréné sa mère, pour apprendre d'elle les moyens de réparer cette perte, et qu'elle lui avoit dit qu'il falloit pour cela avoir recours à Protée, qui avoit des secrets merveilleux, que Neptune, dont il gardoit les troupeaux, lui avoit appris; elle avoit ajouté que Protée connoissoit le passé, le présent et l'avenir; mais que pour l'obliger à lui répondre, il étoit nécessaire de le lier pendant son sommeil, et de ne point s'effrayer de le voir métamorphosé en serpent, en tigre, en cochon, en lion, &c. Les autres poëtes, qu'il est inutile de citer, ont parlé de Protée comme Homère et Virgile. Les auteurs qui ont voulu développer l'histoire d'un homme si extraordinaire, ont souvent débité de nouvelles fables sur son sujet. Les uns disent que c'étoit un orateur habile qui savoit l'art de faire changer de sentiment à ses auditeurs. Lucien assure que c'étoit une pantomime extrêmement souple, et qui se métamorphosoit en plusieurs figures. Mais l'opinion la plus vraisemblable est celle d'Hérodote (2), de Diodore de Sicile (3), de Clément d'Alexandrie (4) et de plusieurs autres anciens, qui prétendent que Protée étoit un ancien roi de l'Egypte, successeur de Pheron, qui vivoit du temps de la guerre de Troye, et que Ménélas aborda dans ses états, ainsi que le raconte Homère (5). Le même Hérodote, qui s'étend beaucoup sur l'article de Protée, et qui convient que c'étoit un prince extrêmement sage et fort équitable, ne dit rien

(1) *Georg.* Lib. IV.
(2) Lib. II.
(3) Lib. I.
(4) *Strom.*
(5) *Odyss.* Lib. IV.

qui ait rapport à ces métamorphoses que les poëtes lui font prendre. Cherchons à découvrir dans le caractère de ce prince, ce qui peut y avoir donné lieu. Comme il étoit sage et éloquent, on peut penser qu'il connoissoit l'avenir; c'est-à-dire, qu'il prévoyoit par ses lumières et dans les conjonctures, ce qui pouvoit arriver. Extrêmement secret, il savoit cacher ses desseins, et il falloit, pour ainsi dire, le lier et le surprendre, lorsqu'on vouloit les découvrir. Fier et paroissant peu en public, il n'étoit permis à personne de se trouver en son chemin; il n'y avoit qu'un petit nombre de grands seigneurs qu'Homère nomme allégoriquement φῶκας, qui pussent l'accompagner. C'étoit ordinairement sur le midi qu'il sortoit de son palais, que le même poëte appelle sa caverne; il alloit prendre sur le bord de la mer la fraîcheur du vent du nord, couvert peut-être d'un parasol qu'il appelle un nuage. On le voyoit quelquefois au milieu de ses soldats, comme un pasteur au milieu de ses troupeaux; il en savoit le nombre et les noms, et en faisoit souvent la revue. Voilà les troupeaux de Neptune, un peuple maritime. Prompt et vif jusqu'à l'excès, on pouvoit dire qu'il étoit tout de feu; et maître de sa passion, il paroissoit un moment après plus simple et plus coulant que l'eau. N'est-il pas évident par tous ces traits, que nos deux poëtes ont voulu peindre allégoriquement un roi sage et prévoyant, fin et rusé, et non pas un monstre marin, ou un caméléon qui changeoit de forme ou de figure? Rien n'est plus ordinaire dans les poëtes, et même dans l'écriture-sainte que ces descriptions symboliques, qui marquent sous des termes mystérieux le caractère de quelqu'un. De même par ce peuple maritime, *Gens humida Ponti*, il est évident qu'Homère veut parler des Egyptiens voisins de la mer, et par ces

veaux, que Virgile nomme *Turpes Phocas*, des Satrapes d'Egypte; et s'il les appelle les troupeaux de Neptune, c'est dans le même sens qu'il avoit dit que Protée étoit fils de ce Dieu, parce qu'apparemment il étoit très-puissant sur mer. Peut-être aussi que l'équivoque du nom de *Cetes*, que Diodore lui donne, et qui veut dire une baleine, ou un gros poisson, a donné lieu à cette circonstance de la fable. Les Egyptiens de qui Homère l'avoit apprise, cachoient souvent leur histoire sous l'ingénieux voile de l'allégorie et de la fiction. Diodore ajoute (1) que ce qui peut avoir donné lieu à toutes ces métamorphoses, c'est que Protée ornoit son casque tantôt de la peau d'une Panthère, tantôt de celle d'un lion, d'un serpent et de quelqu'autre animal. Lorsque Lycophron (2) dit que Neptune sauva Protée de la cruauté de ses enfans, en le faisant aller par des cavernes, de Pallène en Egypte, il suit la tradition qui portoit que ce prince étoit originaire de cette ville de Thessalie, et qu'il s'étoit retiré de-là en Egypte. Virgile, et après lui Servius, prétendent qu'il y revint après la mort de ses enfans, auxquels Hercule ôta la vie.

—— *Patriamque revisit,*
Pallenen (3).

En quoi ils ont abandonné l'opinion d'Homère et d'Hérodote, qui est la plus vraisemblable.

Explication de la onzième Fable. (Page 264).

Après les métamorphoses de Protée, Ovide raconte celles de Métra, fille d'Eresichthon, qui n'ont d'autre fondement

(1) Lib. I.
(2) *In Alex.*
(3) *Georg.* Lib. IV. Voyez *Servius sur cet endroit.*

que les soins empressés que cette fille charitable prit de nourrir son père, que ses débauches avoient ruiné. Il y a des auteurs qui prétendent que tous ces changemens marquent les gages qu'elle recevoit de ceux qu'elle servoit en qualité d'esclave et qu'elle donnoit à son père ; et il est vrai que dans ces anciens temps où l'argent étoit très-rare, on payoit en effets le prix des marchandises et le salaire des domestiques. D'autres prétendent que ses métamorphoses cachent le prix qu'elle recevoit de ses déréglemens : ce qui revient au même. Ovide ajoute qu'elle avoit épousé Autolycus, ce fameux voleur, si connu pour avoir dérobé les bœufs d'Eurytus. Callimaque, dans son hymne à Cérès, décrit au long la fable d'Eresichthon, et lui donne pour père, Triopas, fils de Neptune, et de Canace, fille d'Eole. Jules Scaliger (1) a tâché d'ajuster la narration d'Ovide avec celle du poëte grec, par les parens d'Eresichthon que l'antiquité a regardé comme un impie, et sur-tout par son gendre Autolycus, grand-père d'Ulysse : on voit qu'il vivoit environ quarante ou cinquante ans avant la prise de Troye.

(1) *Poët.* Lib. V. *Cap.* VIII.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE NEUVIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

ARGUMENT.

Déjanire, fille d'Œnée, étant recherchée en mariage par un grand nombre de héros, son père la promit à celui qui vaincroit les autres. Hercule et Acheloüs combattirent l'un contre l'autre à qui demeureroit un si beau prix. Acheloüs s'étant métamorphosé en serpent, et puis en taureau, Hercule néanmoins le vainquit, et lui arracha une de ses cornes. Les Nayades, filles de ce fleuve, la relevèrent de terre, et l'ayant remplie de tous les fruits que l'Automne peut fournir, ils la nommèrent corne d'abondance.

THÉSÉE s'étant informé du sujet de la disgrace et des soupirs d'Acheloüs, dont les cheveux étoient négligemment couverts de roseaux,

il lui répondit ainsi : « Prince, vous me deman-
» dez une chose que je ne vous apprendrai
» qu'avec peine. Personne n'aime à raconter sa
» défaite ; cependant je veux bien vous en ap-
» prendre l'histoire, puisqu'il s'agit d'une entre-
» prise où il est moins honteux d'avoir succombé,
» qu'il n'est glorieux de l'avoir tentée. J'ai la con-
» solation dans mon malheur d'avoir Hercule
» pour vainqueur. Vous avez sans doute ouï par-
» ler de la belle Déjanire, qui fut l'objet des
» recherches de plusieurs princes. J'allai à la
» cour de Calydon, pour la demander à son père
» Œnée ; Hercule y vint en même-temps. Deux
» prétendans comme nous, firent bientôt retirer
» tous les autres. Hercule, pour engager le roi
» à lui accorder la princesse sa fille, lui faisoit
» entendre, que s'il étoit assez heureux pour la
» posséder, elle auroit Jupiter pour beau-père.
» Outre cet avantage, il faisoit valoir ses exploits,
» et les dangers auxquels il avoit été exposé pour
» exécuter les ordres de Junon. De mon côté je ne
» manquai pas de faire sentir à Œnée combien
» il lui seroit honteux de me préférer un sim-
» ple mortel : car Hercule n'étoit pas encore au
» nombre des Dieux. Vous n'ignorez pas, lui
» disois-je, que je règne sur les eaux qui bornent
» votre empire ; et vous voyez par-là que ce
» n'est point un étranger ni un inconnu qui vient

» briguer votre alliance : j'habite dans vos états
» et j'en fais moi-même une partie. Si Junon ne
» me hait pas, et si pour se venger, elle ne me
» prescrit point de travaux difficiles, ce ne doit
» point être pour moi un obstacle à notre alliance.
» Hercule, ajoutois-je, en lui adressant la parole,
» c'est à tort que vous vous vantez d'avoir Alcmène
» pour mère; car, ou Jupiter n'est point votre
» père, ou il ne l'est que par un crime qui la
» déshonore. Vous pouvez opter; mais si vous
» soutenez que ce Dieu vous donna le jour, il
» faut que vous conveniez en même-temps que
» vous êtes le fils d'une mère adultère. Hercule
» qui, pendant tout ce discours, m'avoit regardé
» d'un œil plein de courroux, ne pouvant plus
» retenir sa colère, me répondit ainsi : Mon
» bras est plus redoutable que ma langue. Con-
» tent de savoir vaincre, je vous cède le frivole
» avantage de mieux parler que moi. A peine
» avoit-il proféré ce peu de paroles, qu'il m'at-
» taqua avec fureur. J'eus honte de refuser le
» combat, après avoir parlé d'une manière si
» fière et si hautaine. Je quittai sur le champ mon
» habit, et roidissant mes bras comme un athlète
» prêt à combattre, je l'attendis dans cette pos-
» ture. D'abord, pour m'éblouir, il me couvrit
» de poussière, et je ne manquai pas aussi de
» prendre sur lui le même avantage. Il se jete

» sur moi, me serre la gorge, tâche de me
» saisir aux cuisses qui lui échappent, me presse,
» et fait vainement tous ses efforts pour me
» renverser. Inébranlable comme un rocher qui
» est battu par les flots en courroux, la seule
» masse de mon corps me soutenoit contre tou-
» tes ses attaques. Fatigués l'un et l'autre, nous
» lâchâmes prise pour respirer; un moment après
» nous recommençâmes le combat avec une nou-
» velle ardeur, bien résolus l'un et l'autre de
» ne point céder la victoire. Nos pieds se tou-
» choient, nos bras étoient entrelassés: le front
» appuyé contre le sien, je le pressois de toute
» ma force. Deux taureaux qui disputent une
» génisse, pendant que tout le troupeau regarde
» en tremblant le combat, sans savoir de quel
» côté tournera la victoire, ne se battent pas
» avec plus de fureur ni plus de fierté; trois
» fois Hercule tenta inutilement de se débarras-
» ser de moi; à la quatrième il m'échappa, et
» me poussa avec tant de roideur, qu'il me fit
» chanceler. Il est inutile de feindre, et de cher-
» cher une fausse gloire dans le déguisement,
» lorsque ce jeune héros, profitant de cet avan-
» tage, se fut jeté sur moi, je crus être accablé
» de la chûte d'une montagne. Quelques efforts
» que je fisse, il ne me fut pas possible de me
» dégager; j'étois tout en sueur, et je ne res-

» pirois qu'à peine, lorsque me prenant à la
» gorge, il me pressa si vivement qu'il me ren-
» versa et me fit mordre la poussière. Obligé
» de lui céder du côté de la force, j'eus recours
» à mes artifices ordinaires, et ayant pris la
» figure d'un serpent, je me débarrassai de lui,
» et comme je voulois l'épouvanter par d'horri-
» bles sifflemens, il me regarda avec dédain, et
» joignant l'insulte au mépris : » Dompter des
serpens, me dit-il, c'étoit les exploits de mon
enfance. » Quand tu serois aussi redoutable que
» les monstres les plus terribles, tu ne le serois
» pas autant que l'hydre de Lerne, cet affreux
» dragon à cent têtes, qui tiroit une nouvelle
» force de ses blessures. A mesure que je lui
» en coupois quelqu'une, il en renaissoit d'au-
» tres à la place; et ce qui auroit dû le faire
» périr, ne faisoit qu'augmenter sa fureur et sa
» rage. Je le domptai cependant. Le monstre
» et tous ceux que son sang avoit enfantés tom-
» bèrent sous mes coups. Quelle est donc l'espé-
» rance dont tu t'es flatté en prenant la figure
» rampante d'un serpent ? Ce vain déguisement
» ne te dérobera pas à ma vengeance. Hercule
» après ce discours, me serra la gorge avec
» autant de force que si ses mains avoient été des
» tenailles. Je faisois pour me débarrasser d'inu-
» tiles efforts. Enfin vaincu deux fois, je n'avois

» plus d'autre ressource qu'à me métamorphoser
» en taureau ; mais cette troisième tentative fut
» aussi malheureuse que les deux autres. L'in-
» trépide héros me prit par les cornes, me ren-
» versa, et ne quitta prise qu'après en avoir
» arraché une. Les Nayades la ramassèrent, et
» l'ayant remplie de fleurs et de fruits, elle de-
» vint à mes dépens la corne d'abondance ».
Lorsqu'Acheloüs eut fini ce récit, on vit paroître une Nymphe, les cheveux flottans et l'habit retroussé comme Diane, qui portoit dans cette corne les plus beaux fruits de l'Automne, et qui en couvrit la table. Le lendemain matin dès que l'Aurore eut ramené le jour, quoique le fleuve fût encore enflé, et ses flots fort agités, Thésée partit avec ses compagnons ; et Acheloüs, pour cacher sa disgrace, se replongea sous les eaux. La honte de sa défaite l'accabloit de désespoir, et rien ne pouvoit l'en consoler ; car pour ce qui regardoit la perte d'une de ses cornes, il lui étoit facile d'en cacher la difformité en se couvrant la tête de feuilles de saule et de roseaux.

FABLE II.

ARGUMENT.

Hercule s'en retournant victorieux avec Déjanire, qu'il venoit d'épouser, la confie à Nessus, pour lui faire passer le fleuve Evène, qui étoit débordé. Le Centaure en devient amoureux, et voyant Hercule à l'autre bord, veut l'enlever.

LA belle Déjanire t'inspira aussi de la tendresse, féroce Nessus; mais il t'en coûta la vie. Hercule voulant retourner dans son pays avec cette princesse, qu'il venoit d'épouser, et se trouvant arrêté sur le bord du fleuve Evène, que la pluie et la fonte des neiges avoient extrêmement grossi, n'osa l'exposer à la rapidité de ses flots. Peu effrayé du danger auquel il alloit s'exposer, il craignoit tout pour son épouse. Nessus qui étoit fort et robuste, et qui connoissoit le gué, s'offrit de la passer, pendant qu'Hercule traverseroit de son côté le fleuve à la nage. Ce héros accepta l'offre de Nessus, et lui confia Déjanire, qui pâle et tremblante redoutoit également le fleuve et le Centaure. Hercule qui avoit déjà jeté de l'autre

côté de la rivière sa massue et son arc, et qui n'avoit gardé que ses flêches et la peau de lion dont il étoit toujours revêtu, sans s'amuser à chercher le lieu le moins dangereux, et dédaignant la facilité que la rivière auroit pu lui fournir ailleurs, se jeta dans l'endroit où il se trouva, en disant : « puisque j'ai commencé à vaincre » les fleuves, celui-ci ne m'arrêtera pas.

Hercule étoit arrivé à l'autre bord ; et comme il reprenoit son arc, il entendit Déjanire qui imploroit son secours contre le centaure, qui alloit l'enlever : » Téméraire, s'écria-t-il, la » confiance que te donne ta vîtesse te rend-elle » assez audacieux pour entreprendre de ravir » mon épouse ? C'est à toi que je parle, Nessus, » réponds. Si le respect que tu me dois n'a pu » t'arrêter, la roue où ton père (1) est attaché » devoit t'apprendre de quelle manière le crime » est puni dans ta famille. Ta légéreté peut bien » te dérober à ma poursuite ; mais elle ne te mettra pas à couvert de mes flêches ». L'effet suivit de près la menace ; il lui tira une flêche qui le perça de part en part.

(1) Ixion.

FABLES III ET IV.

ARGUMENT.

Hercule s'étant apperçu du dessein de Nessus, lui tira une flêche, qui le perça de part en part, et le mit hors d'état d'exécuter son entreprise. Nessus prêt à expirer, donne à Déjanire une tunique trempée dans son sang, l'assurant qu'elle seroit un préservatif contre l'infidélité de son mari. Déjanire ayant appris qu'Hercule étoit amoureux d'Iole, lui envoya la tunique du centaure Nessus, croyant le ramener à elle. Dès qu'Hercule l'eut revêtue, il sentit des douleurs si violentes et devint si furieux, qu'il précipita dans la mer, Lychas, qui l'avoit apportée, qui fut ensuite changé en un rocher. Ce héros prépara un bûcher que Philoctète alluma ; il s'étendit dessus et fut consumé par la flamme, après avoir fait lui-même le récit de ses exploits. Lorsque le feu eut consumé ce qu'Hercule avoit de mortel, Jupiter l'enleva dans le Ciel et le mit au rang des Dieux.

Dès que le Centaure eût arraché la flêche, son sang mêlé avec le venin de l'hydre, sortit en

abondance de sa blessure. Nessus sur le point de rendre le dernier soupir et pour venger sa mort, prit sa tunique ensanglantée, et la donna à Déjanire, comme un remède assuré pour se faire aimer de son mari. Long-temps après, quand les belles actions d'Hercule eurent rempli tout l'univers de sa gloire, et mis le comble à la haine de Junon, ce héros, vainqueur de l'Œchalie, se disposoit à offrir à Jupiter un sacrifice pour lui rendre graces des victoires qu'il avoit remportées : lorsque la renommée qui se plaît à confondre le vrai avec le faux, et qui en grossissant les objets, fait des monstres des plus petites choses, apprit à Déjanire que son époux étoit amoureux d'Iole. L'amour est crédule : à cette nouvelle, Déjanire pénétrée de douleur, chercha d'abord dans ses larmes un secours qu'elle n'y trouva pas : « Mais » pourquoi pleurer, dit-elle ensuite, mes larmes » seroient un sujet de triomphe pour ma rivale. » Elle arrive, vengeons-nous, avant qu'elle vienne » occuper une place qui m'appartient. Infortunée, » quel parti dois-je prendre? Faut-il faire entendre mes plaintes ou garder le silence? Dois-» je l'attendre ou retourner à Calydon? Faut-il » abandonner ce palais, ou, si je ne puis me » venger autrement, lui en défendre l'entrée? » Ressouviens-toi que la sœur de Méléagre doit » agir avec éclat. Il faut qu'en arrachant la vie

» à sa rivale, elle fasse voir de quoi est capable » une femme outragée ». Après avoir roulé dans son esprit mille pensées diverses, Déjanire, dans le dessein de ramener son mari, et de rallumer son amour pour elle, se détermina enfin à lui envoyer la tunique de Nessus, sans prévoir que ce présent alloit lui devenir fatal et la précipiter dans le plus grand de tous les malheurs. Elle la donna à Lychas, lui recommandant de dire de sa part à son maître les choses les plus tendres et les plus obligeantes. Hercule, avant que de commencer le sacrifice, revêtit cette tunique; mais à peine avoit-il fait les premières libations et allumé le feu sacré, que le venin de l'hydre de Lerne venant à s'échauffer, se répandit par-tout son corps. D'abord il souffrit avec patience, et tâcha de surmonter par son courage la douleur qu'il ressentoit; mais enfin cédant à la violence du mal, il abandonna l'autel et le sacrifice, et fit retentir le mont Œta de ses cris et de ses plaintes. Il fit tous ses efforts pour ôter la fatale tunique, mais il ne put l'arracher qu'en enlevant en même-temps la peau, à laquelle elle s'étoit tellement colée, qu'en la déchirant il emportoit la chair. Son sang brûlé par la violence du venin, faisoit entendre le même bruit qu'un fer chaud que l'on plonge dans l'eau. L'ardeur qui lui dévo-

roit les entrailles faisoit sortir de son corps une sueur brûlante, et pétiller ses muscles et ses nerfs, et fondre la moëlle dans les os. « Cruelle » Junon, disoit-il, en levant les mains vers le » ciel, jouis maintenant du barbare plaisir de » me voir dévorer par un poison mortel; repais-» toi de ma douleur; ta vengeance n'a plus » rien à désirer; ou plutôt si mes maux sont » assez grands pour inspirer de la compassion » même à mes ennemis, Déesse implacable, dont » la haine a tant éclaté contre moi, arrache-» moi ce reste déplorable d'une vie qui n'étoit » destinée qu'aux travaux et aux souffrances, » et que je ne regarde plus qu'avec horreur. » La mort qui sera pour moi la plus douce » des consolations, est un présent digne d'une » marâtre. Suis-je donc cet Hercule, qui ai » vengé les Dieux du barbare Busiris, qui souil-» loit leurs temples du sang de ses hôtes? Est-» ce moi qui ai su vaincre le fier Antée, malgré » le secours que lui prêtoit la Terre sa mère? Moi, » que le monstrueux Géryon avec ses trois corps, » ni Cerbère avec ses trois têtes n'ont pu ef-» frayer. Est-ce-là ce même bras qui a dompté » autrefois un taureau furieux? L'Elide a été » témoin de ma valeur: le lac Stymphale, la » biche aux pieds d'airain à laquelle la forêt » de Parthénie servoit de retraite, et le dragon

» qui

» qui, malgré sa vigilance, ne put garantir les
» pommes d'or qu'on avoit confiées à sa garde,
» sont des preuves de ma valeur et de mon courage. C'est par la force de ce même bras
» que j'ai enlevé à une Amazone le baudrier
» dont elle étoit si fière. Les Centaures vaincus,
» le sanglier d'Erymanthe terrassé ; tout cela
» n'entre-t-il pas dans le nombre de mes exploits ?
» Quoique l'hydre de Lerne tirât de nouvelles
» forces des blessures que je lui faisois, n'expira-t-elle pas sous mes coups ? Quoi ! n'est-ce
» donc pas moi encore, qui, étant entré dans
» le pays du cruel Diomède, qui nourrissoit
» ses jumens de sang humain, et voyant avec
» horreur ses écuries pleines de membres sanglans des malheureux qu'il avoit égorgés, arrachai la vie à ce prince barbare et fis mourir
» ses jumens ? Ces mêmes bras n'ont-ils pas terrassé le monstrueux lion de Némée ? Et cette
» tête n'a-t-elle pas soutenu le ciel ? Enfin la
» cruelle Junon s'est plutôt lassée de me prescrire des travaux difficiles, que moi à les
» exécuter. Maintenant un monstre d'une nouvelle espèce m'attaque, et malheureusement le
» courage et les armes sont inutiles contre ses
» coups. Un feu dévorant brûle mes entrailles
» et me consume, pendant que le lâche Eurysthée jouit d'un indigne repos. Que l'on publie

» après cela qu'il est des Dieux dans le ciel ». Ces plaintes finies, Hercule se mit à courir sur le mont Œta, comme un tigre qui porte le trait fatal qui l'a blessé. On le voyoit frémir de rage, pousser d'horribles hurlemens, et faire tous ses efforts pour arracher la fatale tunique; quelquefois même déraciner les plus gros arbres, et faire trembler toute la montagne; quelquefois enfin devenu plus tranquille, lever les mains vers le ciel, et implorer le secours de son père. Dans ces entrefaites, il apperçoit Lichas pâle et tremblant, qui cherchoit à se cacher dans une caverne. A cette vue sa rage et sa fureur se renouvellent : « C'est donc toi, malheureux, » dit-il, qui m'as apporté ce funeste présent? C'est » toi qui seras la cause de ma mort ». Effrayé de ces paroles menaçantes, Lichas s'excusoit d'un air humble et timide; mais dans le temps même qu'il se laissoit tomber à ses genoux, Hercule le saisit à travers du corps, et après l'avoir fait pirouetter pendant quelque temps, il le jeta dans la mer avec plus de force et de roideur qu'une machine qui lance une pierre. Le corps de ce malheureux se durcit en l'air, comme les gouttes d'eau que le froid aquilon convertit en neige ou en grêle ; et la crainte lui ayant en même-temps glacé le sang, il fut changé en ce rocher qu'on voit encore

aujourd'hui dans cet endroit de la mer Eubée, avec quelques traits d'une figure humaine. Les matelots qui le nomment Lichas, n'osent en approcher, comme s'il conservoit encore sa sensibilité.

Après s'être ainsi vengé de ce trop fidèle serviteur, Hercule donna à Philoctète son arc et ses flêches, qui devoient être une seconde fois fatales à la ville de Troye, coupa quelques arbres sur le mont Œta, éleva un bûcher, étendit dessus la peau du lion de Némée, et s'y étant couché, comme sur un lit, la tête appuyée sur sa massue, avec la même tranquillité que s'il eût été à un festin, au milieu des plaisirs et de la bonne chère, il ordonna à son ami de l'allumer.

Le bûcher étoit allumé, et la flamme qui montoit à gros tourbillons, environnoit le corps d'Hercule, qui la regardoit avec un tranquille mépris; lorsque les Dieux commencèrent à craindre pour un héros qui avoit purgé la terre des monstres et des tyrans qui la ravageoient. Jupiter, qui s'apperçut de l'intérêt qu'ils prenoient au malheur de son fils, leur parla ainsi: « Le trouble où je vous vois, et cette affliction que vous partagez avec moi me consolent, » et je vois avec plaisir que tout ce qui est sou» mis à ma puissance, conspire à sauver un

» fils qui m'est si cher : quoi qu'il doive à ses » belles actions les sentimens favorables que vous » avez pour lui, je n'y suis pas moins sensible. » Mais la flamme que vous croyez prête à le dé- » vorer ne doit vous donner aucune inquiétude. » Ce héros, à qui rien n'a résisté pendant sa » vie, doit surmonter encore la violence du feu » que vous voyez allumé sur le mont Œta : il » ne consumera que ce qu'il a reçu de sa mère : » ce qu'il tient de moi est immortel, et doit » braver la flamme et la mort. Dès qu'il sera » dépouillé de ce qu'il a de terrestre, je le pla- » cerai dans le ciel, et je ne doute pas que vous » applaudissiez tous à une action si juste et si » raisonnable. Si toutefois il s'en trouvoit quel- » qu'un parmi vous qui voulût lui refuser la » récompense que je lui destine, il sera du moins » forcé de reconnoître qu'il la méritoit ». Tous les Dieux approuvèrent le discours et la réso- lution de Jupiter; Junon elle-même, quoique piquée des dernières paroles de son époux, qui s'adressoit à elle, parut accepter la chose de bonne grace. Cependant la flamme qui avoit con- sumé tout ce qu'Hercule avoit de mortel, avoit épargné ce qu'il avoit reçu de Jupiter son père. Tel que le serpent, qui, après s'être dépouillé de sa vieille peau, reprend une nouvelle vigueur

et un nouvel éclat, Hercule, après avoir perdu ce qu'il avoit de terrestre, parut plus grand, plus majestueux et plus redoutable; et Jupiter l'ayant enlevé dans le ciel sur un char tiré par quatre chevaux, le plaça au rang des Dieux.

FABLES V ET VI.

ARGUMENT.

Junon prie Lucine, déesse qui préside aux accouchemens, d'empêcher Alcmène d'accoucher heureusement d'Hercule. De sorte que Lucine, sous la figure d'une vieille femme, se mit à la porte du palais d'Alcmène dans une posture qui l'empêchoit d'accoucher, et lui faisoit sentir des douleurs violentes. Galanthis, l'une des servantes d'Alcmène, ayant apperçu cette vieille en cette posture, s'imagina qu'elle nuisoit à sa maîtresse, et pour la faire retirer, elle publia que sa maîtresse étoit enfin délivrée, et la vieille qui le crut, s'étant levée, Alcmène accoucha d'abord heureusement. Lucine, pour punir l'esclave, la métamorphosa en belette, animal qui fait ses petits par la bouche.

A L'ARRIVÉE d'Hercule, Atlas sentit redoubler le poids du ciel qu'il porte sur ses épaules. Cependant la haine d'Eurysthée n'étoit pas encore assouvie, et le tyran en faisoit ressentir les effets au fils de ce héros. Alcmène [illegible] a

avancée en âge, étoit pénétrée de la plus vive douleur, et sa plus grande consolation étoit de s'entretenir avec Iole de ses propres malheurs, ou des actions d'un fils dont la gloire s'étoit répandue sur toute la terre. Iole étoit devenue l'épouse d'Hyllus après la mort d'Hercule : elle étoit grosse et prête d'accoucher, lorsqu'Alcmène lui parla ainsi. « Puissent les Dieux vous » être propices, ma fille ; et vous procurer une » heureuse délivrance ! Puisse Lucine sur-tout » vous être favorable ; cette Déesse, que la jalouse Junon me rendit si contraire, lorsque » j'accouchai d'Hercule ! J'étois dans mon neuvième mois, et le fardeau que je portois dans » mon sein étoit si pesant qu'il étoit aisé de juger que Jupiter en étoit le père : je ne pouvois plus supporter les douleurs qu'il me causoit, et le souvenir m'en fait encore horreur. » Pour comble de maux je fus sept jours et » sept nuits en travail. Dans cet état, je levai » les mains vers le ciel pour implorer le secours de Lucine et des autres divinités qui » président aux accouchemens. Cette Déesse vint » à la vérité, mais à la sollicitation de ma rivale, dont elle vouloit servir le ressentiment, » elle ne vint que dans le dessein de me nuire. » Lorsqu'elle entendit les cris que je faisois, elle

» s'assit près de la porte du palais, et ayant croisé
» ses jambes l'une sur l'autre, et tenant ses doigts
» entrelassés les uns dans les autres, elle pro-
» nonça d'une voix basse quelques paroles ma-
» giques, pour m'empêcher d'accoucher. Je
» souffrois cependant des maux incroyables :
» je donnois à Jupiter le nom du plus ingrat
» de tous les Dieux, et je l'accablois de re-
» proches. J'appelois la mort à mon secours,
» et je poussois des cris et des plaintes capables
» d'attendrir les rochers. Les dames de Thèbes,
» qui étoient accourues à mon secours, faisoient
» pour moi d'inutiles vœux, et tâchoient de me
» consoler par leurs discours. Cependant Galan-
» this, une de mes esclaves, femme fort enten-
» due, et que j'aimois beaucoup, soupçonna
» que la jalouse Junon pouvoit bien avoir quel-
» que part aux maux que je souffrois. Comme
» pendant tout mon travail elle avoit été obligée
» de sortir souvent de ma chambre, elle avoit
» remarqué près de la porte du palais une vieille
» femme dans une posture fort extraordinaire.
» Qui que vous soyez, lui dit-elle, en lui adres-
» sant la parole, réjouissez-vous, ma maîtresse
» vient d'accoucher. A cette nouvelle, Lucine se
» leva et je fus délivrée dans le moment. Ga-
» lanthis fit un grand éclat de rire; mais la
» Déesse, piquée de se voir ainsi la dupe de
» cette femme, la prit par les cheveux, la ren-

» versa par terre, et dans le temps qu'elle fai-
» soit tous ses efforts pour se relever, elle la
» changea en belette. Galanthis, sous cette mé-
» tamorphose, ne perdit ni sa couleur, car elle
» étoit blonde, ni son adresse; elle aime encore
» comme auparavant les maisons qu'elle fré-
» quente familièrement; mais en punition de la
» tromperie qu'elle avoit faite à Lucine, ce pé-
» tit animal, depuis ce temps-là, fait ses petits
» par la bouche ».

FABLES VII, VIII, IX ET X.

ARGUMENT.

Une Nymphe en fuyant Priape qui la poursuivoit, est métamorphosée en arbre ; Dryope ayant coupé un rameau de cet arbre pour le donner à son fils qu'elle tenoit entre ses bras, éprouve le même changement ; et tandis qu'Iole fait à Alcmène le récit de cette aventure, elle apprend que son frère Iolas étoit revenu dans sa première jeunesse. Le poëte raconte aussi à cette occasion l'histoire des enfans de Callirrhoé.

LE souvenir de la perte d'une femme si affectionnée, fit soupirer Alcmène. « Est-il possible, » ma chère mère, lui dit Iole, que le malheur » d'une esclave vous trouve si sensible ? Quelle » seroit donc votre affliction si je vous apprenois » l'histoire tragique de ma sœur ? Je veux cependant vous la raconter, si mes larmes et » mes soupirs me le permettent. Dryope étoit » ma sœur de père, et sa mère n'avoit eu » qu'elle de fille. Elle étoit belle, et sa beauté

» faisoit beaucoup de bruit dans l'Œchalie.
» Apollon en fut amoureux et la rendit sensible.
» Après cette intrigue elle épousa Andrémon,
» que tout le monde estimoit heureux d'avoir
» une aussi belle femme. Un jour, sans songer
» au malheur qui devoit lui arriver, elle alla
» près d'un lac, dont les bords, qui formoient
» une pente douce, étoient plantés de myrtes.
» Ce qui vous surprendra, quand vous saurez
» son aventure, c'est qu'elle y étoit allée dans
» le dessein d'offrir des couronnes de fleurs aux
» Nymphes de ce lieu. Elle tenoit entre ses bras
» son fils, qui n'avoit pas encore un an, et lui
» donnoit à têter. Près de cet étang étoit un
» arbre nommé Lotos, dont les fleurs, couleur
» de pourpre, charmoient la vue et promettoient
» d'excellens fruits. Dryope en donna à son fils
» pour l'amuser, et j'étois prête de mon côté,
» (car j'avois accompagné ma sœur dans cette
« promenade) à en cueillir aussi, lorsque je
» m'apperçus qu'il en sortoit quelques gouttes
» de sang, et que les branches de l'arbre mar-
» quoient en tremblant je ne sais quelle secrette
» horreur. Les plus anciens habitans du pays
» racontent à ce sujet qu'une Nymphe, nommée
» Lotos, fuyant les poursuites de l'infâme Priape,
» avoit été changée en cet arbre.

» Ma sœur, effrayée d'un prodige dont elle

» ignoroit la cause, voulut, après avoir adressé
» sa prière aux Nymphes du lieu, faire quelques
» pas en arrière pour s'éloigner; mais elle sentit
» que ses pieds s'étoient attachés à la terre, et
» qu'elle faisoit de vains efforts pour les dégager.
» L'écorce montant peu-à-peu, avoit déjà enveloppé
» la moitié de son corps; désespérée d'un accident
» si funeste, elle voulut s'arracher les cheveux;
» mais elle n'arracha que des feuilles. Son fils,
» à qui Euryte, son grand-père, avoit donné
» le nom d'Amphyse, prit ses mammelles pour
» têter, mais il les trouva sèches et sans lait.
» Témoin d'un spectacle si triste, et ne pouvant
» donner aucun secours à ma sœur, je la tenois
» étroitement embrassée, pour empêcher, s'il
» étoit possible, l'écorce de gagner et de monter
» plus haut. Hélas! j'aurois souhaité d'être en-
» veloppée avec elle sous la même écorce. Dans
» ces entrefaites mon père et Andrémon étant
» arrivés, me demandèrent où étoit Dryope: la
» voilà, leur dis-je, en leur montrant l'arbre;
» ils l'embrassèrent l'un et l'autre, et s'apper-
» çoivent en le baisant qu'il avoit encore quel-
» que reste de chaleur. Déjà tout le corps de
» ma sœur étoit métamorphosé, le visage ne
» l'étoit pas encore, et on voyoit ses larmes
» couler sur les branches et sur les feuilles qui
» l'environnoient. Comme sa bouche étoit encore

» libre, elle eut le temps de proférer ces paroles :
» Si l'on doit ajouter quelque foi aux malheureux,
» je prends tous les Dieux à témoins que je n'ai
» pas mérité un pareil châtiment : c'est sans être
» criminelle que je suis si cruellement punie : je
» n'ai rien à me reprocher ; et si le témoignage
» que je vous rends de mon innocence n'est pas
» sincère, je consens que les rameaux et les
» feuilles de cet arbre soient condamnés à une
» éternelle stérilité, que l'arbre lui-même soit
» coupé et consumé par le feu. Prenez ce cher
» enfant, ajouta-t-elle, engagez la nourrice que
» vous lui donnerez à le porter souvent sous
» cet arbre, qu'elle l'y fasse jouer : et lorsqu'il
» sera en état de parler, apprenez-lui à nom-
» mer sa mère, et à dire : Hélas ! ma mère, ma
» chère mère est cachée sous l'écorce de cet arbre.
» Tâchez de lui inspirer de l'aversion pour les
» étangs et pour les lacs, et une telle vénération
» pour les arbres, qu'il n'en arrache jamais au-
» cune branche, comme si en effet ils cachoient
» tous sous leur écorce quelque divinité. Adieu,
» mon cher époux, dit-elle ensuite ; adieu, mon
» père ; adieu, ma sœur : si vous conservez encore
» quelque tendresse pour moi, faites ensorte qu'on
» n'arrache point les branches de cet arbre, et
» que les troupeaux n'en viennent pas brouter les
» feuilles. Comme je ne suis plus en état de faire

» le moindre mouvement pour vous embrasser, » venez vous-mêmes me donner cette marque » d'amitié, et approchez de moi mon fils, afin » que je le baise pour la dernière fois. Adieu, » l'usage de la parole m'est interdit, et je sens » l'écorce de l'arbre qui gagne ma tête. Il est » inutile que vous songiez à me fermer les yeux, » elle vous épargnera le soin de me rendre ce » pieux devoir ». A ces mots Dryope cesse de parler : elle n'étoit plus alors qu'un arbre dont les rameaux conservèrent encore long-temps de la chaleur. Dans le temps qu'Iole racontoit cette histoire déplorable, et qu'Alcmène et elle fondoient en pleurs, un spectacle nouveau vint bientôt tarir la source de leurs larmes. Iolas, frère d'Iole, entra dans l'appartement où étoient ces deux princesses avec le visage d'un jeune homme.

C'étoit Hebé, fille de Junon, qui venoit de rajeunir Iolas : épouse d'Hercule elle n'avoit pu lui refuser cette grace ; mais comme elle étoit sur le point de jurer de ne l'accorder désormais à personne, Thémis l'empêcha d'en faire le serment. « Il doit y avoir dans peu de temps, lui » dit-il, Déesse, une guerre sanglante, dont Thèbes » sera le théâtre : Capanée y fera paroître tant » de courage et tant de valeur, que Jupiter » seul pourra le vaincre ; les deux frères ennemis » s'entre-tueront dans un combat : un célèbre

» devin se verra englouti dans la terre ; et son
» fils, qui vengera sa mort, en tranchant les
» jours de sa mère, fera voir dans la même ac-
» tion un fils également tendre et dénaturé.
» Tourmenté par l'image de son crime, per-
» sécuté par les furies et par l'ombre d'une
» mère en courroux, il perdra entièrement la rai-
» son, et se banira de sa patrie ; enfin il sera
» tué par ses beaux-frères, lorsqu'il ira redeman-
» der à sa première femme le collier fatal qu'il
» destinoit à celle qu'il venoit d'épouser en
» sa place. Callirrhoé, fille d'Acheloüs, qui
» doit être cette seconde femme, priera Jupiter
» d'avancer l'âge de ses deux enfans, pour
» les mettre en état de venger la mort de leur
» père, et Jupiter, touché des larmes d'une mère
» affligée, se servira en leur faveur d'un pouvoir
» qui étoit reservé à la seule Hebé, sa belle-
» fille et sa bru (1), et en fera des hommes
» parfaits ».

(1) Hebé, comme fille de Junon, sans la participation de son mari, étoit belle-fille de Jupiter et sa bru, comme femme d'Hercule son fils : je l'ai marqué dans ma traduction, et je ne sais pourquoi les autres traducteurs ne l'ont pas exprimé non plus que ces deux mots, *dona præcipiet*; qui veulent dire que Jupiter se servira du pouvoir d'Hebé, ou qui n'étoit réservé qu'à elle.

FABLE XI.

ARGUMENT.

Byblis ayant conçu pour son frère Caune une flamme criminelle, l'obligea d'éviter en fuyant les transports d'une sœur insensée ; elle le poursuit et arrive dans la Carie, où elle est métamorphosée en fontaine.

Après que Thémis, qui lisoit dans l'avenir, eut cessé de parler, on entendit de tous côtés les Dieux murmurer, et demander pourquoi on n'accorderoit pas à d'autres une faveur qui venoit d'être accordée au fils d'Hercule. L'Aurore se plaignoit d'avoir un époux cassé de vieillesse. Cérès ne voyoit qu'avec peine vieillir Jason. Vulcain auroit souhaité le rajeunissement d'Erichthon, son fils ; et Vénus celui d'Anchise. Enfin, chaque Dieu s'intéressoit pour quelqu'un ; et le murmure alloit devenir une sédition, lorsque Jupiter leur tint ce discours : « Est-ce ainsi que vous perdez le respect » qui m'est dû ? Que prétendez-vous faire ? Vous » flattez-vous de pouvoir ainsi renverser l'ordre » des destinées ? C'est par elle qu'Iolas est revenu » dans l'âge de la jeunesse ; par elles les enfans » de

» de Callirrhoé deviendront des hommes : ici la
» force ni la brigue ne peuvent rien. C'est à vous
» à vous soumettre, sans murmurer, aux loix
» du destin, puisque je suis forcé moi-même à
» m'y soumettre. Croyez-vous sans cela que je
» souffrirois qu'Eaque fût accablé d'années ? Non,
» Rhadamanthe et mon fils Minos qu'on méprise
» aujourd'hui à cause de la vieillesse qui l'em-
» pêche de se faire respecter comme autrefois,
» jouiroient encore d'une florissante jeunesse. »
Ce discours appaisa les Dieux, qui n'osèrent plus se plaindre, voyant gémir sous le poids des années Rhadamanthe, Eaque et Minos sur-tout, dont le nom seul, lorsqu'il étoit jeune, portoit l'épouvante chez les peuples les plus formidables, et qui maintenant foible et abattu par son grand âge, redoutoit le jeune Milet, si fier d'avoir Apollon pour père. Ce prince venoit de faire une irruption dans les états du fils de Jupiter, sans qu'il eût osé le repousser. Heureusement un ennemi si redoutable se retira de lui-même quelque temps après, traversa la mer Egée, et entra dans l'Asie, où, après avoir bâti une ville à laquelle il donna son nom, il eut de la belle Cyanée, fille de Méandre, un fils nommé Caune, et une fille appelée Byblis, qui doit apprendre, par son exemple, à toutes les personnes de son sexe à régler les penchans de leur cœur et à n'avoir que

des passions légitimes. Cette fille eut pour Caune une tendresse qu'une sœur ne doit pas ressentir pour son frère. D'abord, ne soupçonnant rien de criminel dans l'amour qu'elle avoit pour lui, elle regardoit comme innocentes les caresses qu'elle lui faisoit ; trompée sous l'apparence d'un amour légitime, sa passion croissoit de jour en jour, et déjà elle nevoyoit plus son frère sans être parée. Le soin de sa beauté l'occupoit entièrement ; et elle devenoit jalouse de toutes celles dont les charmes auroient pu effacer les siens. Cependant elle ne connoissoit point encore l'état de son cœur, et elle ne formoit aucun desir. Dévorée par un feu secret, elle commença bientôt à ne pouvoir plus supporter les noms qu'on a introduits entre ceux qui sont unis par le même sang. Elle aimoit beaucoup mieux que Caune l'appellât Byblis, que sa sœur ; et au nom de frère, elle substituoit volontiers celui de seigneur. La nuit, lorsque le sommeil avoit fermé ses paupières, l'objet de sa tendressse étoit sans cesse présent à son esprit ; elle croyoit en être aimée, et elle en rougissoit même en dormant. Lorsqu'elle étoit réveillée, le souvenir du songe qu'elle avoit fait, la flattoit pendant quelque temps : « Malheureuse ! disoit-elle ensuite,
» quel présage tirer d'un songe que je ne dois
» regarder qu'avec horreur ! Puissent les Dieux
» en détourner l'effet ! Il est vrai que Caune est

» beau aux yeux même de ses ennemis. Je le
» trouve aimable, et je l'aimerois, hélas, s'il n'étoit
» pas mon frère! Il est digne de moi; mais le
» sang qui nous unit met un obstacle invincible
» à ma tendresse. Ah! pourvu que la pudeur
» règle mes desirs tandis que je veille, qu'il me
» soit du moins permis de penser à lui pendant
» le sommeil; du moins je n'aurai point pen-
» dant la nuit de témoins de ma foiblesse. O
» Vénus! ô amour! qu'il m'est doux de m'en
» ressouvenir! S'il n'étoit pas mon frère, quel
» charme pour moi de devenir son épouse! Que
» celle qui aura le bonheur de posséder son
» cœur, sera heureuse! Ah! que je souhaite-
» rois, cher Caune, que votre naissance fût plus
» illustre que la mienne! Mais, encore un coup, il
» n'y faut plus penser: vous êtes mon frère. Que
» m'annoncent donc ces songes? De quelle espé-
« rance viennent-ils me flatter? Ces vains fan-
» tômes ont-ils quelque réalité? Mais quoi! les
» Dieux eux-mêmes n'ont-ils pas épousé leurs
» propres sœurs? Saturne partagea son lit avec
» Opis, l'Océan avec Thétis, et Jupiter avec
» Junon. Hélas! les Dieux ont des privilèges qui
» sont refusés aux mortels. En vain je préten-
» drois régler nos droits sur leur exemple. Faisons
» un effort généreux, surmontons un penchant
» trop criminel, ou mourons, s'il n'est pas pos-

» sible de le vaincre. Je serai contente si mon » frère, en me fermant les yeux, me donne » quelque marque de tendresse. Car enfin, » quand je m'obstinerois à conserver cette fatale » passion, l'amour demande l'union de deux » cœurs, et peut-être que ce penchant qui me » charme, paroîtra un crime à mon frère. Les » enfans d'Eole épousèrent leurs sœurs. Mais » où vais-je chercher ces exemples odieux, que » je devrois ignorer? Où m'emporte une aveugle » erreur? Flamme impure, sors pour jamais de » mon cœur: je ne veux avoir pour mon frère » que les sentimens d'une sœur. Si c'étoit lui » qui m'aimât, peut-être l'aurois-je écouté: faut-» il que je lui fasse la première une déclaration, » que j'aurois entendue avec plaisir de sa bou-» che? Insensée! pourrois-tu te résoudre à en » faire la démarche? Pourrois-tu lui avouer ta » foiblesse? Oui, l'amour m'en donnera la har-» diesse; ou si la pudeur me retient, une lettre » découvrira le fatal mystère ». Ce dernier parti plut à Byblis, et fixa son irrésolution. « Quoi » qu'il en arrive, dit-elle en s'appuyant sur une » table pour écrire, il faut lui déclarer ma pas-» sion. Ah! malheureuse, dans quel abîme vais-» je me plonger? Quelle affreuse résolution! » Malgré ces réflexions, elle commence sa lettre d'une main tremblante, et munie d'une plume

et de ses tablettes, elle hésite encore : elle trace quelques lignes, et les efface en même-temps, pour y substituer d'autres termes qui lui paroissent plus convenables, et dont elle n'est pas plus satisfaite que des premiers. Elle jette les tablettes et les ramasse ensuite. Elle ne sait ni ce qu'elle veut, ni ce qu'elle doit faire, et dans le même temps toute sa passion paroissoit peinte sur son visage avec un reste de pudeur qui la retenoit. En relisant le nom de sœur qu'elle avoit écrit, elle l'effaça. Enfin elle se détermina à lui écrire ainsi. « Celle qui vous envoie cette lettre, » et qui vous souhaite toute sorte de bonheur, » ne peut elle-même être heureuse sans vous. » Elle n'ose vous dire son nom, et si vous voulez » savoir ses sentimens, elle voudroit bien vous » les faire entendre, sans nommer Byblis, avant » que d'être sûre du succès de son entreprise. » Ma langueur, mes soupirs, mes larmes, des » caresses trop tendres pour une sœur, ont dû » vous découvrir l'amour que j'ai pour vous. » Quelque violent qu'il soit, je prends les Dieux » à témoins, que j'ai tout tenté pour le bannir » de mon cœur : j'ai combattu long-temps, vous » pouvez m'en croire, et je n'ai rien oublié » pour l'éteindre. Ma résistance et les efforts » que j'ai faits, sont au-dessus des efforts et de » la résistance ordinaires à notre sexe. Enfin je

» suis obligée d'avouer votre victoire et ma foi-
» blesse. Seul vous pouvez faire mon bonheur,
» ou me rendre la plus malheureuse de toutes
» les amantes. C'est à vous à décider de mon
» sort. Mais considérez, je vous prie, que celle
» qui vous écrit n'est point votre ennemie, que
» c'est une personne qui vous touche de près,
» et qui souhaiteroit de s'unir à vous par des
» liens plus étroits encore que ceux du sang.
» C'est à ceux que l'âge doit avoir rendu sages,
» à examiner ce qui est légitime ou ce qui ne
» l'est pas, ce que les loix permettent ou ce
» qu'elles défendent; le nôtre ne doit connoître
» que l'amour et les plaisirs. Nous ne savons
» pas encore ce qui nous est défendu; nous
» pouvons croire que tout est permis, et nous
» avons pour nous l'exemple des Dieux; d'ailleurs
» nous n'avons point à craindre le courroux d'un
» père: notre réputation ne court aucun risque;
» et puisque nous n'avons rien à redouter, ne
» nous laissons point effrayer par des vains fan-
» tômes. Notre commerce sera à couvert sous les
» noms de frère et de sœur. Vous savez qu'on
» ne nous interdit point les entretiens secrets et
» familiers, et que personne ne trouve à redire
» aux caresses que nous nous faisons. Qu'il
» s'en faut peu que nous ne soyons heureux !
» Ah! de grace, n'ayez pas la cruauté de ré-

» duire au désespoir une amante qui vous dé-
» clare sa passion, et qui n'auroit jamais fait
» cette démarche, si l'amour le plus violent ne
» l'y avoit forcée. Voudriez-vous qu'on écrivît
» sur mon tombeau, que Caune donna la mort
» à sa sœur »? Telle fut la lettre de Byblis, qu'elle ne finit que lorsque ses tablettes furent remplies. Lorsqu'elle voulut la cacheter, elle fut obligée de mouiller son anneau avec ses larmes, sa langue étant entièrement desséchée par l'exès de sa douleur. Elle fit venir un esclave; et après lui avoir fait quelque caresse, elle lui dit : « Portez cette lettre à mon ».... Elle s'arrêta-là, et ce ne fut qu'après quelque temps qu'elle ajouta le mot frère : comme elle trembloit en donnant les tablettes à l'esclave, elle les laissa tomber, ce qui lui parut de mauvais augure, et la jeta dans un grand trouble. Cependant elle lui ordonna de rendre la lettre; et il prit si bien son temps pour cela, que Caune la reçut sans témoins. Dès qu'il en eut lu les premières lignes, sa surprise fut si grande, que sans vouloir continuer, il jeta les tablettes de dépit, et peu s'en fallût qu'il ne fît ressentir à celui qui les lui avoit remise, et qui paroissoit interdit et tremblant, les effets de son juste courroux. « Mal-
» heureux confident d'une passion criminelle, lui
» dit-il, retire-toi; ta mort seroit la récompense

» de ton zèle, si je ne craignois qu'elle ne » découvrît un fatal mystère ». A ces paroles l'esclave se retira et alla rapporter mot à mot à sa maîtresse ce que Caune lui avoit dit. Byblis se voyant refusée avec tant de mépris, pâlit, et un froid mortel se répandit dans tout son corps. Dès qu'elle eut repris ses esprits, sa passion se ralluma, et elle tint ce dicours, qu'elle eut bien de la peine à prononcer, tant elle étoit agitée. « J'ai bien mérité le traitement que » j'endure : falloit-il lui déclarer mon amour et » révéler un secret qui devoit être enseveli dans » un éternel oubli ? J'aurois dû du moins aupa- » ravant pénétrer ses sentimens, sonder son » esprit et ne pas m'exposer comme une per- » sonne qui se livre témérairement à la merci des » vents et des flots. Si j'avois pris ces précau- » tions, je serois sûre des démarches que j'au- » rois eu à faire, et je ne me serois pas jetée » dans un abîme dont il m'est à présent impos- » sible de me tirer. N'avois-je pas un présage » funeste qui m'annonçoit ce malheur ? et lors- » que mes tablettes me tombèrent des mains, » en les donnant à l'esclave, ne devois-je pas » prévoir dès-lors, que mes espérances étoient » vaines ? Il falloit, ou choisir un temps moins » funeste, ou ne point envoyer du tout cette » fatale lettre, et renoncer à mon amour. Il eût

» été mieux de différer de quelques jours. Les
» Dieux m'avertissoient assez de ce qui devoit
» m'arriver : mais me possédois-je assez pour y
» faire attention ? S'il m'étoit resté une ombre de
» raison, j'aurois pris le parti de l'entretenir moi-
» même, et je lui aurois fait connoître mes
» sentimens, sans m'en rapporter au succès d'une
» lettre. L'ingrat auroit peut-être été touché de
» mes larmes : on s'exprime de bouche avec
» bien plus de force que par écrit. Je me serois
» jeté à son cou malgré lui ; je serois tombée
» à ses pieds, en le conjurant de ne point me
» donner la mort ; et s'il avoit eu la cruauté
» de me rebuter, je lui aurois fait craindre pour
» ma vie. Tout ce qui peut exciter la compassion
» auroit été mis en usage ; et quand il auroit
» eu assez de cruauté pour n'être pas sensible
» à quelques-unes des marques de ma tendresse ;
» réunies toutes ensemble, elles l'auroient sans
» doute touché à la fin. Que sais-je ? Peut-être
» qu'il y a eu de la faute de celui qui a rendu
» la lettre ; il n'aura pas bien pris son temps, il
» n'aura pas pris le moment où mon frère pou-
» voit être de bonne humeur. C'est-là sans doute
» ce qui a renversé mes projets. Car enfin, Caune
» n'est pas né d'une tigresse, il n'a pas sucé le
» lait d'une lionne : son cœur n'a rien de la
» dureté ni des rochers, ni du fer, ni du diamant,

» et si je l'attaque encore une fois, je le fléchi-
» rai. Ne nous rebutons point; je conviens qu'il
» eût été plus à propos de ne point tenter une
» entreprise si dangereuse; et plût au ciel que
» je ne m'y fusse point engagée ! mais puisque
» la faute est commencée, il faut l'achever. Il
» n'oubliera jamais la déclaration que je lui ai
» faite, et quand il verra qu'après cette démarche,
» j'abandonne mon dessein, il auroit raison de
» croire, ou que je ne l'aimois que foiblement,
» ou que j'avois seulement voulu l'éprouver. Du
» moins se persuadera-t-il que les sentimens que
» je lui ai fait voir, étoient plutôt l'effet d'une
» passion grossière et déréglée, que d'un amour
» tendre et délicat. Enfin, il ne m'est pas pos-
» sible de ne point paroître coupable : j'ai écrit,
» j'ai prié; il ne faut point se flatter, toutes mes
» démarches me condamnent; ce qui me reste
» à faire peut me rendre heureuse, et ne sauroit
» me rendre plus criminelle ». Ainsi parloit By-
blis, et ses sentimens étoient si confus, que, quoi-
qu'elle se repentît d'avoir commencé cette intrigue,
elle résolut cependant de la continuer ; et sans
garder désormais aucunes mesures, elle s'exposa
à de nouveaux refus. Caune jugeant enfin que
la passion de sa sœur étoit sans remède, résolu
de ne jamais l'écouter, aima mieux se bannir de
sa patrie, pour aller bâtir une ville dans un

pays étranger. L'éloignement de ce prince jeta Byblis dans un affreux désespoir : elle déchira ses habits, s'arracha les cheveux, se meurtrit le sein, et bien loin de chercher à dérober aux yeux du public le motif de ses emportemens, elle déclara hautement que la cruauté de son frère et ses mépris en étoient la cause. Après cet aveu, elle abandonna sa patrie et ses Dieux Pénates, qui lui étoient devenus odieux depuis l'absence de Caune : courant après lui, elle laissa à la Carie l'image de ces femmes insensées, qui célèbrent les orgies. Après avoir traversé la Carie, elle passa par le pays des Lélèges, et par la Lycie De-là elle parcourut le mont Cragus, les environs de la ville de Lymire et les rives du Xante. Elle monta sur cette fameuse montagne, où la chimère, ce monstre qui avoit la tête et le corps d'un lion et la queue d'un dragon, vomissoit autrefois des torrens de flammes. Fatiguée enfin de tant de courses, sans avoir aucune nouvelle de son frère, après avoir traversé tant de campagnes et de forêts, elle s'arrêta couchée sur quelques feuilles; triste et les cheveux épars, elle gardoit un morne et profond silence. Les Nymphes du pays et des Lélèges, n'oublioient rien pour la secourir, et mettoient tout en usage pour la guérir de sa passion. Sourde à leurs remontrances, et sans répondre à des soins si obligeans, Byblis demeuroit obstiné-

ment couchée sur l'herbe, qu'elle arrosoit de ses larmes. On dit que les Nayades firent de ses veines la source d'une fontaine intarissable : c'étoit le seul remède qu'elles pouvoient apporter aux malheurs de Byblis. Comme on voit couler la gomme du tronc de l'arbre qu'on vient de couper, ou la glace se fondre peu-à-peu aux premières chaleur du printems, Byblis fondit incontinent en larmes, et fut changée en une fontaine, qui a depuis porté son nom, et dont la source est sous un chêne de la vallée où elle coule.

FABLE XII.

ARGUMENT.

Ligdus ayant ordonné à sa femme Téléthuse, qu'au cas qu'elle accouchât d'une fille, elle la fît mourir, Isis, qui lui apparut en songe, lui défendit d'exécuter l'ordre de son mari, et lui promit de lui être favorable. Téléthuse, ayant accouché d'une fille, qui fut nommée Iphis, la fit passer pour être un garçon, qui, ayant épousé Ianthe, changea de sexe par le secours d'Isis, qui voulut récompenser la piété de Téléthuse.

L'HISTOIRE que je viens de raconter auroit fait l'entretien de toute l'isle de Crète, si on n'y eût été occupé d'un prodige encore plus surprenant. C'étoit la métamorphose d'Iphis. Dans la ville de Pheste, près de Gnosse, étoit un certain Ligdus, homme pauvre et d'une naissance obscure, d'une honnête famille cependant, et d'une conduite irréprochable, qui, voyant sa femme prête d'accoucher, lui tint ce discours : « Dans » l'état où vous êtes, je n'ai que deux vœux à

» faire ; l'un que vous accouchiez heureusement, » l'autre que ce soit d'un garçon : les filles sont » trop à charge, sur-tout lorsqu'on n'a pas le » moyen de les pourvoir honnêtement. Je ne » regarde qu'avec horreur l'ordre que je vais » vous prescrire, et veuille la tendresse pater- » nelle que j'offense me pardonner. Si vous met- » tez au monde une fille, je vous commande » de la faire mourir ». Un ordre aussi inhumain fit également verser des larmes à celui qui le donnoit, et à celle qui le recevoit. Téléthuse eut beau conjurer son mari d'abandonner un dessein si barbare, il demeura ferme dans sa résolution. Cependant le temps où elle devoit accoucher approchoit, lorsqu'une nuit, pendant qu'elle dormoit, Isis, accompagnée de son cortège ordinaire, se présenta devant son lit, ou du moins Téléthuse crut la voir. La Déesse avoit un croissant sur la tête, une couronne d'épis et un sceptre à la main : Anubis, sous la figure d'un chien; Diane, Apis, reconnoissable à son habit de différentes couleurs; le Dieu qui tient le doigt sur la bouche, symbole du silence ; Osiris, qu'on cherche toujours, et qu'on cherche vainement ; tous environnoient Isis avec leurs sistres, et avoient auprès d'eux un serpent étranger à l'isle de Crête. La Déesse, adressant la parole à Télé-

thuse, qui s'imaginoit veiller, lui dit : « Téléthuse, qui me fûtes toujours si chère, cessez » de vous affliger : n'obéissez point à l'ordre de » votre époux ; et lorsque vous accoucherez, » prenez soin de votre enfant, soit que ce soit » un garçon ou une fille. Vous voyez devant » vous une Déesse bienfaisante, qui ne refuse » jamais son secours à ceux qui l'implorent, et » qui n'oublie pas les honneurs qu'on lui rend ». Après une promesse si consolante, Isis se retira, et Téléthuse se jetant promptement hors du lit, leva les mains vers le ciel, et pria les Dieux d'être favorables au songe qu'elle venoit de faire. Quelque temps après étant accouchée d'une fille, elle la donna à une nourrice, qui fut seule dépositaire du secret, et fit croire à son mari que c'étoit un garçon. Ligdus, après en avoir remercié les Dieux, donna à l'enfant le nom d'Iphis, son ayeul ; ce qui fit plaisir à la mère, ce nom convenant également à une fille et à un garçon. Ce mystère demeura long-temps caché sous ce pieux mensonge, et il auroit été difficile de le découvrir, Iphis ayant dans le visage tous les agrémens et toutes les graces des deux sexes. A l'âge de treize ans, son père la destina à Ianthe, fille de Téleste, la beauté la plus accomplie de toute la ville; tous deux de même âge, tous

deux également beaux, ils avoient été l'un et l'autre à la même école, et avoient eu les mêmes maîtres. Ce commerce avoit fait naître dans leurs jeunes cœurs une estime et un amour mutuel; mais leurs espérances étoient bien différentes; Ianthe étoit charmée de l'époux qu'on lui destinoit; Iphis ne voyoit que trop qu'elle ne pouvoit le devenir, et cet obstacle ne faisoit qu'augmenter son amour. « Quel succès, disoit-elle, en versant un torrent de larmes, puis-je espérer » d'une passion si inouie? les Dieux devoient me » laisser périr en naissant; et s'ils ont voulu sau- » ver mes jours du malheur qui les menaçoit, » pourquoi ne m'ont-ils point donné un pen- » chant légitime, et qui ne fasse point rougir » la nature. Les animaux même et les oiseaux » ne donnent point l'exemple d'une passion si » bisarre et si singulière. Heureuse si je n'avois » jamais vu la lumière? Mais il faut que l'isle » de Crête soit destinée aux prodiges les plus » inouis; le feu qui me consume est encore plus » surprenant que celui dont Pasiphaé se sentit » brûler pour un taureau. L'ouvrier le plus ha- » bile, Dédale lui-même, quand il seroit encore » au monde, ne seroit pas en état de me donner » aucun secours. Pourroit-il changer mon sexe, » ou celui d'Ianthe? Infortunée Iphis, que ne

» prends-tu

» prends-tu enfin la résolution d'éteindre une » flamme aussi inutile qu'insensée ? Tu n'ignores » pas quel est ton état, à moins que tu ne te » trompes toi-même. N'ayons désormais que des » desirs légitimes, et n'aimons que ce qu'une » femme peut aimer. Les amans les plus mal- » heureux peuvent toujours se flatter de quelque » espérance, et je ne puis en concevoir aucune. » Hélas ! ce n'est ni la vigilance d'un mari ja- » loux, ni la fermeté d'un père, ni les rigueurs » d'Ianthe, ni le soin qu'on prend de la garder, » qui s'opposent à mon bonheur : Ianthe ne me » refuse rien, et cependant je ne puis rien ob- » tenir ; et quoiqu'il puisse arriver, quand les » hommes et les Dieux même s'en mêleroient, » je ne saurois être heureuse. Quelle est la bi- » sarrerie de mon sort ! tous mes vœux semblent » être accomplis ; le ciel, favorable à mes desirs, » m'a accordé tout ce qui dépendoit de lui ; mon » père les a prévenus ; le père d'Ianthe ne s'y » oppose point ; Ianthe m'aime : faut-il que la » nature seule, plus puissante que les hommes et les » Dieux, mette un obstacle invincible à mon » bonheur ? Le jour de notre mariage approche, » ce jour que j'ai souhaité avec tant d'empres- » sement : la belle Ianthe va devenir mon épouse, » et je ne pourrai la posséder. Junon, qui pré-

» sidez aux mariages, Hyménée, pourquoi venez-
» vous assister au nôtre ? Nous sommes d'un
» même sexe, et il ne doit point s'y trouver
» d'époux pour donner la main à l'épouse ».
Ainsi se plaignoit l'infortunée Iphis. Ianthe, de son côté, brûloit d'impatience pour ce mariage, et auroit souhaité qu'on en eût avancé le jour; mais Téléthuse, qui en prévoyoit les inconvéniens, ne cherchoit qu'à l'éloigner. Une maladie feinte, un songe prétendu, un présage funeste, tout lui servoit de raison pour le différer. Enfin, quand tous les prétextes furent épuisés, et que le jour du mariage fut arrêté, elle alla la veille avec sa fille se jeter aux pieds d'Isis : « Grande
» Déesse, lui dirent-elles, que l'Egypte révère,
» que la fameuse ville d'Ammon, les campagnes
» qui environnent le lac Maréotis, l'isle du Phare,
» et le Nil avec ses sept embouchures recon-
» noissent pour souveraine, soyez-nous favorable,
» venez dissiper nos alarmes : vous m'apparûtes
» autrefois avec ces mêmes symboles que je vois
» dans le temple : je vous reconnus à ces marques,
» aux torches allumées qui sont autour de vous,
» au bruit des sistres, et à tout votre brillant
» cortège. Je me soumis sans hésiter à l'ordre
» que vous me donnâtes, c'est pour l'avoir suivi
» que ma fille voit encore le jour; et si je n'ai

» point été punie pour avoir désobéi à mon » époux, c'est un effet de votre bonté et de » votre protection. Achevez votre ouvrage; ayez » compassion de la mère et de la fille, et déli» vrez-nous du cruel embarras où nous nous » trouvons aujourd'hui ». Cette prière fut accompagnée d'un torrent de larmes. A peine étoit-elle finie, que l'autel leur parut faire quelque mouvement : elles ne se trompoient pas, il trembla en effet, ainsi que les portes du temple. Le croissant que la Déesse porte sur la tête, devint éclatant de lumière, et son sistre fit entendre quelques sons. Quoique Téléthuse ne fût pas entièrement rassurée par un présage si heureux, elle sortit néanmoins du temple pleine de consolation, et Iphis, qui la suivoit, s'apperçut qu'elle marchoit avec plus de fermeté qu'à son ordinaire. Son teint commença à perdre sa grande blancheur, et prit une couleur plus mâle; ses forces augmentèrent, ses cheveux s'accourcirent, et elle sentit dans toute sa personne une vigueur qui ne convenoit point à la foiblesse de son sexe. « Iphis, vous n'étiez plus alors une fille. Allez » sans tarder rendre graces aux Dieux de cet » heureux changement, et ne rougissez pas de » le publier ». Iphis ne manqua pas en effet d'aller avec sa mère dans le temple de la Déesse;

et après y avoir offert un sacrifice, il y laissa cette inscription : *Iphis, garçon, accomplit les vœux qu'il avoit faits étant fille.* Le lendemain le mariage fut accompli : Vénus, Junon et le Dieu Hyménée y assistèrent, et Iphis devint heureux en possédant la belle Ianthe.

EXPLICATION DES FABLES

DU NEUVIEME LIVRE.

Explication de la première Fable. (Page 293.)

LE fleuve Acheloüs, qui couloit entre l'Acarnanie et l'Etolie, ravageoit souvent par ses inondations les campagnes voisines, et confondant les limites de ces deux peuples, les obligeoit à se faire continuellement la guerre. Hercule y mit des digues, et rendit le cours de ce fleuve si uniforme, qu'il donna pour jamais la paix à ces peuples. Ceux qui écrivirent ces évènemens, le racontèrent d'une manière entièrement fabuleuse; ils dirent qu'il avoit combattu contre le Dieu de ce fleuve, qui s'étoit d'abord changé en serpent, par où l'on marquoit son cours tortueux, et ensuite en taureau, ce qui nous découvre ses débordemens rapides et les ravages qu'il causoit dans les campagnes; et cela est d'autant plus vraisemblable, qu'on représentoit souvent les fleuves sous la figure d'un taureau, pour marquer les ravages qu'ils causoient : *Taurorum specie simulacra fluminum, id est cornibus, quòd sunt atrocia ut tauri* (1). On dit qu'Hercule l'avoit enfin vaincu, et on ajouta qu'il lui avoit arraché une corne; c'est-à-dire, qu'il remit dans un seul lit les deux bras de ce fleuve, ainsi que nous l'apprend Strabon; que cette corne devint celle

(1) Voyez *Festus*, *Elien*, *Acron sur Horace*, et *Strabon*.

d'abondance dans la campagne ; quoique souvent on entend par la corne d'abondance celle de la chèvre Amalthée qui avoit nourri Jupiter. Les Nymphes l'avoient donnée à Acheloüs, qui la troqua ensuite avec Hercule pour celle qu'il lui avoit arrachée. Ce héros est en effet représenté avec une corne à la main dans une antique du cabinet de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Déjanire fut la récompense du service important qu'Hercule venoit de rendre à Œnée, roi de Calydon ; on feignit qu'elle avoit été promise à Acheloüs, qui fut vaincu par son rival, et voilà le fondement de ce fameux combat que décrit notre poëte. Hercule, après avoir demeuré quelque temps à la cour de son beau-père, fut obligé de se retirer, pour avoir tué le fils d'Architritile, qui étoit échanson de ce prince.

Explication de la deuxième Fable. (Page 299).

Hercule sortant de la cour de Calydon (1), emmena avec lui Déjanire sa femme, pour aller à Trachine, dans le dessein de se faire expier par Ceyx, qui en étoit roi, du meurtre qu'il venoit de commettre ; mais ayant trouvé le fleuve Evène débordé, il fut obligé de confier son épouse au chevalier Nessus, pour la passer de l'autre côté, pendant qu'il traverseroit lui-même le fleuve à la nage ; Nessus, voyant Hercule éloigné, forma le dessein d'enlever Déjanire.

Explication des Fables III et IV. (Page 301.)

Hercule s'étant apperçu que Nessus vouloit enlever Déjanire, le perça d'un coup de flèche. Comme ses flèches avoient été empoisonnées par le sang de l'hydre, le Centaure jugea que la plaie étoit mortelle : résolu de se ven-

(1) Voyez *Diodore*, lib. I. *Apollodore*, lib. II. *etc.*

ger, il donna à Déjanire sa tunique teinte de son sang, en lui disant qu'elle seroit un remède contre l'infidélité de son époux. Nessus après cela expira, et fut enterré dans le mont Taphiuse, ainsi que nous l'apprend Strabon (1) qui ajoute que son tombeau, dans lequel étoient aussi sans doute plusieurs autres centaures, exhaloit une odeur si désagréable, que les Locriens, qui en étoient voisins, furent surnommés *Ozoles*, c'est-à-dire, sentant mauvais. Remarquons en passant, que pour aller de Calydon à Trachine, il falloit passer le fleuve Evène, qui ne couloit pas au milieu de la ville, comme l'ont cru mal-à-props quelques auteurs; car en ce cas-là Hercule l'auroit passé, ou sur un pont, ou dans une barque, sans avoir recours au chevalier Nessus. Sur quoi on peut consulter M. Paulmier de Grentemenil (2).

Hercule s'étant dégoûté de Déjanire, dont il avoit eu un fils nommé Hyllus, devint amoureux d'Iole, fille d'Euryte, et ce prince la lui ayant refusée, il subjugua l'Œchalie, enleva cette princesse, et tua le roi. Etant de retour de cette expédition, il envoya Lichas pour chercher ses habits de cérémonie, dont il avoit besoin dans un sacrifice qu'il vouloit faire. Déjanire, jalouse de l'amour qu'il avoit pour Iole, lui envoya un philtre qui le fit mourir, ou une tunique enduite d'un certain bitume qui croissoit près de Babylone, et qui, lorsqu'il étoit échauffé, se coloit à la peau; et c'est-là apparemment que les poëtes et les historiens ont voulu nous marquer par la tunique de Nessus. Quoi qu'il en soit, Hercule tomba dans une maladie désespérée, tua Lichas, et après l'avoir jeté dans la mer, où Ovide dit qu'il fut changé en rocher, s'en alla à Tra-

(1) Lib. IX.
(2) *Page 481.*

chine, obligea Déjanire de se pendre, et ayant consulté l'oracle sur sa maladie, il n'en eut d'autre réponse, sinon qu'il devoit aller avec ses amis sur le mont Œta, et y élever un bûcher. Il comprit le sens de l'oracle, et se mit en devoir de l'exécuter. Dès que le bûcher fut prêt, Hercule monta dessus, et s'y étant couché avec un air paisible et tranquille, Philoctète alluma le feu qui le consuma. Sénèque, dans la tragédie qu'il a faite sur cet évènement, met dans la bouche de ce héros des discours si élevés et si touchans, qu'il semble qu'il ait voulu épuiser tous les plus beaux sentimens de l'humanité. Ainsi mourut le vaillant Alcide à l'âge de cinquante ans, et cinquante-trois avant la prise de Troye. Quelques anciens rapportent qu'il mourut à Trachine, et qu'on fit brûler son corps sur le mont Œta. Ce fut dans la cérémonie de son bûcher qu'on fit son apothéose, et au temps même de sa mort il fut honoré comme un demi-Dieu, de ce culte qu'on rendoit aux héros. Diodore de Sicile (1) dit que ce fut Iolas, son ami, qui fit son apothéose. Comme le feu l'avoit entièrement consumé, on publia que Jupiter avoit enlevé dans le ciel ce qu'il avoit de divin. On ajouta, que dès que Philoctète eût allumé le feu, le tonnerre s'étoit fait entendre, et que la foudre, qui étoit tombée sur le bûcher avoit consumé ce héros. On lui éleva un tombeau sur le mont Œta, avec un autel sur lequel Ménécius immola un taureau, un sanglier et un bouc, ce qui fut renouvellé tous les ans dans une fête qui fut établie en son honneur. Les Thébains, et après eux les autres peuples de la Grèce, suivirent bientôt l'exemple des Trachiniens, et on éleva en plusieurs endroits des temples et des autels, où ce héros fut honoré comme un demi-Dieu.

(1) Lib. IV.

Explication des Fables V et VI. (Page 310).

La naissance d'Hercule, qui fait le sujet de la fable qu'Ovide vient de raconter, renferme des circonstances, qui, pour être bien dévoloppées, demandent un peu d'étendue. Selon Diodore de Sicile (1) et Apollodore (2), Amphitryon étoit fils d'Alcée, fils de Persée, et Alcmène sa femme, d'Electryon, fils du même héros ; ainsi ils étoient cousins germains. Dans le temps que leur mariage étoit prêt à être conclu, il fut différé par un accident imprévu. Electryon, roi de Mycènes, obligé d'aller venger la mort de ses enfans, que les fils de Taphius avoient tués dans un combat, revenoit victorieux, et faisoit conduire ses troupeaux, qu'il avoit repris sur les Taphiens. Amphitryon, qui étoit allé au-devant de son oncle pour le féliciter de l'heureux succès de cette expédition, ayant jeté sa massue contre une vache qui s'éloignoit, la tua malheureusement. Cette mort, quoiqu'involontaire, lui fit perdre son royaume de Mycènes, qui devoit être la dot d'Alcmène. Sthénélus, frère d'Electryon, profitant de la haine publique, que cet accident avoit attirée sur ce prince, le chassa de l'Argolide, et se rendit maître des états de son frère, qu'il laissa en mourant à son fils Eurystée, le grand persécuteur d'Hercule. Amphitryon, obligé de se retirer à Thèbes, y fut expié par Créon ; mais dans le temps qu'il croyoit épouser Alcmène qui étoit venue avec lui à la cour de ce prince, elle déclara publiquement que n'étant pas contente de la vengeance que son père avoit tirée des Téléboens (*), elle seroit le prix

(1) Lib. IV.

(2) Lib. II.

(*) Taphius avoit fait appeler ses sujets Téléboens pour marquer qu'il les avoit établis dans un lieu éloigné de leur patrie.

de celui qui leur déclareroit la guerre. Amphitryon accepta le parti, et ayant fait alliance avec Créon, Céphale et quelques autres princes, il alla ravager les isles qu'occupoient ses ennemis; et s'en étant rendu maître, en donna une à Céphale, ainsi que nous l'avons dit dans son histoire.

C'est pendant cette guerre qu'Hercule vint au monde; et soit qu'Amphitryon eût consommé son mariage avant que de partir, soit qu'il fût revenu à Thèbes incognito, ou à Tyrinthe, où l'on croit qu'il nâquit, on fit courir le bruit que Jupiter étoit le père de ce jeune prince, et que pour tromper Alcmène, il avoit pris la figure de son mari; fable qu'on fit courir pour cacher quelque intrigue d'Alcmène, ou peut-être qu'on ne donna dans la suite Jupiter pour père à Alcide, au lieu d'Amphitryon, qu'à cause de la valeur de ce prince; et il y a bien de l'apparence que c'est dans ce dernier sens qu'on regardoit la chose, puisque Sénèque fait dire à Hercule lui-même en parlant de sa naissance : *Soit qu'on regarde comme une chose véritable, ou qu'on prenne pour une fable tout ce qu'on a publié sur ce sujet, et que mon père ne soit en effet qu'un simple mortel, la faute de ma mère est suffisamment effacée par ma valeur : j'ai bien mérité d'avoir Jupiter pour père.* C'est pour la même raison qu'on a publié que la nuit où Jupiter prit la figure d'Amphitryon, dura le temps de trois nuits, et d'autres l'étendent jusqu'à neuf. Hygin et Sénèque décrivent cette fable, ainsi que Plaute dans son Amphitryon. Quelques auteurs disent que cette princesse accoucha de deux jumeaux, dont l'un passoit pour être le fils d'Amphitryon, et l'autre reconnoissoit Jupiter pour père.

Pour ce qui regarde la métamorphose de Galanthis, c'est un épisode que l'on a ajouté pour donner plus de

cours à la fable que je viens d'expliquer ; à quoi il faut ajouter que la ressemblance du nom de cet esclave avec celui de la Belette, que les Grecs nomment γαλῆ, n'y a pas peu contribué. Cependant Elien (1) dit que les Thébains honoroient ce petit animal, parce qu'il avoit facilité les couches d'Alcmène. Les anciens poëtes ajoutoient que Junon avoit retardé la naissance d'Hercule, jusqu'à ce que la mère d'Eurysthée fût accouchée ; ce qui fit qu'il se trouva soumis, et comme esclave de ce roi ; quoique d'autres prétendent que ce fut l'oracle de Delpes qui en décida. Quoi qu'il en soit, voilà la source de l'héroïsme d'Hercule, que le roi de Mycènes obligea de purger la Grèce des voleurs et des bêtes féroces qui la désoloient : ce qu'il exécuta à la tête des troupes d'Eurysthée, qu'il commandoit, comme nous l'apprend Denys d'Halicarnasse (2). Voilà encore le dénouement des prétendues persécutions qu'on attribuoit à la jalousie de Junon, et qui doivent se rapporter à la politique du conseil de Mycènes.

Quoiqu'Ovide ne parle qu'en passant de tous les travaux et des autres actions qui méritèrent l'immortalité à Hercule, je dois cependant en rendre compte en peu de mots, après avoir averti que l'on a chargé l'histoire de ce héros, des aventures de tous ceux qui avoient porté le même nom. Ciceron (3) reconnoît six Hercules, et si on vouloit les compter tous, on en trouveroit un plus grand nombre, chaque nation ayant donné ce nom aux grands hommes qui s'étoient rendus célèbres par leurs belles actions : ainsi on en trouve un en Egypte du temps d'Osiris, en Phénicie, dans les Gaules, en Espagne, et presque par-tout ; mais comme il ne s'agit ici que de l'Hercule

(1) *De Animal.*
(2) Lib. I.
(3) *De Nat. Deorum, lib. II.*

grec, surnommé Alcide, c'est de lui seul que nous allons parler. On renferme ordinairement l'histoire de ses belles actions dans ces douze travaux qui ont été tant chantés par les poëtes; mais lorsque l'on entre dans le détail, on en trouve un bien plus grand nombre, et les anciens varient beaucoup sur ce sujet.

Explication des travaux d'Hercule.

Dès sa plus tendre jeunesse Alcide tua quelques serpens, et on publia, pour donner du merveilleux à cette action, qu'il n'étoit encore qu'au berceau, et que c'étoit Junon qui les avoit envoyés pour le dévorer. La forêt de Némée servoit de retraite à un grand nombre de lions qui ravageoient la campagne. Notre héros leur donna la chasse et tua de sa main le plus furieux de tous, et en porta toujours la dépouille. Quelques voleurs, au rapport de M. Naseair, se tenoient auprès du lac Stymphale en Arcadie; Hercule en délivra le pays. Les ongles et les aîles que les poëtes leur donnent, en les représentant comme des oiseaux, marquent leur cruauté et leur adresse. Les marais de Lerne, près d'Argos, étoient infectés par un grand nombre de serpens, qui multiplioient à mesure qu'on les détruisoit; il y mit le feu, et les fit tous périr. Voilà l'hydre de Lerne avec ses têtes renaissantes. La forêt d'Erymante étoit pleine de sangliers qui désoloient les environs; il les détruisit et en porta un si monstrueux à la cour d'Eurysthée, que ce prince, qui en fut effrayé, fut obligé de se cacher. Les étables d'Augias, roi d'Elide, étoient si remplies de fumier, par la grande quantité de bœufs que ce prince nourrissoit, qu'Hercule, qu'on avoit forcé de les nettoyer, fut obligé d'y faire passer le fleuve Alphée. Ayant poursuivi pendant un an une biche, qu'Eu-

rysthée lui avoit donné ordre de prendre ; on publia qu'elle avoit des pieds d'airain. Le fleuve Acheloüs inondoit souvent la campagne ; il y mit des digues, comme nous l'avons dit. Thésée étoit prisonnier en Epire, où il avoit été avec Pirithoüs, pour enlever la fille d'Aidonée ; Hercule le délivra : et c'est-là le fondement de la fable qui le fait descendre aux enfers. La caverne de Ténare renfermoit un serpent monstrueux ; il eut ordre de l'aller tuer : et voilà le Cerbère enchaîné par ce héros. Pélias, ayant été tué par ses filles, Acaste, son fils, les poursuivit jusqu'à la cour d'Admète, qui, n'ayant pas voulu rendre Alceste, dont il étoit amoureux, fut pris dans un combat, et délivré par cette généreuse princesse, qui voulut bien être elle-même sa rançon ; Hercule qui étoit alors en Thessalie, l'enleva à Acaste, qui alloit la faire mourir, et la rendit à Admète. Voilà le fondement de la fable, qui dit qu'il l'avoit retirée de l'enfer, après avoir vaincu la mort et l'avoir enchaînée. Les Amazones étoient en grande réputation du temps d'Alcide, et leurs conquêtes sur leurs voisins les rendoient redoutables. Eurysthée ordonna à ce prince d'aller enlever la ceinture d'Hippolyte, c'est-à-dire, de leur aller faire la guerre et piller leurs trésors. Hercule s'embarqua sur le pont Euxin, arriva sur les bords du Thermodon, et ayant livré le combat à ces héroïnes, il les défit, en tua une partie, mit les autres en fuite, prit Hippolyte ou Antiope prisonnière, qu'il donna à Thésée, et Mélanippe, leur reine, se racheta, en donnant la fameuse ceinture ; c'est-à-dire, en payant sa rançon. Ce fut apparemment dans ce voyage qu'il tua Diomède, roi de Thrace, et enleva ses jumens, qu'on dit que ce prince nourrissoit de chair humaine. En revenant par la Thessalie, il s'embarqua avec les Argonautes ; mais les ayant abandonnés dans la suite, il alla à Troye, délivra Hésione

du monstre qui alloit la dévorer, et n'ayant point reçu de Laomédon la récompense qui lui avoit été promise, il le tua, saccagea la ville, et emmena Hésione qu'il donna à Télamon, qui l'avoit accompagné dans cette expédition.

Tels sont à-peu-près les travaux d'Hercule dans la Grèce, dans la Thrace et dans la Troade. Les poëtes lui en font exécuter plusieurs autres dans des pays éloignés, que j'ai séparés à dessein, parce qu'il y a bien de l'apparence qu'ils ne doivent pas être mis sur le compte de l'Hercule grec. Quoi qu'il en soit, on dit qu'étant parti pour aller combattre Géryon, il fut si fort incommodé du Soleil, qu'il se mit en colère contre cet astre, et lui lança ses flêches. Le Soleil, admirant son courage, lui fit présent d'un gobelet d'or, sur lequel, au rapport de Phérecyde, il s'embarqua; et étant arrivé en Espagne, défit Géryon, ce prince si fameux par ses trois têtes : ce qui veut dire, ou qu'il régnoit sur trois isles, qu'on croit être Majorque, Minorque et Ebuse, ou bien qu'Hercule défit trois princes qui étoient extrêmement unis. De-là, ayant passé le détroit de Gibraltar pour aller en Afrique, il se battit contre Antée qui s'opposa à sa descente : ce prince, dit-on, enfant de la terre, reprenoit de nouvelles forces, toutes les fois qu'il étoit terrassé, et Hercule fut obligé de le tenir entre ses bras jusqu'à ce qu'il l'eût étouffé; ce qui veut dire sans doute qu'Antée trouvant toujours de nouveaux secours dans un pays où il régnoit, notre héros sut bien lui en fermer les chemins, et l'ayant engagé à un combat naval, le défit sans peine, ainsi que les Pygmées qui étoient venus à son secours : ce qui doit s'entendre de quelques Africains d'une petite taille, qui étoient ses alliés, ainsi que je l'ai expliqué fort au long dans une dissertation que j'ai faite sur se sujet. Hercule, revenant par

terre de ces deux expéditions, traversa les Gaules avec les troupeaux de Géryon, et alla en Italie, où Cacus, fameux brigand, qui se retiroit dans les cavernes du mont Aventin, lui ayant volé quelques bœufs, notre héros, avec le secours d'Evandre et de Faunus, ainsi que le rapporte Denys d'Halicarnasse (1), le fit périr et partagea ses dépouilles avec ses alliés. Dans son voyage d'Afrique, Hercule délivra Atlas de la persécution de Busiris, qu'il tua, et donna de si bons conseils à ce roi de Mauritanie, qu'on publia, que pour le soulager, il avoit porté pendant quelque temps le ciel sur ses épaules. Atlas, pour reconnoître les services importans que ce héros lui avoit rendus, lui donna en récompense quelques belles brebis, ou plutôt des oranges et des citroniers, qu'il porta dans la Grèce (2). Voilà ces fameuses pommes d'or, gardées par un dragon dans le jardin des Hespérides. Comme l'Océan arrêta là les conquêtes de notre héros, on dit qu'il mit deux colonnes sur ces rivages qui marquoient qu'il étoit impossible d'aller plus avant : *Nec plus ultrà*.

On met encore sur le compte d'Hercule la délivrance de Prométhée, que nous avons expliquée dans l'histoire de ce prince ; la mort des deux frères Cercops, ces deux fameux brigands, dont parlent les anciens. La défaite du taureau de Marathon, la mort de Lygis, qui lui disputoit le passage des Alpes ; celle du géant Alcyoneus, qui lui avoit lancé une pierre si grosse qu'elle écrasa vingt-quatre hommes ; celle d'Erix, roi de Sicile, qu'il tua d'un coup de ceste, pour avoir refusé de lui rendre les bœufs qu'on lui avoit volés ; son combat avec Cycnus, qui fut terminé par un coup de foudre, qui sépara les deux

(1) Lib. I.

(2) *Diodore de Sicile, liv. IV*, fournit ces deux explications, dont la dernière paroît la plus vraisemblable.

combattans ; un autre combat contre les Géans, dans la plaine de La Craux en Provence, pendant lequel Jupiter fit pleuvoir cette grande quantité de pierres qu'on y voit encore aujourd'hui. On lui donne aussi un nombre prodigieux d'enfans, et on assure qu'il en eut cinquante en une nuit des cinquante filles des Thespius.

J'ai été obligé d'abréger, pour ne pas ennuyer les lecteurs, l'histoire de ce héros, dont on pourroit faire un gros volume, si on vouloit rassembler tout ce que les Mythologues en ont dit : ceux qui en voudront savoir davantage pourront lire Diodore de Sicile (1), Denys d'Halicarnasse (2), Paléphate (3), et parmi les modernes Vossius (4), *Lilio Giraldy* (5), mon explication des fables (6), et le père Montfaucon, qui a ressemblé dans le premier tome de son antiquité expliquée, presque toutes les figures qui représentent les travaux de ce héros, et les belles actions qui lui ont mérité l'immortalité, les temples et les autels qu'on éleva dans tous les lieux où il s'étoit signalé.

Je finirois cette explication, si M. Freret ne m'avoit communiqué un abrégé chronologique que j'ai cru mériter ici sa place.

(1) *Lib. IV.*
(2) *Lib. I.*
(3) *Des choses incroyables.*
(4) *Tract. de Idol.*
(5) *De Hercul.*
(6) *Tome III.*

ABREGÉ

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE DES PRINCIPALES ACTIONS D'HERCULE.

	Age d'Hercule.	Ans devant la guerre de Troye.
Naissance d'Hercule, descendu de Persée par sa mère Alcmène, fille d'Electryon, gendre de Pélops. Eurysthée, aussi petit-fils de Persée, vient au monde en même-temps qu'Hercule. La mère d'Eurysthée étoit fille de Pélops.	1 ——	101 ou 102
Expédition des Argonautes, suivant Thrasylle l'astronome.	13 ——	89
Meurtre d'Androgée, fils de Minos, tué à Athènes, lorsqu'il alloit combattre aux jeux funèbres de Laïus, roi de Thèbes, que son fils Œdipe avoit tué sans le connoître. Le meurtre d'Androgée causa une guerre entre Minos et Ægée. Cette guerre ayant duré plusieurs années, fut terminée par un traité dans lequel les Athéniens se soumirent à envoyer un certain nombre d'enfans à Minos tous les neuf ans.	16 ——	86
Créon, frère de Jocaste, veuve de Laïus, régna à Thèbes après la mort de son beau-frère.		
Naissance de Thésée, fils d'Egée, et d'Ethra, fille de Pittheus, roi de Thrœsène.	17 ——	85

Age d'Hercule.	Ans devant la guerre de Troye.	
18	84	Hercule, fils d'Alcmène, élevé à Thèbes, commence à se signaler par la mort du lion du mont Cythéron ; la même année il remporte une victoire sur les Myniens d'Orchomène. Cet exploit délivre les Thébains du tribut qu'ils leur payoient, et lui acquiert la faveur de Créon, qui lui donne en mariage sa fille Mégare.
19	83	Sthénélus meurt à Argos, et la couronne passe à Eurysthée ; mais comme son père l'avoit usurpée, on supposa que de droit Hercule avoit succédé à Sthénélus, et Apollodore fait commencer en cette année le règne d'Hercule à Argos ; le même Apollodore, dans sa chronique, citée par Clément d'Alexandrie, mettoit l'expédition des Argonautes à cette même année 83. Les anciens chronologistes varient beaucoup sur le temps de ce voyage ; mais selon les plus habiles des Grecs, Hercule n'y eut point de part, et s'étant embarqué avec eux, il se fit remettre à terre sur les côtes de Thessalie.
23	79	Hercule tombe dans un accès de fureur, pendant lequel il tue les fils qu'il avoit eus de Mégare : selon Diodore, il fut guéri de cette maladie par Médée, qui vint d'abord chercher un asyle à Thèbes auprès

Age d'Hercule. — Ans devant la guerre de Troye.

de lui, après s'être vengée de l'infidélité de Jason, en faisant mourir le roi de Corinthe et la princesse sa fille, que Jason avoit épousée; ce qui prouve que l'expédition de Colchos étoit antérieure de plusieurs années à la fureur dans laquelle tomba Hercule. Eusèbe, dans sa chronologie, donne quatre dates différentes du voyage des Argonautes, savoir, l'an 98, l'an 88, l'an 83 et l'an 77 avant la prise de Troye.

Hercule, revenu dans son bon sens alla consulter l'oracle, qui lui ordonna de se soumettre aux ordres d'Eurysthée, qui le mandoit à sa cour. Il obéit, et Eurysthée promit de lui rendre la ville de Tyrinthe, qui avoit appartenu à Amphitryon par le partage des états de Persée.

Hercule, âgé de vingt-quatre ans, 24 — 78
commence ses douze travaux. Les anciens ne sont pas d'accord sur l'ordre dans lequel ils ont été accomplis. On varie même sur quelques-uns. Apollodore nous apprend seulement que les dix premiers l'occupèrent pendant huit ans et un mois.

Hercule accomplit les deux der- 32 — 70
niers de ses travaux. Libre de l'engagement qu'il avoit pris avec Eurysthée, il repassa à Thèbes.

Age d'Hercule.		Ans devant la guerre de Troye.
33	——	69

Il répudie Mégare, fille de Créon; ce prince avoit été obligé de céder le trône à Œdipe, il y avoit déjà quelques années, vers l'an 73 ou 74. Cette même année, Hercule rechercha Iole, fille d'Euryte, roi d'Œchalie; mais ce prince la lui ayant refusée, il tomba dans un second accès de fureur, et tua Iphitus, frère d'Iole. Personne ne l'ayant voulu expier de ce meurtre, quoiqu'il eût été pour cela chez la plupart des princes du Péloponèse, il alla consulter l'oracle, qui lui ordonna de se faire conduire en Lydie, et de s'y faire vendre comme esclave à la reine Omphale, veuve de Tmolus, qui régnoit dans ce pays. Cet esclavage devoit durer trois ans.

Hercule, avant de passer en Lydie est expié par Thésée, âgé pour lors de dix-sept ans, selon Apollodore, et qui venoit de quitter Thrœsène pour aller chercher les aventures, afin de se rendre célèbre dans la Grèce, avant de se présenter à son père Egée à qui il étoit inconnu.

Première année de l'esclavage d'Hercule. Des amours de ce héros avec Malis, esclave d'Omphale, nâquit un fils auquel il donna le nom de son grand-père Alcée; c'est

	Age d'Hercule.	Ans devant la guerre de Troye.
de ce second Alcée que descendoient les Héraclides qui régnèrent en Lydie pendant cinq cent cinq ans, jusqu'à Gygès, qui détrôna Candaule. (*)		
Expédition d'Hercule contre les Cercopes.		
Naissance d'Alcée. Amours d'Hercule et d'Omphale.	35	67
Troisième et dernière année de l'esclavage d'Hercule. Naissance d'Agelaüs, fils d'Omphale; c'est de lui que descendoit la famille de Crésus, selon Apollodore.	36	66
Hercule après la fin de son esclavage repassa en Grèce, et se mit à la tête d'une escadre de six vaisseaux, selon quelques-uns, et selon d'autres de dix-huit, pour aller attaquer la ville de Troye, et punir Laomedon de quelque manque de parole aux Argonautes, sur lequel on n'est pas d'accord.	37	65
Hercule surprit la ville de Troye, tua Laomedon, emmena Hésione captive, et la maria à Télamon, qui, d'une autre femme fut père de l'un des deux Ajax. Il mit sur le trône Priam ou Podarce, qui étoit alors extrêmement jeune. Au retour	38	64

(*) Apollodore nous apprend dans son histoire fabuleuse, que, selon une opinion commune, l'expédition des Argonautes et la chasse du sanglier de Calydon s'étoient faites pendant l'esclavage d'Hercule en Lydie.

Age d'Hercule.	Ans devant la guerre de Troye.	
		de cette expédition, Hercule fit une descente dans l'isle de Cos, dont il se rendit maître; et pendant son séjour dans cette isle, il devint amoureux de Calciopé, fille d'Eurypilus, et la rendit mère de Thessalus, dont les fils se trouvèrent au siège de Troye.
38 ——	64	Hercule de retour dans le Péloponnèse, se prépare à la guerre contre Augias, roi d'Elide. Mais une blessure qu'il avoit reçue à la prise de Cos, s'étant rouverte, il tombe malade et fait un traité avec Augias. Les fils de Molion, à qui ce prince avoit donné le commandement de ses troupes, ayant violé ce traité, Hercule les attaqua comme ils alloient aux jeux de l'isthme, les vainquit et les tua. C'étoit la troisième solemnité de ces jeux depuis celle où Hercule avoit été expié par Thésée; et comme ces jeux se célébroient tous les deux ans, cette année étoit la cinquième depuis celle du commencement de l'esclavage d'Hercule.
		Après la mort des Molionides, Hercule marcha contre Augias, le défit et le tua. De-là il passa à Olympie, où il assista aux jeux funèbres qui se célébroient en mémoire de Pélops, mort dix-huit a

	Age d'Hercule.	Ans devant la guerre de Troye.
vingt ans auparavant. Comme il changea beaucoup de choses aux cérémonies de cette fête, qu'il régla les loix des combats que l'on y faisoit, il passa pour l'instituteur de ces jeux, quoiqu'ils fussent beaucoup plus anciens que lui, et du temps des Dactyles Idéens, près de deux cents ans avant la prise de Troye.		
Polybe assure qu'Hercule y prononça une espèce d'apologie pour justifier sa conduite, et montrer qu'il n'avoit entrepris aucune guerre sans en avoir des motifs légitimes.		
Hercule, après la fin des jeux, marcha à Pyles, dont Nelée étoit roi. Comme ce prince lui avoit refusé de l'expier après le meurtre d'Iphitus, il lui fit la guerre pour s'en venger. Ce fut dans cette guerre que les onze fils de Nelée furent tués. Nestor qui étoit encore un enfant, fut le seul qui échappa.	36 ——	63
De Pyles, Hercule passa à Lacédémone, dont Hipocoon avoit usurpé le royaume sur Tyndare, mari de Léda; dans cette guerre, Hercule perdit son frère Iphiclus. Il remit Tyndare sur le trône; après cela il voulut se mettre en possession de Tyrinthe; mais Eurysthée s'y opposa, et l'obligea de se reti-		

Âge d'Hercule.	Ans devant la guerre de Troye.	
		rer à Phenée, ville d'Arcadie, où il passa quatre ans entiers.
44	58	Hercule, âgé de quarante-quatre ans, quitte Phenée, la cinquième année de son exil. Eurysthée qui ne pouvoit sans inquiétude le souffrir si près de lui, l'obligea de sortir du Péloponnèse, et de passer en Ætolie à la tête d'une bande d'aventuriers qui suivoient sa fortune. Œnée, roi de Calydon, résolu de se l'attacher, lui donna sa fille Déjanire en mariage. Méléagre son fils étoit mort, et il s'étoit remarié à Péribée, de laquelle il eut Tydée qui se trouva à la première guerre de Thèbes. Diomède, le fils de ce Tydée, assista à la guerre de Troye. Tydée étoit déjà né lorsque sa sœur Déjanire épousa Hercule. La fameuse chasse du sanglier Calydon étoit arrivée dans le temps des premiers exploits d'Hercule : Phœnix la raconte à Achille dans Homère, comme un événement très-ancien : de plus Tydée étoit un homme fait lors de la première guerre de Thèbes, et il étoit né depuis cette chasse ; c'est pourquoi je crois qu'on doit la placer au plus tard pendant l'esclavage d'Hercule chez Omphale, vers l'an 68 ou 67, selon l'opinion rapportée par Apollodore.

	Age d'Hercule.	Ans devant la guerre de Troye.
Naissance d'Hyllus, fils d'Hercule et de Déjanire. Guerre d'Hercule contre le roi des Thesprotes. Prise de la ville Ephyra, où étoit un oracle des morts. Thésée est délivré de la prison, où il étoit retenu pour avoir voulu enlever la fille d'Aidonée, roi des Molosses.	45 ——	57
Thésée va cette année même à Athènes, où il se fait reconnoître par son père Egée. Médée qui étoit encore à la cour de ce prince, ayant essayé inutilement de faire périr Thésée, abandonne la Grèce.		
Naissance de Tlepoleme, fils d'Hercule, et d'Astyoche, fille du roi des Thesprotes. Tlepoleme se trouva à la guerre de Troye et y fut tué par Saperdon.	46 ——	56
Cette même année, Hercule fut obligé d'abandonner la cour de Calydon pour un meurtre involontaire. Il alla chercher une retraite chez Ceyx, roi de Trachine, avec sa femme Déjanire et son fils Hyllus. Dans ce voyage arriva l'histoire de Nessus.		
Hercule étant chez Ceyx, entreprit une guerre contre les Dryopes et les Lapithes, en faveur d'un roi des Doriens, qui lui céda le tiers de son royaume. Hercule s'y établit avec ses soldats, et c'est de-là qu'est venu le nom de Doriens qu'on		

Age d'Hercule.	Ans devant la guerre de Troye.	
		donne aux Héraclides, après qu'ils furent retournés dans le Péloponnèse.
47 ——	55	Hercule demande Astydamie en mariage à Orménius, roi des Pélasges du mont Pélion, et lui déclare la guerre pour se venger de son refus. Cet Orménius étoit le grand-père de Phœnix et d'Eurypile, qui se trouvèrent à la guerre de Troye.
48 ——	54	Hercule ne pouvoit pardonner à Euryte, roi d'Œchalie, le refus qu'il lui avoit fait autrefois de sa fille Iole; pour s'en venger, il lui déclara la guerre, tailla en pièces son armée, le tua avec ses enfans, et emmena Iole prisonnière. Quoique cette princesse ne fût plus dans sa première jeunesse, puisqu'il y avoit quinze ans qu'Hercule l'avoit demandée en mariage, son amour se ralluma, et Déjanire craignit d'être répudiée par son mari, qui depuis son exil de la cour de Calydon ne trouvoit aucun avantage dans ce mariage au lieu que celui d'Iole lui eût apporté des droits sur le royaume d'Œchalie.
		Ainsi Déjanire crut qu'il étoit temps d'employer la robe teinte du sang du centaure Nessus, qu'elle croyoit un philtre puissant pour

ranimer l'amour conjugal presque éteint dans le cœur de son mari.

Age d'Hercule. | Ans devant la guerre de Troye.

49 —— 53

Hercule empoisonné par le sang du centaure Nessus dont cette robe étoit teinte, tomba dans une maladie longue et cruelle. Après avoir essayé vainement toutes sortes de remèdes, il prit le parti de terminer par une mort volontaire des douleurs qu'aucun remède ne pouvoit adoucir, et il se brûla sur le mont Œta, comme je l'ai déjà dit au commencement de ce livre.

Explication des Fables VII, VIII, IX et X. (Page 314)

L'aventure de Dryope est un de ces faits détachés, dont la connoissance est peu importante. Le nom de Dryope, vient vraisemblablement de *Drys*, qui veut dire chêne, arbre qui a beaucoup de rapport au *Lotos*; et c'est peut-être ce qui a donné lieu à la fable, ou si vous voulez la rapporter à l'histoire, il y a apparence que cette princesse fut punie pour avoir voulu profaner un arbre consacré aux Dieux, ainsi qu'Eresichthon, qui, pour en avoir coupé un qui étoit sous la protection de Diane, devint si famélique, qu'il se mangeoit lui-même pour se nourrir, quelque soin que sa fille Métra prît de lui chercher des alimens. Ce que l'on sait de cette Dryope, c'est qu'elle étoit fille d'Euryte et sœur d'Iole, femme d'Hercule, et qu'elle avoit épousé Andrémon. Ovide dit que pendant qu'Iole contoit cette aventure à Alcmène, Iolas, qu'Hercule avoit eu d'Hebé depuis son apothéose, redevint jeune à la prière de cette Déesse qui appaisa Junon.

Le même poëte raconte l'addition d'années à celles des enfans de Callirrhoé, dont voici l'histoire. Amphiaraüs, ayant prévu par les principes de son art, ainsi qu'Homère, Diodore de Sicile, Pline et Stace le racontent, que la guerre de Thèbes, sa patrie, lui seroit funeste, sortit de la cour d'Adraste, roi d'Argos, dont il avoit épousé la sœur, pour aller se cacher dans quelque lieu, où il ne pût point être découvert. Les Argiens, à qui les oracles avoient appris que Thèbes ne seroit prise que lorsqu'Amphiaraüs seroit dans leurs troupes, le firent chercher de tous côtés; mais leurs soins auroient été vains, si Eriphile,

sa femme, gagnée par un collier de grand prix, qu'Adraste son frère lui donna, n'eût découvert le lieu où il étoit. Amphiaraüs, arraché de sa retraite, partit avec les Argiens, et dans le temps qu'il considéroit le vol des oiseaux, pour en tirer des augures, ses chevaux tombèrent dans un précipice, où il perdit la vie (1). Stace, pour décrire cet événement d'une manière poëtique (2) dit que la terre s'entr'ouvrit pour l'engloutir avec son charriot. Amphiaraüs avoit engagé son fils Alcméon, en cas qu'il mourût dans cette guerre, de le venger et de faire mourir Eriphile : ce qu'il ne manqua pas de faire dès qu'il eut appris la nouvelle de la mort de son père. Alcméon fut obligé d'aller à la cour de Phlegée pour être expié de son crime, et se délivrer en même-temps des furies qui le persécutoient comme un autre Oreste ; c'est-à-dire, pour calmer par les cérémonies de l'expiation sa concience qui lui reprochoit son crime. Ce prince le reçut favorablement, et lui donna en mariage sa fille Alphésibée, à qui Alcméon fit présent du collier d'Eriphile sa mère ; mais l'ayant ensuite répudiée pour épouser Callirrhoé ou Arsinoé, fille d'Acheloüs, il voulut aller demander ce collier à ses beaux-freres, qui l'assassinèrent. Amphitère et Acarnanus qu'il avoit eus de Callirrhoé, vengèrent la mort de leur père, dès leur plus tendre jeunesse, et c'est ce qui a fait dire à notre poëte que la déesse Hebé avoit augmenté le nombre de leurs années pour les mettre promptement en état de tirer cette vengeance. Ainsi au rabais du merveilleux, Eson et Iolas rajeunis, sont deux personnes, qui, dans leur vieillesse don-

(1) Voyez *Strabon*. Lib. IX. *Paus. in Atticis, Plutarque, Apollod. etc.*

(2) Lib. IV.

nèrent quelques marques de vigueur ; Amphitère et Acarnanus, à qui Hebé donne des années, nous font voir deux jeunes princes, qui vengent la mort de leur père dans un temps où l'on les regardoit encore comme deux enfans.

Explication de la onzième Fable. (Page 320).

Antonius Libéralis (1), et Ovide ont écrit l'histoire de la passion insensée de Byblis pour son frère Caune, et ils l'ont embellie d'une circonstance qui n'est que le fruit de leur imagnation. Ils font traverser plusieurs pays à cette fille pour chercher son frère qui la fuyoit, et la font enfin arriver dans la Carie, où, selon le premier, elle fut changée en Hamadryade, dans le temps qu'elle alloit se précipiter du haut d'une montagne ; et selon le second, en une fontaine qui a depuis porté son nom. Ils devoient dire au contraire que cette aventure étoit arrivée dans la Carie même, puisqu'il est sûr, selon le témoignage d'Apollodore (2) et de Pausanias (3) que Milet leur père étoit sorti de l'isle de Crète pour aller conduire une colonie dans la Carie, où il conquit une ville à laquelle il donna son nom ; Pausanias ajoute que tous les hommes qui étoient dans cette ville ayant été tués pendant le siège, les vainqueurs épousèrent leurs femmes et leurs filles. Milet eut pour son partage Cyanée, fille de Méandre ; et c'est de ce mariage que naquirent Caune et Byblis. Cette princesse ayant conçu pour son frère une flamme criminelle, et l'ayant

(1) *Mat. Cap. XXX.*

(2) Lib. III.

(3) *In Achaïcis. Strabon, lib. X*, dit que la colonie des Crétois fut conduite par Sarpedon qui bâtit l'ancienne Milet, et il nomme Nileus le fondateur de la nouvelle ville de ce nom.

obligé de quitter la cour de son père, elle mourut de chagrin. Comme elle alloit souvent pleurer près d'une fontaine, qui étoit hors de la ville; ceux qui écrivirent cette aventure, publièrent qu'elle avoit été changée en cette fontaine, qui, en effet, porta depuis son nom. Pausanias (1) dit seulement que dans le pays des Milésiens étoit la fontaine de Byblis, près de laquelle étoit arrivée l'aventure célèbre des amours de cette princesse. Conon dans Photius, rapporte que ce fut Caune qui aima Byblis, et qu'elle se pendit à un noyer. Ovide, qui a suivi la tradition commune dans ses métamorphoses, convient dans son art d'aimer, qu'elle se pendit, *arsit, et est laqueo fortiter ulta nefas.* Milet vivoit du temps de Minos premier, et il avoit épousé, selon quelques auteurs, Acacallide sa fille; mais s'étant brouillé avec son beau-père, il fut obligé de sortir de l'isle de Crète, et de se retirer dans la Carie. Ainsi l'époque du règne de Minos, que j'ai marquée dans le premier livre, servira à faire voir le temps auquel on doit rapporter l'histoire que je viens de raconter.

Ovide a écrit cette fable avec tout l'art d'un homme qui connoissoit parfaitement les foiblesses du cœur humain. Mais il entre dans des détails trop délicats pour des oreilles chastes. Heureux ceux qui, la lisant, profiteront de l'instruction qu'il donne aux jeunes filles, en les avertissant de régler les sentimens de leur cœur.

Explication de la douzième Fable: (Page 333.)

La fable d'Iphis devenu garçon de fille qu'il étoit auparavant, et dont Ovide met la scène dans l'isle de Crête, est un de ces faits sur lesquels l'histoire garde un profond silence. Le poëte a-t-il voulu nous marquer par-là un dé-

(1) *In Achaïcis.*

guisement poussé jusqu'au temps du mariage, ou un de ces évènemens extraordinaires rapportés dans les livres des médecins; ou enfin a-t-il voulu apprendre que les Dieux récompensoient la piété? Quoi qu'il en soit, cette fable peut avoir son fondement dans la nature elle-même, qui a souvent développé après plusieurs années, des sexes qui n'avoient pas paru auparavant.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

LES

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE DIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

ARGUMENT.

Eurydice, femme d'Orphée, comme elle couroit sur l'herbe avec d'autres Nymphes, meurt de la morsure d'un serpent, qui l'avoit mordue au talon.

Le Dieu Hyménée, couvert d'une robe couleur de feu, ayant pris son essor au milieu des airs, vola du côté de la Thrace, où il étoit attiré par le charme de la voix d'Orphée qui le prioit de rendre son mariage heureux. Ce Dieu assista à ses noces, mais ce fut avec un air triste et sombre; il ne proféra point les paroles qui présagent un heureux hyménée, et son flambeau qui ne jetoit qu'une fumée noire et lugubre, ne put jamais être allumé. Le succès répondit à des

présages si funestes; car comme la belle Eurydice couroit un jour au milieu d'une troupe de Nymphes, un serpent, qui étoit caché sous l'herbe, l'ayant piquée au talon, elle perdit la vie peu de jours après son mariage.

FABLE II.

ARGUMENT.

Orphée, après avoir long-temps pleuré sa chère Eurydice, descend aux enfers. Pluton et les Parques la lui rendent, à condition qu'il ne la regarderoit qu'après être sorti du séjour des ombres; mais comme il ne put résister au plaisir de la voir, elle lui fut ravie pour toujours. Ovide prend ici occasion de conter la fable d'un berger qui fut changé en rocher à l'aspect de Cerbère, et celle d'Olène et de Léthée, qui furent aussi convertis en pierres.

Orphée, après avoir pleuré la perte d'une épouse si chère, et tâché de fléchir par ses plaintes, et de rendre sensibles à ses maux les divinités du ciel, forma enfin le hardi dessein de descendre dans le séjour des ombres, pour implorer le secours des divinités infernales. Il traversa ce vaste empire, qui n'est peuplé que de vains fantômes; et s'étant présenté devant Pluton et Proserpine, qui règnent dans ces tristes lieux, il accorda sa voix au son de sa lyre, et leur fit entendre ces paroles : « Puissantes divinités, qui

» régnez dans ces lieux, où tout ce qui respire
» doit se rendre, ce n'est point une vaine curio-
» sité qui m'a engagé à venir dans votre em-
» pire; ce n'est pas pour enchaîner Cerbère,
» ce monstre dont les trois têtes sont environnées
» de serpens. Mon épouse qui vient de perdre
» le jour dans sa plus tendre jeunesse, est l'uni-
» que sujet qui m'amène : j'ai voulu surmonter
» ma douleur; j'ai fait tous mes efforts pour en
» venir à bout; mais je suis obligé d'avouer que
» l'amour a enfin triomphé. Le pouvoir de ce
» Dieu est connu dans le ciel et sur la terre :
» je ne sais s'il l'est autant dans les enfers : je
» crois cependant que son empire n'y est pas
» ignoré; et si ce que l'on raconte de l'enlève-
» ment de Proserpine est véritable, c'est l'amour
» qui a formé les tendres liens qui vous unissent
» avec elle. Je vous conjure donc, grand Dieu,
» par ces lieux remplis d'horreur, par ce chaos,
» par ce triste silence, de rendre à mon épouse
» une vie que la Parque lui enleva dans la fleur
» de son âge. Tout ce qui respire vous appar-
» tient, et après avoir demeuré quelque temps
» sur la terre, nous devons tous nous rendre
» ici, les uns plutôt, les autres plus tard. Ce
» séjour est notre dernière demeure, et vous
» pouvez vous vanter d'avoir l'empire le plus
» étendu de l'univers. Lorsqu'Eurydice, que je

» vous conjure de me rendre, aura terminé sa » carrière, elle rentrera sous votre puissance : » ce n'est qu'un simple délai que je vous demande. » Si le destin s'oppose à mes vœux, je suis ré- » solu de ne point sortir de ces lieux, et vous » aurez deux ombres à la fois ». C'est ainsi qu'Orphée accordoit sa voix au son de sa lyre. Les Ombres attendries par ces doux accens, répandoient des larmes. Tantale cessa de courir après l'eau qui le fuit. La roue d'Ixion s'arrêta, les cruels vautours qui déchiroient impitoyablement le cœur du malheureux Tytie, lui donnèrent quelque relâche; les filles de Belus cessèrent de verser de l'eau dans le tonneau fatal, qui se vuide à mesure qu'elles le remplissent; Sisyphe s'assit sur la pierre qu'il est forcé de rouler éternellement. Ce fut en cette occasion qu'on vit pour la première fois les implacables Furies répandre des larmes. Proserpine et Pluton lui-même furent attendris; ils ordonnèrent qu'on fît approcher Eurydice qui étoit parmi les Ombres nouvellement descendues aux enfers. Elle vint d'un pas lent et tardif à cause de sa blessure, et fut rendue à Orphée, à condition toutefois qu'il ne tourneroit la tête pour la voir, qu'après qu'il seroit sorti des enfers, et que s'il contrevenoit à cet ordre, elle lui seroit ravie pour toujours. Ce tendre époux se mit en chemin avec sa chère

Eurydice par des lieux difficiles et escarpés, où régnoient l'obscurité, le silence et l'horreur. Déjà il étoit près des bornes de l'empire des morts, lorsque l'impatience qu'il avoit de revoir son épouse, et la crainte qu'elle ne se fût égarée, l'ayant obligé de tourner la tête, elle disparut à l'instant. Il lui tendit les bras; mais il n'embrassa qu'une vapeur légère. Eurydice soumise une seconde fois à l'empire de la mort, ne fit aucune plainte contre son époux. Hélas! elle n'auroit eu à se plaindre que d'avoir été trop aimée. Elle lui dit le dernier adieu, mais d'une voix si foible, qu'à peine fut-elle entendue. Ainsi retourna pour toujours l'infortunée Eurydice dans le royaume de Pluton. On peut comparer l'étonnement d'Orphée dans cette occasion à celui de ce berger, qui fut tellement interdit à la vue de Cerbère, qu'Hercule avoit enchaîné, qu'il fut changé en rocher, ou à celui d'Olène, qui s'étant chargé du crime de sa femme Lethée et du châtiment qu'elle avoit mérité, en comparant sa beauté à celle des immortelles, fut métamorphosé avec elle en rocher sur le mont Ida. Ainsi demeurèrent inséparables ces deux époux qui s'aimoient avec tant de tendresse. L'infortuné Orphée fit de vains efforts pour descendre une seconde fois dans le royaume de Pluton. Il demeura sept jours et sept nuits sur les rives du

fleuve infernal, sans d'autre nourriture que ses larmes et sa douleur, et l'inflexible Caron refusa toujours de le passer dans sa barque. Enfin, après s'être plaint inutilement de la cruauté des Dieux des enfers, il se retira sur le mont Rhodope et sur l'Hemus, où règne le froid aquilon. Là, trois années s'écoulèrent sans qu'il eût voulu entendre parler d'aucune femme; et quoiqu'il eût inspiré de tendres sentimens à un grand nombre de belles Nymphes, il n'eut pour elles que du mépris; soit que le malheur qui lui étoit arrivé lui eût donné cette indifférence, soit qu'il eût promis à Eurydice une fidélité éternelle. Cependant il conçut des desirs plus criminels, et on croit que c'est lui qui donna aux Thraces l'exemple d'une passion détestable.

FABLE III.

ARGUMENT.

Orphée étant sur le mont Rhodope, attiroit, au son de sa voix et de sa lyre, les animaux, les rochers et les arbres. Le Pin, connu seulement depuis la métamorphose d'Attis, prêtre de Cibèle, se trouva au nombre de ceux qui furent attirés.

Sur la montagne où Orphée avoit choisi sa retraite étoit une belle plaine toujours couverte de gazon, mais qui n'étoit ombragée par aucun arbre. Dès que ce divin chantre s'y fut assis et qu'il eut commencé à toucher les cordes de sa lyre, les arbres d'alentour, sensibles aux doux sons qu'elle rendoit, y vinrent en foule, les chênes, les corniers, les tilleuls, les hêtres, les lauriers, les coudriers, les frênes, les sapins, les yeuses, les planes, les érables, les saules, les lotos, le buis toujours verd, les bruyères, les myrtes et les figuiers, tous ces arbres y accoururent en foule. On y vit paroître aussi le lierre et les ormeaux entre-lassés de ceps de vigne,

l'arboisier chargé d'un fruit rouge, le palmier dont on couronne les vainqueurs, et le pin dont la tête touffue porte des branches hérissées : cet arbre est cher à la mère des Dieux depuis qu'Attis, prêtre de cette Déesse, en a pris la figure.

FABLE IV.

ARGUMENT.

Cyparisse ayant tué par mégarde un cerf privé qu'il aimoit, et voulant se donner la mort, fut changé en cyprès par Apollon.

Le cyprès qui s'élève en pyramide, se trouva aussi parmi les autres arbres, que le son de la lyre d'Orphée avoit attirés sur le mont Rhodope. Il n'étoit que depuis peu de jours au nombre des arbres; c'étoit autrefois un jeune homme chéri d'Apollon, dont voici l'histoire. Il y avoit un cerf consacré aux Nymphes des champs de Carthée; son bois, qu'on avoit pris soin de dorer, étoit si spacieux qu'il lui couvroit entièrement la tête. Un collier de perle, dont les Nymphes l'avoient orné, lui descendoit jusqu'aux épaules; elles lui avoient mis aussi des pendans d'oreille, et sur le front une houpe d'argent qui jouoit avec grace. Le cerf apprivoisé, et moins timide que les autres animaux, entroit familièrement dans les maisons, et se laissoit caresser par tout le monde; mais personne ne l'aimoit tant que Cyparisse, le plus beau jeune homme de toute

l'isle de Cos (*). Il avoit soin de le conduire dans les meilleurs pâturages, et de le faire boire dans les fontaines les plus pures. Il ornoit son bois de bouquets et de guirlandes, et il le conduisoit avec un cordon couleur de pourpre. Un jour dans la saison la plus chaude de l'année, ce cerf fatigué se coucha sur l'herbe, pour se reposer à l'ombre. Cyparisse, qui l'apperçut sans le reconnoître, le perça d'un coup de flèche, et cette méprise le jeta dans un si grand désespoir, qu'il résolut de se donner la mort. Apollon employa tous ses soins pour le consoler, et pour tâcher de lui faire comprendre que la perte qu'il venoit de faire étant légère, sa douleur devoit être modérée; mais rien ne fut capable d'adoucir son chagrin, et il prioit sans cesse les Dieux de lui ôter la vie. Les larmes qu'il répandoit en abondance, eurent bientôt épuisé tout son sang : son corps prit une couleur verdâtre; les beaux cheveux qui ombrageoient son front plus blanc que la neige, se hérissèrent, et s'élevèrent en pyramide vers le ciel. Apollon, témoin de cette métamorphose, gémit, et lui dit en soupirant : « Je » pleurerai votre perte, Cyparisse, mais comme » vous serez toujours présent aux funérailles, » vous serez à jamais le compagnon des per- » sonnes affligées ».

(*) Une des Cyclades dans la mer Egée.

FABLE V.

ARGUMENT.

Jupiter, charmé de la beauté de Ganymède, se métamorphose en aigle pour l'enlever, et l'ayant conduit dans le ciel, le fait échanson de la table des Dieux.

C'ÉTOIENT-LA les arbres qu'Orphée avoit attirés autour de lui, et il demeuroit ordinairement assis à l'ombre au milieu des animaux et des oiseaux que le charme de sa voix faisoit venir de tous côtés. Un jour, après avoir accordé sa lyre, de manière que les tons différens sur lesquels il l'avoit montée, formoient des accords parfaits, il se mit à chanter ainsi : « Muse de » qui je reçus le jour, fais que Jupiter, ce grand » Dieu qui soumet tout à sa puissance, soit tou- » jours le premier objet de mes vers. J'ai déjà » célébré plusieurs fois son pouvoir, et mon- » tant ma lyre sur le ton héroïque, je chantai » jadis la victoire qu'il remporta sur les géans, » qu'il terrassa autrefois d'un coup de foudre » dans les champs Phlégréens : aujourd'hui il » faut en modérer les accens, pour chanter d'une

» manière plus tendre et plus touchante les » amours des Dieux, et faire voir en même-» temps comment un penchant criminel a attiré » à de jeunes filles leur indignation, et mérité » leur vengeance.

» Jupiter, touché des charmes de Ganymède, » bornoit toute sa félicité à lui plaire ; son amour » lui auroit fait préférer tout autre état à celui » de souverain des Dieux. Cependant, sans em-» prunter d'autre figure, il prend celle de l'oi-» seau qui porte la foudre, traverse la vaste » étendue des airs, et enlève dans l'Olympe le » jeune Phrygien, qui, malgré la jalouse Junon, » verse aujourd'hui le nectar à la table des » Dieux ».

FABLE VI.

ARGUMENT.

Apollon, jouant avec Hyacinthe, Borée détourna le palet, qui, ayant frappé ce jeune homme à la tête, lui ôta la vie. Son sang fut changé en une fleur qui porte son nom.

Et vous, jeune Hyacinthe, Apollon vous auroit aussi placé dans le ciel, si le destin l'eût permis; mais tout ce qu'il put faire en votre faveur, fut de vous accorder, en quelque sorte, le privilége de l'immortalité. En effet, dès que le printemps a fait disparoître les frimats, et que le soleil sortant du signe des poissons, entre dans celui du bélier, votre tige reparoît, et pousse de nouvelles fleurs. Vous faisiez autrefois toutes les délices d'Apollon, mon père, et il abandonnoit pour vous suivre le séjour de Delphes. Oubliant ses flêches et sa lyre, ainsi que son rang et sa dignité, il se plaisoit à parcourir les bords de l'Eurotas, qui coule près de la ville de Sparte; à porter vos filets, à conduire vos chiens, à vous suivre à travers les montagnes et les rochers. Un jour, sur le midi, le jeune Hyacinthe, voulant

jouer au palet avec Apollon, ils se déshabillèrent l'un et l'autre, et s'étant frottés avec de l'huile, Apollon jeta le premier son palet avec tant de vigueur et d'adresse, qu'après qu'il se fut élevé jusques dans les nues, il retomba à plat sur la terre. Hyacinthe, emporté par l'ardeur du jeu, courut pour le ramasser, dans le temps qu'il tomboit, et le contre-coup l'ayant frappé au visage, on le vit dans le moment couvert d'une pâleur mortelle. Apollon pâlit comme lui, courut pour le relever, essuya sa plaie, et pour conserver, s'il étoit possible, une vie si chère, il y appliqua tous les remèdes et toutes les herbes qui ont le plus de vertu. Tout fut inutile, le coup étoit mortel. Comme on voit les pavots, les lys et les violettes qui ont été coupés par le pied, pencher leur tête vers la terre, ainsi Hyacinthe pâle et languissant laisse tomber la sienne sur ses épaules. « Vous mourez, cher Hyacinthe, » dans la fleur de votre jeunesse, s'écria triste» ment Apollon, et c'est moi qui vous donne » la mort, c'est moi qui vous précipite dans le » tombeau : je ne puis jeter les yeux sur cette » fatale blessure, sans voir en même-temps » qu'elle part d'une main criminelle. Mais enfin » tout mon crime est d'avoir eu la complaisance » de jouer avec vous, ou plutôt c'est le crime » de l'amour. Que ne puis-je donner ma vie pour

» la vôtre, ou mourir avec vous ! Mais puisque
» le destin y met un obstacle invincible, du moins
» vous régnerez toujours dans ma mémoire ; ma
» voix et ma lyre ne cesseront jamais de célé-
» brer vos louanges, et vous allez devenir une
» fleur qui portera gravées sur ses feuilles les
» marques de ma douleur et de mes plaintes (1).
» Un héros célèbre sera un jour changé en la
» même fleur, et on y verra les premières lettres
» de son nom (2) ». Ainsi se plaignoit Apollon, lorsque le sang d'Hyacinthe forma une fleur qui éclatoit comme la pourpre, et qui ressembloit au lys, si le lys n'étoit pas blanc et l'hyacinthe rouge. Apollon grava sur les feuilles de cette fleur les expressions de sa douleur, et on y voit encore cet ai, ai, qui marque nos regrets. La ville de Sparte, qui se glorifie d'avoir donné la naissance à Hyacinthe, a institué en son honneur une fête solemnelle et des jeux, qu'elle célèbre tous les ans pour immortaliser sa mémoire.

(1) Ai *qui est une expression de douleur.*

(2) *Ajax.*

FABLES

FABLES VII ET VIII.

ARGUMENT.

Vénus, ne pouvant souffrir que les Cérastes profanassent l'isle de Cypre, qui lui étoit consacrée, par les sacrifices barbares qu'ils offroient à leurs Dieux, les change en taureaux ; et pour punir les Propétides de leurs débauches, elle les métamorphose en rochers.

Il s'en faut beaucoup que la ville d'Amathonte, célèbre par ses métaux, ne se fasse le même honneur d'avoir donné la naissance aux Propétides ; elle les regarde avec horreur, aussi bien que ces hommes féroces que l'on nomme Cérastes, à cause des cornes qu'ils portoient sur le front. Ces barbares avoient un autel dédié à Jupiter l'Hospitalier ; cet autel, monument de leur barbarie, étoit toujours teint de sang, que les étrangers croyoient être celui des veaux et des brebis qu'on y avoit immolés ; mais ils en étoient bientôt désabusés, et ils devenoient eux-mêmes les victimes qu'on y égorgeoit. Cette inhumanité offensa Vénus : « Résolue d'abandonner » un séjour odieux, pourquoi faut-il, disoit-elle, » que ces aimables lieux, que des villes qui me

» sont si chères, soient punis pour la cruauté
» de leurs habitans? En quoi sont-elles coupa-
» bles ces villes, qui sont sous ma protection ?
» Quel est leur crime ? Ce sont ces barbares
» eux-mêmes qu'il faut punir ou par l'exil, ou
» par la mort, ou par quelqu'autre châtiment
» plus rude, si toutefois il en étoit quelqu'un
» qui fût plus rigoureux que la mort ou que
» l'exil ». Vénus balançoit sur la manière dont elle vouloit se venger des Cérastes, lorsque remarquant les cornes qu'ils portoient sur leur front, elle prit tout d'un coup la résolution de les changer en taureaux.

Les Propétides avoient porté l'audace jusqu'à nier que Vénus fût au nombre des immortelles; pour se venger de ce mépris, elle alluma dans leur cœur le feu de l'impudicité, et elles donnèrent à l'univers l'exemple d'un affreux débordement. Dès qu'elles eurent ainsi foulé aux pieds les loix de la modestie et de la pudeur, elles devinrent si insensibles pour leur honneur, qu'il ne fallut qu'un changement léger pour les métamorphoser en rochers.

FABLE IX.

ARGUMENT.

Pygmalion, célèbre statuaire, voyant l'impudicité des Propétides, en conçut un si grand mépris pour toutes les femmes, qu'il prit la résolution de ne se marier jamais. Cependant il devint amoureux d'une statue qu'il avoit faite, et par les prières qu'il fit à Vénus, cette statue ayant été animée, il l'épousa, et en eut un fils appelé Paphus, dont l'isle de Cypre a pris son nom.

PYGMALION, témoin du déréglement des Propétides, conçut tant d'horreur pour un sexe, qu'un malheureux penchant rend esclave de tant de foiblesses, qu'il résolut de vivre dans le célibat; mais ayant fait dans la suite une statue d'ivoire, qui étoit si belle, qu'il n'y eut jamais de femme dont la beauté en ait approché, il en devint amoureux. Cette statue représentoit une fille. Vous eussiez dit qu'elle étoit animée, et qu'il n'y avoit que la pudeur, et cette retenue qui sied si bien au sexe, qui l'empêchassent de

se mouvoir, tant l'art étoit finement caché, et imitoit de près la nature. Pygmalion en fut transporté, et conçut pour cette statue un violent amour. Trompé lui-même par son propre ouvrage, il le touchoit pour voir s'il n'étoit pas véritablement animé; et après des expériences souvent réitérées, il ne pouvoit encore se persuader que ce fût une statue. Il s'entretenoit avec elle. Lorsqu'il la baisoit, il s'imaginoit qu'elle répondoit à ses caresses, et lorsqu'il la tenoit embrassée, il craignoit de la blesser. Dans le dessein de lui plaire, il lui donnoit ces petits présens qu'on fait à une maîtresse, et qui lui sont si agréables : des oiseaux, quelques grains d'ambre, des coquillages, des fleurs. Il la paroit d'habits magnifiques, lui faisoit porter des bagues, un collier, des pendans d'oreille, et des chaînes d'or. Toutes ces parures lui séyoient à merveille; mais il ne la trouvoit pas moins belle lorsqu'elle n'en avoit aucune. Il l'appeloit sa femme; et quand il la mettoit dans son lit, il avoit grand soin qu'elle fût mollement couchée, comme si en effet elle eût eu du sentiment. Cependant la fête de Vénus arriva, ce jour qu'on célèbre avec tant de magnificence dans l'isle de Cypre. On immoloit de tous côtés des génisses blanches, dont on avoit doré les cornes, et l'encens brûloit

dans tous les temples. Pygmalion, après avoir présenté ses offrandes aux Dieux, leur adressa cette prière, d'un air tremblant et timide : « Grands » Dieux, s'il est vrai que votre puissance n'ait » point de bornes, faites que je devienne l'époux » d'une femme aussi accomplie que la statue que » j'ai faite ». Il n'osoit leur demander que la statue elle-même devînt son épouse. Vénus pénétra le secret de son cœur; et pour lui donner un heureux présage de l'accomplissement de ses vœux, elle fit paroître à trois différentes reprises une flamme qui s'élevoit vers le ciel en forme de pyramide. De retour chez lui, Pygmalion va voir sa chère statue, s'assied auprès d'elle, la baise, et il lui paroît qu'elle a quelque sentiment. Il la baise une seconde fois, et il s'apperçoit que l'ivoire s'amollit, et que sa dureté se prête à la main qui la touche, comme la cire, lorsqu'elle est échauffée par les rayons du soleil. Etonné et interdit, il n'ose se livrer tout entier à la joie, et craint de se tromper. Il touche encore la statue, et alors le mouvement du cœur, et le battement des artères, l'assurent enfin que son bonheur est certain. Après avoir rendu des graces immortelles à Vénus, avec tous les transports d'un cœur vivement pénétré, il redouble ses caresses, et ce n'est plus pour une statue, mais pour une

belle fille qui rougit, et qui, ouvrant pour la première fois des yeux timides, voit en même-temps la lumière et son amant. Vénus voulut assister à un hymen qui étoit son ouvrage; et au bout de neuf mois, il en vint un fils, nommé Paphus, dont l'isle de Cypre a pris son nom.

FABLE X.

ARGUMENT.

Myrrha, fille de Cyniras et de Cenchréïs, ayant conçu pour son père un amour incestueux, et ne voyant point de remède à sa passion, se pendit de désespoir. Sa nourrice y étant accourue, coupa la corde et la délivra. Après avoir su le sujet de son désespoir elle lui promit de la servir, et de lui faire obtenir ce qu'elle souhaitoit, sans que son père le sût; ce qu'ayant exécuté, et Cyniras ayant enfin découvert que c'étoit sa fille, il la poursuivit pour la tuer. Myrrha fut obligée, pour éviter le châtiment qu'elle méritoit, de se retirer dans le pays des Sabéens, où elle accoucha d'Adonis, et fut changée en l'arbre qui porte son nom.

CYNIRAS fut aussi le fruit du même mariage. Heureux s'il n'eût jamais eu d'enfans. Je vais chanter une histoire horrible. Que les filles, que les pères ferment les oreilles pour ne point l'entendre; ou si mes vers ont quelques charmes, qu'on n'y ajoute aucune foi, et qu'on croie que

je ne vais raconter qu'une fable. Si cependant quelqu'un se persuade que le crime abominable qui en fait le sujet a été véritablement commis, qu'il apprenne en même-temps le châtiment dont il a été puni. Enfin, s'il y a quelque vraisemblance dans une aventure si affreuse, je félicite la Thrace, je félicite le climat que j'habite d'être éloigné du pays qui enfante ces horreurs. Que l'Arabie ne se vante plus désormais de produire les parfums les plus précieux, le cinnamome, l'encens, et les plus belles fleurs, puisqu'elle produit aussi la myrrhe : l'arbre qui la porte valoit-il le crime qui l'a produit ? Myrrha, ce n'est point l'amour qui te blessa, il ne reconnoît point son ouvrage dans le feu qui te dévore, et une flamme si criminelle ne fut jamais allumée à son flambeau. Ce sont les Furies, ce sont leurs torches fatales qui l'allumèrent. C'est un crime, je l'avoue, de haïr son père ; mais l'amour dont tu brûles pour lui, est mille fois plus criminel que la haine. Malheureuse Myrrha, une brillante jeunesse cherchoit à te plaire ; tout l'Orient disputoit la conquête de ton cœur. Il falloit choisir un époux parmi tant d'amans, et excepter de tous les hommes celui qu'il ne t'étoit pas permis d'aimer. Hélas ! l'infortunée fille de Cyniras ne connoît que trop combien ses sentimens sont criminels, et elle n'oublie rien pour

les combattre. « Quelle fureur me transporte, » dit-elle, que prétends-je faire ? O Dieux ! ô » piété ! ô respect sacré ! qui êtes dû à un père, » opposez-vous à un si grand crime. Ne per- » mettez pas qu'il s'accomplisse : si toutefois c'est » un crime que d'aimer son père, la nature ne » semble-t-elle pas autoriser notre tendresse pour » ceux qui nous ont donné le jour ? Les ani- » maux, les oiseaux ne reconnoissent point les » loix qui défendent ces sentimens, et jamais les » liens du sang ne furent un obstacle à leurs » amours. Heureux de n'être point assujettis à » ces devoirs rigoureux, qui gênent les hommes ! » Faut-il qu'une barbare loi s'oppose aux pen- » chans qu'inspire la nature ? On dit cependant » qu'il est des peuples chez qui la mère épousa » le fils, et le père sa propre fille, pour aug- » menter, par ces nouveaux liens, ceux que le » sang a formés. Que ne suis-je née parmi ces » nations ! Le lieu de ma naissance fait seul mon » crime et mon malheur. Infortunée, pourquoi » rouler ainsi dans ton esprit des exemples si » odieux ? Espérances criminelles, cessez enfin » de me flatter. Cyniras est digne d'être aimé ; » mais je ne dois l'aimer que comme un père. » S'il ne l'étoit pas, il me seroit permis d'avoir » pour lui d'autres sentimens. Hélas ! le sang » m'unit trop étroitement à lui. Ce lien est le

» seul obstacle qui s'oppose à mon bonheur.
» Etrangère, je pourrois espérer d'être heureuse.
» Pour ne pas tomber dans un abîme affreux,
» je devrois éviter sa présence, et me bannir
» pour jamais de ma patrie ; mais un penchant
» funeste m'arrête. Puisqu'il ne m'est pas permis
» de posséder Cyniras, j'aime du moins à le voir,
» à lui parler, à le caresser. Malheureuse ! ose-
» rois-tu pousser tes desirs au-delà de ces inno-
» centes caresses ? Tu veux donc violer les droits
» les plus sacrés de la nature, devenir la rivale
» de ta mère, la concubine de ton père, la sœur
» d'un fils incestueux, et la mère de ton frère ?
» Tu ne redoutes donc point les implacables
» Furies, qui, la torche à la main, et les che-
» veux hérissés de serpens épouvantent sans cesse
» les criminels. Ah ! puisque tu n'es point encore
» coupable d'un crime si détestable, que ton cœur
» n'en soit point souillé, et ne fais point rougir
» la nature qui s'oppose à un si grand forfait.
» Enfin, quand même ton père t'écouteroit, ta
» passion trouveroit toujours en elle-même sa
» propre condamnation. D'ailleurs Cyniras a trop
» de vertu, et il respecte trop les loix de la
» nature. Ah ! que n'est-il brûlé des mêmes feux
» que moi » ? Ainsi parloit Myrrha. Cependant
son père qui balançoit sur le choix entre les
amans de sa fille, les lui nomma tous un jour,

pour connoître celui à qui son cœur donnoit la préférence. Elle garda pendant quelque temps le silence ; ensuite regardant son père, sa passion se ralluma, et ses yeux versèrent quelques larmes. Cyniras crut que ses pleurs et son silence étoient un effet de sa modestie et de sa pudeur : « Ne » pleurez point, ma fille, lui dit-il, en la baisant » et essuyant ses larmes : apprenez-moi le nom » de celui que vous voulez choisir pour époux ». Myrrha, charmée des caresses que son père venoit de lui faire, répondit : Qu'elle en souhaiteroit un qui lui ressemblât. « Puissiez-vous, ma fille, » lui répliqua Cyniras, qui ne comprenoit pas le » vrai sens de cette réponse, puissiez-vous con» server toujours le même respect et le même » amour pour votre père ». Ces mots d'amour et de respect, qui lui rappellèrent le souvenir de sa passion, l'obligèrent à baisser les yeux. Pendant la nuit, lorsque tout le monde est livré aux douceurs du repos, Myrrha n'est occupée que de son amour, et des moyens de le satisfaire. Tantôt elle est sans espérance ; tantôt elle veut mettre tout en usage pour se rendre heureuse. Il est des momens où la pudeur et la honte la retiennent ; il en est d'autres où elle se livre à tous ses transports. Toujours flottante et inquiète, elle ne sait quel parti prendre. Tel qu'un grand arbre que la coignée a ébranlé, et qui

n'attend que le dernier coup pour tomber, chancelle et fait appréhender sa chûte de tous les côtés, Myrrha, agitée de tant de passions différentes, balance entre les moyens qu'elle doit choisir, et n'espère plus de repos ni de remède à sa passion que dans la mort. Enfin, résolue de perdre le jour, elle se lève, prend sa ceinture, l'attache au plancher, et sur le point de s'étrangler, elle profère ces mots : « Adieu, cher Cyniras ; apprenez que c'est pour vous avoir aimé que je » meurs ». Elle dit, et dans le moment elle passa autour de son cou le cordon fatal. Sa nourrice qui couchoit près de sa chambre ayant entendu parler, se lève, ouvre la porte, jette un grand cri à la vue du funeste appareil, se frappe la poitrine, et sans perdre de temps, coupe la corde, et déchire le nœud qui alloit étrangler Myrrha. Ensuite elle la prend entre ses bras, répand un torrent de larmes, et lui demande le sujet de son désespoir. La jeune princesse fâchée que la mort n'eût pas prévenu les soins de sa nourrice, tient les yeux colés contre terre, et garde un morne et profond silence. La nourrice lui fait de nouvelles instances, et la conjure de la manière du monde la plus tendre de lui révéler son secret; elle lui expose tout ce qu'elle a fait pour elle, et lui découvre le sein qui l'allaita. Myrrha s'opiniâtre de plus en plus à

garder le silence, et détourne les yeux en soupirant. La nourrice qui veut absolument pénétrer un mystère si important, lui promet une fidélité inviolable, et s'offre à lui donner toutes sortes de secours. « Ma vieillesse, dit-elle, ne me
» met point encore hors d'état de vous servir :
» si c'est l'amour qui cause votre désespoir, je
» trouverai dans la vertu des plantes et dans des
» paroles magiques un remède pour vous guérir :
» si quelqu'un a jeté un charme sur vous, j'en
» aurai de plus puissans pour vous en délivrer.
» Enfin, si les Dieux vengeurs veulent vous
» punir, je saurai les appaiser par des vœux et
» par des sacrifices. Que pourrois-je imaginer
» encore après ce que je viens de dire ? Tout
» vous rit; vous êtes dans l'état du monde le
» plus heureux et le plus florissant; votre père
» et votre mère jouissent de toutes sortes de pros-
» pérités ». En entendant nommer son père, Myrrha poussa un profond soupir. Quoique la nourrice ne comprît pas d'abord que ce soupir fût pour Cyniras, comme elle soupçonna que l'amour en étoit la cause, elle la conjura de lui découvrir son mal, de quelque nature qu'il fût.
« Il n'en faut point douter, lui dit-elle, en la
» prenant sur les genoux et la tenant entre ses
» bras, il n'en faut point douter, vous aimez ;
» ne craignez point de me l'avouer, je vous ser-

» virai sans que votre père en ait la moindre
» connoissance ». A ces paroles, Myrrha, hors d'elle-même, se débarrasse des bras de sa nourrire, et va se cacher sur son lit, en lui disant : « Retire-toi, épargne ma pudeur, et cesse de
» m'importuner : ce que tu veux savoir renferme
» un crime horrible ». La nourrice, saisie d'horreur, se laisse tomber à ses genoux, et lui tendant des bras tremblans, la caresse, la menace ensuite de rendre public le désespoir où elle l'a trouvée, si elle s'obstine à garder le silence, et lui promet de la servir dans ses amours, si elle veut les lui avouer. Myrrha lève alors la tête, et se jetant au cou de sa nourrice, elle répand un torrent de larmes. Elle veut lui découvrir sa foiblesse, et n'ose parler. Enfin s'étant couverte le visage de sa robe : « Hélas ! dit-elle en sou-
» pirant, que ma mère est heureuse d'être l'épouse
» de Cyniras » ! La nourrice qui comprit le sens de ces paroles, fut d'abord saisie d'horreur, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Ensuite elle lui dit tout ce qu'elle put imaginer de plus fort, pour combattre une passion si criminelle ; et quoique Myrrha fût obligée de convenir que ces remontrances étoient justes et raisonnables, elle persistoit cependant dans le dessein de mourir, si sa passion n'étoit satisfaite. « Vivez, lui dit
» alors la nourrice : vous jouirez. . . . » Elle n'en

dit pas davantage, n'osant ajouter de votre père, et elle confirma cette promesse par un serment. C'étoit alors le temps pendant lequel les femmes, vêtues de robes blanches, célébroient la fête de Cérès, et lui offroient les prémices de la moisson. Pendant cette solemnité, qui duroit neuf jours, elles s'éloignoient de la compagnie de leurs maris; et comme Cenchréïs étoit du nombre de celles qui célébroient cette fête, et que Cyniras couchoit seul alors, un soir que la nourrice s'apperçut qu'il étoit échauffé du vin, elle lui proposa sous un nom supposé, une jeune fille qu'elle disoit être amoureuse de lui. Le roi lui ayant demandé de quel âge elle étoit, et la nourrice lui ayant répondu qu'elle étoit de même âge que sa fille, il lui ordonna de la lui amener. Elle courut sur-le-champ à l'appartement de Myrrha, et lui dit en l'embrassant : « Réjouissez-vous, ma fille, » vos vœux vont être accomplis ». Quoique cette nouvelle ne causât qu'une joie imparfaite à Myrrha, et que son cœur lui présageât quelque chose de funeste, elle s'en réjouit cependant : tant il y avoit de désordre et de confusion dans ses sentimens. Tout étoit dans le silence, et Bootes qui conduit le charriot, marquoit que la nuit étoit fort avancée, lorsque Myrrha se mit en état d'aller accomplir son crime. La lune se cacha sous l'horison ; les étoiles s'enveloppèrent de

nuages sombres et épais, et tous les flambeaux de la nuit disparurent. Icarie et Erigone (*) à qui l'amour paternel avoit mérité une place dans le ciel, se couvrirent pour n'être pas les témoins d'une action si abominable. Myrrha broncha trois fois, ce qui lui parut de mauvaise augure. Trois fois un hibou fit entendre un cri lugubre qui l'épouvanta. Cependant comme la nuit et les ténèbres la rendoient moins timide, elle continua sa marche, tenant sa nourrice de la main gauche et se servant de la droite pour trouver le chemin à travers l'obscurité. Enfin elle arrive à la porte de la chambre de son père. A peine y est-elle entrée, qu'elle sent ses genoux chanceler, elle pâlit, et ne peut presque plus se soutenir. Plus elle approche, plus son trouble et sa frayeur augmentent. Elle se repent d'y être venue, et voudroit pouvoir s'en retourner sans qu'on pût la reconnoître. La nourrice qui la voit hésiter la tire par la main, et dit en la présentant à Cyniras : Voilà la personne que je vous ai promise,

(*) Icarie, fils d'Œbalus, ayant été tué par des bergers, sa fille Erigone se pendit de désespoir. La peste dont la ville d'Athènes fut affligée en ce temps-là, ayant obligé les Athéniens d'avoir recours à l'oracle, on apprit qu'il falloit pour la faire cesser appaiser les mânes de ces deux personnes : on fit leur apothéose, et on les plaça dans le ciel où Icarius forma la constellation du Boote, et Erigone le signe de la Vierge. *Hygin. Fab. CXXX.*

et

et il la reçut dans son lit. Cet abominable commerce ayant duré plusieurs nuits, Cyniras voulut voir sa maîtresse, et ayant pris un flambeau, il reconnut sa fille et son crime. Saisi d'horreur et d'épouvante, et sans pouvoir proférer un seul mot, il se jette sur son épée; mais sa fille lui échappe, et les ténèbres qui favorisent sa fuite, la dérobent à une juste vengeance. Elle traverse l'Arabie; et après avoir erré pendant neuf mois, se trouvant fatiguée de tant de courses, et encore plus de l'incommodité de sa grossesse, elle s'arrête dans le pays des Sabéens. Ce fut-là, que ne sachant que devenir, craignant la mort, s'ennuyant de la vie, elle adressa cette prière aux Dieux: « Grands Dieux, si vous êtes touchés de l'aveu » que les coupables font de leurs fautes, je re- » connois que je suis la personne du monde la » plus criminelle. Il n'est point de peines, point » de supplice que je n'aie mérités, et je me sou- » mets à tous les maux que vous voudrez me » faire souffrir. Mais afin que je ne sois pas l'op- » probre et le scandale de la terre, si j'y de- » meure, ou la honte et l'effroi des ombres, si » je descends dans le royaume ténébreux, ban- » nissez-moi de l'un et de l'autre empires. Faites » par quelque prodige que je ne sois ni morte » ni vivante ». Il est des Dieux favorables pour ceux qui avouent leurs fautes, et Myrrha en

trouva qui le furent pour elle. A peine avoit-elle fini sa prière, que la terre commença à couvrir ses pieds, qui devinrent des racines capables de soutenir un grand arbre. Ses os qui conservèrent leur moëlle, en formèrent le tronc, son sang se convertit en sève, ses bras et ses doigts en firent les branches, sa peau s'endurcit et devint de l'écorce, qui, montant peu-à-peu, et commençant déjà à lui couvrir le cou, Myrrha impatiente d'un progrès trop lent pour elle, s'y enveloppa elle-même toute entière. Quoique dans ce changement elle eût perdu toute sorte de sentiment, elle répandit encore des larmes qu'on vit couler de ce nouvel arbre. Ces larmes qui portent le nom de cette fille infortunée, sont extrêmement précieuses, et rendront à jamais célèbre l'arbre dont elles coulent. Cependant le fruit incestueux de Myrrha croissoit sous l'écorce du nouvel arbre, et faisoit tous ses efforts pour se délivrer des obstacles qui le retenoient. La mère ressentoit toutes les douleurs de l'accouchement, mais elle n'avoit plus de voix ni pour s'exprimer, ni pour appeler Lucine à son secours. Elle paroissoit cependant faire quelques efforts pour se baisser : on entendoit l'arbre gémir, et on en voyoit couler un torrent de larmes. Lucine, sensible aux maux que souffroit Myrrha, vint à son secours, et lui prêta une main favorable. Dès

qu'elle eût prononcé les paroles qui rendent les couches heureuses, l'arbre s'ouvrit, et il en sortit un enfant. Les Nayades qui le reçurent l'ayant couché sur l'herbe, l'oignirent avec les larmes que sa mère venoit de répandre. Cet enfant étoit si beau, que l'envie elle-même auroit été forcée de l'admirer. Il ressembloit à ces amours que l'on peint nus, et la ressemblance seroit parfaite si on lui donnoit un carquois et des flèches, ou si l'on ôtoit à l'amour ses flèches et son carquois.

FABLE XI.

ARGUMENT.

Adonis, élevé par les Nayades, lorsqu'il fut devenu grand, fut autant aimé de Vénus, que Cyniras avoit été aimé de sa fille, et même Vénus le suit par-tout dans les bois et au travers des rochers.

Le temps s'écoule avec une rapidité que rien n'égale. Cet enfant qui devoit le jour à sa sœur et à son grand-père, qui à peine étoit sorti de l'écorce de l'arbre qui l'avoit caché, Adonis enfin passe bientôt de l'enfance à la jeunesse, de la jeunesse à l'âge viril, et acquiert dans tous les états une beauté toujours plus parfaite. Déjà il donne de l'amour à Vénus, et venge ainsi la passion insensée que cette Déesse avoit inspirée à Myrrha. Un jour l'amour, caressant sa mère et badinant avec elle, la blessa par hasard avec une flêche qui sortoit de son carquois. Vénus se sentant piquer, repoussa son fils de la main; mais la blessure étoit plus profonde qu'elle ne paroissoit l'être, et la Déesse y fut trompée elle-même. Depuis ce moment, sensible aux charmes

d'Adonis, elle n'a plus que de l'indifférence pour les rivages de Cythère : elle ne peut plus supporter le séjour de Paphos, de Gnide et d'Amathonte ; celui même de l'Olympe lui paroît ennuyeux, et elle lui préfère sans peine la compagnie de son cher Adonis qu'elle ne peut plus abandonner d'un moment. Enfin cette Déesse, qui, jusques-là ne s'étoit occupée que du soin de sa beauté et de sa parure, qu'on voyoit toujours assise à l'ombre jouir d'un tranquille repos, aujourd'hui semblable à Diane, la robe retroussée et les pieds nus, elle court sans cesse à travers les montagnes et les rochers avec son amant, anime les chiens, poursuit les lièvres, les cerfs, les daims, et tous les autres animaux, qu'on peut courir sans risque ; elle évite seulement les sangliers, les loups, les ours et les lions, et tâche d'inspirer à Adonis de la crainte pour des animaux si dangereux. « Vous pouvez, lui disoit-» elle un jour, faire paroître votre adresse et » votre courage contre les bêtes qui fuient de-» vant le chasseur ».

FABLE XII.

ARGUMENT.

Vénus craint que les lions, les sangliers ou autres bêtes sauvages fassent tort à Adonis, et lui conseille de ne poursuivre que les bêtes à qui la nature n'a point donné des armes.

« N'ATTAQUEZ jamais les bêtes à qui la nature » a donné des armes pour se défendre : n'exposez » pas témérairement des jours qui me sont chers ; » la gloire que vous pourriez acquérir me coûte- » roit trop. Votre âge ni votre beauté n'inspireront » pas aux lions et aux sangliers les mêmes sen- » timens qu'ils ont fait naître dans le cœur de » Vénus. N'oubliez jamais que la foudre est moins » redoutable que les défenses des sangliers, et » que la rage et la fureur n'abandonnent point » les lions. J'ai tant d'aversion pour le dernier de » ces animaux, qu'il m'inspire une horreur in- » supportable. Si vous voulez en savoir la raison, » je vais vous l'apprendre et vous faire le récit » d'une aventure, dont vous aurez lieu d'être » étonné. Mais comme la peine que je me suis » donnée toute la journée, et à laquelle je suis

» très-peu accoutumée, m'a extrêmement fati-
» guée, allons nous reposer sur le gazon, à
» l'ombre de ce peuplier ». Ils y allèrent dans le moment; et s'étant assis l'un près de l'autre, Vénus, appuyée sur son cher Adonis, commença son histoire, qu'elle interrompit souvent par ses caresses.

FABLE XIII.

ARGUMENT.

Schœnée ayant formé le dessein de ne donner sa fille Atalante en mariage qu'à celui qui la surpasseroit à la course, Hippomène ayant jeté sur le chemin des pommes d'or, qu'elle s'amusa à ramasser, remporta la victoire et l'épousa. Mais ayant dans la suite profané avec elle un bois consacré à Cybèle, ils furent l'un et l'autre changés en lions.

Vous avez peut-être ouï parler d'une fille qui surpassoit à la course les hommes les plus légers. Le bruit qui en a couru n'est point une fable; avec cela elle étoit si belle qu'on ne pouvoit décider lequel l'emportoit en elle, ou des charmes du visage, ou de la légéreté des pieds. Etant allée un jour consulter l'Oracle sur le choix d'un époux, elle en eut cette réponse : « Atalante, vous ne devez point songer à l'hymen, il vous sera fatal, » vous devez le fuir : pour ne l'avoir pas évité, » vous aurez le malheur, quoique vivante, de » n'être plus ce que vous étiez auparavant ». Effrayée de cette réponse, Atalante ne pensa plus qu'à passer sa vie dans les forêts, et pour

se délivrer des poursuites d'une foule d'amans, elle leur proposa cette condition. Si quelqu'un de vous veut me posséder, il faut qu'il dispute avec moi le prix de la course : je serai la récompense du vainqueur, et la mort me vengera de celui que j'aurai vaincu : telle est la loi que j'impose. Que les charmes de la beauté sont puissans ! Une loi si dure n'empêcha pas un grand nombre de ses amans de s'exposer à toutes les suites qu'elle pouvoit avoir. Hippomène regardant tranquillement une de ces courses : » Hé quoi ! disoit-il, » comment peut-on s'exposer à tant de périls » pour une femme » ? Dans le temps qu'il condamnoit ainsi la témérité de ceux qui s'étoient présentés pour courir, il apperçut Atalante qui avoit quitté son voile. Dès qu'il eut jeté les yeux sur cette beauté qui étoit égale à la mienne, et qui, au sexe près, ressembloit à la vôtre, cher Adonis, il fut saisi d'étonnement. « Jeunes » amans, s'écria-t-il, en levant les mains vers le » ciel, pardonnez si je vous ai blâmés avec tant » de témérité : je ne connoissois pas le prix de » la victoire que vous disputez ». En louant ainsi Atalante, il sentit de l'amour pour elle ; de l'amour il passa bientôt à la jalousie ; il craignit que quelqu'un de ses rivaux ne fût assez heureux pour arriver le premier au but de la carrière. « Pour- » quoi, disoit-il, ne disputerai-je pas avec eux

» une si belle conquête? Les Dieux sont tou-
» jours favorables à ceux qui ne manquent point
» de courage. Pendant qu'il s'entretenoit ainsi en lui-même, il vit passer Atalante, et quoiqu'elle allât aussi vîte qu'un oiseau, ou qu'une flêche, il eut cependant le temps d'admirer toute sa beauté qu'une course si rapide avoit même augmentée. Le vent faisoit voltiger sa robe et sa jupe qui étoit d'une étoffe de différentes couleurs, et ses cheveux flottans jouoient sur ses épaules plus blanches que l'ivoire. A force de courir il s'étoit répandu sur ce beau corps un rouge qui formoit la même nuance qu'un voile couleur de pourpre jette sur un marbre blanc. Hippomène étoit encore dans l'admiration, lorsqu'Atalante arriva au bout de la carrière, avec le même avantage qu'elle avoit accoutumé de remporter sur ceux qui couroient avec elle. Une couronne fut le prix de sa victoire, et ceux qu'elle venoit de vaincre furent contraints de subir la mort, suivant les loix du combat. Peu étonné du malheur de ces amans infortunés, Hippomène s'avança, et tenant les yeux attachés sur Atalante, il lui parle ainsi :
« Quelle gloire pouvez-vous espérer à ne vaincre
» que des lâches? C'est avec moi qu'il faut disputer
» la victoire; si je suis assez heureux pour la
» remporter, vous n'aurez pas lieu de rougir de
» vous voir vaincue par un amant tel que moi.

» Je suis fils de Mégarée de la ville d'Oncheste (*). » Mon père avoit Neptune pour ayeul, et je me » trouve par-là l'arrière-petit-fils du Dieu de la » mer : món courage et ma valeur répondent à » ma naissance. Si je suis vaincu, le nom d'Hip- » pomène rendra votre victoire plus glorieuse ». Pendant qu'il parloit ainsi, Atalante le regardoit d'un œil tendre, et ne savoit encore si elle eût mieux aimé le vaincre que d'en être vaincue. « Ah ! disoit-elle, quel Dieu ennemi de la beauté » fait courir à sa perte un jeune homme si » accompli, et le porte à disputer une épouse » au péril d'une vie si précieuse ? Je me rends » justice, je ne suis pas d'un si grand prix. Non, » ce n'est point sa beauté qui me charme, quoi- » qu'elle eût pu faire impression sur moi, c'est » sa jeunesse. Ce n'est point sa personne qui me » touche, c'est le courage et l'intrépidité qu'il » fait paroître. C'est sa naissance, c'est son amour. » C'est le cas qu'il fait de ma conquête, et qui » l'engage à s'exposer à une mort certaine s'il » est vaincu. Illustre étranger, lui dit-elle, re- » tirez-vous tandis que vous le pouvez; n'aspi- » rez point à un hymen si funeste, ni à une » alliance qui coûte si cher; portez ailleurs vos » vœux et votre cœur; il n'est point de fille,

(*) *Voyez l'Explication.*

» quelque sage qu'elle soit, qui ne soit charmée
» de vous posséder. Mais pourquoi m'intéressai-je
» pour lui, ajoutoit-elle, puisqu'il ne sait point
» profiter du malheur des autres amans, puis-
» qu'il fait si peu de cas de la vie, que malgré
» le danger évident où il va se précipiter, il
» veut me disputer la victoire? qu'il périsse avec
» eux. Mais hélas! faut-il qu'il meure, parce
» qu'il a voulu vivre avec moi? La mort sera
» donc le prix d'un tendre amour? Non. Encore
» un coup, une victoire si odieuse n'est point
» digne de moi. Après tout, ce n'est point ma
» faute. Ah! que je souhaiterois, Hippomène,
» que vous abandonnassiez un dessein si témé-
» raire, ou du moins, puisque votre aveugle-
» ment est si grand, que vous puissiez me de-
» vancer à la course! Qu'il est beau! quelles
» graces accompagnent sa jeunesse! Ah! mal-
» heureux amant, plût aux Dieux que vous ne
» m'eussiez jamais vue! Vous méritez de vivre;
» et si le barbare destin ne s'opposoit à mon
» hymen, vous étiez le seul digne de me pos-
» séder ». Ainsi s'entretenoit Atalante; et comme
une personne qui n'a jamais aimé, et qui commence
à sentir les premières impressions de l'amour,
elle ne connoît point encore l'état de son cœur,
et elle ignore qu'elle aime. Déjà le père d'Ata-

lante et le peuple avec lui souhaitoient de voir cette nouvelle course, lorsqu'Hippomène m'adressa cette prière : « Déesse, que Cythère adore, » secondez mon entreprise, et favorisez des feux » que vous avez allumés ». Je fus sensible à cette prière, et comme il n'y avoit point de temps à perdre, je lui accordai dans le moment le secours qu'il me demandoit. Dans l'isle de Chypre est un champ que les habitans du pays nomment Tamadère (1). Cet endroit, le plus beau de l'isle, m'a été anciennement consacré par les habitans du pays, qui voulurent le joindre au domaine de mon temple. C'est au milieu de ce champ qu'on voit un arbre dont les feuilles et les fruits sont d'or. J'en revenois alors, et je portois trois pommes d'or que j'y avois cueillies (2). Je m'approchai d'Hippomène sans être apperçue, et je lui appris, en les lui donnant, l'usage qu'il en devoit faire. Dès que les trompettes eurent donné le signal, on vit partir de la barrière nos deux amans, leurs pieds ne touchoient point la terre. A les voir, on auroit cru qu'ils auroient pu courir sur les ondes ou sur les épis. Les vœux et les cris des spectateurs

(1) Pline nomme *Tamascon*, la ville de Chypre près de laquelle est ce champ.

(2) Ovide s'éloigne de Théocrite, qui dit que Vénus avoit cueilli ces pommes dans le jardin des Hespérides.

animoient Hippomène d'une nouvelle ardeur : courage, lui disoient-ils; hâtez-vous, c'est maintenant qu'il faut vous servir de toutes vos forces; la victoire est à vous. Il seroit difficile de dire auquel des deux ces paroles donnoient le plus de joie, ou à Hippomène ou à Atalante. Combien de fois pouvant le dévancer, s'arrêta-t-elle à dessein ? Combien de fois eut-elle regret de perdre de vue les yeux de son amant qu'elle regardoit sans cesse ? Hippomène, fatigué d'une si longue course, commençoit à perdre haleine, et le but étoit encore fort loin. Heureusement il s'avisa de laisser tomber une de ses pommes, dont l'éclat ayant frappé Atalante, elle s'amusa à la ramasser, et donna par-là de l'avantage à Hippomène. Toute l'assemblée marqua sa joie par des applaudissemens réitérés. Cependant Atalante eut bientôt regagné l'avantage qu'elle avoit perdu, et laissa le jeune homme derrière elle. Arrêtée une seconde fois par l'autre pomme qu'il jeta à terre, elle reprit encore le devant un moment après. Déjà ils touchoient à la fin de la carrière, lorsqu'Hippomène m'adressa cette prière : « Déesse, qui m'avez fait ce présent, achevez » votre ouvrage ». En prononçant ces paroles, il jeta la troisième pomme; mais pour arrêter plus long-temps sa maîtresse, il la jeta à côté et assez loin. Elle balança quelque temps pour

savoir si elle devoit se détourner pour la ramasser ; je l'y forçai, et je rendis même la pomme plus pesante, afin qu'elle eût plus de peine à la relever, et qu'elle en courût moins vîte. Enfin pour ne pas faire durer le récit de cette histoire plus long-temps que leurs courses, Hippomène arriva le premier au but, et la belle Atalante devint le prix de sa victoire. Dis-moi maintenant, mon cher Adonis, si après ce bienfait, Hippomène ne devoit pas signaler sa reconnoissance envers moi par des vœux et des sacrifices : l'ingrat cependant oublia une faveur si signalée ; et l'encens ne fuma point sur mes autels. Irritée d'un mépris si outrageant, et pour apprendre à la postérité qu'on ne m'offense pas impunément, je résolus de punir l'amant et la maîtresse. Ils passoient un jour près d'un temple que le pieux Echion avoit autrefois élevé au milieu d'un bois, en l'honneur de la mère des Dieux. Comme ils étoient fatigués d'une longue marche, ils s'assirent à l'ombre pour se reposer. Hippomène voulut donner des marques de sa tendresse à Atalante, dans un lieu qui ne le permettoit pas ; et c'étoit moi qui lui en avois fait venir la tentation. Près du temple étoit un antre sacré, dont la voûte étoit faite de rocailles et de pierres ponces, et dans lequel les prêtres avoient placé plusieurs statues de leurs Dieux : ils y entrèrent et le pro-

fanèrent. Les Dieux, pour ne pas voir ce sacrilège, détournèrent la tête, et Cybèle en fut si irritée, qu'elle voulut d'abord précipiter ces deux époux dans le Tartare; mais ce châtiment lui parut trop léger pour un crime si énorme. Leur corps commença dans ce moment à se couvrir d'un poil roussâtre; leurs doigts devinrent des ongles crochus; une longue queue qui traînoit jusqu'à terre parut à l'extrêmité de leur dos : leurs épaules présentèrent une large poitrine, et leur visage devint féroce. Au lieu de parler comme auparavant, ils ne firent que rugir, et les antres et les cavernes devinrent leur demeure ordinaire. En un mot, ils furent changés en lions, animaux redoutables à tout le monde, et dociles pour la seule Cybèle, dont ils conduisent le char. De grace, cher Adonis, évitez avec soin des animaux si féroces, et tous ceux en général qui, au lieu de fuir lorsqu'on les poursuit, ont l'audace de courir eux-mêmes contre ceux qui les suivent. Evitez leur rencontre, de peur que votre courage ne devienne funeste à vous et à moi.

FABLES XIV ET XV.

ARGUMENT.

Adonis étant mort à la chasse de la blessure d'un sanglier, Vénus change son sang en une fleur rouge.

APRÈS que Vénus eut donné ce conseil à Adonis, elle partit et traversa les airs sur un char traîné par deux cygnes. Emporté par son courage, Adonis ne sut point profiter des avis de son amante, et ses chiens ayant fait partir un sanglier, qui alloit sortir du bois, il le blessa d'un coup de flêche. La bête en fureur secoue le trait ensanglanté, poursuit Adonis, qui, pâle et tremblant, cherche un asyle, lui enfonce ses défenses dans l'aine, et le renverse mourant sur la poussière. Vénus qui n'étoit pas encore arrivée dans l'isle de Chypre, entend les cris de son amant, tourne son char du côté d'où venoient ces plaintes; et le trouvant baigné dans son sang et prêt à rendre le dernier soupir, elle se jette de son char, s'arrache les cheveux, se meurtrit le sein; et s'en prenant au destin lui-même, elle s'écrie : « Non, mon cher Ado-

» nis ne sera pas entièrement soumis à ta puis-
» sance, et la postérité conservera du moins
» un monument éternel de son malheur et de
» mon affliction. La fête qui sera célébrée tous
» les ans en mémoire d'une mort si funeste,
» rappelera sans cesse le souvenir de la douleur
» qu'elle me cause, et du sang d'un amant si
» cher naîtra une fleur. Proserpine auroit pu
» changer Menthe en une fleur qui porte son
» nom, et je n'aurai pas le pouvoir d'opérer le
» même prodige en faveur de mon amant »?
Après ce discours, elle répandit du nectar sur le sang d'Adonis, qui, s'étant enflé comme ces gouttes d'eau, qui, en tombant, forment de petites boules, qui ont quelque éclat, en moins d'une heure il en sortit une fleur rouge qui ressembloit à celle de la Grenade. Cette fleur dure peu de temps, puisque les mêmes vents qui la font éclore, la font aussi tomber (*).

(*) Cette fleur est l'Anemone, ainsi appelée, selon Pline, parce que c'est le vent, ἄνεμος, qui la fait éclore.

EXPLICATION DES FABLES DU DIXIEME LIVRE.

Explication des Fables I et II. (Pages 369 et 371).

Quoiqu'Ovide ait séparé les aventures d'Orphée dont il ne raconte la mort qu'au commencement du onzième livre, j'ai cru qu'il étoit à propos de rassembler ici ce que l'histoire nous fournit sur ce sujet.

Orphée est un des personnages les plus célèbres de l'antiquité : cependant il n'y en a point sur lequel on soit plus partagé. Tâchons de rapporter ce qu'il y a de plus vraisemblable dans son histoire, en la dégageant des fables qu'on y a mêlées. Comme la musique et la poésie étoient peu perfectionnées de son temps dans la Grèce, et qu'il excella dans l'un et dans l'autre de ces deux arts, on dit d'abord qu'il étoit fils d'Apollon et de la Muse Calliope ; on ajouta qu'il charmoit les tigres et les lions, et rendoit les arbres sensibles au son de sa lyre ; hyperboles qui marquoient autant la douceur de son éloquence, dont il se servit si heureusement pour cultiver l'esprit d'un peuple grossier, que la beauté de sa poésie, qui, selon Diodore (1) et Horace (2), a donné lieu à cette fable :

Silvestres homines sacer interpresque Deorum,
Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus,
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.

(1) Lib. IV.
(2) Horat. *Art. Poet.*

M. Loercher fait venir Orphée de l'Asie dans la Thrace, et il prétend que c'est lui qui, avec Eumolpe et Linus, porta dans la Grèce la poésie et la musique, dont l'usage étoit inconnu dans ce beau pays; et que c'est pour cela qu'on a tant débité de fables sur leur sujet : il ajoute qu'ils y portèrent aussi le culte de Cérès, de Mars, et sur-tout les orgies et les autres fêtes de Bacchus, qui prirent de leur instituteur le nom d'Orphiques. Orphée avoit joint la charge de pontife à la qualité de roi; aussi Horace lui donne-t-il le titre d'interprête des Dieux : c'est lui qui fit des vœux publics pour délivrer les Argonautes d'une tempête qui les mettoit en danger. Il s'étoit instruit en Egypte, où il avoit voyagé, des cérémonies et des mystères de l'ancienne religion des Egyptiens, et il doit être regardé comme le père de la théologie des Grecs. Si nous en croyons Saint-Justin, il avoit appris des Hébreux, qui étoient alors en Egypte, la connoissance du vrai Dieu.

La reine Eurydice, sa femme, étant morte fort jeune, il en fut inconsolable. On vient de voir de quelle manière Ovide peint son affliction, et on peut lire ce que Virgile en dit dans le quatrième livre de ses Géorgiques. *Te dulcis conjux, te solo in littore secum, te veniente die, te decedente canebat.* Pour trouver quelque soulagement à sa douleur, il alla dans la Thesprotide, où l'on invoquoit par des enchantemens les ames des morts : trompé par un fantôme qui lui apparut, il mourut de regret, ou du moins, selon quelques auteurs, il renonça pour jamais à la société des hommes, et se retira sur les montagnes de Thrace : c'est, pour le dire en passant, ce voyage de la Thesprotide qui a fait dire, qu'il étoit descendu dans les enfers. Il l'avoit écrit lui-même sous cette idée dans le poëme des Argonautes, qui n'est pas l'ouvrage

que nous avons aujourd'hui sous ce nom (1). Pausanias (2) confirme ce que je viens de dire de ce voyage, qui a donné lieu à tant de fables. Il y a des écrivains, dit cet auteur, *qui prétendent qu'Orphée, ayant perdu sa femme, alla dans la Thesprotide, où il y avoit un oracle des morts.* Diodore de Scicile dit qu'il avoit appris des Egyptiens le système des Enfers, auquel il ajouta plusieurs circonstances. Cependant Tzetzès (3) dit que cette histoire est fondée sur ce qu'Orphée avoit guéri sa femme de la morsure d'un serpent, qu'on croyoit mortelle, ce que les poëtes avoient exprimé heureusement, en disant qu'il l'avoit délivrée des Enfers. Ce même auteur ajoute qu'Orphée avoit appris en Egypte la funeste science de la magie, qui y étoit fort en vogue, et sur-tout l'art de charmer les serpens.

Orphée, après ce malheur, s'étant retiré sur le mont Rhodope, tâchoit de calmer ses chagrins, lorsque les Bacchantes, pour se venger du mépris qu'il avoit pour elles, allèrent le chercher dans sa retraite et le mirent en pièces, de la manière que le conte Ovide, et c'est ce qui a donné lieu à la fable qui dit que Vénus irritée contre Calliope, mère d'Orphée, qui avoit adjugé à Proserpine la possession d'Adonis, avoit rendu les dames de Thrace si amoureuses de lui, que chacune le tirant de son côté, elles le mirent en pièces. Cependant si nous en croyons un ancien auteur cité par Hygin (4), Orphée fut frappé d'un coup de foudre. Comme il avoit accompagné les Argonautes, ainsi que nous l'apprenons d'Apollodore (5), il

(1) Ce poëme des Argonautes a pour auteur Onomacrite qui vivoit du temps de Pisistrate.

(2) *In Bœo:.*

(3) *Chil. I. Hist. V.*

(4) *Astron. poet. Cap. VII.*

(5) *Lib. I.*

est aisé, après ce que nous avons dit de cette expédition, de connoître le temps auquel il a régné, car Diodore de Sicile (1) prétend qu'il a été roi de Thrace. Malgré ces autorités, il y a d'anciens auteurs, parmi lesquels on peut mettre Aristote et Ciceron (2), qui prétendent qu'Orphée n'a jamais existé. Vossius (3) assure que le mot Phénicien *ariph*, qui signifie *savant*, a donné lieu au nom et à la fable d'Orphée, ou bien selon M. Furner, le mot hébreu *rapha*, qui veut dire *guérir ;* et c'est ce qui a fait passer ce prétendu Orphée pour un grand médecin. M. le Clerc prétend qu'en confondant deux mots Grecs, on a dit qu'Orphée étoit un habile chantre, au lieu de dire qu'il étoit un enchanteur ou un magicien ; aussi les hymnes qu'on lui attribue, ressemblent plutôt à des évocations qu'à des cantiques. Quoi qu'il en soit de ces étymologies, il est sûr, si on en croit les anciens, que c'est Orphée qui a le premier établi le culte des Dieux, sur-tout celui de Bacchus, comme nous l'apprend Apollodore (4). C'est lui qui a aussi introduit l'expiation des crimes, l'évocation des mânes, et qui a mis en vogue la magie dans la Grèce. C'est lui encore, selon Lucien, qui a enseigné les premiers principes de l'astronomie. Enfin la musique lui doit les grands progrès qu'elle fit dans la suite. On lui attribue aussi plusieurs ouvrages, qui ne subsistent plus aujourd'hui, parmi lesquels on nomme un poëme sur la guerre des Géans, un autre sur l'enlèvement de Proserpine, un sur les travaux d'Hercule, sans parler de plusieurs autres. On croit même qu'après sa mort Orphée fut mis au rang des demi-Dieux et

(1) *Lib. IV.*
(2) *De Nat. Deorum. Lib. I.*
(3) *De Poet. Cap. III. Parag. 3.*
(4) *Lib. I.*

des héros ; et si nous en croyons Philostrate (1), sa tête rendoit des oracles à Lesbos.

Explication de la troisième Fable. (Page 376.)

L'histoire d'Attis est racontée par les anciens de tant de manières différentes, qu'il n'est pas possible de les concilier ensemble. Pour éviter l'embarras dans lequel me jeteroit une discussion aussi désagréable qu'inutile, j'ai cru devoir m'arrêter à deux traditions. La première est celle que rapporte Diodore de Sicile (2) dont voici la substance. Cybèle étant devenue amoureuse d'un jeune berger nommé Attis, Méon, roi de Phrygie, et père de cette princesse, craignant que cette intrigue ne lui fît tort, ordonna qu'on le fît mourir. Cybèle, désespérée de la perte de son amant, sortit du palais de son père, et se mit à courir avec Marsyas à travers les montagnes de la Phrygie. Apollon, c'est-à-dire, comme le prétend avec beaucoup de raison le savant Vossius (3), quelque prêtre de ce Dieu, touché des malheurs, peut-être aussi sensible aux charmes de la jeune princesse, l'emmena avec lui dans le pays des Hyperboréens, où elle mourut. Quelque temps après la peste ravagea la Phrygie, et on alla consulter l'oracle. On reçut pour toute réponse, que, pour faire cesser la contagion, il falloit chercher le corps d'Attis, lui accorder les honneurs de la sépulture, et rendre à Cybèle le culte qu'on rend aux Dieux : ce qui fut exécuté avec tant d'exactitude, que dans la suite elle devint une des plus grandes divinités du Paganisme.

(1) *Dans son Philoctète.*
(2) *Lib. I.*
(3) *De Orig. Idol. Lib. I. Cap. XX.*

Arnobe, auteur de la seconde tradition (1), prétend qu'Attis étoit un jeune garçon qui gardoit les troupeaux, dont Cybèle, quoique dans un âge fort avancé, devint amoureuse; Attis peu sensible au rang de la princesse, n'eut pour elle que du mépris. Midas, roi de Pessinunte, voyant la fierté avec laquelle ce jeune berger traitoit Cybèle, en conçut bonne espérance, et lui destina Agdistis sa fille. Comme il craignoit le ressentiment de la reine, il prit la précaution de faire fermer les portes de la ville, le jour qu'on devoit célébrer le mariage. Cybèle, qui en fut avertie, courut à Pessinunte, et en ayant fait rompre les portes; (ce que la fable exprime, en disant qu'elle les avoit brisées d'un coup de tête,) elle entra dans la ville avec ses troupes, y fit beaucoup de ravages, et ayant rencontré Attis qui s'étoit caché derrière un pin, le fit mutiler. Agdistis ne pouvant survivre à la disgrace de son amant, se tua de désespoir. Servius (2), Lactance et S. Augustin racontent autrement cette histoire; mais il paroît toujours qu'il s'agit de l'amour d'une reine pour un jeune homme qui la méprisa. D'autres auteurs, cités par Arnobe, ont mêlé dans cette fable des circonstances impénétrables. Nana, disent-ils, en touchant une grenade ou un amandier qui s'étoit formé du sang d'Agdistis, que Bacchus avoit fait mourir, conçut Attis, qui dans la suite fut si cher à Cybèle, qu'elle fit pour lui les folies que je viens de raconter.

Ce que l'on peut conclure d'une fable si embrouilliée, est que le culte de Cybèle s'étant introduit dans la Phrygie, Attis fut un de ses prêtres; et comme il s'étoit fait mutiller, les autres prêtres de cette Déesse, qui portèrent le nom

(1) *Lib. IV. Adv. Gentes.*
(2) *Sur le liv. XI de l'Enéïd.*

de *Galles* ou *Archigalles*, se soumirent à la même opération. Je n'entrerai point ici dans le détail des fêtes de Cybèle, dont les prêtres devenus extrêmement méprisables par leurs débauches, alloient de ville en ville demander l'aumône, portant sur leur poitrine l'image de cette Déesse, comme on peut le voir dans quelques-unes de leurs statues que l'antiquité nous a conservées, sur-tout dans l'Archigalle du cabinet de M. de Boze, que le père Montfaucon a fait graver dans le premier tome de son antiquité expliquée par les figures.

Explication de la quatrième Fable. (Page 378.)

Cyparisse, qui, selon Ovide, avoit pris naissance à Carthée, ville de l'isle de Cos, étoit un jeune homme, qui avoit beaucoup de talens pour la poésie et pour les beaux arts, ce qui le fit passer pour le favori d'Apollon. Sa métamorphose en cyprès est fondée sur la resemblance des noms, cet arbre étant appelé par les Grecs *Cyparisson.* On a ajouté à la fable, qu'Apollon, pour se consoler, avoit établi que le cyprès seroit le symbole de la tristesse, qu'il accompagneroit les funérailles et qu'on ne planteroit point d'autres arbres auprès des tombeaux : circonstances qui ne sont fondées que sur la nature de cet arbre, dont les branches dépouillées de feuilles, n'ont rien que de lugubre. Il y a d'anciens auteurs qui prétendent que Cyparisse fut aussi aimé du Dieu Silvain, et que c'est pour cette raison qu'on voit souvent cette divinité avec des cyprès à la main.

Explication de la cinquième Fable. (Page 380).

L'enlèvement de Ganymède renferme un événement que je vais développer. Tros, roi de Troye, ayant fait plusieurs conquêtes sur ses voisins, ainsi que le rapportent Eusèbe, Cédrène et Suidas, envoya à Lydie son fils Ganymède avec quelques seigneurs de sa cour pour offrir des sacrifices dans un temple consacré à Jupiter : Tantale (*) qui ignoroit le dessein du roi de Troye, prit ces gens pour des espions, et ayant fait arrêter le jeune Ganymède, le fit mettre en prison; et ce qui a donné lieu à la fable du rapt de Ganymède par Jupiter changé en aigle, c'est qu'il fut arrêté dans un temple de Jupiter par les ordres d'un prince qui portoit un aigle dans ses drapeaux. Je ne sais pas au reste pourquoi Homère a dit que Jupiter fit servir d'échanson ce jeune Ganymède, à moins que de penser que cette fable est fondée sur ce que ce jeune prince servit peut-être dans cet emploi à la cour du roi de Lydie, d'où les poëtes prirent occasion de publier que les Dieux l'avoient placé parmi les astres, où, selon quelques anciens, il forme un signe du verseau. Quoi qu'il en soit, il y eut à ce sujet une longue guerre entre ces deux princes, et après leur mort, Ilus, fils de Tros, la continua contre Pélops, fils de Tantale, et l'obligea de sortir de son royaume pour se retirer chez Œnomaus, roi de Pise, dont il épousa la fille, et en eut un fils nommé Atrée; ainsi on peut dire que Pâris, arrière-petit-fils d'Ilus, frère de Ganymède, enleva Hélène par une espèce de représailles contre Menelas, arrière-petit-

(*) Voyez sa Généalogie dans le livre XII, Expl. 4 et 5.

fils du ravisseur de Ganymède, et qu'Agamemnon ménagea avec habileté cet événement pour engager les Grecs dans une querelle, où la nation ne se trouvoit guère intéressée, en leur rappelant le souvenir des maux que sa famille avoit soufferts de la part des rois de Troye.

Explication de la sixième Fable. (Page 382.)

Hyacinthe, au rapport de Pausanias (1), étoit un jeune prince de la ville d'Amycles dans la Laconie. Son père, Œbalus, que l'auteur que je viens de citer nomme Amycles, l'avoit fait élever avec tant de soin, qu'on le regarda comme un favori d'Apollon et des Muses. Pendant qu'il jouoit un jour avec ses compagnons, il fut malheureusement frappé à la tête d'un coup de palet, dont il mourut quelque temps après. On composa apparemment quelque poëme sur cette aventure, dans lequel on disoit, pour consoler les parens, que Borée, jaloux de l'inclination d'Apollon pour ce jeune prince, avoit détourné le palet dont ils jouoient ensemble; et il faut avouer que la fiction étoit assez ingénieuse. Les Lacédémoniens célébroient tous les ans auprès du tombeau de ce prince, une fête solemnelle, où ils lui offroient des sacrifices; ils instituèrent même à son honneur des jeux qui portoient son nom, et qu'on célébroit pendant trois jours de suite, comme nous l'apprend Athénée (2) qui en fait la description. Pausanias parle du tombeau de ce jeune prince, sur lequel il dit qu'on voyoit la figure d'Apollon. Sa métamorphose en une fleur du même nom, n'est qu'un épisode de roman. On ne sait pas trop ce que c'est que le Hyacinthe. Dioscoride croit

(1) *In Lacon.*
(2) Lib. IV.

que c'est le *vaccinium* ou l'oignon sauvage, qui a la fleur couleur de pourpre, et sur laquelle on voit mais imparfaitement, les deux lettres dont parle Ovide : quoi qu'il en soit, cette fable fait voir quelle idée la religion payenne avoit de ses Dieux, puisqu'on ne rougissoit pas de leur attribuer les foiblesses les plus infâmes. Les plaintes d'Apollon, à la mort d'Hyacinthe, ont souvent fait parmi les payens même le sujet des railleries les plus piquantes contre ce Dieu.

Explication des Fables VII et VIII. (Page 385).

Les Cérastes, peuple de l'isle de Cypre, n'ont été changés en taureaux, que pour nous marquer les mœurs barbares et rustiques de ces insulaires qui faisoient rougir les autels du sang des étrangers qu'ils immoloient à leurs Dieux. Une simple équivoque a donné lieu à la fable. L'isle de Cypre, comme le remarque Bochart (1), est environnée de promontoires qui s'élèvent dans la mer, et présentent de loin des pointes de rochers qui ressemblent à des cornes : ce qui la fit appeler *Céraste* ; le mot grec Κέρας signifiant une corne. Ainsi ce n'est point, comme le prétend Ovide, pour avoir été changés en taureaux que les habitans d'Amathonte furent nommés Cérastes ; mais parce qu'ils habitoient une isle qui portoit ce nom.

Les Propétides qui habitoient dans la même isle, étoient des femmes fort débauchées. Justin et plusieurs autres auteurs disent des choses étonnantes sur la coutume qu'on avoit dans cette isle de prostituer dans le temple même de la déesse Vénus les jeunes filles : pouvoit-on honorer autrement une Déesse mariée que tous les Dieux avoient

(1) *Chan. Lib. I. Cap. III.*

surpris en adultère ? C'est apparemment l'insensibilité que ces femmes avoient pour leur honneur, qui donna occasion aux poëtes de les changer en rochers.

Explication de la neuvième Fable. (Page 387.)

Ovide semble confondre ici ce Pygmalion qui devint amoureux d'une statue de marbre qu'il avoit faite, avec le roi de Tyr qui portoit le même nom. Cependant c'étoient deux personnes très-différentes l'une de l'autre, comme nous le dirons dans l'histoire de Didon. Celui dont il s'agit dans cette fable étoit un fameux statuaire, qui, n'ayant que du mépris pour les femmes de l'isle de Cypre, qui étoient extrêmement débauchées, soupira pour une belle statue qu'il avoit faite. On ajoute que Vénus l'anima, et qu'il en eut un fils nommé Paphus, qui bâtit dans la suite la ville de Paphos, et fit élever un temple à la Déesse à qui il devoit le jour : ce qui, au rabais du merveilleux, veut dire que Pygmalion ayant pris soin de former le cœur et l'esprit d'une jeune personne, qu'une retraite austère avoit éloignée des désordres qui régnoient dans l'isle, l'avoit enfin épousée, et en avoit eu un fils nommé Paphus.

Explication des Fables X et XI. (Pages 391 et 404.)

Monsieur le Clerc (1) après Stéphanus, Lucien, Phurnutus, et quelques autres anciens, explique ainsi la fable de Myrrha, et celle d'Adonis son fils. Cynnor ou Cyniras, grand-père d'Adonis, ayant bu un jour avec excès, s'endormit d'une manière indécente : Mor ou Myrrha, sa bru,

(1) *Bibl. Univers. Tome III.*

femme d'Ammon, l'ayant vu en cet état avec son fils Adonis, elle en avertit son mari, qui, l'ayant dit à Cyniras, ce bon homme en fut si indigné, qu'il chargea de malédiction Myrrha et Adonis. Voilà d'abord le fondement du prétendu inceste de Myrrha dont parle Ovide, ce poëte nous ayant laissé sous l'idée métaphorique d'un inceste, l'indiscrète curiosité de cette jeune princesse : aussi nous apprend-il au même endroit, que la nourrice de Myrrha, qui l'avoit favorisée, avoit profité de l'ivresse de Cyniras. Myrrha, chargée des malédictions de son père, se retira d'abord en Arabie, où elle fut quelque temps ; et c'est ce qui a fait dire à ce poëte que ce fut-là qu'elle accoucha d'Adonis, parce que ce jeune prince y fut élevé. Sa métamorphose en arbre n'a été inventée que sur l'équivoque de son nom, puisque *Mor*, dans la langue Arabe, signifie de la myrrhe. Il y a bien de l'apparence que cette fable n'est fondée que sur ce que la tradition avoit appris aux Phéniciens de l'histoire de Noé, dont ils descendoient par celui-là même des trois fils de ce patriarche qui s'étoit attiré la malédiction de son père.

Explication des Fables XII et XIII. (Pages 406 et 408).

Atalante, celle dont il s'agit dans cette fable, étoit fille de Schœnée, et petite-fille d'Athamas, que ses malheurs obligèrent de se retirer dans un coin de la Béotie, où il bâtit une petite ville de son nom, comme nous l'apprenons de Pausanias (1) et d'Eustathe (2). Ce fut-là que nâquit Atalante, la plus belle princesse de son temps. Son extrême beauté la fit rechercher en mariage par plusieurs princes ;

(1) *In Arcad.*

(2) *Sur le deuxième livre de l'Iliade.*

mais comme elle craignoit l'engagement de l'hymen, qu'un oracle avoit révélé lui devoir être funeste, elle proposa à ses prétendans qu'elle épouseroit celui qui la surpasseroit à la course, et qu'elle feroit mourir ceux qui seroient vaincus dans cet exercice, où elle excelloit. Hyppomène, fils de Macharée, ayant reçu de Vénus trois pommes d'or qu'elle avoit cueillies dans le jardin des Hespérides, ou, selon d'autres, dans l'isle de Cypre, se servit d'un stratagême qui le rendit vainqueur. Comme l'amant, suivant la convention, devoit courir le premier, il laissa tomber adroitement ces trois pommes à quelque distance l'une de l'autre; et Atalante s'étant amusée à les ramasser, il arriva le premier au but, et épousa cette princesse; mais ayant profané dans la suite un temple de Cybèle, ou, selon d'autres, un bois qui lui étoit consacré, il fut changé en lion, et Atalante en lionne. Il paroît que cette fable n'est fondée que sur les présens qu'Hippomène fit à sa maîtresse, et par les moyens desquels il trouva le chemin de son cœur. Ces pommes d'or et la pluie du même métal qui servit à Jupiter pour s'introduire dans le cœur de Danaé, sont les dénouemens ordinaires des intrigues amoureuses.

Apollodore (1) raconte ainsi la fable d'Atallante. Son père, qui souhaitoit avoir des enfans mâles et point de filles, la fit exposer en un lieu désert pour la faire périr. Une ourse qui passoit par-là trouva cet enfant, lui donna la mammelle, et continua de lui rendre cet office, jusqu'à ce que des chasseurs l'emportèrent et l'élevèrent chez eux. Etant devenue grande, elle se mit à chasser dans le désert, ayant tou-

(1) Lib. III.

jours grand soin de garder sa virginité ; elle tua à coup de flêches deux Centaures qui vouloient lui faire violence. Elle se trouva à la fameuse chasse du sanglier Calydonien, et aux jeux et combats institués en l'honneur de Pélias, où elle lutta contre Pélée, et remporta le prix ; elle retrouva depuis ses parens ; et son père la pressant de se marier, elle consentit à épouser celui qui la pourroit vaincre à la course, mais la condition étoit rude pour les vaincus. Elle devoit tuer tous ceux qu'elle pourroit atteindre avant qu'ils arrivassant au but. Plusieurs de ses amans acceptèrent ce préliminaire si dangereux, mais elle les devançoit tous, et en tua ainsi plusieurs. Enfin Mélanion, un de ses amans, à qui Vénus avoit fait présent de pommes d'or, voulut aussi courir le risque ; et quand il vit qu'elle s'approchoit trop, il lui jeta une pomme ; elle court après, la prend et revient à la course. Mélanion continue le même manége plusieurs fois ; il arrive enfin au but avant Atalante, et devient son époux en même-temps que son vainqueur ; mais ce mariage fut très-malheureux ; ayant profané ensemble le temple de Jupiter, ils furent métamorphosés, Mélanion en lion et Atalante en lionne. Hésiode et quelques autres, poursuit Apollodore, disoient qu'elle n'étoit pas fille de Jasus, mais de Schœneus. Euripide lui donne pour père Ménalus, et assure qu'elle épousa, non pas Mélanion, mais Hippomène. Atalante eut de Mélanion, d'autres disent de Mars, un fils nommé Parthenopée, qui fit la guerre aux Thébains. Quoi qu'il en soit, Apollodore semble se contredire, puisque dans le premier livre, il dit qu'Atalante qui assista à la chasse de Calydon, étoit fille de Schœnée, et dans le troisième, que celle dont il s'agit ici étoit fille de Jasus et de Clymène

mène, à moins que de dire que quelque copiste, se ressouvenant qu'Atalante avoit été à la chasse de Calydon, a inséré dans le texte ce qui regarde cet évènement.

Elien (1) fait un long discours sur Atalante, sur ses parens, sur la manière dont elle fut exposée, et sur quelques-unes des principales actions de sa vie; mais comme ce discours paroît être une espèce de déclamation, qui ne nous apprend rien de nouveau, après ce que je viens de rapporter d'Apollodore, je crois qu'on me pardonnera aisément de ne l'avoir pas copié. Nous avons dans le supplément de l'antiquité expliquée un beau grouppe romain, qui représente Atalante et Hippomène tenant chacun une pomme à la main. J'ajoute ici une remarque sur deux vers de cette fable, qui justifiera ma traduction. Si on lit comme dans quelques éditions,

Namque mihi genitor Megareus, Onchestius illi,
Est Neptunus avus, pronepos ego regis aquarum.

Je suis fils de Mégarée; mon père Mégarée étoit fils de Onchestius, qui avoit Neptune pour père, Hippomène aura raison de dire qu'il étoit arrière petit-fils, *pronepos*, du Dieu de la mer; mais le vers ne sera pas si beau, au lieu qu'en lisant comme M. Burman :

Namque mihi genitor Megareus Onchestius, illi
Est Neptunus avus, pronepos ego regis aquarum.

Je suis fils de Mégarée de la ville d'Oncheste, Neptune étoit son aïeul, et par-là je me trouve arrière petit-fils du Dieu de la mer; il manque une généalogie sans laquelle Hippomène ne doit être que le petit-fils de Neptune, *Nepos*. Les mythologues disent en effet que Mégarée,

(1) *Variar. Hist.* Lib. III, Cap. II.

père d'Hippomène, étoit fils de Neptune. Pausanias dans ses Béotiques, laisse la difficulté encore plus embarassée, en disant en un endroit : Mègarée, roi d'Oncheste, étoit fils de Neptune, et en un autre endroit, qu'Onchestius, qui bâtit la ville de ce nom, étoit fils de ce même Dieu. Aucun auteur, que je sache, ne dit que cet Onchestius fût père de Mégarée. Ainsi, en me conformant au texte de M. Burman, j'ai traduit qu'Hippomène étoit arrière-petit-fils de Neptune, puisque le texte porte *Pronepos ;* en supposant qu'il manque une personne dans cette généalogie.

Explication des Fables XIV et XV. (Page 417.)

Théocrite, Bion, Hygin et Antonius Libéralis, sans parler des autres, racontent l'histoire des amours de Vénus et d'Adonis; et Ovide, qui a traité le même sujet, n'en a pas ramassé toutes les circonstances. Il ne dit pas comme ces auteurs, que Mars, jaloux de la passion de Vénus pour Adonis, avoit imploré le secours de Diane ; que cette Déesse, pour servir sa vengeance, avoit suscité le sanglier qui lui avoit ôté la vie, ou selon d'autres encore, que c'étoit Apollon lui-même qui avoit pris la figure de cet animal; que le bel Adonis étant descendu dans le royaume de Pluton, avoit inspiré de l'amour à Proserpine, qui refusa de le rendre aux ordres réitérés de Jupiter; que ce Dieu, dans l'appréhention de mécontenter les deux Déesses, s'en étoit remis à la décision de Calliope, qui crut les satisfaire, en ordonnant qu'Adonis demeureroit une partie du temps avec la reine des enfers, et l'autre avec Vénus ; qu'il se passa une année entière avant qu'une affaire si délicate pût être terminée, et que les Heures députées vers Pluton ramenèrent enfin Adonis sur la terre ; que Vénus, pour se venger de Calliope, porta

les dames de Thrace à tuer son fils Orphée de la manière qu'Ovide le raconte. Les mythologues ont presque tous rapporté cette fable à la physique ou à la morale ; pour moi je suis persuadé que le fond en est historique. Ciceron (1) nous apprend qu'il y eut plusieurs personnes qui portèrent le nom de Vénus, et que la quatrième, surnommée Astarté, étoit de Syrie, et avoit épousé Adonis. Ce jeune prince étoit fils de Cyniras, qui, selon Homère, régnoit dans l'isle de Chypre, vers le temps de la guerre de Troye. Les anciens varient beaucoup sur sa généalogie ; on peut voir toutes leurs opinions dans *Méziriac sur les épitres d'Ovide, tome I, pag.* 357 et suivantes. On peut consulter aussi Apollodore et Hygin, qui rapportent sur cette fable plusieurs circonstances inconnues aux autres auteurs. Quoi qu'il en soit, Adonis aimoit passionnément la chasse, et un jour qu'il étoit dans les forêts du mont Liban, un sanglier le blessa à l'aine. La nouvelle de cet accident jeta Astarté dans une affliction inconcevable. Elle fit retentir la ville de Byblos de ses gémissemens, et toute la Syrie prit le deuil. Pour rendre immortelle la mémoire du jeune prince, on établit en son honneur des fêtes qui devoient se renouveller tous les ans. C'étoit la ressource de tous les courtisans ; et l'antiquité doit presque tous ces Dieux aux soins qu'on eut d'honorer les morts pour plaire aux vivans.

Je ne parlerai pas ici de ces fêtes d'Adonis sur lesquelles j'ai fait une dissersation qui est réimprimée dans le troisième tome des mémoires de l'académie des belles-lettres. Je dirai seulement que sur ce que les Syriens, après avoir pleuré Adonis pendant quelques jours, se réjouissaient

(1) *De Nat. Deor.* Lib. III.

comme s'il étoit ressuscité, j'en ai conclu qu'il n'étoit pas mort de sa blessure, et que le médecin Cocutus l'avoit guéri contre toute sorte d'apparence : que cette guérison avoit été regardée comme un prodige ; que les Syriens en avoient marqué leur joie par une seconde fête, qui fut nommée Εὕρεσις, *le retour* ; et que cette double solemnité fut continuée pendant la vie d'Adonis et après sa mort. Enfin que de la Syrie et de l'isle de Chypre, où le culte d'Adonis avoit commencé, il s'étoit répandu dans la Judée, dans l'Asie mineure, et dans plusieurs autres pays.

Plusieurs savans ont cru qu'Adonis étoit le même qu'Osiris, et que l'affliction de Vénus nous représentoit celle d'Isis à la mort de son époux ; mais je fais voir dans la dissertation que je viens de citer, la différence qu'il y avoit dans le culte et dans les fêtes de ces deux princes ; et pour ne pas répéter tout ce que j'ai dit sur ce sujet, je prie le lecteur d'y avoir recours.

FIN DU LIVRE DIXIÈME ET DU SECOND VOLUME.



